This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

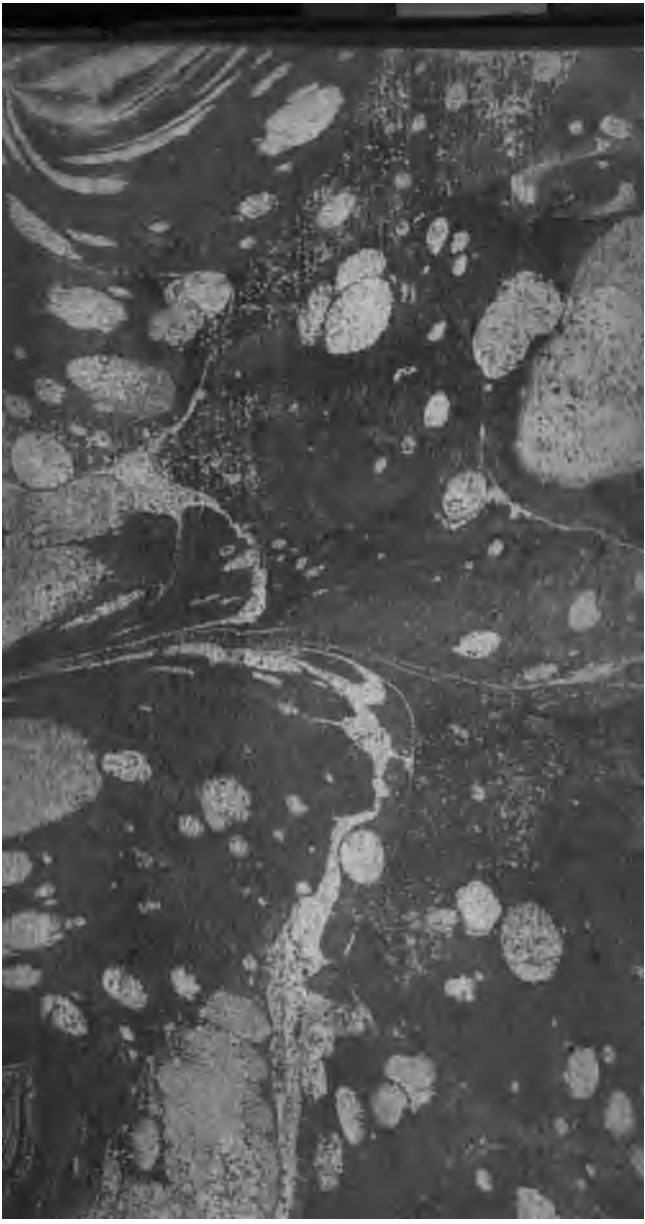
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

295. c. 8.



BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE.

TOME HUITIEME.

COLUMBIA UNIVERSITY

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE

DE LA

LITTERATURE FRANÇOISE.

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut retirer des Livres publiés en François depuis l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissance des Belles Lettres, de l'Histoire, des Sciences & des Arts ;

Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur les principaux ouvrages en chaque genre écrits dans la même Langue.

Par M. l'Abbé GOUJET, Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital.

TOME HUITIE'ME.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { PIERRE-JEAN MARIETTE, aux Colonnes d'Hercules. / HYPPOLITTE-LOUIS GUERIN, à Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇOISE,

SUITE DE LA SIXIE'ME PARTIE,

Ou ſuite des Traductions Françoiſes des Poëtes Etrangers.

CHAPITRE ONZIE'ME.

Des Traductions des Poëſies de Torquato Taſſo.

TORQUATO Taſſo, que nous nommons le Taſſe, a, ſinon effacé, du moins ſurpaſſé tous les Poëtes dont je viens de vous parler. Il faut en excepter l'Arioſte que la plûpart des Italiens

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

lui préferent encore, quoique d'autres appellent le Taſſe leur Virgile & le Prince de leur poëſie. Sorti d'une Maiſon des plus illuſtres d'Italie, & qui avoit été longtems une des plus puiſſantes, il naquit à Surrento l'onziéme de Mars 1544. de Bernardo Taſſo & de Portia de Roſſi. Sa grand'mere étoit une Cornaro, noble Vénitienne. Son pere, Poëte lui-même, né dans le déclin de ſa Maiſon, s'étoit attaché au Prince de Salerne qui fut dépoüillé de ſa Principauté par Charles-Quint. Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avoit reçuë de ſon pere, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſoit des vers à l'âge de ſept ans. Bernardo banni de Naples avec les partiſans du Prince de Salerne, & qui connoiſſoit par une dure expérience le danger de la poëſie, & celui d'être attaché aux Grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavages. Il l'envoya étudier le Droit à Padouë. Le jeune Taſſe y réüſſit, & reçut avec diſtinction ſes degrés en Philoſophie, & même en Théologie. Mais entraîné par ſon génie, au milieu de ces études qui n'étoient pas de ſon goût, il compoſa à l'âge de dix-

Volt. eſſ. ſur la poëſ. Ep. éd. de 1742.

ſept ans ſon poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurſeur de la Jéruſalem.

La réputation que ce premier poëme lui attira, le détermina entiérement à la poëſie. Il commença la Jéruſalem à l'âge de vingt-deux ans, & il en avoit vingt-ſept quand il vint en France à la ſuite du Cardinal d'Eſt. Comme il s'étoit mis avant ce voyage ſous la protection du Duc de Ferrare chez qui il étoit logé & nourri, ce fut à la Cour de ce Prince qu'il revint à ſon retour en Italie. On prétend qu'il y devint amoureux de la ſœur du Duc, & que cette paſſion, jointe à quelques mauvais traitemens qu'il reçut, fut la ſource de cette humeur mélancolique qui le conſuma vingt années, & qui fit paſſer pour fou un homme qui avoit mis tant de raiſon dans ſes ouvrages.

Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Le déſeſpoir altéra ſa conſtitution qui étoit robuſte, & le jetta dans des maladies longues & violentes, qui lui ôterent quelquefois l'uſage de la raiſon. Sa gloire poëtique même fut attaquée de tous côtés, & le nombre de ſes ennemis éclipſa pour un tems ſa

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

réputation. Enfin après vingt années, l'envie fut lasse de le persécuter. Son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & des biens. Mais ce ne fut que lorsque son esprit fatigué d'une si longue suite d'infortunes, étoit devenu insensible à tout ce qui pouvoit le flater.

Hippolyte Aldobrandin qui venoit d'être créé Pape sous le nom de Clément VIII. l'appella à Rome, après avoir résolu dans une Congrégation de Cardinaux de lui donner la couronne de laurier & de lui décerner les honneurs du triomphe. Les deux Cardinaux neveux, Cinthio Passero fils de la sœur de Clément VIII, & Pierre Aldobrandin fils de son frere, allerent le recevoir à un mille de Rome accompagnés d'un grand nombre de Prélats, & d'autres personnes de toute condition. Il fut conduit à l'audience du Pape : *Je désire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Ce couronnement devoit se faire au Capitole ; tout fut préparé pour la cérémonie ; mais le Tasse mourut la veille même du jour où elle devoit se faire. C'étoit le 15. Avril 1595. Le Poëte n'étoit âgé que de

cinquante-un ans, un mois & quelques jours.

Le Pape après lui avoir fait faire des funérailles magnifiques, proposa, dit-on, un prix pour celui qui feroit la meilleure épitaphe à la gloire du Poëte. On en présenta plusieurs : mais un jeune homme, d'autres disent un jeune enfant, voyant les juges partagés sur le choix, offrit cette inscription, *les os du Tasse* ; & il eut le prix. Il y en a qui prétendent que cette inscription fut faite pour Bernardo Tasso. Si vous êtes curieux de connoître plus en détail la vie de Torquato, vous pouvez lire celle que l'Abbé de Charnes a composée en François, & qui a été imprimée en 1690. à Paris in-12. & celle que M. Mirabeau a donnée au-devant de sa traduction Françoise de la Jérusalem délivrée. Vous pouvez y joindre la vie de Claude Expilly, Président au Parlement de Grenoble, par Antoine Boniel, depuis la page seiziéme jusqu'à la page dix-neuviéme où il y a quelques faits sur le Tasse que je ne trouve point dans les deux vies que je viens de citer. Boniel les rapporte sur le récit qui lui en avoit été fait par d'Expilly qui lui en parloit comme té-

moin. La vie de ce Magiſtrat, dont je vous ferai connoître ailleurs les poëſies Françoiſes, eſt un volume in-4°. imprimé à Grenoble en 1660.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

De tous les ouvrages du Taſſe, celui dont on parle le moins eſt ſon poëme de *Renaud*, qu'il mit au jour dans ſa dix-huitiéme année. Le jeune Auteur avoit déja lû, & peut-être plus d'une fois, le Roland furieux de l'Arioſte, & il en avoit remarqué les défauts auſſi-bien que les beautés. Piqué d'émulation, il oſa travailler dans le même genre, & il y réuſſit aſſez bien, au goût de ceux qui aiment ces ſortes d'ouvrages, pour ſe faire une réputation plus grande peut-être qu'il ne l'eût oſé eſpérer. Ce poëme a douze chants, où l'on trouve l'hiſtoire de Bayard, celle des amours de Francard & de Florinde, l'hiſtoire de Clitie, du palais de la courtoiſie, de la tromperie de Gyname, & de la reconnoiſſance de Florinde; c'eſt-à-dire, beaucoup de chimeres, de fables, de ſentimens paſſionnés & de rêveries poëtiques.

Vie du Taſſe, par de Charnes, p. 23. 24.

Comme l'Arioſte avoit adreſſé ſon Roland furieux à un Cardinal de la Maiſon d'Eſt, le Taſſe voulut à l'envi ſe choiſir un patron du même nom,

& de la même qualité, & débuter par les éloges d'une Maiſon capable de ſoutenir les efforts d'une Muſe naiſſante. Bernard ſon pere auroit voulu qu'il eût dédié ſon poëme au Duc de Mantouë dont Bernard étoit premier Secrétaire. Mais les engagemens étoient pris avec le Cardinal Louis d'Eſt, & le Taſſe ne pouvoit les rompre. Pour adoucir le chagrin que ſon pere auroit pû prendre de cet engagement, & plus encore de ce que, malgré ſes conſeils, il s'étoit déterminé à la poëſie, il tâcha de ſe le rendre favorable par deux huitains qui finiſſent ſon poëme, & dans leſquels, parlant à ſon ouvrage, il lui ordonne de ſe ſoumettre à la cenſure de Bernard, ce qu'il dit en des termes auſſi fins & auſſi délicats, que pleins de reſpect, de reconnoiſſance & de tendreſſe.

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS.

Je ne connois qu'une traduction de ce poëme : elle eſt en proſe, & fut imprimée en 1620. L'Auteur, le ſieur de la Ronce, dit, que quoiqu'il lui ait fait porter le titre d'*Imitation*, c'eſt néanmoins *une pure traduction*. S'il a préféré le premier titre, c'eſt, dit-il, par le conſeil de ſes amis, « & parce « qu'il a craint d'ailleurs que le ſimple «

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

» titre de traduction n'eût pû ſouffrir » le changement qu'il a fait de l'adreſſe au Cardinal d'Eſt qui eſt au commencement de l'Italien, au lieu duquel il a mis M. le Duc de Nevers (Charles de Gonzagues de Cleves) comme il a fait encore en un autre endroit où il eſt parlé du même Cardinal; non plus que les changemens des noms propres de quelques perſonnages illuſtres qui vivoient en Italie du tems de l'Auteur, & qui excelloient en la poëſie, en la peinture & en la ſculpture, en la place deſquels il lui a ſemblé qu'il étoit plus à propos de mettre de nos François les plus renommés du ſiécle préſent en ces ſciences, croyant que leurs noms plairoient davantage aux autres François qui liroient *cette Hiſtoire* (il devoit dire ce Roman) que ne feroient ces noms d'étrangers qui ſont peu connus ici. »

La Ronce a joint à ſa traduction des argumens & des allégories : celles-ci ſont pour le moins inutiles. A l'égard de ſon langage, il a raiſon de dire qu'il *pourroit ne pas bien ſonner à l'oreille.* Il eſt fort plat & fort rampant. Il me paroît étonnant que l'on ait pû ſe réſou-

dre à réimprimer cet ouvrage en 1724. précisément tel qu'il avoit paru en 1620. sans y changer aucune expression. Il n'est pas moins surprenant que le nouvel éditeur l'ait donné comme un ouvrage récent, & qui n'avoit point encore paru. Croyoit il pouvoir en imposer à ceux qui savent discerner le langage du commencement du dix-septiéme siécle d'avec celui du dix-huitiéme; & ce discernement étoit-il difficile à faire ?

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Si le poëme de *Renaud amoureux* acquit au Tasse l'estime des plus beaux génies d'Italie, quel honneur ne se fit-il pas par sa *Jerusalem délivrée* ! C'est proprement ce poëme qui a rendu son nom immortel : & néanmoins il y a peu d'ouvrages sur lequel on ait porté des jugemens si différens. Quelques Italiens n'ont pas craint de le préférer à l'Iliade, & même à l'Enéide. On le vante pour la décence des mœurs, pour la convenance & la dignité des caracteres, pour l'économie du plan, pour sa régularité. Cependant les Italiens, généralement parlant, placent l'Arioste au-dessus du Tasse. L'Académie de la Crusca, après avoir examiné dans les formes le procès littéraire intenté &

Du Bos, Réflex. sur la poësie & la peint. t. 1. p. 292.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

ſuivi aſſez longtems ſur ce ſujet, a fait une déciſion autentique qui adjuge à l'Arioſte le premier rang entre les Poëtes Epiques Italiens. Le plus zélé défenſeur du Taſſe, Camille Pelegrini, confeſſe qu'il attaque l'opinion générale, & que tout le monde a décidé pour l'Arioſte, ſéduit par la poëſie de ſon ſtyle. Celle-ci l'emporte en effet, dit-on, ſur la poëſie de la Jeruſalem délivrée, dont les figures ne ſont pas toujours convenables à l'endroit où le Poëte les met en œuvre. Il y a ſouvent encore plus de brillant & d'éclat dans ces figures que de vérité. Je veux dire qu'elles ſurprennent & qu'elles ébloüiſſent l'imagination, mais qu'elles n'y peignent pas toujours diſtinctement des images propres à nous interreſſer.

Balzac eſt, je penſe, le ſeul de nos Auteurs François qui ait égalé le Taſſe à Virgile. C'eſt dans ſon *Diſcours ſur la tragédie d'Hérode par Heinſius*, où appliquant au Taſſe cet éloge ingénieux donné à Cicéron, & qu'on lit dans une lettre de ſaint Jérôme, il dit, que Virgile eſt cauſe que le Taſſe n'eſt pas le premier, & le Taſſe que Virgile n'eſt pas le ſeul. Nos autres Ecrivains ont jugé autrement. La plûpart du

Journal des Savans Févr. 1725.

moins ont regardé le Poëte Italien comme un Poëte plein de *concetti*, c'eſt-à-dire, de penſées plus ſpécieuſes que ſolides. Sa maniere d'écrire leur a paru affectée, & tout ſon ouvrage plutôt un tiſſu d'Epigrammes qu'un poëme épique. C'eſt le jugement du Cardinal du Perron rapporté dans le *Perroniana*. Pluſieurs ont trouvé ſes fictions inſipides, ſurtout celles qui ſont fondées ſur l'action des Anges & des Démons, & ſur les opérations de la Magie. L'épiſode d'Olinde & de Sophronie qui, contre les regles, ſert de début à l'action du poëme, leur a paru badin & puérile, & ils ont égalé la plûpart des autres choſes aux avantures qu'on lit dans les livres de Chevalerie, dans les Romans, & dans les Contes de Fées. Les harangues longues & fréquentes les ont ennuyés, & le ſage Godefroi, héros du poëme, ne leur a paru rien moins qu'un héros.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

On a remarqué encore & repris d'autres défauts que l'on ne devroit pas voir, ce ſemble, dans un Poëte ſi vanté. Le lecteur, par exemple, qui après avoir ſuivi Godefroi à la proceſſion chantant les Litanies avec Pierre l'Hermite, ſe trouve dans le Palais

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

d'Armide, y cherche en vain la gravité du ſujet. La trouve-t'on davantage cette gravité dans l'emploi que fait le Poëte des Divinités de la fable, lui ſurtout qui dans le Dialogue qui a pour titre, *il Cataneo*, ou *des Idoles*, s'éleve avec tant de force contre cet uſage? Lui qui ne met pas ſeulement au nombre des Idolâtres, ceux qui font ſervir les Dieux de la fable à l'ornement de leurs poëſies, mais ceux encore qui célebrent dans leurs vers, les profanes attraits de la beauté, comme on le voit dans le même Dialogue. Mais il eſt ordinaire aux Poëtes, de donner des préceptes qu'ils ne ſuivent pas dans la pratique, & de tomber dans les défauts qu'ils condamnent.

Je pourrois rapporter ici les déciſions des peres Mambrun, Rapin & Bouhours, Jéſuites habiles. Sans les regarder comme des arrêts dont on ne puiſſe appeller, on ne peut nier que ces Ecrivains ne fuſſent doüés de beaucoup de génie & de goût. Vous pouvez lire leurs jugemens dans le recueil de M. Baillet.

Jug. des Sav. t. v. art. 1. in-4°.

Si l'on objectoit que M. Fontanini & pluſieurs autres ont répondu à leur critique, on pourroit auſſi faire obſer-

ver avec M. l'Abbé Dubos, qu'on voudroit inutilement faire changer de sentiment aux Italiens, & que l'on se doute bien de ce qu'ils répondroient à l'Etranger qui s'aviseroit de les accuser de dépravation dans leur goût. Ils feroient ce que firent nos peres quand on voulut diminuer leur amour pour le Cid. Les raisonnemens des autres peuvent bien nous persuader le contraire de ce que nous croyons, mais non pas le contraire de ce que nous sentons.

La décision de M. Despréaux sur le même poëme du Tasse a eu & a encore en France un grand nombre de partisans; c'est presque un oracle pour eux. En Italie elle a révolté le Marquis Orsi & beaucoup d'autres qui ont regardé cette décision comme un jugement très-injuste. Vous savez cet arrêt prononcé par M. Despréaux :

Tous les jours à la Cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité,
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Le Marquis Orsi prétend que ce n'est pas là un jugement sérieux, mais une plaisanterie & une licence poëtique. Il

TRADUCTIONS DES POÉTES ITALIENS.

ajoute que cette plaiſanterie n'a été dite qu'après le Chevalier Salviati, à qui il eſt échappé, dit-il, d'écrire que la Jéruſalem délivrée n'eſt que du clinquant en comparaiſon d'un autre poëme de Luigi Alamanni.

On loue volontiers dans le Marquis Orſi, Seigneur Italien auſſi plein d'eſprit que de politeſſe, le zéle qu'il a pour les bons Ecrivains de ſa nation. Rien n'eſt plus digne d'un galant homme que de s'interreſſer à la gloire de ſa patrie, & d'en faire valoir les avantages. Mais nous autres François nous n'en croyons pas moins que M. Deſpréaux a parlé ſérieuſement dans les vers que l'on vient de lire. Nous avoüons que l'on trouve quelquefois de l'or le plus pur à côté du clinquant du Taſſe; & M. Deſpréaux en convenoit lui-même. Il eſtimoit le Taſſe, il en connoiſſoit le mérite, quoiqu'il plaiſe au dernier Traducteur de la Jéruſalem, d'avancer qu'il n'a jugé de ce Poëte que ſur des notions vagues, & en quelque ſorte ſur le rapport d'autrui. Ce ſeul vers de l'art poëtique, où en parlant du Taſſe, il dit:

Lett. de M. Riccob. p. 5. & 6. actes.

Il n'eut point de ſon livre illuſtré l'Italie,

fait assez voir qu'il le regardoit comme un Poëte très-illustre.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

S'il n'eût pas lû le poëme de la Jérusalem avec quelque attention, en auroit-il sçu discerner les véritables beautés, comme il a fait dans ces vers :

Il n'eut point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison ;
Et si Renaud, Argant, Tancrede & sa maîtresse
N'eussent de son objet égayé la tristesse.

Il est vrai que M. Despréaux a reproché au Tasse un peu de *clinquant* ; car il ne dit pas qu'il en est plein, comme quelques Critiques ont voulu, & veulent encore le faire entendre. Les Italiens n'avoüent-ils pas aussi qu'il y en a un peu ? Ce reproche de M. Despréaux est-il une raison qui ait pû faire dire avec le moindre fondement ce que l'on ne craint pas d'ajouter, que M. Despréaux n'étoit pas un Critique sûr ?

» C'est une chose plaisante, dit à cette occasion un Ecrivain connu, que » de voir certaines personnes citer à » leur tribunal les plus grands maîtres. » Selon eux le plus grand Critique de » la France n'est pas un Critique sûr.

Préf. de la trad. de la Jérus. délivr. Notes sur la lett. de Mad. demoiselle Riccoboni.

» Eſt-ce Pradon, eſt-ce Bourſault, eſt
» ce Chapelain qui parlent ainſi ? »
M. Mirabaud dans l'apologie plus qu'Italienne qu'il fait du Taſſe, & dans ſa cenſure outrée du jugement de M. Deſpréaux, s'appuie de l'autorité de Monſieur l'Abbé Terraſſon. Mais je ne vois pas bien ſur quel fondement. Il eſt vrai que cet Abbé, zélé apologiſte des Modernes, fait un grand éloge du Taſſe dans ſa diſſertation Métaphyſique ſur l'Iliade ; il eſt vrai que dans le paralléle qu'il fait des deux poëmes, il place le Poëte Grec au deſſous du Poëte Italien ; qu'il prétend même que la Jéruſalem délivrée priſe dans ſa totalité, lui paroît plus ſoutenable, plus variée, & plus liée même que l'Enéïde ; qu'enfin il contredit le jugement que M. Deſpréaux porte du Taſſe dans ſa neuviéme Satyre & dans ſon Art poëtique. Mais loin d'en conclure que M. Deſpréaux étoit un Critique peu ſûr, il eſt lui-même perſuadé qu'il y a de faux brillans dans le Taſſe, & que le Critique François a eu raiſon de les blâmer. M. l'Abbé Terraſſon fait quelque choſe de plus, il montre dans le Taſſe des défauts eſſentiels que M. Deſpréaux ne lui avoit point repro

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Differt. ſur l'Iliade t. 1. part. 3. ſect. 1. art. 5.

chés. L'autorité de M. l'Abbé Terraſſon ne ſert donc de rien à M. Mirabaud, pour ne pas dire qu'elle lui eſt contraire.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Au reſte pour vous montrer que c'eſt avec réflexion que M. Deſpréaux a jugé du Taſſe, il eſt bon de vous rapporter ce qu'il dit peu de tems avant ſa mort à une perſonne qui lui demandoit s'il n'avoit point changé ſur cela de ſentiment.

« J'en ai ſi peu changé, diſoit-il, que « reliſant dernierement le Taſſe, je fûs « fâché de ne m'être pas expliqué un « peu au long ſur ce ſujet dans quel- « qu'une de mes réflexions ſur Longin. « J'aurois commencé par avoüer que le « Taſſe a été un génie ſublime, éten « du, heureuſement né à la poëſie, & « à la grande poëſie. Mais enſuite ve- « nant à l'uſage qu'il a fait de ſes ta- « lens, j'aurois montré que le bon ſens « n'eſt pas toujours ce qui domine chez « lui. Que dans la plûpart de ſes narra- « tions il s'attache bien moins au né- « ceſſaire qu'à l'agréable. Que ſes deſ- « criptions ſont preſque toujours char- « gées d'ornemens ſuperflus. Que dans « la peinture des plus fortes paſſions, « & au milieu du trouble qu'elles ve- «

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

» noient exciter, ſouvent il dégénere » en traits d'eſprit, qui font tout à » coup ceſſer le pathétique. Qu'il eſt » plein d'images trop fleuries, de tours » affectés, de pointes & de penſées fri- » voles, qui loin de pouvoir convenir » à ſa Jéruſalem, pourroient à peine » trouver place dans ſon Amynte. Or » tout cela oppoſé à la ſageſſe, à la gra- » vité, à la majeſté de Virgile, qu'eſt- » ce autre choſe que du *clinquant* op- » poſé à de l'or. » Ainſi s'expliqua M. Deſpréaux, au rapport de M. l'Abbé d'Olivet qui certifie avoir entendu ce diſcours, & l'avoir recueilli de la bouche même de celui à qui il le donne.

Contin. de l'hiſt. de l'Acad. Fr. éloge de le Clerc.

M. Addiſſon penſoit de même que M. Deſpréaux : parlant, dans le Spectateur, d'un Opéra Italien dont le ſujet étoit pris du Taſſe : » Quant au » Poëte, dit-il, dont toutes ces mer- » veilles ſont tirées, je ſuis de l'avis de » M. Deſpréaux, qu'un vers de Vir- » gile vaut mieux que tout le clinquant » du Taſſe. » C'eſt à peu près la penſée de M. de Voltaire dans ſes *Stances* ſur les Poëtes Epiques, où après avoir donné le caractere de Virgile, il ajoute :

Spect. du 6. Mars 1711.

De faux brillans, trop de magie

O uvr. de Volt. t. 4.

Mettent le Taſſe un cran plus bas;
Mais que ne tolere-t'on pas
Pour Armide & pour Herminie?

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Voyez encore ce qu'il dit du même Poëte dans ſon eſſai ſur le poëme épique. Quoique ce célébre Ecrivain, ſi grand Poëte lui-même, ne juge pas, ce ſemble, du Taſſe avec tant de ſévérité, il ne laiſſe pas d'y trouver bien des défauts eſſentiels, & il les fait connoître : en quoi il n'a pas ſuivi les préventions des Traducteurs anciens & modernes de la Jéruſalem délivrée qui ont beaucoup loüé ce poëme, & l'ont peu blâmé.

Tel a été Blaiſe de Vigenere qui en fit une traduction Françoiſe du vivant même du Taſſe, & ſur les premiers exemplaires aſſez imparfaits qui parurent de ſon poëme. Je ne vous conſeillerai pas de la lire. Quoique l'Auteur eût de ſon tems une place diſtinguée parmi les Traducteurs François, & que communément on lui ait donné rang après *Amiot*, ſa traduction eſt écrite dans une langue ſi différente de celle qu'on parle aujourd'hui en France : elle eſt d'un ſtyle ſi inférieur même à celui de nos bons Ecrivains de ce

Mirab. préf. de la trad. de la Jéruſ. délivrée.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

tems-là, que la lecture en eſt déſagréable & pénible. D'ailleurs Vigenere s'y eſt donné tant de libertés, que ſon ouvrage mérite à peine le nom de traduction. Je n'y trouve rien qui puiſſe fonder l'éloge que Guillaume Soſſius fait de Vigenere dans ſa vie d'Henri IV. écrite en Latin, où il dit qu'Amiot a été le premier qui ait enſeigné à parler purement notre langue, & qui ait ſçu donner des nerfs au diſcours, mais que Vigenere y a ajouté du corps, de la charnure & des ornemens : & je comprends encore moins comment M. Dacier a pû parler avantageuſement des traductions de ce trop fécond Ecrivain. M. Hüet en a jugé ſainement lorſqu'il a dit, qu'il étoit deſtitué de la connoiſſance des langues, & que ce défaut l'a empêché de pouvoir prendre ſon rang parmi les bons Traducteurs. Le long ſéjour qu'il avoit fait à la Cour, & ſon commerce avec les meilleurs génies de ſon tems, n'avoient pû polir la dureté & la barbarie de ſon ſtyle.

Vigenere n'étoit pas perſuadé que l'on trouvât chez lui de pareils défauts : on le voit par la confiance avec laquelle il parle dans ſa longue & ennuyeuſe Epître dédicatoire à Mademoiſelle

de Guiſe, Louiſe de Lorraine. Il croyoit faire à cette Princeſſe un préſent qui devoit lui être agréable, & il n'eſt en peine qu'à s'excuſer ſur ce qu'il lui préſente plus un Roman qu'une hiſtoire. Il ne lui vient pas ſeulement en penſée que loin de rendre aucune des beautés du Taſſe, il les fait toutes éclipſer, & qu'il s'expoſoit à être du moins accuſé de témérité par celle même à qui il vouloit ſe rendre agréable, & qui entendoit apparemment la langue Italienne, puiſqu'il lui cite divers endroits écrits en cette langue, ſans les traduire. La ſeule choſe que Vigenere avouë, c'eſt que dans ſa traduction il a ſouvent *varié*, *changé*, *retranché*, *ajouté pluſieurs choſes* qui ne ſont pas dans le texte, & il ſe juſtifie mal ſur ces libertés. Les endroits qu'il a mis en vers déplaiſent encore plus que ſa proſe. Ses *annotations* ont un certain air d'érudition; mais je n'en ai pas vu trois ou quatre qui puiſſent être utiles pour éclaircir le Taſſe. Sa traduction eſt l'un des derniers de ſes ouvrages, & le fruit de ſa retraite où il dit qu'il paſſa les dernieres années de ſa vie. Elle parut en 1595. l'année qui précéda ſa mort, & elle a été réimprimée en 1599. & en 1610.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Si le Taſſe n'eût pas été flaté de de cette traduction, je ne crois pas qu'il eût été plus ſatisfait des efforts que firent Jérôme d'Avoſt, Jean du Vigneau & Pierre de Brach, Sieur de la Motte-Montuſſan, pour mettre ſon poëme en vers François. Le premier avoit appris de bonne heure la langue Italienne, il aimoit notre poëſie, & il ſe plaiſoit à s'y exercer: je vous en ai donné des preuves en vous parlant des Traducteurs de Pétrarque. Il avoit au plus vingt ans lorſqu'il entreprit de mettre en vers la Jéruſalem délivrée, & du Verdier dit dans les additions à ſa Bibliothéque qu'il en avoit lû les vingt premiers chants. Il en rapporte le troiſiéme, & c'eſt, je crois, tout ce qui en a été imprimé, quoique du Verdier diſe que dès 1584. la traduction de tout le poëme étoit prête à être miſe au jour.

Jean du Vigneau, Sieur de Warmont, né à Bourdeaux, fut moins indifférent, ou mieux ſervi. Sa traduction complette de l'ouvrage du Taſſe en vers François parut en 1595. à Paris, trois mois avant la mort du Poëte Italien. Elle eſt en vers Alexandrins, & dédiée à François de Bourbon, Prin-

ce de Conti. Elle ſe reſſent beaucoup du tems où elle a été compoſée. Jugez au moins de ſa verſification par cette partie du diſcours du vieillard qui ſe préſente à Renaud dans le dix-ſeptiéme chant :

Seigneur ne penſez pas que ſur les douces fleurs
Près des ruiſſeaux coulans, parmi les chants charmans
Des Syrenes, parmi les Nymphes amoureuſes,
Et ſous le toit mignard des branches ombrageuſes,
Mais bien ſur un mont aſpre, eſpineux, rude & haut,
L'honneur & la vertu retrouver il vous faut.
Qui ne ſent chaud & froid, qui ne ſuë & ne géle,
Ne s'acquerra jamais une gloire éternelle.
. . . . . .
Nature vers le ciel éleve votre face,
Elle inſpire dans vous la généreuſe audace.
Donc regardez en haut, rendez-vous deſireux
De monſtrer la beauté de vos faits valeureux.
La nature vous donne une ame prompte, ardente;
Un cœur haut & hardi, plein d'ire véhémente,
Non pas pour employer en de civils aſſauts,
Non pour eſtre ſouſtien d'aucuns deſirs brutaux,
Ainçois afin qu'ayant vos grans valeurs armées,
De courrous prons & chaus elles ſoient animées
Contre les eſtrangers; & pour mettre en priſon
Les deſirs ennemis de la ſainte raiſon, &c.

M. de Beauchamps dans ſes Recherches ſur les Théâtres de France, parle

T. 1. p. 41 &

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Rien de bien advenant ne lui convenoit pas,
Rien de brave il n'avoit ; ſes penſers eſtoient bas,
Un aſpect mal plaiſant, d'un difforme viſage,
Eſtoit accompagné d'un lâche & vil courage :
Superbe toutefois, d'avarice boüillant ;
Et ſoit ou qu'il ſe teuſt, ou qu'il allaſt parlant,
Et ſoit en ſa façon, en ſon port, en ſon geſte,
Toujours tout incivil, & toujours tout agreſte ;
Et de ſon naturel ſi fort enclin au mal,
Qu'aux vices il eſtoit à ſoy-mêmes eſgal.

Mirab. préf. de ſa trad. du Taſſe.

Jean Baudoüin, qui fut membre d l'Académie Françoiſe dans la naiſſan ce de cette célébre Compagnie, pe contenta de ces traductions de la Jéru ſalem délivrée, en entreprit une nou velle, en proſe, qu'il publia en 1621 Elle eſt plus littérale & plus intellig ble que celle de Vigenere ; mais je n ſçai ſi la lecture en eſt beaucoup pl ſatisfaiſante. M. de Ségrais diſoit qu l'Iliade d'Homere, quoique traduit en vieux Gaulois, étoit néanmoin agréable à lire, au lieu que la tradu tion de Baudoüin écrite en François faiſoit bâiller ceux qui la liſoient. vouloit par-là relever le Poëte Gre au-deſſus du Poëte Italien. D'autr trouveront que par cette comparaiſo il ne mettoit réellement que le Tr

ducteur du Taſſe au-deſſous des Traducteurs Gaulois d'Homere : & il faut convenir que le ſtyle de Baudoüin répond aſſez à la mauvaiſe opinion qu'en avoit M. de Ségrais.

Cependant la premiere édition de ſa traduction du Taſſe fut reçuë avec applaudiſſement. Mais cette eſpece de ſuccès n'aveugla point le Traducteur. Ayant relu ſon ouvrage dans un âge plus mûr, il y apperçut lui-même bien des taches qui s'étoient d'abord dérobées à ſa vûë. Il reprit l'original Italien, le compara avec ſa verſion, & corrigea celle-ci dans un grand nombre d'endroits. Il y ajouta *des obſervations générales ſur la Jéruſalem*, & *l'allégorie* de ce poëme : il pouvoit épargner ces additions. Les obſervations n'apprennent preſque rien : pour l'allégorie, c'eſt une pure rapſodie de penſées morales & d'idées métaphyſiques où je ne trouve pas plus de rapport avec le poëme que l'allégorie que le Taſſe en avoit donnée lui-même. La ſeule obſervation qui me paroiſſe de quelque utilité eſt celle qui contient quelques avis ſur ce qui conſtituë la perfection du poëme épique : ces avis ſont pris du ſecond diſcours du Taſſe ſur l'art poë-

tique. Baudoüin n'a point donné ici la vie du Poëte, parce qu'il en avoit déja orné ſa traduction des Morales du Taſſe imprimées en 1632. Sa ſeconde édition de la Jéruſalem, traduite en proſe, eſt de 1648.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Michel le Clerc ne l'eſtimoit guéres plus que la premiere, quoiqu'il eût été ami du Traducteur, & membre de la même Académie. Il vouloit d'ailleurs que l'on traduisît les Poëtes en vers, & ſans trop examiner ſi ſon génie poëtique pouvoit fournir une telle carriere, il entreprit lui-même de traduire ainſi la Jéruſalem délivrée. Il ne conſulta d'abord que ſon plaiſir & ſon amuſement en tournant en vers François quelques endroits ſeulement de ce poëme qui l'avoient le plus touché. Ces eſſais, il les montra à ſes amis & à des perſonnes pour qui il avoit de la conſidération : on les loüa, on l'engagea à continuer, c'eſt-à-dire, que l'on flata ſon inclination, & peut-être ſon amour propre. Cependant il n'a paru de ſa traduction que les cinq premiers chants qui furent imprimés en 1667. Mais l'Auteur avoit fait la ſuite : il parle lui-même des cinq chants qui ſuivent les cinq premiers, comme

Avertiſſ. de la trad. de le Clerc.

étant fort avancés, & il ajoute qu'il espéroit les donner bientôt, & trouver le loisir d'achever le reste. On trouve aussi dans le Mercure du mois de Septembre 1691. qu'il avoit lû vingt strophes de cette suite dans une assemblée publique de l'Académie.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Cette traduction est de tous les ouvrages de le Clerc celui dont il s'est le plus occupé, & qui a le moins réüssi. Non-seulement il traduisoit le Tasse à la lettre, mais même il le rendoit presque vers pour vers. Il est moralement impossible de réüssir dans un pareil projet : presque tout le succès qu'un Traducteur peut en attendre, c'est d'étonner ses lecteurs par la peine que son ouvrage a dû lui coûter. Quoiqu'il y ait dans la traduction de le Clerc plusieurs stances assez heureuses, il y en a néanmoins un si grand nombre de manquées, & le nombre des vers médiocres y est si supérieur à celui des bons, qu'on a peu de regret que l'ouvrage ne soit pas achevé.

Mirab. préf. de sa trad. du Tasse. Comin. de l'hist de l'Acad. Fr. par d'Olivet.

Le Clerc croyoit au contraire que si sa traduction n'étoit pas goûtée, c'est qu'il avoit eu tort de choisir un original dont le caractere, à ce qu'il pensoit, ne convenoit ni au pays, ni au

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

ſiécle où il vivoit. Il ne ſe reprochoit pas d'avoir mal traduit le Taſſe, mais de l'avoir traduit.. Et comme la neuviéme ſatyre de M. Deſpréaux parut dans le même tems, il ſe figura qu'en cenſurant le Poëte Italien, cette ſatyre avoit plus contribué que toute autre choſe à la chûte du Traducteur.

Il y a une autre traduction de la Jéruſalem en vers François, imprimée en 1671. Celle-ci eſt complette, & ce n'eſt pas un plus grand avantage pour le public. La médiocrité du ſtyle ſe ſouffre dans la proſe; mais elle eſt inſupportable dans les vers: & l'on peut aſſûrer que la poëſie de cette traduction eſt fort au-deſſous du médiocre. Qui ne connoîtroit la Jéruſalem délivrée que par les vers ennuyeux de ce mauvais Poëte qui l'a traduite, n'auroit pas certainement une haute idée de ce poëme célébre. M. Mirabaud qui en porte un jugement ſi ſévére, mais juſte, ne nomme point l'Auteur de cette traduction. C'eſt Vincent Sablon, Chartrain, plus connu par un petit livre intitulé, *Hiſtoire de l'auguſte & vénérable Egliſe de Chartres*, dont on a fait au moins cinq éditions, quoique ce ne ſoit preſque qu'un abrégé de la *Parthenie* de Rouil-

lard. Dom Liron, dans sa Bibliothéque Chartraine, se contente de citer sa traduction du Tasse. Le privilége accordé pour l'imprimer est du premier Septembre 1659. Cependant l'impression n'en fut achevée que le 30. Avril 1671. Puisque l'on avoit attendu si longtems, on auroit encore mieux fait de laisser entiérement dans l'oubli un ouvrage si mépriſable.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. Pag. 180.

La seule traduction qui puisse donner de la Jérusalem délivrée une idée qui réponde au moins à une partie de ce que ce poëme a d'estimable, est celle que M. Mirabaud publia en 1724. en prose, & dont il fit hommage à Monseigneur le Duc d'Orleans. Le Tasse presque entiérement oublié jusques-là de ceux qui ne pouvoient le lire dans sa langue originale, & que cet Auteur dégoûtoit dans ses anciens Traducteurs, parut d'abord reprendre une nouvelle vie dans cette nouvelle traduction. M. Mirabaud partagea même en quelque sorte la gloire que ce poëme avoit acquise à son Auteur. Sa traduction fut un des principaux fondemens de sa réception à l'Académie Françoise, où l'on ne manqua pas de lui donner de grands éloges. « Ç'a été, «

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Disc. prononcé à la récept. de M. Mirab.

» dit M. de Fontenelle, votre belle » traduction de la Jérusalem du Tasse » qui a brigué nos voix : vous avez ap- » pris aux François combien étoit esti- » mable ce Poëte Italien qu'ils esti- » moient déja tant : dès qu'il a parlé » par votre bouche, il a été reçu par- » tout, partout il a été applaudi. L'en- » vie & la critique n'ont pas eu la res- » source de pouvoir attribuer ce grand » succès aux seules beautés du Tasse ; » il perdoit les charmes de la poësie, » il perdoit les graces de sa langue, il » perdoit tout, si vous ne l'eussiez dé- » dommagé.... La voix du public qui » prévint nos loüanges, vous indiqua » desors à l'Académie. Voilà votre » titre.

Rien de plus flateur qu'un pareil éloge, & surtout de la part d'un Ecrivain tel que M. de Fontenelle. Mais si cet encens pouvoit étourdir un Ecrivain à qui on l'offroit si libéralement, l'empressement que l'on eut à lui montrer les défauts de sa traduction, ne dût servir qu'à dissiper les ténébres qui auroient pû les lui cacher. Il avouë dans la préface de la seconde édition qu'il donna en 1735. qu'on lui fit bien des reproches sur les regles qu'il s'étoit

faites de la traduction, & qu'il avoit cru devoir suivre, sur le style même de sa traduction, sur les retranchemens qu'il avoit faits à l'original, sur les changemens qu'il avoit jugé nécessaires & qui n'avoient pas paru tels aux autres, enfin sur quantité d'endroits où l'on ne trouva pas qu'il eût rendu ni les expressions, ni les pensées de l'Auteur.

Tous ces reproches furent principalement exposés dès le commencement de l'année 1725. dans une lettre que Mademoiselle Riccoboni, de la Comédie Italienne, adressa sur ce sujet à M. l'Abbé Conti, Gentilhomme Italien, dont l'esprit, le goût & l'érudition ne sont pas moins connus en France que chez nos voisins. Cette lettre destinée d'abord pour le Journal des Savans où elle ne put être insérée à cause de son étenduë, fut imprimée & répanduë avec des notes d'un *ami de l'Auteur*, c'est-à-dire, de M. l'Abbé des Fontaines qui travailloit alors au Journal des Savans. L'année suivante on la réimprima avec les mêmes notes dans le Journal de du Sauzet intitulé Bibliothéque Françoise, ou Histoire littéraire de la France, tome IV. seconde partie.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Le ſeul endroit qui ſoit favorable dans cette lettre à M. Mirabaud eſt celui où le Critique applaudit à la défenſe que le Traducteur avoit priſe du Taſſe contre la cenſure de M. Deſpréaux; encore le mérite de cette défenſe eſt-il un peu diminué par les notes de l'éditeur de la lettre. Du reſte Mademoiſelle Riccoboni examine en critique ſévere la préface & la traduction de M. Mirabaud. Elle fait l'apologie du goût de ſa nation, & ſon zéle s'enflamme ſi vivement à cette occaſion que bien des gens ont demandé quel pouvoit être l'objet de ſon emportement. Elle emprunte contre le nouveau Traducteur la même plume dont le Roſſi s'étoit ſervi en écrivant contre le Taſſe.

Mais cette partie de la lettre de la ſavante Critique a dû faire moins d'impreſſion ſur le commun des lecteurs éclairés, que tout ce qu'elle reprend dans les principes de M. Mirabaud ſur la traduction, & dans la traduction même du premier chant de la Jéruſalem délivrée: car elle n'a pas cru devoir pouſſer ſa cenſure ou ſon examen critique au-delà du premier chant de ce poëme.

M. Mirabaud étoit convenu qu'il n'avoit point traduit le Taſſe littéralement, qu'il avoit ſupprimé pluſieurs comparaiſons, reſſerré ce qui lui avoit paru trop diffus, adouci certains endroits où le Poëte ſe montroit trop Mythologiſte, & qu'il avoit pris quelques autres libertés que le génie de notre langue & le goût le plus général de la nation auſquels il avoit voulu ſe conformer, l'avoient obligé de prendre. Une partie de ſa préface étoit employée à juſtifier ces libertés ; & il y parle toujours en homme qui eſt perſuadé qu'on ne pouvoit l'en blâmer. TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS

C'eſt cependant ce que fait Mademoiſelle Riccoboni, & je ſerois fort porté à croire qu'elle a raiſon d'obſerver, qu'un Traducteur ne doit point ajuſter à ſes vûës particulieres, ni au goût de ſon ſiécle ou de ſa nation, les ouvrages qu'il entreprend de traduire, qu'autrement ce ne ſeroit plus repréſenter les originaux que l'on a deſſein de faire connoître. Si l'Auteur que l'on interprete a eu tort, dit-elle, c'eſt au lecteur à en juger, & pour cela même il faut qu'une traduction ſoit fidelle. Avec les principes de M. Mirabaud ſur la traduction, on peut être excel-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

lent imitateur, mais on n'eſt pas traducteur. Celui-ci doit au public ſon Auteur tel qu'il eſt. Suivant ces regles, Mademoiſelle Riccoboni juge que le poëme du Taſſe ſe trouve dans la nouvelle traduction tellement changé, affoibli & décharné, qu'il ſera abſolument méconnoiſſable aux Italiens, & à tous ceux qui bien inſtruits de la langue du Poëte, compareront l'original avec la traduction.

M. Mirabaud avoit proteſté, qu'à l'exception des libertés dont il a rendu compte, dans tout le reſte il étoit Traducteur *exact & fidéle*. Son Critique, loin d'en convenir, montre par l'examen de la traduction du ſeul premier chant, que le Traducteur s'eſt ſouvent écarté de la penſée du Poëte, d'où l'on conclut deux choſes également fauſſes, qu'il ignore la langue du Taſſe, ou qu'il n'a voulu donner qu'une imitation de ſon poëme. M. R. nous apprend à cette occaſion, que le bruit s'étoit répandu dans Paris, que M. Mirabaud s'étoit contenté de mettre en beau langage la vieille traduction de Baudoüin. Mais ce bruit ſi déſavantageux à un Ecrivain de ce mérite, n'étoit point fondé. La Critique le juſtifie elle-mê-

me en rapportant plusieurs endroits où Baudoüin, dans son vieux langage, avoit au moins rendu fidélement le sens du Tasse, au lieu que dans ces mêmes endroits M. Mirabaud s'en étoit écarté, preuve qu'il n'avoit nullement pensé à rajeunir cette vieille version. Ce sont les propres paroles de Mademoiselle Riccoboni.

Je vous conseille de lire cette lettre avec les notes qui l'accompagnent, & qui en rectifient divers endroits. Cette critique fit cependant peu de tort à la traduction de M. Mirabaud, que l'on regarda du moins comme un livre amusant & bien écrit. L'Auteur en retira en particulier une utilité réelle. Il examina de nouveau sa traduction, il corrigea toutes les fautes que son Critique lui avoit reprochées, & qu'il crut être réellement des fautes. Sans souscrire généralement à tout ce qu'on avoit repris & censuré, il reconnut la solidité de plusieurs observations de son censeur, & s'y soumit. C'est ce que fait tout Auteur qui sacrifie l'amour propre à la vérité. Il est du moins certain que la seconde édition de sa traduction est fort supérieure à la premiere, & que si celle-ci, malgré ses

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

défauts, avoit eu un ſuccès avantageux, la nouvelle étant beaucoup moins défectueuſe, l'Auteur a eu raiſon de ſe flater qu'elle ſeroit encore mieux reçuë.

A la fin de la lettre de Mademoiſelle Riccoboni, l'on dit dans une note, que l'on faiſoit eſpérer qu'un jeune homme de beaucoup d'eſprit, né en Italie, & élevé en France, ne tarderoit pas à faire part au public d'une nouvelle traduction de la Jéruſalem délivrée, à laquelle il travailloit depuis quelque tems. C'étoit en 1725. que l'on donnoit cette eſpérance, & l'on aſſuroit alors que le prétendu jeune homme étoit Mademoiſelle Riccoboni elle-même. Mais juſqu'à préſent cette traduction n'a point paru.

Dans quelques éditions Italiennes de la Jéruſalem délivrée, on trouve cinq chants ajoutés par Camillo Camilli qui prétendant que le poëme n'étoit point achevé, s'imagina, pour lui donner ce complément qu'il croyoit lui manquer, de décrire la ſuite des avantures d'Armide & d'Herminie, & la mort de l'une & de l'autre. C'eſt apparemment ce ſupplément qui a été traduit en proſe par Jacques Corbin,

Ecrivain fort mépriſé, qui d'Avocat au Parlement de Paris, devint *Conſeiller & Maître des Requêtes ordinaire de la Reine Anne d'Autriche*, qualité qu'il prend dans ſon *Recueil d'Edits ſur les Cours des Aydes* imprimé en 1623. L'Auteur mourut à la fin de 1653. Je n'ai vu que le titre de ſa traduction qui parut en 1600. Ce titre eſt : *la Jéruſalem régnante, contenant la ſuite & la fin d'Armide & d'Hermine à la fin de Torquato Taſſo ; avec les nouvelles amours de Bravemont & de Filaminte, traduite de l'Italien.*

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Après la Jéruſalem délivrée il n'y a aucun ouvrage du Taſſe qui ſoit plus célébre que ſon *Aminte* qu'il fit pour plaire au Duc de Ferrare ſon protecteur, & qui fut repréſentée avec beaucoup d'applaudiſſement. « Cette piéce qu'il appella *Fable bocagere*, & qu'on connoît mieux ſous le nom de *Paſtorale*, dit l'Abbé de Charnes, eſt un chef-d'œuvre en ſon genre & un original, dont *le Berger fidéle* & *la Philis de Scire* n'ont été que de belles copies. Tout le monde fut enchanté de la nouveauté de ce ſpectacle, & de ce mélange de Bergers, de Héros & de Divinités, qu'on n'a-

« Vie du Taſſe, par de Charnes, p. 45.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

» voit pas encore vus enſemble ſur le
» théâtre. Il parut aux yeux des ſpec-
» tateurs comme un tableau merveil-
» leux, où l'imagination & la main d'un
» Peintre excellent faiſoit voir en mê-
» me tems dans un beau payſage,
» la grandeur héroïque & la douceur
» de la vie champêtre animées de cou-
» leurs ſi vives & d'expreſſions ſi déli-
» cates, qu'on ne fit point difficulté de
» mettre l'*Aminte* en paralléle avec tout
» ce que le Théâtre ancien avoit fait
» voir juſqu'alors de grand dans la Tra-
» gédie, & d'agréable dans la Comé-
» médie. .... Ce qu'il y avoit de ſingu-
» lier pour ceux qui connoiſſoient le
» Taſſe, c'eſt qu'il s'étoit lui-même dé-
» peint dans ce poëme ſous la perſon-
» ne de Tirſis, & qu'il y paroiſſoit dans
» cet état tranquille où l'avoit mis la
» protection du Duc de Ferrare, &
» dans cet heureux loiſir qu'il donnoit
» tout entier aux Muſes. On y voyoit
» le portrait du Duc & de ſa Cour
» touché de la maniere du monde la
» plus fine & la plus ingénieuſe; &
» tout cela étoit rehauſſé par l'odieuſe
» peinture de Mopſe, ſous le nom du-
» quel le Taſſe déſigne un de ſes en-
» vieux. »

Un autre mérite de cette paſtorale, c'eſt que l'Auteur y a ſcrupuleuſement obſervé les regles preſcrites par Ariſtote ſur l'unité de lieu, & ſur celle des caracteres. Il a ſçu ſoutenir l'intérêt de ſa piéce, non en faiſant intervenir, comme tant d'autres, une double action, ſouvent trop ou trop peu liée avec l'action principale, mais en ménageant dans ſon ſujet même des ſituations touchantes. Les admirateurs de cette piéce ajoutent que l'on y voit preſque partout une ſageſſe d'expreſſions qui n'a pas toujours trouvé dans les Poëtes Italiens de ſcrupuleux imitateurs. Heureux ſi le Taſſe eût auſſi trouvé une ſageſſe d'idées, de ſentimens & de maximes qui eût ôté le danger inſéparable de la lecture de ſa paſtorale!

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Pecquet, préface de ſa traduct. de l'Aminte.

Le Poëte étoit lui-même ſi convaincu de la beauté de cette piéce, que quelque difficile qu'il fût ſur ſes productions, & quoique mécontent même de preſque toutes les autres dont la poſtérité a porté un jugement ſi avantageux, ſa paſtorale étoit la ſeule pour laquelle il ne craignoit point les efforts de la critique. Et il eſt vrai que la réputation de cet ouvrage ne pouvoit guéres

aller plus loin lorſqu'on s'aviſa de le critiquer. Encore les premiers qui l'ont entrepris, comme Bartholomeo Ceva Grimaldi, ont-ils fait une critique ſi pleine de ſubtilités, qu'elle ne méritoit pas, ce ſemble, toute l'érudition que le ſavant Fontanini a employée pour la réfuter dans ſa défenſe de l'Aminte qu'il donna en Italien, à Rome, l'an 1700.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Pecquet, *ut ſuprà.*

Cette paſtorale n'eſt pourtant pas exemte de défauts: & l'un de ſes zélés admirateurs convient lui-même, qu'on ne peut paſſer pour cenſeur injuſte, en reprochant au Taſſe dans ſon Aminte un peu de ſéchereſſe, & ce nombre infini de récits conſécutifs, qui ne donnant rien à la repréſentation, laiſſent ſans occupation un des principaux ſens par l'organe duquel les hommes ſont plus facilement touchés. Le pere Bouhours dans la *Maniere de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit*, condamne auſſi la Silvie du Taſſe qui en ſe mirant dans une Fontaine, & en ſe mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour ſe parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la penſée trop recherchée & trop peu naturelle pour une bergere; & je crois qu'il a raiſon.

M. de Fontenelle passe aussi condamnation sur cette pensée, mais en ajoutant que l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux pointes. Les chœurs du troisiéme & du quatriéme acte ne sont pas attribués au Tasse, auquel ils ne semblent guéres en effet appartenir : ils paroissent d'un Poëte plus moderne. On croit aussi que la petite piéce intitulée, *l'Amour fugitif*, qui se trouve à la fin de la pastorale, & qui a beaucoup de rapport avec le prologue, est encore d'une autre main.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. Disc. sur la nat. de l'Egl

Cependant presque tous les Traducteurs de l'Aminte, & ils sont en assez grand nombre, ont pareillement traduit cette piéce & ces chœurs. Le Tasse a pû voir lui-même plusieurs de ces Traducteurs. Il ne mourut que le 15. Avril 1595. & environ dix ans auparavant, on voyoit des copies d'une traduction de son *Aminte* faite par Henriette de Cleves, fille & héritiere de François de Cleves, Duc de Nevers, Comte de Réthelois, & femme de Ludovic Gonzague, Prince de Mantouë. Cette Dame vivoit en 1583. La Croix du Maine parle de sa traduction dans sa Bibliothéque qui parut en 1584.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Mais il n'en parle que comme d'un ouvrage encore manuſcrit. C'étoit un honneur pour le Taſſe d'avoir eu une Dame & une Princeſſe pour traductrices; mais cette verſion n'a jamais été publiée.

La premiere que je connoiſſe avoir été imprimée, eſt celle de Pierre de Brach, Poëte Gaſcon dont je vous ai déja parlé. Sa traduction qui eſt en fort mauvais vers, fut imprimée en 1584. à Bourdeaux lieu de la naiſſance du Traducteur.

La verſion en proſe du ſieur de la Broſſe qui parut en 1593. dédiée à la Marquiſe de Noirmoutiers, n'eſt pas meilleure. Le Traducteur dit que c'étoit ſon coup d'eſſai. Et comme il ne s'eſt point nommé, il ſe flatoit qu'en demeurant inconnu, il en tireroit cet avantage, *qu'il ſe verroit ſouvent reprendre ſans rougir, & qu'il feroit ſon profit des juſtes corrections de ceux que la haine ou l'envie ne porteroit point à le cenſurer.* Il y a lieu de croire qu'il eut quelques confidens qui trahirent ſon ſecret, puiſque nous ſavons aujourd'hui ſon nom, & que c'eſt le même de la Broſſe qui a été attaché au Cardinal du Perron, & de qui nous avons pluſieurs autres ouvrages ſur diverſes matieres.

M. de Beauchamps n'a pas ignoré non plus qu'un M. de la Broſſe avoit traduit l'Aminte ; mais c'eſt apparemment tout ce qu'il en a ſçu, puiſqu'il cite cette traduction ſous l'année 1591. & qu'il ne dit point ſi elle eſt en vers ou en proſe, où & en quelle forme elle a été imprimée.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Rech ſur les Th. t. 1. p. 498.

Il ne rend pas un meilleur compte de la traduction de Guillaume Belliard. Tout ce qu'il nous en apprend, c'eſt qu'elle parut en 1596. & qu'elle fut réimprimée en 1603. Il devoit ajouter que la ſeconde édition eſt de 1598. & que cette traduction eſt en proſe. Les deux dernieres éditions ſont accompagnées du texte Italien.

Même négligence en parlant de la traduction du même ouvrage imprimée en 1632. & qui eſt du ſieur de Rayſſiguier, qualifié par quelques-uns Avocat au Parlement. Cette traduction eſt en vers François & *accomodée au Théâtre.* On voit par l'*Avis au lecteur* qu'elle fut repréſentée en 1632. à l'Hôtel de Bourgogne. Nous n'avons point de monumens qui nous apprennent ſi elle eut du ſuccès. L'Auteur ſe flatoit qu'il ſeroit grand, puiſqu'il dit avec confiance, *qu'il ne craint point qu'il lui en*

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

arrive rien qui le fâche, & que *s'il devoit croire ceux qui avoient vu ſon ouvrage, & qui avoient l'oreille & le goût délicat*, il pouvoit aſſurer *que l'on y trouveroit des choſes qui contenteroient*. Cependant il donne cette piéce à lire *comme une punition*, & peut-être n'avoit-il pas tort ; c'eſt du moins une peine de lire juſqu'au bout, comme il le demande, des vers ſouvent plats & rampans, où l'expreſſion péche fréquemment contre les regles de la Grammaire, où les termes ſont quelquefois ſurannés, où les inverſions jettent de l'obſcurité en quantité d'endroits, où enfin l'on rencontre des jeux de mots froids & inſipides, & des rimes qui n'ont jamais été faites les unes pour les autres.

J'avouë cependant que j'y ai trouvé de beaux vers, que le langage ne manque pas de pureté en divers endroits ; que d'ailleurs la traduction, quoique libre, rend pour l'ordinaire les penſées du Taſſe. Peut-être que le ſieur de Rayſſiguier eût fait un ouvrage moins défectueux, s'il eût attendu, pour y travailler, que ſon eſprit eût recouvré cette tranquillité que les adverſités lui avoient fait perdre, & dont il ſe plaint avec amertume dans ſon

Avis au lecteur, dans ſon Epître dédicatoire à M. de Vantadour, Duc & Pair de France, & plus encore dans ſa *Priere à Dieu ſur ſa priſon*, dans ſes Stances à M. Marceau, Lieutenant général au Siége préſidial de Saintes, & dans quelques autres de ſes poëſies dont j'eſpere vous parler ailleurs.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Charles Vion, Ecuyer, Seigneur de Dalibray, parle avantageuſement de cette traduction de Rayſſiguier dans l'avertiſſement ſur celle qu'il donna lui-même en vers François la même année 1632. Je ne ſçai pourquoi il dit dans le même avertiſſement « qu'il n'a « point mis ſon nom à cette piéce, « non pour ſe cacher afin qu'on le cher- « che, mais parce qu'on ne ſe ſoucie « point de ſçavoir le nom d'un Tra- « ducteur. » Ce langage eſt entierement ſuperflu, puiſqu'il a ſigné l'Epître dédicatoire à Mademoiſelle de Bourbon. Cette ſignature rend pareillement inutiles toutes les preuves que M. de Beauchamps apporte pour montrer que Dalibray eſt le Traducteur de cette piéce: il ſe nomme, on ne pouvoit plus en douter.

On ne peut qu'applaudir à la cenſure que Dalibray fait, dans le même

avertiſſement, du ſtyle enflé, & des pointes que les Ecrivains de ſon tems affectoient dans leurs ouvrages ; mais on n'applaudira pas ſi aiſément ni à ſa traduction, ni à ſa verſification. J'y trouve preſque tous les mêmes défauts que dans la verſion de Rayſſiguer. Dalibray donne la ſienne pour très-fidelle : » J'ai été trop groſſier, dit-il, pour » n'être pas fidéle ; j'ai bien rendu, » parce que je n'ai pas eu l'invention » de changer ; j'ai trouvé fort peu de » mes penſées aſſez belles pour en être » tenté & corrompu ; ainſi mon mal- » heur m'a fait rencontrer heureuſe- » ment, & ma foibleſſe m'a attaché à » ma matiere. » Il veut pourtant qu'on lui ſçache gré de la peine qu'il s'eſt donnée, & c'eſt à quoi tendent ſes réflexions ſur les difficultés, qu'il groſſit peut-être, de traduire les Poëtes en vers.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Rech. t. 2. p. 66.

M. de Beauchamps cite une troiſiéme traduction de l'*Aminte* imprimée en 1632. & la donne au ſieur *Pichou*, Dijonois. Feu M. Papillon parle de ce Poëte François dans ſa Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne, mais il omet dans le catalogue de ſes ouvrages cette traduction de l'Aminte qui, ſelon

selon M. de Beauchamps, est en vers François, & fut imprimée in-8°. chez Targa. Pichou, selon son ami Isnard, Médecin né à Grenoble, étoit fils d'un Militaire, & avoit été élevé dans l'étude des lettres. Il fit ses premieres études au Collége des Jésuites de Dijon, où il fit paroître une heureuse mémoire, beaucoup de solidité, de jugement & de vivacité d'esprit. Mais *le fatras de la Philosophie que l'on souffre aujourd'hui dans les Ecoles*, dit Isnard, *le dégoûta*, & il sentit pour cette étude une aversion invincible. Dès ses plus tendres années, il montra du goût & de l'inclination pour la poësie Latine, & il y joignit dans la suite la poësie Françoise & l'étude de l'histoire. L'une & l'autre, l'histoire & la poësie, firent toute son application. *C'étoient*, selon Isnard, *les deux maîtresses dont il étoit passionnement amoureux.* Le même Panégyriste reconnoît dans son ami, *ce talent poëtique que le Ciel ne donne qu'à des personnes extraordinaires, & qu'à ceux qui ne viennent au monde que par miracle.* Les ouvrages de ce Poëte que j'ai vus justifient mal ce panégyrique; les récompenses dont M. le Prince, pere du grand Louis de Condé, honora ses

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Préf. de la trad. de la Phil. de Scire par Pichou, Bib. de Bourgog. part. 2. p. 154.

premiers travaux, & les applaudiſſemens que l'on donna aux repréſentations de ſes Tragi-comédies, ne ſont point des preuves de la bonté de ces ouvrages. Pichou fut aſſaſſiné vers 1630.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

En 1638. un anonyme fit encore paroître en notre langue, & en vers, l'Aminte du Taſſe. Mais c'eſt plus une imitation qu'une traduction. L'anonyme en convient lui-même, & il dit qu'en cela il a ſuivi les conſeils de ſes amis qui l'ont déterminé à ſe contenter de *traduire fidélement* les plus belles penſées du Poëte Italien, & du reſte d'accommoder la piéce *au goût de notre Théâtre.* Auſſi demande-t'il qu'on la liſe *comme protecteur, & non comme ſévere Critique.* Elle eſt dédiée au nom du Libraire Touſſaint Quinet, *à M. Ferrant, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils d'Etat & privé, Lieutenant particulier civil, & Aſſeſſeur Criminel de la Ville de Paris.*

La traduction en vers libres que l'Abbé de Torche donna du même ouvrage en 1666. fit oublier toutes les traductions précédentes de cette paſtorale dont je viens de vous parler. On avoit reçu favorablement ſa traduction du Berger fidéle, il avoit promis celle

de l'Aminte, & dès qu'elle parut, on s'empreſſa de la lire. Le Traducteur y a pris cependant beaucoup de libertés, & aſſez ſouvent il fait dire au Taſſe ce qu'il ne dit pas, ou plus ou moins qu'il ne dit. Sa verſification d'ailleurs quoique aiſée, & communément naturelle, eſt trop ſouvent négligée. L'Abbé de Torche dédia cette traduction au feu Roi Louis XIV. & ſon Epître dédicatoire, qui eſt en proſe & en vers, m'a paru bien tournée. Il dit entr'autres au Roi :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Vous aimez les ruiſſeaux, les bois & les fontaines,
Pour joüir du repos, non pour plaindre vos peines :
Les Rois toujours heureux nous laiſſent les deſirs ;
Et quoiqu'ils ſoient ce que nous ſommes,
Ils ne ſont pourtant pas comme les autres hommes,
Longtems à pouſſer des ſoupirs.
Dans le haut rang de leur naiſſance,
Jls ont la ſuprême puiſſance :
Et quand ils ſont bien faits, braves & généreux :
Qui les empêche d'être heureux ?

Dans l'*Avis au lecteur* l'Abbé de Torche fait le paralléle de l'Aminte & du Berger fidéle, & le portrait des deux Auteurs. Je ne copierai ni l'un ni l'autre pour ne point répéter ce que je vous

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

ai déja dit de l'Aminte, & ne point devancer ce que j'aurai à vous dire du Berger fidéle. Cet avis au lecteur a été ſupprimé dans l'édition de la traduction de l'Aminte faite à la Haye en 1681. in-12.

Depuis cette traduction de l'Abbé de Torche, nos Traducteurs François ont paru tellement oublier l'Aminte qu'il s'eſt paſſé près de ſoixante-dix ans ſans qu'on en ait vu aucune verſion en notre langue. Mais enfin M. Pecquet & M. l'Eſcalopier ont cru devoir réparer cette négligence, & ſans s'être communiqué leurs vûës, l'un a donné ſa traduction en 1734. & l'autre la ſienne en 1735. Elles ſont en proſe, & écrites avec beaucoup de délicateſſe. L'un & l'autre Traducteur font l'éloge de l'original : je ne pourrois le tranſcrire ſans répéter ce que j'ai déja dit. On applaudira volontiers aux loüanges qu'ils donnent à l'Aminte comme un ouvrage d'eſprit ; mais qu'ils le loüent du côté de la morale, c'eſt trop oublier celle du Chriſtianiſme, & il ſuffit de connoître celle-ci & de l'aimer, pour ne pas convenir avec eux ſur ce point. On eſt même ſurpris d'entendre dire à M. Pecquet qu'on ne trouve *rien* dans

l'Aminte qui indique le chemin trop facile du crime, & qui en développe les reſſorts. Comment porter ce jugement d'un Poëte qui avance cette maxime auſſi fauſſe en elle-même que propre dans la pratique à porter aux plus grands excès, que *ce qui plaît eſt permis.* Comment juſtifier un Ecrivain qui dans le même acte regarde la vertu comme importune, par cette raiſon que portant à ôter à l'amour les ſecours illicites que ſon feu peut demander, elle tarit la ſource de tous les plaiſirs ? Comment excuſer tant de préceptes de libertinage que Daphné donne à Tirſis dans le ſecond acte, ces conſeils qu'il lui inſinuë pour parvenir à ſatisfaire ſa paſſion, la ſituation indécente où il fait paroître Silvie dans le troiſiéme acte, & quantité d'autres endroits que la morale la moins ſévere ſe feroit honte d'approuver. Que le ſecond Traducteur traite tant qu'il lui plaira d'*Auteurs graves* ceux qui blâment cette morale de l'Aminte, qu'il les accuſe de *prévention*, ce qu'ils diront en ſera-t'il moins vrai. Lui-même cherche-t'il à les détromper ? Non : il ne pouvoit montrer que ſa foibleſſe. Il aime mieux croire qu'on n'écouteroit pas ſes raiſons. Mais

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. Aminte, acte 1.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

pourroit-il en apporter de ſolides ? Pourquoi même proteſte-t'il qu'il n'*a eu aucune envie de nuire aux mœurs en traduiſant l'Aminte*, s'il n'y a que la *prévention* qui ait ſoulevé *les Auteurs graves* contre la morale de cet ouvrage ?

Cette ſeconde traduction eſt adreſſée à une Dame, & ſi l'on en croit M. l'Eſcalopier, *le hazard ſeul joint à des inſtances auſquelles il a obéï*, l'ont déterminé à la faire. Il y a arrangé les ſcenes ſuivant la méthode des piéces que l'on repréſente en France. Dans l'Italien, l'Amour en habit de Berger, & l'Amour fugitif ſont deux piéces ſéparées, la traduction les réünit. Son diſcours ſur la paſtorale Italienne, quoique très-ſuccinct, mérite d'être lû. Je ne vous dis rien de l'Epître galante à la Dame à qui cette traduction eſt dédiée : ce ſont des réflexions ſur la différence de l'amour & de l'amitié, & vous pouvez penſer que parlant à une Dame, l'amour a toutes les fleurs du panégyrique.

C'eſt à ce même Amour qu'eſt conſacré la *Silvie*, petit Roman en proſe, écrit avec beaucoup d'élégance & de délicateſſe, qui a paru en 1743. avec des gravures dont on eſtime le deſſein

& l'exécution, mais dont je ne puis approuver les ſujets. Ce Roman dont la compoſition & les deſſeins ſont attribués à M. Watley, l'un des Receveurs généraux des Finances, eſt traduit en partie de l'Aminte. C'eſt l'hiſtoire de cette Silvie qui joüe un des rôles principaux dans la paſtorale Italienne : mais les épiſodes ſont de l'invention de l'Auteur. Je ſuis fâché que l'on y ſente trop ce que le jeune Ecrivain dit d'après Ovide, que l'Amour lui a commandé d'écrire : *ſcribere juſſit Amor.*

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS.

Le Taſſe voulut auſſi s'exercer dans la tragédie, mais il n'a fait qu'une piece en ce genre. C'eſt la tragédie de Torriſmond qui fut imprimée à Mantouë dès 1577. Quoique le ſujet en paroiſſe tiré de l'hiſtoire des Gots, il eſt certain qu'il eſt fabuleux, & de l'invention de l'Auteur. Le Taſſe faiſoit peu de cas de cette piéce ; il la regardoit comme le moindre de ſes ouvrages, & il n'en parloit même qu'avec une ſorte de mépris. Après l'avoir commencé, il fut longtems ſans pouvoir ſe réſoudre de l'achever. La mélancolie le dominoit, & il craignoit, dit-il, de s'occuper trop d'un ſujet qui

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

ne pouvoit ſervir à l'égayer. Ses amis triompherent de ſa répugnance, & il mit enfin ſa tragédie dans l'état où nous l'avons.

Diſc ſur la Tragédie de Torrim.

Dalibray qui en a fait une traduction libre en vers François, croit que le Taſſe ne parloit mal de cette piéce que par humilité, ou par une ſuite de ſa mélancolie; & il prétend qu'au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, les Italiens la regardoient comme un chef-d'œuvre. Il ne croit pas cependant que le Poëte ait eu intention de la faire pour être repréſentée, mais ſeulement de ſuppoſer un ſujet qui étant bien traité fût agréable à lire, & de travailler plutôt à de belles peintures qu'à des ſcenes commodes & qui puſſent plaire à des ſpectateurs. C'eſt ce qu'il augure, principalement du long diſcours que Torriſmond tient à ſon confident, & en particulier de cette trop prolixe deſcription d'une tempête à laquelle il s'amuſe dans une circonſtance où il ſemble que le remords du crime qu'il étoit preſſé de déclarer, ne devoit pas lui permettre de s'entretenir d'un autre objet.

Il en juge encore par ce récit exact & détaillé de l'appareil des jeux & de

la pompe qu'il commande pour la réception de Germon, dans le tems que l'arrivée ſi prochaine de cet ami qu'il avoit trahi, devoit l'inquiéter & l'engager à penſer à ſa propre défenſe. Dalibray penſe auſſi qu'il y a trop de monologues, dont pluſieurs ne paroiſſent pas amenés aſſez naturellement. Il n'approuve pas non plus ce long détail des inconvéniens du mariage, dans lequel entre Roſmonde, & des moralités qu'elle fait à ce ſujet.

Mais ce n'eſt pas mon deſſein de paſſer en revûë tous les défauts & toutes les beautés que l'on peut appercevoir dans cette piéce. Si vous êtes curieux de ce détail, il faut lire la préface ou le diſcours de Dalibray ſur ce ſujet: vous y trouverez bien des réflexions judicieuſes ſur le génie de la tragédie, ſur celui du Taſſe, & ſur la tragédie de Torriſmond en particulier. Cette préface ennuie cependant un peu à cauſe de ſa longueur, du peu d'ordre qui y regne, de quelques redites, & de la mauvaiſe diction de l'Auteur.

Dalibray, dont je vous ai déja fait connoître la traduction de l'Aminte, étoit Pariſien, fils d'un Auditeur de la Chambre des Comptes, & frere de

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Madame de Saintot. C'étoit en ſon tems un bel eſprit, qui n'eut point d'autre emploi que de cultiver la poëſie, & de vivre agréablement dans le commerce des gens d'eſprit & des perſonnes de lettres. C'eſt le portrait qu'en fait M. Titon du Tillet dans ſon *Parnaſſe François*, où il ajoute que les poëſies de Dalibray lui ont acquis de la réputation dans le ſeiziéme ſiécle : il devoit dire dans le dix-ſeptiéme. M. de la Martiniere dans ſon recueil d'Epigrammatiſtes François, ajoute que cet Ecrivain reſſembloit à Diogene par bien des endroits : c'étoit, ſelon lui, un de ces Poëtes qui devoient tout à leur génie ; il trouve du feu & de la verve poëtique dans ſes ouvrages. Colletet dans ſon traité de la poëſie morale, en parle comme de ſon ami.

Sa traduction du Torriſmond fut repréſentée deux fois, mais avec des retranchemens qu'il n'a pas ſoufferts dans l'impreſſion. Je vous ai dit que c'étoit une traduction libre, & Dalibray convient en effet qu'il a un peu retranché, changé & ajouté. Il en avertit pour l'ordinaire dans les endroits où il ne s'eſt pas conformé à l'original. Quelques éloges qu'on lui ait donnés, il faut en-

core avoüer qu'il a beaucoup de vers durs, rudes & proſaïques, & il n'en diſconvenoit pas. « On ne verra « point, dit-il, dans ma traduction la « couleur, le teint, ni l'embonpoint du « Taſſe; mais on y verra tous ſes muſ- « cles & ſes nerfs : on ne le trouvera pas « ſi étendu, mais on n'en reconnoîtra « que mieux ſa force : on n'y rencon- « trera pas le nombre, mais le poids « de ſes paroles ; on n'y remarquera « point tous ſes pas, mais tout le che- « min qu'il a fait . . . ayant entrepris de « ſuivre & de m'attacher au Taſſe, je « ſuis demeuré loin derriere lui ; mon « ſtyle, au lieu de grave, s'eſt trouvé « peſant, &c. » Voilà un Auteur de bonne foi : mais n'auroit-il pas été fâché qu'on le crût ſur ſa parole ? Vous pouvez juger de ſon ſtyle par cette réponſe que Roſmonde fait à Ruſſille qui lui venoit de vanter les prétendus avantages de la beauté dans les femmes.

La beauté dont la femme à tort fait tant de cas,
Nuit autant à qui l'a qu'à ceux qui ne l'ont pas ;
Et je tiendrai, Madame, une fille bien ſage
Qui ne fera jamais montre de ſon viſage. . . . .
Je croyois qu'il fallût faire bien plus de compte
D'une honnête pudeur, d'une modeſte honte ;
Qu'un cœur chaſte, ou brûlant d'un feu religieux

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Fût dedans nous un don qui valoit beaucoup mieux ;
Et me perſuadois qu'en nous un beau ſilence
Récompenſoit le prix d'une heureuſe éloquence :
Ou bien que la beauté n'avoit rien de charmant
Qu'entant que de vertus elle étoit l'ornement.

Cette traduction de la tragédie de Torriſmond a été imprimée à Paris en 1636. in-4°.

CHAPITRE DOUZIE'ME.

Des Traductions des Poëſies du Cavalier Guarini, du Comte Guido Ubaldo Bonarelli, de Proſper Bonarelli, de Jean-Baptiſte Marini & d'Alexandre Taſſoni.

IL réſulte de ce que je viens de vous dire du Taſſe, qu'on ne lit preſque plus, ſurtout en France, que ſa *Jéruſalem délivrée* & ſon *Aminte*. Ce dernier ouvrage inſpira aux Poëtes Italiens le goût de la Paſtorale. L'Italie fut en peu de tems inondée de ces poëmes : mais il y en a ſi peu qui ſe ſont ſoutenus, qu'après l'Aminte on ne parle preſque plus aujourd'hui que du *Paſ-*

tor fido & de la Philis de Scire. A quoi attribuer cette chûte précipitée de la Paſtorale en Italie? C'eſt la demande que ſe fait à lui-même un Critique moderne. « Seroit-ce à la légereté de « la nation? Il y en a peu qui ayent « eſſuyé moins de changemens dans la « poëſie. Seroit-ce à la langue? En eſt- « il une vivante qui ſoit plus propre à « ce genre? Elle a ſeule les diminutifs, « qui répandent une délicateſſe infinie « dans les diſcours, & ſes vers aiſés & « coulans ſont amis de la ſimplicité & « de la naïveté. Ne ſeroit-ce pas plu- « tôt au génie ſtérile des Auteurs? En « effet combien trouve-t'on dans leurs « paſtorales d'expreſſions baſſes & tri- « viales? Combien de penſées fades & « rampantes? »

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

« Pour & contre, t. 6. p. 18.

Le *Paſtor fido*, ou le *Berger fidéle* eſt l'ouvrage de Jean-Baptiſte Guarini, Gentil-homme, né à Ferrare l'an 1538. & qui mourut à Veniſe en 1613. âgé de ſoixante-quinze ans. Sa paſtorale eſt ſon chef-d'œuvre. On y voit un Auteur abondant dans ſes expreſſions, preſque toujours juſte dans ſes comparaiſons, riche dans ſes images, intéreſſant dans la conduite de ſa piéce, où l'on trouve même pluſieurs morceaux

Pecq. préf. de la trad. de l'Aminte. Le même, préface de la trad. du Paſtor fido.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

plus brillans & plus frappans qu'on n'en rencontre communément dans l'Aminte. Cette paſtorale plut beaucoup dans les repréſentations, où le Guarini avoit ſçu diſpoſer le théâtre de façon que, ſans aucun changement de décoration, on voyoit le temple au-deſſus de la montagne, la grotte au pied, & le vallon où ſe paſſent toutes les ſcenes.

Mais en conſidérant cette piéce en elle-même, il faut avoüer, que quelque eſtime que l'on en faſſe même en France, il y a bien des choſes éloignées du goût de notre nation. Telles ſont une infinité de comparaiſons longues & par conſéquent languiſſantes, des ſcenes dont l'exceſſive prolixité fatigue, beaucoup de jeux de mots que notre langue ne peut ſouffrir, mais qui avoient alors en Italie un grand nombre d'admirateurs, & qui y ont encore des partiſans. Ajoutons que la longueur de cette piéce paſſe preſque la vraiſemblance; que, quoique la ſcene ſoit en Arcadie, l'Auteur fait ſes perſonnages trop ſavans & trop inſtruits, pour ainſi dire, des grands ſyſtêmes de l'ancienne Philoſophie; qu'il a trop ſubtiliſé le raiſonnement ſur des choſes qui au fonds pouvoient être cenſées à la portée

de ſimples bergers ; qu'en cela il s'eſt écarté du vrai caractere de la paſtorale. Si l'Aminte n'avoit pas précédé, on a lieu de croire que le *Paſtor fido* eût été plus parfait. Le Guarini pouvoit-il, dit-on, ôter à ſa piéce l'air d'être une ſimple copie, ſans oppoſer à la ſimplicité de l'Aminte, une grande complication d'action ; à ſa naïveté un ſtyle pompeux ; à ſa préciſion une abondance intariſſable ? Mais quelques reproches qu'on lui ait faits, & ſur leſquels il a tâché de ſe défendre dans ſon ouvrage ſous le nom de *Verato*, on n'a pas nié qu'il n'eût ajouté de grandes beautés aux richeſſes qu'on l'accuſe d'avoir puiſées trop avidemment dans l'Aminte pour ſe les approprier : le Guarini étoit peut-être en cela plus modeſte que le Taſſe n'étoit équitable lorſqu'il traitoit l'Auteur du *Paſtor fido* comme un voleur qui lui avoit enlevé ſon bien.

Quant aux mœurs voici le portrait le plus avantageux que l'on puiſſe faire de cette paſtorale. L'Auteur nous repréſente une bergere paſſionnée pour un berger qui ne l'aime pas moins. Des intérêts ſupérieurs ſemblent mettre un obſtacle invincible au bonheur dont

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

l'eſpérance nourrit leurs affections. Partout on voit Amarillis retenuë par les mouvemens de l'honneur : ſi elle forme un projet qui ſemble offenſer ce que les Poëtes appellent les deſtins dont ce projet combat les diſpoſitions, l'Auteur ne manque pas de prévenir toute objection ſur la pureté du caractere & ſur la religion d'Amarillis. La conduite de Coriſque, toujours odieuſe, & qui joüe un perſonnage déteſtable, nous montre tout ce que peut l'artifice, quelquefois même avec ſuccès, contre l'innocence. Mais le Guarini a ſoin de faire triompher la vertu, & d'édifier en quelque ſorte le ſpectateur par le retour & le repentir de Coriſque. J'ajouterai même qu'on lit de tems en tems dans cette paſtorale des maximes de morale ſaines & judicieuſes.

Malgré néanmoins cette attention & cette conduite du Guarini dans ſon *Paſtor fido*, on a prétendu, & c'eſt avec fondement, que cette piéce tendoit à corrompre le cœur, & qu'elle offroit au vice des armes propres à combattre la vertu. Quoique le perſonnage d'Amarillis paroiſſe un perſonnage vertueux ; quoique ſes diſcours ſemblent avoir pour but de faire connoître le

prix de la vertu, & que ſon exemple puiſſe apprendre que l'amour le plus tendre & le plus violent même, doit & peut céder aux loix de l'honneur & du devoir, en eſt-il moins vrai que le Guarini met dans la bouche de pluſieurs de ceux qu'il introduit ſur la ſcene tout ce que la paſſion la plus vive peut produire de ſentimens, tout ce que la tendreſſe a de plus propre à amollir & à ſéduire le cœur. C'eſt mal juſtifier le Poëte que de dire que l'on trouve dans quelques-unes de nos tragédies des peintures plus animées, des ſituations plus dangereuſes : on ne juſtifie point un excès par un autre excès. Je conviens que Coriſque ne dit guéres que des choſes qui portent avec ſoi leur condamnation ; mais elle les dit avec adreſſe, elle cherche à faire illuſion, & il n'y a que trop de lecteurs qui ne ſont point ou qui ne peuvent être aſſez précautionnés pour ne s'y point laiſſer ſurprendre. J'ajoute que la paſſion reçoit dans cet ouvrage bien des éloges qu'il faut lui refuſer, & que le portrait que le Satyre fait des femmes eſt outré : il ſemble les comprendre toutes en une ſeule & même claſſe, où peu aſſurément voudroient qu'on les ſoupçonnât de mériter place.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je pourrois condamner encore sévérement cet ouvrage sans craii de passer pour outré dans l'esprit personnes sages & qui respectent la ligion ; mais ce que je viens de peut vous suffire pour vous mettr garde contre les éloges que presque les Traducteurs du *Pastor fido* ont nés à cette pastorale.

Un François dont le nom ne n point connu étant en Italie dan dernieres années du seiziéme siéc le Guarini lui montra son *Pastor fid* lui permit d'en prendre une copie. voyageur prit beaucoup de plaisir re cette piéce, & de retour en F ce il tenta *d'en réduire en notre la quelques parties pour se rendre*, dit-il *discours du Poëte plus familier*. Il c fit les trois endroits qui l'avoien plus frappé, ou qu'il crut les plus fa à traduire, les mit en vers héroïq & les publia à Lyon en 1597. trois endroits sont : *les soupirs de A til : les regrets de Corisque :* & *les r d'Amarillis*. C'est-à dire, la sixiéme ne du troisiéme acte, la troisiéme ne du premier, & la quatriéme troisiéme acte. Mais cette traduc n'est nullement littérale : l'anon

tend les penſées du Guarini, mais il les étend, & y ajoute beaucoup, principalement dans *les ſoupirs de Myrtil* où la paraphraſe ſe fait trop ſentir, ce qui rend très-languiſſant un dialogue fort vif en lui-même.

Je ne ſuis pas plus inſtruit du nom & des qualités de celui qui a donné la premiere traduction entiere du *Paſtor fido*. Il me paroît que c'étoit quelque Maître de langues qui n'avoit d'autre vûë que de faciliter à ceux qui prenoient ſes leçons, l'étude de l'Italien & du François. Il fait connoître ſon intention dès le titre de ſa traduction; & c'eſt par la même raiſon qu'elle eſt littérale, & preſque toujours ſelon l'arrangement des mots de l'original dont le texte eſt à côté. Mais cet ordre n'eſt obſervé que lorſque l'Auteur a traduit en proſe, car dans les chœurs & les autres endroits qu'il a plû au Traducteur de mettre en vers, on ſent plus la paraphraſe que la traduction. Cet anonyme étoit un fort mauvais Poëte; ſes deux ſonnets à la loüange du *Paſtor fido* & de l'Auteur, & ſa *chanſon boccagere* imitée de quelques endroits de l'Aminte, ne valent pas mieux que ſa traduction des chœurs de l'ouvrage

du Guarini. Sa proſe eſt plus ſupportable : elle n'eſt point inférieure à celle des Ecrivains que l'on eſtimoit alors, c'eſt-à-dire, dans les premieres années du dix-ſeptiéme ſiécle.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je n'ai pas vu la premiere édition de cette traduction : car celle de 1610. en annonce une précédente. Mais j'en ai vu deux éditions faites dans la même année, l'une à Roüen dédiée à Madame Claude de Chivry, Dame de la Patriere, l'autre à Paris, adreſſée à M. Jacquelin, Conſeiller du Roi, & Tréſorier des Bâtimens de Sa Majeſté. Il n'y a point de différence pour le ſtyle entre ces deux éditions. Dans l'une & l'autre le Traducteur anonyme dit qu'il n'a pas traduit le prologue du *Paſtor fido*, parce qu'il n'a traduit cette paſtorale que pour être lûë, & non pour être repréſentée. M. de Beauchamps paroît n'avoir point connu ces deux éditions, mais il en cite une de 1648. qu'il dit être revuë & corrigée. J'ai vu pareillement cette troiſiéme édition, mais je n'y ai point apperçu de corrections.

Rech. ſur les Th. t. 2. p. 241.

Le même Hiſtorien de notre Théâtre ſe contente de dire ſous l'année 1623. qu'Antoine Giraud a traduit *le*

Ibid. p. 51.

Paſteur fidéle. S'il eût vu cette traduction, il auroit dit qu'elle eſt en vers François, & que le Traducteur ſe nommoit *Antoine de Giraud.* C'étoit un Gentilhomme de Lyon, que le pere de Colonia n'a point connu puiſqu'il l'a omis dans ſon Catalogue hiſtorique des Ecrivains Lyonnois. Il avoit fait cette traduction dans le deſſein de la préſenter à la Reine Marie de de Médicis à ſon paſſage à Lyon: mais le départ précipité de cette Reine l'ayant empêché de lui faire alors cet hommage, il envoya ſa traduction à Paris avec une Epître dédicatoire à la Reine, & chargea un de ſes amis de la préſenter en ſon nom. Elle fut imprimée à Paris même en 1623. mais elle n'a pas ſervi à mettre le Traducteur au rang des bons Poëtes.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je ſuis perſuadé que la traduction anonyme qui parut en proſe en 1637. n'a pas dû faire plus d'honneur à ſon Auteur. Ceux pour qui la lecture de l'ouvrage du Guarini a des charmes, & qui ſeroient en état de comparer cette traduction avec le texte, auroient aſſez de peine à y reconnoître le goût & le génie du Poëte Italien. C'étoit cependant, comme l'original, un fruit de l'a-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

mour. Le Traducteur avoit travaillé pour plaire à ſa maîtreſſe, & pour la fléchir : elle lui avoit commandé de faire cette traduction, il obéït & lui dédia ce fruit de ſon obéiſſance : & que ne dit-il pas pour lui faire valoir ſa ſoumiſſion ? Il la flate & s'en plaint tour à tour. Devint-elle plus ſenſible ? C'eſt ce que ni vous ni moi nous n'avons aucun intérêt de rechercher. Sa longue Epître m'a autant ennuyé que ſa plate traduction.

Vous ne goûterez pas davantage celle de M. de Marandé. Quoique le langage en ait moins vieilli, elle m'a paru lâche, diffuſe, languiſſante, ſouvent paraphraſée : je l'ai même trouvé infidelle dans quantité d'endroits où j'ai voulu la comparer avec l'original. Auſſi l'Auteur convient-il que *pour la garantir de la cenſure, il eût fallu avoir plus de connoiſſance qu'il n'en avoit de la langue Italienne, & plus de politeſſe et la nôtre.* On pouvoit lui demander pourquoi donc il n'avoit pas cherché quelque autre occupation qui fût plus à la portée de ſon génie & de ſes talens. *L'oiſiveté qui lui avoit fait entreprendre* cette traduction, ne pouvoit lui ſervir d'excuſe : il ne devoit pas en

faire porter la pénitence au public. Si cette traduction a eu des lecteurs, & il faut bien qu'elle en ait eu puiſque l'on en a fait quatre éditions, c'eſt qu'on a été longtems ſans en avoir de meilleure en proſe, & que ceux qui n'entendoient pas la langue Italienne, étoient obligés de s'en contenter. Je n'ai vu que l'édition de 1661. qui eſt la premiere, celle de 1663. & celle de 1676. qui eſt la quatriéme & derniere. On a donné celle-ci comme revuë & corrigée avec ſoin; & je n'y ai trouvé que quelques changemens aſſez légers qui laiſſent toujours cette traduction fort au-deſſous de l'original.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je ne ſçai ſi l'on a été plus content de la traduction du même ouvrage que l'Abbé de Torche donna en vers François en 1667. Pour moi je n'y ai pas apperçu plus de fidélité. En vain l'Auteur me proteſte-t'il « qu'il y a conſervé toutes les beautés de l'original « autant que notre langue l'a pû permettre, & que ceux qui ſavent l'Italien trouveront qu'il a été aſſez fidéle lors même qu'il auroit pû s'en « diſpenſer, » il m'a paru qu'il a ſi ſouvent uſé de cette diſpenſe, que je ſuis convaincu que le Guarini auroit eu aſſez

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

de peine à ſe reconnoître dans la plus grande partie de cette traduction. A l'égard de la verſification, je veux bien qu'il *n'y ait cherché que la douceur & la facilité de l'expreſſion*, & qu'en cela il ait tenté de *s'accommoder au génie du Poëte Italien qui eſt facile, doux & délicat* : mais au lieu de cette verſification douce & facile, la ſienne n'eſt elle pas proſaïque & rampante ? Il a *choiſi les vers libres* ; cela eſt vrai ; mais ſouvent ils ſont ſi libres qu'on a peine à les diſtinguer d'une proſe ordinaire. Je n'ai point vu les eſſais de cette traduction qu'il avoit d'abord publiés, comme il le dit dans ſon Epître dédicatoire *à ſon Alteſſe Royale Madame* ; mais s'il eſt vrai qu'ils ayent été bien reçus, ainſi que le Traducteur l'aſſure, c'eſt qu'il eſt plus facile de réüſſir dans quelques morceaux détachés & courts, que dans un ouvrage de longue haleine, ſurtout en vers. Outre l'édition de 1667. j'en ai vu deux autres, l'une en 1672. & l'autre en 1699. Celle-ci eſt tellement remplie de fautes d'impreſſion dans le texte & dans la verſion, qu'il eſt preſque impoſſible de s'en ſervir.

L'Abbé de Torche avoit d'abord héſité ſi au lieu de traduire la ſcene d'Amarillis,

d'Amarillis, c'eſt-à-dire, le Monologue d'Amarillis qui fait la quatriéme ſcene du troiſiéme acte, il ne feroit pas mieux d'adopter une traduction de ce Monologue dont le public jouiſſoit déja depuis quelques années. Mais ſes amis, dit-il, lui conſeillerent de tenter lui-même une verſion nouvelle de ce Monologue; & il a ſuivi leur conſeil. Il ne déſigne pas autrement la traduction dont il parle; mais il y a lieu de croire que c'étoit celle que l'Abbé Regnier Deſmarais laiſſa courir en 1655, qui fut imprimée la même année, & que l'on attribua alors à Madame la Comteſſe de la Suze. Cette traduction a été réünie depuis aux autres poëſies de l'Abbé Regnier, mais revuë & retouchée. Thomas Corneille a traduit la même ſcene en vers François à la ſuite de ſa verſion des *Piéces choiſies d'Ovide*, imprimées en 1670. Enfin on trouve encore dans le recueil de l'Abbé Regnier Deſmarais une traduction en vers de la cinquiéme ſcene du ſecond acte, qui eſt pareillement un monologue d'Amarillis. Pour vous mettre à portée de juger de la différence des deux traductions, permettez-moi de vous rapporter quelques endroits de

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

cette ſcene cinquiéme. Je choiſis ceux où Amarillis montre que le ſeul bonheur conſiſte dans la paix d'un cœur content : voici comment l'Abbé Regnier a traduit ces réflexions :

Les biens que la fortune étale
Sont plutôt des maux que des biens ;
Moins des préſens du ſort que de pompeux liens
D'une ſervitude fatale.
Plus les Dieux en ont accordé,
Moins on joüit des dons de leur main libérale ;
Et par une erreur générale,
On les poſſede moins qu'on n'en eſt poſſédé.
Dans la belle ſaiſon de l'âge,
Que ſert à la félicité
Une illuſtre naiſſance, une rare beauté !
Que ſert la gloire d'être ſage !
Que ſert un grand domaine, un fertile héritage !
Et que ſert d'avoir à ſouhait
Tous les biens que le ſort peut donner en partage,
Si le cœur n'eſt pas ſatisfait !

L'Abbé de Torche a traduit ainſi les mêmes penſées :

A juger ſainement, tous les biens de ce monde
Sont des plus grands malheurs la ſource trop féconde ;
Le plus riche eſt le plus indigent :
Et par un malheur ſans remede,
Lorſqu'il croit poſſéder ſon or & ſon argent,

Il en eſt poſſédé plus qu'il ne le poſſéde.

Malgré ſon faux éclat & ſa légereté
On aime la fortune, on aime ſes carreſſes :
Mais pour ne point flater la vérité,
Ce ſont de beaux liens de notre liberté,
Plutôt que des richeſſes

A quoi ſert la beauté, la jeuneſſe & l'honneur,
Le ſang illuſtre & la grandeur ?
On a beau poſſéder mille & mille héritages,
Avoir des parcs & des châteaux,
Nourrir mille & mille troupeaux
Dans de gras paturages ;
Ce n'eſt que fumée & que vent,
Si parmi tous ces biens le cœur n'eſt pas content.

Voilà les mêmes penſées ; ce n'eſt pas le même tour, ce ne ſont pas les mêmes expreſſions ; ainſi chaque Traducteur ſuit-il ſon génie, en ne croyant s'attacher qu'à celui de ſon Auteur : ainſi trouverez-vous encore plus de différence entre toutes les traductions du *Paſtor fido* dont je vous ai parlé juſqu'à préſent, & la derniere qui a été donnée en proſe par M. Pecquet en 1733.

Celle-ci eſt faite ſur le texte imprimé à Veniſe en 1602 édition qui paſſe pour la plus correcte. Le Traducteur fait dans ſa préface de ſolides réflexions ſur les qualités que doit avoir une bonne traduc-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

tion, & ſur les avantages qu'on peut en retirer : après quoi il paſſe à l'ouvrage du Guarini dont il fait l'éloge & la critique. Je vous ai rapporté une partie de ce qu'il y loue & de ce qu'il y blâme. Il dit des traductions qui ont précédé la ſienne, qu'il n'y en a aucune qui ſoit ſupportable, ou pour ceux qui ne demandent que de l'amuſement ce qui forme la plus grande partie de lecteurs, & certainement celle de tous les génies ſuperficiels, ou pour ceux qui cherchent l'Auteur dans la traduction.

On n'y voit, dit-il, revivre aucune des beautés de l'original ; on n'y reconnoît plus ces graces qui ſont répandues partout dans l'Italien. Ces fleurs qui en ſont un des plus beaux ornemens, y trouvent le même dépériſſement qu'eſſuye le plus délicieux parterre aux approches de l'hyver ; & comme cette roſe dont parle Tityre dans la quatriéme ſcene du premiere acte on les méconnoît entiérement.

Ce langage trop ordinairement ſuſpect dans un Traducteur qui ne ſe montre qu'après beaucoup d'autres, eſt ici le langage de la vérité. N'en concluez pas cependant que M. Pecquet a évité

tous les défauts qu'il reprend dans ſes prédéceſſeurs, ni qu'il donne le Guarini avec tout ce qu'on y trouve d'attraits. Mais il eſt certain que ſa traduction, ſans être parfaite, l'emporte de beaucoup ſur toutes les précédentes pour l'exactitude, la fidélité, & pour les agrémens du ſtyle. Je pourrai vous parler ailleurs du *Paſtor fido* paſtorale en vers & en trois actes, par l'Abbé Pellegrin, qui a tiré ce ſujet de la paſtorale du Guarini. Cette piéce, avec un prologue, eut peu de ſuccès au Théâtre François où elle fut joüée au mois de Septembre 1726.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Le Guarini a fait auſſi des Madrigaux dont on dit que les Italiens font une eſtime ſinguliere. Ils ſont extrêmement paſſionnés, & remplis de maximes plus propres encore à corrompre les mœurs que celles qu'il a répanduës dans ſon *Paſtor fido*. Il eſt aiſé de voir qu'il avoit lû avec ſoin les anciens Poëtes Latins, ſurtout les plus galans; il en tire ſouvent les penſées qu'il a verſifiées. Je ne vous conſeillerai donc point de lire les deux traductions en vers que j'ai eu occaſion de voir de ces Madrigaux. La premiere ne vous tenteroit pas d'ailleurs à cauſe de la groſſiereté du ſtyle

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

& de la verſification : elle eſt d'Antoine de Giraud, Lyonnois, dont je vous ai parlé, & imprimée en 1623. avec quelques poëſies de ſon invention, à la ſuite de ſa traduction en vers du *Paſtor fido*.

La ſeconde traduction eſt du ſieur P. Elle a paru en 1664. dédiée à Madame de Guedreville qui entendoit, dit-on, l'Italien comme ſa langue propre. On auroit dû lui mettre de meilleurs livres entre les mains. Un recueil de poëſies ſi capables d'inſpirer la paſſion la plus ſéduiſante, étoit-il un préſent à faire à une Dame d'honneur ? Le Traducteur dit qu'il ne faiſoit pas lui-même ſa *principale* occupation de ces ſortes de poëſies ; & il s'en occupoit encore trop. Il ajoute, que *ſes emplois ne lui ont pas permis de donner à ſon ouvrage tout le tems qu'il eût fallu pour le limer*. On s'en apperçoit : ſa verſification paroît ſouvent très-négligée & proſaïque : mais le mal n'étoit pas grand : ces défauts ont dû attirer moins de lecteurs à un ouvrage qui ne devroit point avoir de partiſans.

Vous lirez ſans danger, & peut-être même avec plaiſir, une autre piéce où le Guarini célebre *les nôces de Henri de*

Bourbon, Roi de France & de Navarre, & de Marie de Médicis, Princeſſe de Toſcane. C'eſt un dialogue entre Minerve & Junon, où il y a de l'eſprit & de la délicateſſe. Vous le trouverez traduit en vers François, l'Italien à côté, dans *les Rencontres des Muſes de France & d'Italie*, recueil de Sonnets Italiens, où il y en a auſſi quelques-uns du Guarini, traduits en vers François. Je vous ai déja cité ce recueil imprimé en 1604. Je ne connois point le Traducteur du *Dialogue :* au bas d'une eſtampe qui le précede, & qui repréſente une Pyramide, on lit *R. G. à ſancto Joryo dicavit.* Mais qui eſt ce ſaint Jory ? Eſt-ce l'éditeur de l'ouvrage, ou le Traducteur ? On ne peut le deviner.

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS.

La Philis de Scire eſt la troiſiéme paſtorale que les Italiens mettent au nombre de leurs chef-d'œuvres en ce genre. Si elle céde le premier rang à l'Aminte, & le ſecond au *Paſtor fido*, elle ambitionne le troiſiéme, & perſonne ne le lui refuſe. Si elle n'eſt pas auſſi délicate, ni auſſi ſpirituelle que les deux autres, elle les égale dans l'invention ; & comme elle eſt plus ſelon les regles, elle les paſſe dans la conduite. La reconnoiſſance y eſt bien

Préf. de la traduct. de 1707.

amenée, & le changement d'état produit l'effet convenable à la Comédie qui eſt de rendre tous les perſonnages contens. L'unité de lieu n'y eſt pas exactement obſervée, mais l'action eſt une, & ſa durée ne s'étend que depuis le lever du Soleil juſqu'au coucher.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Cette paſtorale a pour Auteur le Comte Guido Ubaldo Bonarelli, né à Urbin, mais originaire d'Ancone, d'une famille noble & ancienne. Il fut élevé à la Cour du Duc d'Urbin dont le Comte Pietro ſon pere étoit favori. Le Comte Bonarelli, ayant fini ſon cours de Philoſophie, ſon pere l'envoya étudier la Théologie à Pont-à-Mouſſon, d'où il paſſa à Paris. Il montra tant de ſavoir & d'eſprit dans les conférences de Sorbonne où il ſe trouva, qu'à l'âge de dix-neuf ans on lui offrit une chaire de Philoſophie. Mais il fut rappellé par ſon pere, & retenu en paſſant à Milan par le Cardinal Frédéric Borromée, neveu de ſaint Charles, & il demeura quelques années auprès de ce Cardinal. Après la mort de ſon pere, Dom Alphonſe Duc de Ferrare, l'attira à ſa Cour, l'y éleva, l'employa en pluſieurs négotiations impor-

Ibid. p. 9. 10. &c.

tantes, & l'envoya juſqu'à ſeize fois avec le caractere d'Ambaſſadeur auprès de divers Princes. Comme il avoit l'eſprit auſſi agréable que profond, il étoit de tous les divertiſſemens de la Cour, & ce fut pour y contribuer qu'il compoſa la *Philis de Scire* qui fut repréſentée avec un grand ſuccès, & attira d'autant plus d'admiration à l'Auteur qu'on ne le croyoit pas Poëte, n'ayant paru s'appliquer toute ſa vie qu'à la Théologie & à la politique. Voici en peu de mots le ſujet de cette piéce.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Tirſis fils d'Ormin, & Philis fille de Sirene ſont enlevés enfans de l'Iſle de Sciro, & emmenés en Thrace; leur beauté & l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre plaiſent au Roi qui les fait élever avec ſoin, les accorde, & leur donne pour ſignal de leur union future un cercle d'or dont il leur fait un collier. Une révolution les fait tranſporter à Smirne par un ſoldat nommé Arban: le Roi de Thrace les redemande; on ne peut découvrir ce qu'ils ſont devenus: Arban les ſépare l'un de l'autre, les fait habiller en bergers, change leurs noms, Tirſis devient Niſe, & Philis eſt appellée Cloris, & afin qu'ils s'oublient, on perſuade à Tirſis la mort

de Philis, & à celle-ci la mort de Tirſis. Après environ quinze ans ils ſe retrouvent à Sciro, mais ſans ſe connoître, & ſans avoir appris des nouvelles l'un de l'autre. Niſe, ſecouru d'un autre berger nommé Aminte, délivre la bergere Célie des violences d'un Centaure : celui-ci les bleſſe, Célie les ſecourt à ſon tour, & en devient amoureuſe, mais ne regarde ſa paſſion que ſous l'image de la pitié & de la reconnoiſſance. Niſe & Aminte l'aiment réciproquement : Célie s'en apperçoit, ſent le progrès que l'amour fait dans ſon propre cœur, le déteſte, parce qu'elle ne pouvoit être à tous les deux, & qu'elle aime également l'un & l'autre ; elle fuit, & cherche à s'empoiſonner. Niſe & Cloris ſont reconnus pour ce qu'ils ſont à leur collier ; leur premiere inclination ſe renouvelle ; ils s'épouſent ; Célie reconnuë pour ſœur de Niſe, épouſe Aminte : & cet événement obtient à l'Iſle de Sciro d'être déchargée pour toujours du tribut d'enfans qu'elle payoit au Roi de Thrace. Voilà une légere idée du ſujet de cette piéce.

On a reproché à l'Auteur de n'avoir fait qu'un perſonnage épiſodique

de celui de Célie qui a tant de part à cette paſtorale ; & le double amour de cette bergere a fait dire à M. Baillet *qu'il ne peut en parler ſans faire violence aux ſentimens de pudeur qu'il doit avoir.* Je reſpecte l'autorité de ce pieux & ſavant critique, mais je ne puis la ſuivre ſur cet article. J'ai lû la Philis avec attention, je dirois même avec quelque prévention, & je ſuis fort éloigné de faire l'apologie de ces ſortes de piéces qui ne reſpirent que le langage d'un amour tout profane : mais ſur le point qui eſt ſi ſévérement condamné par M. Baillet, je crois pouvoir dire avec le dernier Traducteur de cette paſtorale, que Célie me paroît plus à plaindre que coupable. Elle n'écoute le double amour de ſon cœur que pour le combattre, jamais elle n'y conſent, & c'eſt moins l'impoſſibilité de le ſatisfaire que l'horreur qu'elle en conçoit, & qu'elle ne ceſſe de témoigner, qui la porte à vouloir mourir. D'ailleurs quand on ſçait que cet amour ſi extraordinaire naît de la reconnoiſſance qu'elle doit à deux bergers qui ont expoſé leur vie pour elle, & qu'il ne ſe fortifie dans ſon cœur que par des nœuds ſecrets qu'elle ne connoît

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. Jug. des Sav. t. V. p. 53.

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS.

pas, formés par la nature, & par une espece de destinée, s'il est permis d'en admettre une, l'un de ces bergers étant son frere, quoiqu'elle l'ignore, & l'autre devant être son mari, où est ce crime qui révolte la pudeur? Cette vertu même paroît dans ses sentimens & dans ses pensées. C'est du moins l'impression que la lecture de cette pastorale a faite sur moi.

Bonarelli a pris un autre tour pour justifier lui-même le double amour de Célie qui lui fut reproché de son tems. Il avoue que dès que sa pastorale fut connue, tout le monde s'éleva contre ce double amour. Il ne sembla, dit il, à personne ni possible, ni vraisemblable : par conséquent on concluoit qu'il ne pouvoit être un sujet poëtique. On ne le prouvoit point, on en taisoit même les raisons, ce qui fit prendre à l'Auteur le parti de les chercher lui-même, afin de pouvoir y répondre. C'est le sujet d'une dissertation qu'il composa sur ce sujet en Italien, & qu'il divisa en deux parties. Dans la premiere il explique en Philosophe & en Physicien la nature de l'amour en général, ses causes, ses effets, sa convenance avec un sujet poëtique. Dans

la ſeconde il traite en particulier de l'amour de Célie, & il examine s'il s'accorde avec les conditions du ſujet poëtique.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Cette diſſertation eſt bien écrite, & ſemée de traits vifs & délicats. Elle eſt pleine de remarques ſavantes & utiles pour la compoſition des fables, & il y paroît une grande connoiſſance des regles poëtiques. Mais on y trouve plus d'eſprit que de ſolidité, & il étoit difficile à l'Auteur de faire autrement en ſoutenant un paradoxe ſi hardi. Il n'a pas laiſſé d'employer tout ce qui pouvoit ſervir à la cauſe qu'il défend, juſqu'à prendre quelquefois la choſe ſi ſérieuſement qu'il a recours aux plus fortes raiſons & aux autorités les plus reſpectables. Il faut néanmoins convenir que tous ſes efforts ne ſauroient perſuader la poſſibilité du double amour. Bonarelli l'a bien ſenti lui-même: car ſe renfermant à la fin dans la ſeule défenſe de Célie, il ſemble vouloir moins établir la poſſibilité du double amour qu'en inſinuer la vraiſemblance à l'égard de cette bergere.

Préf. de la dern. trad. de la Philis de Scire, p. 19. 20.

Je n'ai point vu de traduction de la paſtorale de Bonarelli avant celle d'un anonyme, qui eſt en proſe, imprimée

à Toulouſe en 1624. in-8°. avec un prologue du Cavalier Marin, traduit auſſi en proſe. Selon ce que dit le Traducteur, la verſion du premier acte eſt d'un de ſes amis, qu'il ne déſigne que ſous le nom d'Alcandre, & dont il louë beaucoup les talens & la délicateſſe de l'eſprit. Alcandre pria l'anonyme de traduire les quatre autres actes : & voilà comment a été enfantée cette plate & inſipide traduction pour laquelle l'anonyme déclare néanmoins qu'il *ne redoutoit point la cenſure rigoureuſe de tant de Profeſſeurs en Grammaire dont ſon pays regorgeoit.* Il faut croire qu'il ne redoutoit pas davantage le jugement des perſonnes d'un goût délicat, qui ſans examiner à la rigueur ſi les regles de Grammaire étoient exactement obſervées dans cette traduction, pouvoient trouver une matiere ſuffiſante à leur cenſure dans l'infidélité même de la traduction, & dans ſon peu de conformité avec le goût & le génie de l'original.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Mais on ne fut pas longtems ſans oublier cette traduction : celle que Simon du Cros donna en vers en 1630. eſt ſi ſupérieure qu'elle dût faire perdre juſqu'au ſouvenir de celle de l'anonyme. D'ail-

leurs la verſification de du Cros eſt auſſi bonne qu'elle pouvoit l'être alors. Mainard & Mairet amis de ce Poëte, n'en ont rien dit de trop dans les éloges qu'ils lui ont donnés. Du Cros étoit de Pezenas. Il fit ſa cour au Duc de Montmorenci (Henri II. du nom, Pair & Maréchal de France,) en lui dédiant ſa traduction, & en joignant à ſon Epître dédicatoire un bel éloge de ce Seigneur en vers. Il avoit promis d'ajouter à ſa verſion un avant-propos ; mais un voyage précipité qu'il ſe vit obligé de faire, l'en empêcha. Cette piéce ne fut que différée. En 1647. il donna une nouvelle édition de ſa traduction de la Philis de Scire, mais fort différente de la premiere. Non-ſeulement elle étoit corrigée ; elle étoit de plus accommodée au Théâtre François, c'eſt-à-dire, que c'étoit moins une traduction qu'une imitation : on y trouve l'*Avis* qu'il avoit promis en 1630.

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS.

La même paſtorale traduite en vers, mais librement, par Pichou, Poëte François, né à Dijon, fit encore plus d'éclat que celle de du Cros. Elle enleva généralement tous les ſuffrages de la Cour. Le Cardinal de Richelieu, qui en vit la repréſentation, dit que

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

c'étoit la paſtorale la plus juſte & la mieux travaillée qu'on eût encore vuë. Elle fut imprimée en 1631. après la mort de l'Auteur dont je vous ai parlé en vous rendant compte de ſa traduction de l'Aminte. Le ſieur Iſnard, ſon ami, éditeur de la Philis de Scire, joignit à celle-ci une préface eſtimée d'où l'on a principalement tiré ce que l'on a dit de Pichou dans la Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne. Le prologue de la Nuit pris de l'Italien du Cavalier Marin eſt dans cette traduction ; & l'éditeur nous y a conſervé des ſtances de Pichou au Roi Louis XIII.

Le ſuccès de cette traduction n'empêcha pas l'Abbé de Torche d'entrer dans la même carriere. Devenu hardi par les éloges que l'on avoit donnés à ſes traductions en vers de l'Aminte & du *Paſtor fido*, quelques imparfaites qu'elles ſoient, il voulut nous donner de la même maniere la Philis de Bonarelli. *Je n'ai pas eu*, dit-il, *le courage de ſéparer cette paſtorale des deux autres avec qui elle avoit toujours été de compagnie.* Il donna d'abord le premier acte en 1667. avec le prologue de la Nuit. Au moins eſt-ce à lui qu'on at-

tribuë cet eſſai de traduction où il vouloit, ſans doute, ſe voiler ſous ces lettres initiales A. B. D. S. qui ne le déſignent pas en effet. Il ſe piqua, comme il le dit, d'achever ce qu'il avoit commencé : & quelque ingrat que lui parût l'emploi de Traducteur, quelque choſe qu'il diſe contre cette occupation, il la préféra aux difficultés qu'il trouvoit pour plaire dans les compoſitions d'invention. Sa traduction parut en 1669. dédiée à M. le Marquis de Seignelay, Secrétaire d'Etat. Elle fut reçuë favorablement, & il eſt vrai qu'elle n'eſt pas ſans mérite. Cependant quand on vient à l'examiner avec un peu d'attention, on s'apperçoit qu'elle eſt peu exacte, & que la verſification en paroît fort inégale. C'eſt peut-être même lui faire grace que de ne lui trouver que ces défauts : car il eſt certain qu'il y a peu de perſonnes aujourd'hui qui la liſent avec plaiſir, qu'elle ne fatigue même, & qu'elle n'ennuie.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je ne ſçai pas ſi vous ſerez de mon avis au ſujet de la traduction en proſe de la même paſtorale, imprimée à Bruxelles en 1707. Je la préfere à toutes les traductions précédentes de la Phi-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

lis de Scire. Comparée avec l'Italien, elle m'a paru communément exacte à rendre les penſées de l'Auteur, & même ſon goût, ſon génie, ſes expreſſions, autant qu'une traduction Françoiſe peut rendre un Poëte Italien. Le Traducteur avouë cependant qu'il a fait quelques changemens : & j'aurois de la peine à l'en blâmer. Aſſez circonſpect pour ne point s'ébloüir par les fauſſes beautés répanduës en quelques endroits de la Philis de Scire, il s'eſt cru en droit de mettre des correctifs aux penſées qui lui ont paru trop forcées. Dans d'autres il a employé des termes d'une ſignification différente, mais ſuſceptibles du même ſens, & il croit n'avoir laiſſé qu'une ou deux de ces penſées qui ſentent trop le génie Italien, parce que le faux en eſt moins ſenſible, & qu'elles auroient peut-être été admirées dans un autre tems que le nôtre.

Pour la *Diſſertation ſur le double amour de Célie*, dont il nous a auſſi donné une traduction, la ſeule que je connoiſſe de cette défenſe du Comte Bonarelli, comme c'eſt un ouvrage ſavant, où l'Auteur n'a mis que les ornemens qui paroiſſoient y convenir, le Traduc-

teur l'a rendu, le plus qu'il lui a été poſſible, conforme à l'original : il n'a guéres excepté que quelques endroits que la délicateſſe de notre goût lui a fait ſupprimer. Le Comte Bonarelli cite ſouvent dans ſa *Défenſe*, des vers d'Ovide, tirés ſurtout des Epitres & des Elégies de ce Poëte ; le Traducteur a rapporté ces mêmes paſſages en vers François, mais comme il n'étoit pas Poëte, il s'eſt ſervi de la traduction de l'Abbé Barrin. On attribuë, & je crois que c'eſt avec fondement, cette traduction de *la Philis de Scire*, & de la *Défenſe*, à feu M. Dubois de ſaint Gélais, Secrétaire de l'Académie Royale de Peinture, établie à Paris, connu par pluſieurs autres ouvrages, mort en ſa maiſon de Cires-lez-Marlou en Beauvoiſis, près Chantilly, le 23. Avril 1737. dans la ſoixante-huitiéme année de ſon âge. Il avoit été autrefois Précepteur des enfans de M. Delaunay, Directeur de la Monnoie des Médailles, qui pour le récompenſer de ſes ſoins, lui avoit acheté une charge de Controlleur des Rentes dont il ne lui laiſſoit que l'uſufruit. M. de ſaint Gélais fut dans la ſuite Commiſſaire de la Marine à Amſterdam, & Secrétaire

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

pour l'Eſpagne au Congrès d'Utrecht. M. de Beauchamps a omis ſa traduction de la paſtorale de Bonarelli dans ſes Recherches ſur le Théâtre François.

L'ingénieux Auteur de la Philis de Scire avoit un frere, nommé Proſper Bonarelli, Auteur d'une tragédie Italienne intitulée *Soliman*, imprimée à Florence en 1620. avec des figures de Jacques Callot, & à Rome en 1632. Charles Vion de Dalibray, dont je vous ai déja parlé, s'amuſa à traduire librement cette piéce en vers François, & la publia en 1637. in-4°. à Paris. Il n'y mit point ſon nom, il ne fit aucune préface, & n'avertit même pas que cette piéce étoit priſe de l'Italien. Mais on trouve ſur cela un détail ſuffiſant dans la préface de la Tragédie de Torriſmond, priſe du Taſſe, qu'il avoit publiée en 1636. C'eſt là qu'il nous apprend que pour ne point demeurer oiſif à la campagne, il s'étoit occupé à mettre en vers la tragédie de Soliman.

» Mais, dit-il, je ne me ſuis pas ſi » fort attaché à la traduction, que je » n'aie laiſſé & changé quelques cho» ſes, particuliérement ſur la fin, par-

ce que d'une tragédie que c'étoit, « j'en ai fait une tragi-comédie. » Il promet de dire ailleurs les raiſons de cette eſpece de métamorphoſe; mais s'il l'a fait, j'ignore dans quel ouvrage. Il dit ſeulement ici, « que le Poëte devant « avoir égard à ce qui peut ſervir, non « pas entant que Poëte, mais entant « qu'il entre dans la ſociété civile, & « qu'il fait un des membres de la Répu- « blique, il faut que le but des piéces « de théâtre ſoit de nous pouſſer aux « bonnes actions, & de nous détourner « des mauvaiſes, & de laiſſer les ſpec- « tateurs ſatisfaits, en leur faiſant voir « les juſtes événemens des unes & des « autres. C'eſt pourquoi, ajoute-t'il, « j'ai cru être obligé de donner une heu- « reuſe iſſuë à l'innocence de Muſtapha « & de ſa maîtreſſe, & à la malice & « trahiſon de Ruſtan le châtiment qu'il « avoit mérité. » Il convient que dans ce changement il a agi contre la vérité de l'hiſtoire, & contre l'intention de l'Auteur Italien; mais il penſe que cela étoit néceſſaire pour rendre ſa tragi-comédie plus agréable & plus juſte. Dans le même endroit il parle d'un autre Poëte, qu'il louë beaucoup ſans le nommer, lequel avoit eu un ſemblable

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

deſſein de métamorphoſer la tragédie Italienne de Soliman en tragi-comédie, mais qui avoit pris enſuite le parti de lui laiſſer toute ſa forme tragique. Je ne connois ni cette piéce, ni l'Auteur.

Le prologue de la Nuit dont la plûpart de nos Traducteurs de la *Philis de Scire* ont cru devoir orner leurs traductions de cette paſtorale, n'eſt qu'une des moindres piéces du Cavalier Jean-Baptiſte Marin. Ce Gentilhomme Napolitain, né le 18. d'Octobre 1569. & mort âgé de cinquante-ſix ans, l'an 1625. a été un des Poëtes d'Italie les plus féconds. Il avoit eu pour maître dans l'art de la poëſie Aſcanio Pignatelli, Duc de Biſache, l'un des ancêtres de M.r le Comte d'Egmont, que la mort a enlevé à Naples en 1743. Marin fut attaché fort jeune à ce Duc qui étoit lui-même un Poëte eſtimé, & il y a lieu de croire qu'il profita beaucoup de ſon exemple & de ſes préceptes. Mais les Italiens reprochent au Cavalier Marin qu'il a été en partie la cauſe de la décadence de la poëſie Italienne par le goût nouveau qu'il introduiſit. Ce goût étoit une enflure puérile. On donna de vains

Bibl. Ital t. 2.

& dangereux applaudiſſemens à cette pompe vuide de ſens, & l'on crut ſe diſtinguer du commun des Poëtes en s'y abandonnant.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Marin ſe livroit à ſa facilité de rimer ſans ſe mettre en peine de la perfection. Il ſe trouve quantité de beaux vers dans ſes œuvres, mais il en faut trop lire de ſuite pour en découvrir très-peu de ce genre. On louë beaucoup ſon *Adonis*, & c'eſt preſque le ſeul de ſes ouvrages que les François connoiſſent. Il valut à l'Auteur cent mille florins dont la Reine Marie de Médicis le gratifia, mais qui lui furent volés quelque tems après.

C'eſt un poëme héroïque ſelon l'Auteur & ſes partiſans. Ce n'eſt qu'un ouvrage de caprice & de fantaiſie, ſelon beaucoup d'autres, &, comme je crois, ſelon la vérité. Il eſt compoſé de vingt livres ou de vingt chants : & je ne ſçai ſi on peut le lire ſans beaucoup d'ennui. Sa longueur, les idées ſingulieres dont il eſt rempli, un phœbus perpétuel, des tirades de vers où l'on ne trouve que la même penſée, ſes images peu naturelles, tous ces défauts dégoûtent, ou impatientent du moins un lecteur François qui ne peut s'ac-

coutumer à ces bizarreries Italieunes.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Si une hardieſſe, quoiqu'ingénieuſe, déplaît, quand elle paroît forcée, qui pourra approuver le Cavalier Marin, lorſqu'il appelle le Roſſignol

Son volant, voix en plume, & plume harmonieuſe,

ou quand il nomme la Roſe

L'œil du Printems, la fleur des fleurs les plus chéries,
Prunelle de l'amour, & pourpre des Prairies?

Nous condamnons ces images que l'eſprit ſeul va chercher bien loin, & que la nature ne préſente pas. Nous ne blâmons pas moins ce mélange du ſacré & du profane que notre Poëte fait quelquefois. Quel rapport entre les amours d'Adonis & de Venus, & la Religion Chrétienne? » Cependant, » dit M. Racine, lorſque dans le dix-» ſeptiéme chant, Marin fait voyager » Venus dans l'Aſie, il la fait pleurer » à l'aſpect de ces pays dont un jour » le Turc s'emparera, pour établir le » Croiſſant ſur les ruines de la Croix. » Auroit-on ſoupçonné qu'un pareil » malheur prévu de ſi loin, eût dû » coûter des larmes à Venus? Dans le » Jardin des plaiſirs conſacré à la mê-» me Déeſſe, il ſe trouve une fleur que le

Mém. de l'Acad. des belles lettres, t. 15. p. 251.

le Poëte décrit en huit ſtances, parce « qu'elle porte imprimés ſur ſes feuilles « tous les inſtrumens de la Paſſion de « Jeſus-Chriſt. Pouvoit-on s'attendre à « trouver cette fleur dans le Jardin de « la Déeſſe des plaiſirs ? » Et combien d'autres bizarreries ſemblables dans ce poëme !

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

L'Auteur chercha néanmoins des apologiſtes en France, & il en trouva. « Etant venu à la Cour, où étoient « Malherbe & Vaugelas, il les pria « d'entendre la lecture de ſon poëme, « avant que d'en riſquer l'impreſſion. « Ils lui propoſerent d'y appeller un « jeune homme de leur connoiſſance, « qui ſavoit auſſi-bien qu'eux l'Italien, « & mieux qu'eux la poëtique. C'étoit « M. Chapelain. Il trouva dans ce « poëme d'excellentes parties, mais qui « n'alloient pas à faire un tout. Que « le ſujet étoit mal pris, mal conduit. « Que néanmoins on pouvoit, à l'aide « d'une préface raiſonnée, jetter de la « pouſſiere aux yeux » (ſans doute de ceux qui manquent de goût, & qui liſent ſans réflexion) « & prévenir les cri- « tiques. Chapelain parla, ajoute-t'on, « en homme ſi éclairé, que ſes trois « auditeurs le jugerent ſeul capable «

Suite de l'hiſt. de l'Acad. Fr. par l'Oliv. art. de Chapel.

» d'exécuter ce qu'il proposoit. »

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Le jeune Auteur se défendit que que tems, il se rendit ensuite, & cette préface, si vantée alors, qui fi mise au-devant de l'édition in-folio *l'Adonis* que l'on donna à Paris 1623. C'est un long & ennuyeux di cours en forme de lettre adressée M. Favreau, & le premier ouvrage p lequel Chapelain ouvrit sa carriere li téraire. M. l'Abbé d'Olivet convie qu'il ne suffiroit pas aujourd'hui po établir la réputation d'un Auteur : ma dans un tems, ajoute-t'il, où person n'étoit au fait de la poëtique, ce dis cours fut regardé, même parmi les ger de lettres, comme une nouveauté d'u grand prix. Ce n'est pas faire beau coup d'honneur au goût de ce tems là ; & je ne vous conseille pas de perdr votre tems à la lecture de cette piéce si vous êtes curieux d'en prendre un idée, celle que M. Baillet en donn dans ses jugemens des Savans, vou suffira de reste.

Tom. v. p. 66. & suiv.

L'éloge qu'un des Traducteurs d *l'Adonis* fait de cet écrit de Chapelain ne doit point vous en imposer. Il croi que ce *Discours a justifié le poëme* d Cavalier Marin *de sa nouveauté & d*

ſes licences; & que s'il ne l'a point fait, un autre ne pourra le faire. Cette derniere propoſition eſt la ſeule véritable: on ne réüſſira jamais à juſtifier ce qui n'eſt pas même excuſable. Ce Traducteur apologiſte du diſcours de Chapelain, eſt le Préſident Nicole, qui a mis en vers François, & en ſtances de dix vers, le premier chant de l'*Adonis*. Le goût de ce Magiſtrat pour la poëſie érotique ou galante, l'avoit rempli d'eſtime pour ce poëme: & cependant il a la bonne foi d'avoüer que l'Auteur *y a mépriſé les regles*. Lui-même n'a pas obſervé celles de la traduction: outre les changemens qu'il a faits à l'original, ſa verſion n'eſt qu'une ennuyeuſe paraphraſe, quoique la bonne opinion qu'il en avoit l'ait porté à dire *que ſes vers ne nuiroient point à l'éclat de l'original, & que l'on y trouvera du moins une partie de ces beautés qui compoſent les ornemens de la poëſie*. Il a bien fait de ne point prodiguer ces ornemens, en s'arrêtant au premier livre, dont la traduction fait partie de ſes œuvres imprimées pluſieurs fois.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

L'anonyme qui donna en 1667. une autre traduction du même poëme en vers héroïques, a été moins ſage, ſe-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

lon moi, puiſqu'il en a donné douze livres. Ce n'eſt pourtant guéres qu'une eſquiſſe de l'*Adonis* qui a vingt chants, comme je vous l'ai dit. C'eſt une imitation, non une traduction; & cependant quelque abrégée qu'elle ſoit, je crois qu'il eſt difficile d'en ſoutenir la lecture juſqu'au bout. Voici un échantillon de ſa verſification : je le choiſis dans le diſcours que le Poëte fait tenir à Venus au dixiéme livre ſur les dangereux effets de l'amour; car le Cavalier Marin parle quelquefois de morale. Venus dit donc, parlant de l'amour;

Tu connoîtras bientôt quelle eſt ſa cruauté,
S'il trouve en ton eſprit de la crédulité.
Malheureux les amans qui croiront ſes paroles,
Et ſe laiſſeront prendre à ſes propos frivoles!
Juſte ciel! je voudrois n'avoir jamais produit
Un ſi pernicieux & ſi funeſte fruit,
Il eſt un ſcélérat, il eſt une furie,
Un ſerpent, un tyran rempli de barbarie,
Un aveugle qui ſçait avecque ſes regards
Au but qu'il ſe propoſe adreſſer tous ſes dards...
La ſeule joüiſſance amorce ſon deſir,
Et ſeulement dans elle il cherche du plaiſir.
Mais quand il nous a pris par l'appas des délices,
Il déploie envers nous ſes plus grandes malices.

Il ſe montre cruel à nos ſens abuſés.
D'autant plus qu'à le ſuivre il nous voit diſpoſés.
A peine eſt-il entré dans le fond de nos ames,
Que par ſes tours cachés & les ſecretes trames,
Il en chaſſe dehors toute autre affection,
Et de nos cœurs trahis prend la poſſeſſion.
Sous ſes drapeaux vainqueurs les ames enrôlées,
Dans les pleurs chaque jour triſtes & déſolées,
Plaignent leurs propres maux . . . . . .
Il a de la rigueur, il a de la tendreſſe,
Il commande, il ſupplie, il dédaigne, il carreſſe.
Il donne de la joie, & fait verſer des larmes,
Il renverſe les loix, il ſurmonte les armes . . . . .
Conſeiller déloyal, guide malicieux,
Il trahit qui le ſuit, & qui l'aime le mieux.
Paſſion violente, aveugle phrénéſie,
Il ſe ſoule bientôt, bientôt ſe raſſaſie,
Eteint de la raiſon le lumineux flambeau,
Et met la liberté dans la nuit du tombeau, &c.

J'ai trouvé plus de ſatisfaction à lire la *Secchia rapita*, ou le Sceau enlevé, poëme d'Alexandre Taſſoni. L'Auteur qui étoit de Modene, & qui eſt mort en 1635. a paſſé parmi les Italiens pour un très-bel eſprit; mais ils lui reprochent ſa paſſion pour la critique: & de ſon tems, du moins, ils le regardoient comme un homme inquiet, qui de ſa propre autorité s'étoit fait le cenſeur

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

des Poëtes ſes contemporains. Ce jugement étoit appuyé ſur ſon poëme même, qui eſt héroïque & comique, moitié ſérieux, moitié burleſque, & mêlé de ſatyre. M. Deſpréaux en fait ainſi mention dans le quatriéme chant du Lutrin :

O toi, qui ſur ces bords qu'une eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille ;
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un ſceau,
Muſe, &c.

Le ſujet de ce poëme eſt en effet la guerre qui arriva entre ceux de Modene & de Boulogne ſous l'Empereur Fréderic II. dans laquelle Enzio, Roi de Sardaigne, fils de Fréderic, combattant pour les Modénois, demeura priſonnier l'an 1248. & mourut à Boulogne avant que d'avoir pû recouvrer ſa liberté. Sigonius & Campanaccio parlent de cette guerre ; & la vérité eſt, que ceux de Modene la déclarerent aux Boulonois ſur le refus que firent ceux-ci de rendre aux premiers quelques villes qu'ils redemandoient du tems de l'Empereur Fréderic II. Le Taſſoni en a déguiſé les véritables mo-

tifs, & a prétexté ou imaginé l'enlevement d'un ſceau de bois, parce qu'il vouloit compoſer un poëme où le ſérieux & le burleſque entraſſent également.

Cette fiction au reſte eſt fondée ſur une tradition populaire, ſuivant laquelle on publioit dans le pays qu'un certain ſceau de bois qu'on gardoit à Modene dans la Cathédrale en la Chambre du Tréſor, venoit de Boulogne, & qu'il avoit été pris par les Modénois. C'eſt ſur ce fondement que le Taſſoni a conſtruit ſon ouvrage. Ce Poëte l'a ſi bien conduit, il a ſoutenu ſi exactement les deux caracteres du ſérieux & du comique, que ce poëme fut reçu avec avidité, & loüé même par les Critiques les plus difficiles. La peinture qu'il y fait de pluſieurs perſonnes qui vivoient lorſqu'il écrivoit, la vérité qui brille dans les caracteres ſous leſquels il les repréſente, les couleurs vives & animées dont il peint les mœurs de ſon ſiécle, tout cela contribua beaucoup à le faire approuver: mais c'eſt cela même qui le rend obſcur aujourd'hui, ſurtout pour ceux qui ne ſont pas parfaitement inſtruits des mœurs, du caractere, & de la conduite

te de ceux que le Poëte a eu en vûë.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Avertiſſ. de la trad. de Perr.

Le poëme a douze chants : il fut d'abord imprimé à Paris en 1622. Mais comme l'Auteur ne vouloit pas être connu, il déguiſa ſon nom ſous celui d'*Androvinci Meliſone*, ce qui donna lieu durant quelque tems d'attribuer l'ouvrage à diverſes perſonnes. Cette premiere édition eſt ſeulement intitulée, *la Secchia*, le ſceau. En 1624. lorſqu'on réimprima ce poëme à Ronciglione, l'Auteur y mit ſon nom, & le titre de *la Secchia rapita*. Il changea auſſi divers endroits dans le poëme, y ajouta pluſieurs ſtances, & le dédia à Antoine Barberin, neveu du Pape Urbain VIII. quoique l'Epître dédicatoire ſoit ſous le nom de Jean-Baptiſte Bragiotti. C'eſt ſur cette édition qu'ont été faites, à quelques légeres différences près, celles de Veniſe en 1630. & 1664. & celle de Paris en 1678.

Avec celle-ci l'on trouve une traduction Françoiſe en proſe, que l'on doit à Pierre Perrault, Receveur général des Finances en la Généralité de Paris, frere de Claude, Charles & Nicolas Perrault, tous connus dans la République des lettres. Cette traduc-

tion, autant que je puis en juger, m'a paru communément littérale ; mais peut-être l'eſt-elle trop, ce qui la rend languiſſante. Le ſtyle d'ailleurs n'en eſt pas toujours bien net. Je le trouve entortillé en quelques endroits ; dans d'autres, mais en petit nombre, il m'a ſemblé que le Traducteur ne prenoit pas exactement le ſens de l'original ; quelquefois même il ajoute à la penſée du Poëte.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Au reſte cette traduction n'étoit pas facile à faire, non-ſeulement par la raiſon que j'ai déja dite, de l'embarras de bien connoître l'hiſtoire du tems, des perſonnes, & des événemens auſquels le Poëte fait alluſion, mais encore parce que le Taſſoni ſe donne ſouvent une liberté qui va quelquefois juſqu'à la licence, ſur des objets dont nos mœurs ne peuvent ſouffrir une peinture trop nuë, & que notre langue refuſe d'exprimer. Il faut mettre dans ce rang ces bouffonneries groſſieres qui ne peuvent être goûtées de ceux qui ont de la politeſſe, & qui ne peuvent être bien reçuës que de la populace. Il y avoit encore une autre difficulté, c'eſt que les noms des villes & des perſonnes dont parle le Poëte, figurent communément

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

aſſez mal dans une traduction en nc langue, où l'on ne peut pas toujc leur donner une terminaiſon Fr çoiſe.

M. Perrault a ſurmonté ces diffi tés autant qu'il l'a pû ; & il s'eſt ſuffiſamment dédommagé de ſes p nes par les beautés ſans nombre c a trouvées dans ce poëme, & qu'il le avec complaiſance dans ſa préfac laquelle je vous renvoie. Il n'y diſſi le pas que l'on peut reprendre pluſie choſes dans l'ouvrage du Taſſoni mélange des Divinités de la fable a l'état préſent de notre Religion : l'a chroniſme que le Poëte a cru pou ſe permettre en introduiſant les G lins dont il n'étoit point queſtion narration qu'il fait de ſuite de ſon ſ depuis le commencement juſqu'à la enfin l'attention à ne jamais ame d'amours ſérieuſes.

Le Traducteur excuſe ſur tout le Poëte du mieux qu'il peut. Il lui même un mérite de ce qu'en racon tout de ſuite l'hiſtoire qui fait le ſ de ſon poëme, il s'eſt écarté des ciens ; & il en prend, fort mal-à-p pos, occaſion pour faire une longue greſſion contre les anciens, & co

les modernes qui croient devoir accorder leur eſtime à ceux-ci. Il y tient le même langage que ſon frere Charles Perrault : ce ſont les mêmes invectives : les mêmes faux raiſonnemens. Je dois être diſpenſé de vous en dire davantage.

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS.

Pour revenir à ſa traduction du Taſſoni, il dit qu'il avoit commencé à la faire d'une maniere fort libre ; mais qu'enſuite il changea d'avis, ayant reconnu, que quelque liberté qu'il eût priſe, ſurtout dans les endroits où la poëſie lui paroiſſoit trop élevée, il n'auroit pû ſe ſimplifier tellement qu'il ne reſtât toujours quelque choſe qui eût tenu de la poëſie. Mais auroit-ce été un mal d'être Poëte en traduiſant un Poëte ? Il n'a pas voulu non plus donner une traduction en vers, & il condamne ces traductions, c'eſt-à-dire, qu'il déſapprouve ce qu'apparemment il n'étoit pas capable de faire : & ſur cela il ſe jette encore dans une digreſſion aſſez déplacée ſur le génie & l'utilité des traductions. A la fin de ſa préface il donne quelques remarques, où il ſe contente preſque de rapporter les différences des diverſes éditions du poëme du Taſſoni.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Comme dans ces éditions on a ajouté le premier chant d'un autre poëme du même Auteur, intitulé *l'Océan*, M. Perrault a traduit auſſi ce premier chant, en y joignant le texte original, & une lettre du Taſſoni écrite à un de ſes amis. Cette lettre traduite pareillement par M. Perrault, roule ſur un poëme de la conquête du nouveau monde, que ſon ami avoit entrepris, & dont celui-ci lui avoit envoyé deux chants. Le Taſſoni en porte ſon jugement avec beaucoup de franchiſe, & donne à ſon ami le plan qu'il voudroit ſuivre s'il avoit envie de faire un poëme ſur ce ſujet, la conduite qu'il y voudroit tenir, les fautes qu'il y voudroit éviter. Mais, ajoute-t'il, comme j'ai eu une fois le deſſein de traiter un ſujet ſemblable, & que j'en ai à la hâte ébauché le premier chant, je vous l'envoie. C'eſt ce premier chant que M. Perrault a traduit: Il contient ce qui eſt arrivé à Colomb depuis le détroit de Gibraltar juſqu'aux Canaries, appellées les Iſles fortunées.

CHAPITRE TREIZIE'ME.

Des Traductions de pluſieurs piéces de Théâtre Italiennes, anciennes & nouvelles.

QUELQUES-uns des Poëtes dont je vous ai entretenu juſqu'à préſent, ont auſſi travaillé dans le genre tragique ou comique, ſelon le goût de leur tems, & le génie de leur nation. Je vous ai parlé des piéces de cette eſpece compoſées par l'Arioſte, le Taſſe, le Bonarelli, le Triſſin, & autres, du moins de celles qui ont été traduites en notre langue. J'ai réſervé juſqu'ici à vous parler des autres Tragédies & Comédies Italiennes dont j'ai eu occaſion de voir des traductions.

Les recherches que M. Riecoboni a faites ſur ce qui regarde le Théâtre Italien, ſoit dans ſon *Hiſtoire* de ce Théâtre, ſoit dans ſes *Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théâtres d'Europe*, le portent à croire que la Comédie n'a point ſouffert d'interruption en Italie depuis qu'elle ceſſa

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

de paroître ſur les Théâtres des Latins. Lorſqu'elle eut oublié ſa premiere grandeur, elle s'abaiſſa juſqu'à courir de ville en ville, & ſe montra dans les places publiques. Elle étoit encore dans cet état au commencement du douziéme ſiécle : peu à peu elle reprit des forces : elle parut ornée du Dialogue ; mais les repréſentations ne ſe faiſoient encore que dans des maiſons particulieres. On prétend que ſon éclat augmenta lorſqu'elle emprunta des ſujets de la Religion : quoi qu'il en ſoit, elle fut longtems à ſe perfectionner, comme on peut en juger par les comédies qui furent imprimées dans les premieres années du ſeiziéme ſiécle. On ignore les noms des Auteurs de la plus grande partie de ces piéces, mais il eſt facile de juger au ſtyle, aux expreſſions, au goût qui les caractériſent, qu'elles avoient été compoſées plus d'un ſiécle auparavant ; outre que les titres les annoncent déja comme très-anciennes. Ces comédies ſont d'une telle licence dans l'intrigue & dans le dialogue qu'on ne peut les regarder que comme des monſtres informes.

Bibiéna dans ſa *Calandre*, Machiavel dans ſa *Mandragore* & dans ſa *Cli-*

tie, l'Arioſte dans ſes cinq comédies, & les autres Ecrivains Italiens qui pendant les quarante premieres années du ſeiziéme ſiécle, ont fait les plus belles comédies, ont, pour la plûpart, ſuivi ces anciens modéles quant à la licence de l'action & du dialogue, qui ſont remplis d'indécences & d'impiétés: ils n'ont fait que corriger la forme & la conduite de la fable en s'aſſujettiſſant avec plus de ſoin aux regles de ce genre d'écrire, quoique beaucoup les ayent encore violées. *La Mandragore* de Nicolas Machiavel fut imprimée dès 1537. en proſe. Elle eſt toute de l'invention de l'Auteur; & comme je viens de le remarquer après M. Riccoboni, c'eſt une des bonnes comédies que les Italiens ayent. Le célébre Rouſſeau en a fait dans ſa jeuneſſe une traduction libre en proſe Françoiſe, & quoiqu'il ait paru la déſavoüer, je crois pouvoir aſſurer que dans le particulier il en parloit avec eſtime. Elle fut imprimée en 1723. dans le *Supplément* de ſes œuvres qui parut cette année à Londres, & elle a été réünie depuis à ſes autres poëſies dans quelques éditions qui ont été faites de celles-ci.

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS.

Catal. de coméd. Ita p. 149.

On ne ſçait pourquoi cette piéce eſt

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

omiſe dans l'édition de 1743. puiſque dans les lettres de l'Auteur qui enrichiſſent cette édition, l'on en rapporte une que M. Rouſſeau a écrite à M. Riccoboni, & dans laquelle il s'avoüe l'Auteur de la traduction de la Mandragore. » Ayant lû, dit-il, cette co-» médie dans ma jeuneſſe, & l'ayant » trouvé excellente au point de ne pou-» voir réſiſter à la tentation de la tra-» duire en notre langue, je me ſuis » mille fois étonné qu'une comédie » auſſi ingénieuſement imaginée, auſſi » théâtrale, auſſi exacte, & auſſi régu-» liérement conduite, n'en eût pas en-» fanté d'autres du même genre, & à » peu près auſſi parfaites. »

Vous ſerez donc plus tenté de lire la Mandragore que la *Tragédie du Roi franc arbitre*, écrite en Italien par François Negro, dont la premiere édition parut en 1546. in-4°. & la ſeconde en 1550. in-8°. Cette ſeconde édition eſt fort augmentée. On n'y voit rien qui reſſemble à une piéce de théâtre, que le titre de Tragédie qu'on lui fait porter, on ne ſçait pourquoi, & ſa diviſion en cinq actes. Ce ſont des eſpeces de dialogues fort ennuyans, dont les principaux perſonnages ſont

les Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, l'Ange Raphaël, le libre arbitre, la grace juſtifiante, & le Clergé Romain. Aſſemblage monſtrueux des calomnies les plus groſſieres, & des vérités les plus reſpectables, du burleſque le plus indécent, & de ce qu'il y a de plus grave, il ſeroit peut-être difficile de définir l'eſpece de génie qui a enfanté une pareille piéce, ſi l'héréſie & l'impiété ne s'y dévoiloient preſque à chaque page. L'Auteur comptoit-il avoir, je ne dis pas des approbateurs parmi les honnêtes gens, je dis même des lecteurs aſſez patiens pour ſuivre juſqu'au bout une piéce qui ne pouvoit même amuſer la plus vile populace ? Negro la traduiſit cependant en Latin, & elle fut imprimée en cette langue à Genêve en 1559. après que l'Auteur eût eu la ſatisfaction de la voir traduite l'année précédente en proſe Françoiſe, mais d'un ſtyle ſi mauvais qu'il eſt aiſé de voir que ſi le Traducteur étoit, comme on le prétend, *doüé des dons les plus excellens*, il manquoit aſſurément de celui de s'exprimer en notre langue.

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS

Nous ne nous glorifierons pas plus d'avoir eu un pareil Traducteur, que les Italiens ſe félicitent de compter un

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Negro parmi leurs Ecrivains ; & ſi leurs anciennes piéces de théâtre reſſembloient toutes, même pour le génie & la diction, à celle du *Libre arbitre*, ils ne pourroient ſe vanter d'avoir fourni des modeles & des ſujets aux autres nations. Mais avant que Negro écrivît ſon odieuſe ſatyre, l'Italie voyoit déja dans ſon ſein pluſieurs ſociétés de Savans, qui s'étudioient également à former le goût, & à perfectionner la langue de leur nation. La plûpart de ces Académies, ſoit pour s'amuſer, ſoit même pour tâcher de ramener le public à un genre de ſpectacle plus régulier que celui qui étoit en uſage avant le commencement du ſeiziéme ſiécle, eſſayerent de repréſenter les comédies écrites des meilleurs Auteurs, à meſure qu'elles paroiſſoient ; & eux-mêmes en compoſerent pluſieurs. Nous avons un recueil de celles des *Intronati* de Sienne, imprimé en 1611. à Sienne en deux volumes in-12. Je n'ai lû qu'une de ces piéces, celle qui a pour titre *Gl' ingannati*, en François, *les Abuſés*, parce que je ne connois que celle-là qui ait été traduite en notre langue.

Riccob. hiſt. du Th. Ital. p. 39.

J'ignore quelle eſtime les Italiens en

ſont aujourd'hui, pour moi j'y ai trouvé un bas comique qui auroit dû déplaire à des gens d'eſprit, tels qu'on nous repréſente les *Intronati*. La décence même n'y eſt nullement obſervée. Si les Auteurs de cette piéce ont eu en vûë de peindre les mœurs des Siénois de leur tems, il faut avoüer qu'ils n'ont pas dû s'attendre que les gens ſages les priſſent pour modeles. On y dit groſſiérement beaucoup de choſes que la pudeur vouloit du moins que l'on voilât. Les deux vieillards abuſés dans leur amour me paroiſſent deux perſonnages ridiculement ſots. Lélia, fille de l'un de ces deux vieillards, en ſçait trop en fait d'intrigues pour ſon âge, & pour l'éducation que l'on ſuppoſe qu'elle a reçuë. Les conſeils pernicieux qu'on lui fait donner par une Religieuſe, dans le Couvent même où ſon pere comptoit que ſon innocence ſeroit à couvert, montrent trop de corruption. Le perſonnage de Lélia déguiſée en Page, & entrée en cette qualité au ſervice de Flaminio qu'elle aimoit, & dont elle étoit aimée, ne paſſe-t'il point un peu la vraiſemblance, ſurtout en faiſant durer ce perſonnage ſi longtems, & ſi près de la famille de Lélia?

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Le ſujet de cette piéce eſt pris mot à mot des Hiſtoires tragiques du Bandel. Cet Auteur prétend que l'avanture qu'il raconte, arriva à Rome lorſque Charles de Bourbon, Connétable de France, prit cette ville & la ſaccagea; ce qui arriva en 1527. ſous le Pontificat de Clément VII. Et cet événement eſt en effet pluſieurs fois rappellé dans cette piéce, où on le fait regarder comme très récent. Le Bandel dit même que le pere de Lélia, & de Fabricio frere de cette fille, lequel avoit ſi bien diſparu durant ces troubles, qu'on l'avoit cru mort, étoit Ambroiſe Nani, bon Marchand, & que le nom de Lélia étoit Nicole. Malgré les obſcénités dont cette piéce eſt remplie, on voit par le prologue que les Dames accoururent en foule à la repréſentation qui en fut faite durant les jours de Carnaval, & que cette comédie avoit été compoſée principalement pour elles.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. T. 4. hiſt. 59.

Nous en avons une traduction Françoiſe par Charles Etienne, frere des Imprimeurs Robert & François Etienne, mort en 1564. Il étoit ſavant dans les belles Lettres, la Médecine & l'Hiſtoire naturelle. Quelques Auteurs le

qualifient *Avocat*, mais il eſt certain qu'il exerçoit la Médecine, ce qui ne l'empêchoit pas de vaquer à l'Imprimerie, puiſqu'on le trouve dans la liſte des Imprimeurs du Roi. Dans ſa jeuneſſe il avoit eu ſoin de l'éducation de Jean-Antoine de Baïf, & il l'avoit accompagné en Allemagne. C'eſt ce que rapporte plus en détail M. Maittaire dans ſes vies des Etiennes.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Steph. vit. à Lond. 1709. 8°.

M. de Beauchamps dans ſes *Recherches ſur les Théâtres de France*, cite trois éditions de la traduction de Charles Etienne : la premiere en 1540. ſans marquer le lieu de l'impreſſion, ni la forme du volume : la ſeconde à Lyon en 1543. in-16. & la troiſiéme à Paris, chez Etienne Groulleau, en 1556. in-16. Il ne dit que de celle-ci, qu'elle eſt accompagnée de *petites figures repréſentant les ſcenes*, & il fait entendre que l'édition de 1543. a le même titre que celle qu'il met en 1540. Je ne veux pas nier l'exiſtence de cette édition de 1540. M. de Beauchamps étoit peut-être fondé à la citer. Cependant Maittaire met la premiere édition en 1543. à Lyon ; & l'exemplaire que j'en ai vu, n'annonce point d'édition précédente. Le titre n'eſt pas non plus le même

Rech. t. 1. p. 334.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

que celui que M. de Beauchamps rapporte. Le ſien eſt, *les Abuſés, comédie des Profeſſeurs de l'Académie Siennoiſe, nommés Intronati, célébrée ès jeux d'un Carême-prenant à Sienne, traduite d'Italien en François*, 1540. Mon exemplaire porte, *la Comédie du ſacrifice des Profeſſeurs de l'Académie vulgaire Sénoiſe, nommés Intronati, célébrée ès jeux d'un Kareſme-prenant à Senes. Traduitte de langue Tuſcane par Charles Etienne.* Enfin cette édition a de *petites figures* en bois *repréſentant les ſcenes.*

A l'égard de l'édition que M. de Beauchamps met en 1556. ſi elle eſt réelle, ce ne peut être qu'une réimpreſſion de celle de 1548. ou 1549. ſelon un autre exemplaire : car le titre eſt abſolument le même dans cette édition que M. de Beauchamps n'a point connuë, & dans celle qu'il met en 1556. Cette édition de 1548. eſt bien imprimée : les figures y ſont auſſi petites que dans l'édition de 1543. mais elles y ſont pour l'ordinaire un peu différentes. Pardonnez-moi ce petit détail de Bibliographie : je l'ai cru d'autant plus néceſſaire que pluſieurs fois on a fait deux comédies de celle qui a pour titre *Comédie du ſacrifice*, & de celle qui

est intitulée, *les Abusés*, quoique ce soit la même piéce traduite par Etienne.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Il ne sera pas non plus inutile de vous faire observer que ce Traducteur dans son Epître dédicatoire *au Dauphin de France* (fils de François I. qui fut depuis le Roi Henri II.) donne une description curieuse de la forme des Théâtres des anciens, & des ornemens qui les accompagnoient: & que dans la comédie même nous apprenons que le nom Italien du savant *Aonius Palearius*, à qui l'Inquisition fit le procès, étoit *Antonio de gli Pagliaricci*. M. le Duchat avoit déja fait cette remarque.

Ducat part. 2. p. 231.

M. de Beauchamps n'a pas rapporté non plus avec assez d'exactitude le titre d'une autre comédie dont l'Auteur Italien vivoit après le milieu du seiziéme siécle, ni le nom même de cet Auteur. Il appelle celui-ci *Bruno Nolano*, & il intitule la traduction de sa piéce, *Boniface ou le Pédant*. Il devoit dire, *Boniface & le Pédant, comédie traduite de l'Italien de Giordano Bruno*, Nolano, ou de Nole, qui étoit la patrie de ce Poëte. Vous pouvez lire l'article de cet Ecrivain dans le Dic-

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS.

tionaire de Bayle, & dans un des Entretiens de M. de la Croze sur divers sujets de littérature, &c. Quelques uns en ont fait un Dominicain. C'étoit un impie, quoique Philosophe. Il fut brûlé en effigie pour son Dialogue intitulé, *Spaccio della bestia trionfante*, ouvrage très-rare, digne production d'un Athée, imprimée à Londres, sous le titre de Paris, en 1584.

Mais il y a lieu de croire que Bruno étoit à Paris en 1582. & peut-être auparavant, & que ce fut là qu'il composa & qu'il fit imprimer en 1582. sa comédie intitulée, *il Candelajo*, à laquelle on a donné en François le titre de *Boniface & le Pédant*, qui sont deux des principaux personnages de la piéce. S'il n'eût pas au moins connu Paris, auroit-il si souvent parlé dans sa comédie, des différens quartiers de cette ville, du Châtelet, du jardin du Luxembourg, & de plusieurs villages qui sont autour de Paris? Du reste il n'y a dans cette piéce ni unité de tems, ni unité de lieu. Ce sont des dialogues entre différens personnages, & sur divers sujets, presque tous puériles, souvent bas ou indécens. Il y a beaucoup de jeux de mots, la plûpart assez plats, surtout

surtout dans les scenes du Pédant dont tous les discours ont quelque rapport avec les regles de la Grammaire. Ce que j'y ai trouvé de meilleur, ce sont les réflexions contre ce qu'on appelle la Pierre philosophale, ou les aveux des fripponeries ou des duperies de ceux qui sont entêtés de cette chimere. Il y a deux prologues où regne une assez fade plaisanterie.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

La traduction de cette piéce, imprimée en 1633. à Paris, est anonyme. Elle est en prose, & d'un mauvais style. Le Traducteur convient qu'il a retranché beaucoup de l'original, & qu'il y a fait des changemens. « Les Auteurs, dit-il, qui s'attachent aux naïvetés de leur langue, & aux particularités de leur nation, comme sont principalement les Comiques, sont plus à imiter qu'à traduire. » Il ajoute qu'une trop grande fidélité l'eût rendu ridicule. La piéce ne l'est pas moins cependant dans la traduction que dans l'original

L'Alcée, en cinq actes, d'Antonio Ongaro, a eu beaucoup de partisans en Italie, & Jean-Baptiste Guarini qui l'estimoit, voulut bien y ajouter des intermedes; mais depuis longtems elle est

& Traductions des Poetes Italiens.

preſque oubliée. Repréſentée en 1582. elle fut imprimée la même année à Veniſe, & réimprimée à Ferrare en 1614. avec les additions du Guarini qui ne la font pas plus rechercher aujourd'hui. Les principaux perſonnages ſont des Pêcheurs qui diſent bien des fadeurs amoureuſes. La piéce eſt en proſe, à l'exception des chœurs, & c'eſt de la même maniere qu'elle a été traduite en notre langue par Roland Briſſet, Sieur du Sauvage, que les uns qualifient de Gentilhomme Tourangeau, & à qui d'autres ne donnent que la qualité d'Avocat au Parlement de Paris. C'eſt ainſi que le qualifie du Verdier qui l'avoit connu. M. de Beauchamps qui donne le catalogue des piéces de Théâtre publiées par cet Ecrivain, a oublié cette traduction qui fut imprimée en 1596. à Paris in-12. dédiée à Madame du Gaſt.

Rech. ſ. 1. p. 486.

Briſſet plus habile à copier ou à imiter qu'à inventer, & qui aimoit les ouvrages Italiens dont il entendoit mieux la langue qu'il ne parloit la ſienne, avoit déja donné au public la traduction d'une paſtorale Italienne de Louis Groto, ſurnommé l'aveugle d'Adria. Cette paſtorale que M. de Beauchamps

métamorphoſe en tragédie, eſt intitulée, *la Diéromene, ou le Repentir d'amour*, & fut imprimée en 1583. à Veniſe. Elle eſt proſe, mêlée de vers. Les perſonnages ſont des Bergers, des Nymphes, & le Dieu Pan. Nicogene & Ergaſte, Bergers, aiment Diéromene qui n'a d'affection que pour l'un des deux, ce qui eſt une ſource de jalouſies, de diſputes, de débats, & de beaucoup de diſcours tendres. Voilà le fond de la piéce qui finit par pluſieurs mariages. On y trouve de l'invention, & aſſez de conduite. Briſſet a ſuivi la méthode du Groto : il a traduit en proſe ce qui eſt en proſe, & en vers ce qui eſt en vers. J'ai vu deux éditions de ſa plate & inſipide traduction, l'une à Tours en 1591. l'autre à Paris en 1595. Briſſet fait entendre qu'il avoit fait cette traduction pour plaire à une perſonne qu'il aimoit, & il veut la rendre reſponſable des défauts de ſa verſion :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Si je n'ai ſceu ſi bien l'ouvrage approprier,

lui dit-il,

Tancez-vous, je vous prie, & vous blaſmez de grace
D'avoir mis en beſongne un mauvais ouvrier.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Le Groto a mis au-devant de ſa piéce un prologue que Briſſet n'a pas traduit : mais je le trouve dans une traduction de la même piéce que je n'ai vu que manuſcrite, & qui m'a paru d'un ſtyle plus aiſé, plus naturel, & moins barbare que celui de Briſſet. M. de Beauchamps qui avoit vu auſſi ce manuſcrit chez M. de Bombarde, dit *que ce pourroit bien être la même piéce que la Diéromene traduite par Briſſet.* Il n'avoit donc point vu cette traduction : car il auroit décidé affirmativement pour l'identité de la même paſtorale. La verſion manuſcrite, faite à Tours d'où elle eſt datée le ſixiéme Août 1590. eſt de Roland du Jardin, Sieur des Roches, dont on voit les armes & le nom au frontiſpice, avec cette deviſe *neminem ladere, & liberum eſſe.* Ce Traducteur étoit frere puîné de Charles du Jardin, Tréſorier du Roi Henri III. qui épouſa Suſanne Habert, niéce de François Habert, un de nos Poëtes Dramatiques.

Ibid. 487.

Je ne ſuis pas ſi bien inſtruit du Traducteur de l'*Emilie*, comédie en vers du même Groto, qui parut en 1596. & fut traduite en proſe en 1609. Quant à la piéce, il m'y a paru peu

d'ordre & d'intérêt. En récompenſe, il y a beaucoup de platitudes & d'inſipides bouffoneries. Comme le but du Traducteur étoit de ſe rendre utile à ceux qui vouloient apprendre la langue Italienne & le François, il a mis le texte original à côté de ſa verſion. Celle-ci eſt communément ſi littérale qu'elle rampe extrêmement. Ajoutez que l'expreſſion en eſt ſurannée.

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS.

M. de Beauchamps cite ſous l'année 1584. une comédie intitulée, *les Contens*, en proſe en cinq actes, avec un prologue, & il en fait Auteur Odet de Tournebu ou Turnebe; mais celui-ci n'en eſt que le Traducteur. La comédie des Contens eſt une piéce Italienne, en proſe, dont on eſt redevable à Jérôme Paraboſco qui vivoit encore en 1554. & qui outre ſon talent pour la proſe & les vers, étoit très-habile Muſicien. Odet Turnebe qui a traduit cette piéce, étoit fils du ſavant Adrien Turnebe: il avoit eu pour Précepteur Antoine Valet, Limouſin, Docteur en Médecine à Paris, & dès ſa plus tendre jeuneſſe il s'étoit montré digne de la réputation de ſon pere. Il étoit Avocat au Parlement dès 1579. & il aſſiſta avec honneur aux

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

grands jours de Poitiers : deux ans après il fut pourvu de la charge de premier Préſident de la Cour des Monnoies. Mais cette jeune plante qui donnoit des eſpérances ſi flateuſes, fut enlevée le 20. Juillet 1581. Odet n'avoit que vingt-huit ans, huit mois & vingt-huit jours. Sa traduction de la comédie des Contens fut imprimée après ſa mort par les ſoins de Pierre de Ruvel, qui la dédia à M. du Saulx, Avocat général au Parlement de Bourdeaux.

François Bracciolini, de Peſaro, eſt plus connu des Italiens & des François que Paraboſco. Il a vécu plus long-tems, & il a fait un ſi grand nombre d'ouvrages, ſurtout en vers, qu'il a paſſé pour un des Ecrivains les plus féconds de ſon tems en Italie. On a de lui des Poëmes héroïques, des Tragédies, des Comédies, des Paſtorales, des Odes, des Satyres : il a écrit également dans le genre ſérieux, dans le badin, dans le tendre, dans le burleſque même. Son poëme de *la Croix reconquiſe* lui a fait donner le troiſiéme rang parmi les Poëtes épiques, après l'Arioſte & le Taſſe. Il avoit été ami de celui-ci, & l'on met preſque à côté de l'*Aminte*, ſa paſtorale du *Dédain*

amoureux, qui eſt peut-être le ſeul ouvrage de Bracciolini que l'on ait mis en notre langue.

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS

Si l'on s'en rapporte à M. Baillet, il y en a eu trois traductions Françoiſes. Mais Leon Allacci, dont il rapporte ſur cela le témoignage, dit ſeulement que des perſonnes de probité l'avoient aſſuré qu'ils avoient vu trois traductions de cette paſtorale. M. de Beauchamps n'en cite qu'une ſous l'année 1612. J'en ai vu deux. La premiere, imprimée en 1603. à Paris, eſt en proſe, mêlée de vers. Le Traducteur ſigne J. P. S. à la fin de ſon Epître dédicatoire *à Claude Enoch Virey, Secrétaire de M. le Prince*. Dans ce qui eſt traduit en proſe, la traduction eſt preſque mot à mot, & ſuivant à peu près la conſtruction du texte; elle eſt un peu paraphraſée dans ce qui eſt tourné en vers. Mais le langage eſt partout fort mauvais. Iſaac de la Grange qui a mis la même paſtorale en vers héroïques, à l'exception des chœurs qui ſont en vers de huit ſyllabes, avoit lû cette traduction en proſe, & je ſuis fort tenté de croire qu'il l'a plus conſultée que le texte de Bracciolini. C'eſt ſouvent le même tour, ce ſont fréquemment

Baill. t. 1. p. 159. Leon. Apes Urbanæ p. 104. à la derniere.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

les mêmes expreſſions, & parmi celles-ci il y en a de ſi bizarres qu'il eſt difficile que deux Auteurs les employent ſans s'être copiés. La traduction de la Grange a pû plaire davantage à ceux de ſon tems qui aimoient les ouvrages en vers, mais comme elle eſt moins littérale, & que l'on y ſent la paraphraſe, elle a dû être moins utile à ceux qui auroient voulu s'en ſervir pour entendre le texte Italien. Cette traduction de la Grange eſt celle que M. de Beauchamps cite : elle parut en 1612. in-8° à Paris, dédiée à Mademoiſelle d'Eſtiolles. Bracciolini vivoit encore en 1632.

Entre les célébres Acteurs que les Italiens avoient de ſon tems, on connoît *Fabritio Fornari*, que l'on trouve ſurnommé *le Capitaine Cocodrille :* il joüoit le rolle de confident, & repréſentoit quelquefois dans des piéces de ſa compoſition, telle que l'*Angélique*, comédie en proſe, imprimée dès 1585. & dont on a une traduction Françoiſe en proſe, donnée en 1599. à Paris, in-12. Le Traducteur ne ſe déſigne que par ces deux lettres L. C. & dans l'avis de l'Imprimeur au lecteur, on le qualifie de *Seigneur*. On dit que cette

traduction eſt faite *des langues Italienne & Eſpagnole*, apparemment parce que dans l'original, que je n'ai point vu, le Capitaine Cocodrille qui ſe dit Eſpagnol, s'exprime en cette langue. M. de Beauchamps n'a point rapporté le titre de cette traduction tel qu'il eſt, ni le lieu de l'impreſſion, ni la forme du volume.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

C'eſt le même défaut d'exactitude en parlant de la traduction de la Bergerie, ou Paſtorale, intitulée *Myrtille*, écrite en proſe par Iſabelle Andreini, qui joüoit quelque rolle dans les piéces de la ſociété des Jaloux. Cette traduction eſt en proſe, imprimée en 1612. à Paris, in-12. Le Traducteur prend le nom d'*Abradan*, qui paroît un nom ſuppoſé, de même que celui de Viſalbe qu'il donne à celle à qui il adreſſe ſa traduction par une Epître qui approche trop du burleſque.

Il paroît par l'hiſtoire du Théâtre Italien de M. Riccoboni, que le nom d'Andreini a été aſſez commun autrefois ſur ce Théâtre, puiſqu'outre Iſabelle Andreini, il nomme encore un François & un Jean-Baptiſte Andreini. François, ſurnommé *il Capitano Spaventa*, étoit camarade de *Flaminio Sca-*

Hiſt. du Th. Ital. p. 50. & 71.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

la dit *Flavio*, le premier qui imprima de simples canevas de comédies, à la place des comédies écrites, avec une préface générale qui est d'Andreini. Celui-ci étoit de Pistoie, & représentoit, comme Isabelle, dans les piéces *de la compagnie des Jaloux*. Il étoit aussi Auteur, & nous avons, outre la préface du recueil dont je viens de parler, des *Rodomontades* que l'on prétend avoir été écrites par lui-même.

T. 2. p. 12. M. de Beauchamps met cette piéce au nombre des comédies Italiennes. Ce n'est cependant qu'un recueil de six discours ou dialogues entre le Capitaine *Spavento*, c'est-à-dire, Andreini & *Trappola* son valet : & il n'y a pas lieu de croire que ces dialogues ayent été mis en jeu sur un théâtre. Les sujets ne sont point liés : chaque dialogue en contient même plusieurs où l'on ne trouve presque rien de suivi. Tout y est extravagant dans les choses & dans les expressions, à l'exception de ce que dit Trappola qui parle souvent en homme de bon sens, & qui tâche quelquefois de ramener au simple & au vrai les idées folles de son maître, & son langage hyperbolique.

Je croirois que l'Auteur auroit voulu

se moquer des visions des héros de l'Arioste & des autres héros des Romans de Chevalerie, en rapprochant une partie de ces visions & de ces extravagances pour en faire sentir plus facilement le ridicule.

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS

Jacques de Fonteny a donné en 1603. à Paris une traduction en prose de ce petit ouvrage, qu'il a dédiée à Charles d'Angennes, Vidame du Mans, Marquis de Pisany, &c. & il y a joint le texte original. Je ne sçai pourquoi M. de Beauchamps en parlant de cette version, a omis le nom du Traducteur, ou plutôt pourquoi il n'en a donné que les lettres initiales, puisque ce nom se trouve tout entier à la fin de l'Epître dédicatoire, & dans le privilége.

Rech. t. 1 p. 12.

Le Journal du regne de Henri IV. par Pierre de l'Estoille, grand Audiencier en la Chancellerie de Paris, observe sur l'année 1600. que *le lundi neuviéme d'Octobre de cette année, il fut joüé à Florence une comédie en cinq actes, dont les représentations, les machines & l'exécution couterent soixante mille écus.* C'étoit en signe de joie du mariage de la Princesse Marie de Médicis & d'Henri IV. qui venoit d'être célébré. Cette

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

comédie Italienne eſt apparemment celle qui fut traduite peu de tems après en vers François, ſous le titre de *Raviſſement de Céfale repréſenté à Florence aux nôces Royales.* J'ignore le nom du Poëte Italien : pour le Traducteur, c'eſt Nicolas Chrétien, Sieur des Croix, né à Argentan en Normandie. Il ne publia ſa traduction qu'en 1608. parce qu'il voulut y joindre un *Cantique* qu'il avoit préſenté au Dauphin, qui fut depuis le Roi Louis XIII. le jour de ſon batême. *Le raviſſement de Céfale* eſt dans le goût de nos Opéra, & il paroît que l'on en chanta la plus grande partie.

Chrétien a donné une deſcription abrégée de toutes les décorations qui furent employées à la repréſentation de cette piéce. Les perſonnages étoient l'Aurore, Céfale, Titon, l'Océan, Phœbus, l'Amour, la Nuit, Bérécinthe, Mercure, Jupiter & la Renommée. Il y avoit auſſi des chœurs de Chaſſeurs, de Tritons, d'Amours, de Signes céleſtes & de Dieux. La poëſie ſous l'image d'une Nymphe, chanta le prologue : elle y peint ainſi elle-même ſes opérations, ſuivant la traduction de des Croix :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

En accents mesurés, des fables racontant
Pour des cœurs arracher la tristesse maligne,
J'inspire du haut ciel une fureur insigne
Aux plus nobles esprits que je vais agitant,
Et de ceux que je prise, & qui m'ont un bon zelle
J'esmeuz l'ame & le cœur. Poësie je m'appelle.
Je cours d'un pied léger où m'invite l'honneur, &c.

Ensuite, après avoir fait un compliment à la nouvelle Reine, elle la transporte dans l'avenir, & lui dit :

Le tems aussi viendra que de tes fils altiers
En chantant hautement les loüanges fameuses,
Sur le mont Hélicon aux crouppes fourcilleuses
Je ferai resonner cent mille vers guerriers
Comme le bruit des vents, & des torrens rapides
Enflés par le dégel des glaces froid-humides.

Vous n'admirerez pas certainement cette versification, & vous trouverez que le sieur des Croix avoit raison de penser qu'il étoit encore loin de la perfection, comme il l'insinuë dans sa dédicace à M. le Dauphin.

Le goût bizarre qui s'étoit introduit alors en France de mettre en notre langue toute sorte de livres enfantés en Italie, même sur les matieres les plus ridicules, engagea, du tems du sieur

des Croix, un anonyme à traduire une eſpéce de farce qualifiée du titre de *Comédie* des nôces de l'*Ami-léſine*. Sur quoi il faut que vous ſçachiez, qu'un Italien nommé *Vialardi* avoit compoſé en ſa langue, & publié un traité ſatyrique, burleſque & moral, ſous le titre de *la fameuſe compagnie de la Léſine ou Aleſne*, où il propoſoit divers moyens de faire la léſine, c'eſt-à-dire, de s'enrichir par une épargne ſordide & par l'avarice. Il feint qu'il s'étoit formé une ſociété de gens qui ſe retranchoient ſur toutes choſes, & qui ménageoient juſqu'aux plus petites bagatelles pour épargner : que dans cette compagnie on recevoit des novices pour apprendre ce noble métier, & il rapporte fort au long toutes les inſtructions qu'on leur donnoit : il dit qu'on les admettoit enſuite à faire profeſſion parmi les *Initiés*, quand ils ſavoient adroitement manier l'alêne & allonger le cuir avec les dents, c'eſt-à-dire, au terme figuré, faire la léſine, dont le terme, au ſens propre, ſignifie chez les Italiens une alêne de Savetier. C'eſt peut-être, dit M. Baillet, ſur ces idées du Vialardi, que Jean Ferro, Italien, dans ſon théâtre des Emblêmes, s'eſt

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Baill. dans ſes Anti, p. 368. in-4°.

imaginé qu'il y avoit à Florence une Académie de beaux eſprits appellée *Della leſina*, c'eſt-à-dire, de *Savetiers*, ou de *l'alêne*.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

On oppoſa au traité de la compagnie de la léſine, *la contreléſine, ou la compagnie de la marmite graſſe*, & *les nôces d'Anti-léſine, comédie nouvelle, extraite des diſcours de la contreléſine, par le Paſteur Monopolitain.* Ces divers ouvrages furent traduits en François, & imprimés à Paris en 1604. en deux volumes in-12. & l'on prétend qu'ils furent bien reçus alors. Mais pour moi, je crois qu'ils ne pourroient amuſer aujourd'hui que la populace, qui peut y retrouver ſon langage, & une partie de ſes manieres d'agir. Je ſçai que l'on y trouve quelques-uns de nos anciens proverbes, qu'il y a quelquefois une moralité aſſez bonne, que l'on y fait alluſion à quelques anciens uſages. Mais ces légers avantages, ſi même on peut les qualifier ainſi, peuvent-ils dédommager de l'ennui que doit cauſer la lecture de tant de fadaiſes, & du dégoût que l'on ne peut manquer de ſentir de tant de rapſodies, ſouvent oppoſées à toute bienſéance?

Je ne crois pas devoir mettre au

nombre des comédies Italiennes, celle qui parut en 1629. à Paris ſous le titre de *Comédie des Comédies*, quoiqu'on ait donné cette piéce comme traduite de l'Italien. C'eſt une ſatyre contre Balzac, où Nicolas du Peſchier, Avocat, ſous le nom de Barry qui étoit un vendeur d'orviétan, employe les propres termes de Balzac preſque partout, à peu près comme on a fait dans l'Oraiſon funébre de Torſac, piéce badine qui eſt fort connuë.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. Beauchamps, Rech. t. 1. p. 67.

Il n'en eſt pas de même de *la Pompe funébre, ou Aminte & Cloris*, paſtorale, de l'*Hercule amoureux*, & de l'*Egée dans Athénes*, qui parurent l'une en 1637. l'autre en 1662. & la troiſiéme vers 1680. Ce ſont trois piéces écrites véritablement en Italien, & traduites en François. La paſtorale eſt de Céſar Crémonin, Profeſſeur de Philoſophie à Ferrare, & enſuite à Padouë, grand ſectateur de la Philoſophie d'Ariſtote, né à Cento dans le Modénois l'an 1550. & mort en 1630. Sa pompe funébre fut imprimée à Ferrare en 1597. & à Vicence en 1610. La traduction eſt de Vion de Dalibray qui la fit imprimer à Paris en 1637. avec un long avertiſſement & une dédicace

à Madame la Barone de Chandolan. Je ne ſçai point le nom de l'Auteur Italien de la tragédie d'*Hercule amoureux*, qui fût traduite en vers François par le ſieur Camille, repréſentée dans les Fêtes qui ſuivirent le mariage de Louis XIV. avec Marie-Thérèſe d'Autriche, & imprimée in-4°. en 1662. avec le texte. La piéce a cinq actes, & la traduction eſt communément plus littérale que paraphraſée : mais cette tragédie plaît davantage dans l'original : on y trouve plus de préciſion, plus de goût, plus de génie poëtique. Elle eſt imprimée avec le balet qui fut joüé en même-tems devant leurs Majeſtés, & dont les paroles ſont de Benſerade.

Egée dans Athénes eſt une tragi-comédie en Muſique, repréſentée ſur le théâtre de Jean-Baptiſte Pétrucci, & imprimée in-12. en Italien avec une traduction Françoiſe en proſe, à l'exception du prologue qui eſt en vers. Cette piéce, dont je n'ai point trouvé la date, doit avoir été compoſée entre 1680. & 1689. puiſqu'elle eſt dédiée par Pétrucci à Alexandre Farneſe, Duc de Parme, Gouverneur des Pays-Bas, qui n'eut ce gouvernement qu'en 1680.

& mourut en 1689. Elle eſt en trois actes, avec des intermédes.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

L'établiſſement des Comédiens Italiens à Paris qui a eu diverſes révolutions juſqu'en 1716. où il eſt devenu fixe, nous a occaſionné quelques autres traductions de piéces de théâtre Italiennes, Tragédies & Comédies, dont il faut vous dire un mot, plutôt pour ne rien omettre, que pour nous inſpirer du goût pour des piéces qui du côté des mœurs auroient ſouvent beſoin d'une grande réforme.

Ces Comédiens n'avoient d'abord parlé que leur langue naturelle, & le public, j'entends celui qui ſe croit les ſpectables permis, attiré par leur jeu, avoit aſſiſté en foule à leurs repréſentations. A la fin on ſe laſſa de voir des comédies qu'on n'entendoit pas, & pour remédier en partie à cet inconvénient qui diminuoit beaucoup le nombre des ſpectateurs, la troupe imagina de faire diſtribuer à ceux-ci les argumens ou ſujets des piéces qu'elle joüoit. On en donna enſuite le Canevas Italien & François ſcene par ſcene, & c'eſt ainſi que furent imprimées trois comédies de M. Louis Riccoboni, l'un des acteurs, *le Libéral malgré lui*, *l'Italien marié à Pa-*

ris, & l'Amante difficile, ou l'Amant conſtant. Le canevas de cette derniere piéce, auquel avoit donné lieu un projet imaginé par M. Raymond, fut donné par M. de la Motte. Il fut traduit en François par M. le Febvre, pour lors Auteur du *Mercure galant*, & imprimé avec une préface en 1726. in-douze.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. Beauch. t. 3. p. 268.

M. de la Motte en fit enſuite une piéce entiere qui fut joüée avec des divertiſſemens, au mois d'Août 1731. Mais elle n'a point été imprimée : l'Auteur dans ſa derniere maladie, craignant avec raiſon que ce qui l'avoit le plus occupé durant ſa vie ne pût être agréable aux yeux de Dieu devant qui il étoit ſur le point de paroître, fit défenſe à ſon neveu de faire imprimer ceux de ſes ouvrages de cette eſpéce, ſans doute, qui ne l'auroient point encore été. A l'égard de *l'Italien marié à Paris*, M. Riccoboni en fit lui-même une traduction en proſe qui fut repréſentée en 1728. & imprimée la même année à Paris, avec l'Italien à côté. Il y avoit déja du tems que les ſpectateurs ne ſe contentant pas de ſimples canevas traduits, on avoit imprimé pour eux les comédies & les tragédies

entieres qui avoient été repréſentées dès le commencement de l'établiſſement fixe des Comédiens Italiens à Paris. De ce nombre furent *le Libéral malgré lui*, mis en François par M. F. & imprimé en 1716. à Paris, avec l'Italien, & une préface, au moins ſelon le rapport de M. de Beauchamps; car je n'ai vu que le canevas de cette piéce en Italien & en François, imprimé en effet en 1716. dans le recueil que M. Riccoboni donna alors à Paris : *la Vie eſt un ſonge*, tragi-comédie tirée de l'Eſpagnol : *Samſon*, tragi-comédie, auſſi priſe de l'Eſpagnol : *le Prince jaloux*, tragi-comédie de Jacques *Cicognini*, mais avec des changemens de M. Louis Riccoboni : *Griſelde*, tragi-comédie de M. Louis Riccoboni : *Adamire*, tragédie tirée du Cicognini : *Hercule*, tragédie : & *Mérope*, tragédie de M. le Marquis Scipion Maffei. On trouve ces piéces, avec leurs traductions Françoiſes en proſe, dans le ſecond & le troiſiéme volumes du *nouveau Théâtre Italien* imprimé à Paris en 1729.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Ibid. 169.

Toutes ces tragi-comédies & tragédies, à l'exception de *Mérope*, ſont, de l'aveu de ceux qui ſont le plus paſſionnés pour les ſpectacles, de ces mon-

stres que le théâtre Italien a souvent enfantés, & que produit encore le théâtre Espagnol. Le sérieux & le grand y est mêlé avec le comique & le puéril, pour ne rien dire de plus, d'une maniere qui ne peut être justifiée : à moins que pour l'excuser on n'ait recours à la prétendue nécessité de satisfaire les spectateurs de mauvais goût qui veulent rire dans les sujets les plus graves. Ce mélange bizarre a néanmoins été suivi par M. de Boissy qui en 1732. a traduit ou imité en vers François la tragi-comédie intitulée, *la vie est un songe*, & par Jean-Antoine Romagnesi, Comédien de la troupe Italienne, qui dès 1730. a mis le *Samson* en vers François. Quelle alliance que des bouffoneries & des arlequinades avec le récit grave & interressant de l'histoire de Samson, & de celle d'un Prince captif & souffrant, tel que Sigismond ! Il n'en est pas de même de la Mérope de M. Maffei, dont voici le sujet.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Polyphonte meurtrier de son Roi, régnoit depuis plusieurs années à Messene, haï de ses sujets, troublé par leurs révoltes, ou agité par des guerres étrangeres. Enfin il crut qu'en épousant *Mérope*, veuve du Roi dont il

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

avoit uſurpé le trône, il feroit ceſſer la haine publique, & il ſe flatta même que Mérope lui ſacrifieroit un fils qu'elle avoit dérobé tout jeune à ſes fureurs. Il propoſe cet hymen, & par-là commence l'action de la tragédie. Mérope le rejette avec horreur : & pendant que le Tyran ſollicite, prie, menace, on amene au palais un jeune homme nommé Egiſthe, qui dans une querelle venoit de tuer un inconnu. Mérope touchée de ſa jeuneſſe, de ſon courage & de ſes attraits, demande ſa grace, & l'obtient, quoiqu'en apparence avec quelque peine. Mais bientôt Mérope change de ſentimens. Une bague qu'Egiſthe portoit, & que la Princeſſe avoit donné pour ſignal à ſon fils, la porte à croire que c'eſt ce fils qu'Egiſthe a tué. Elle veut l'immoler à ſa vengeance, le Roi le prend ſous ſa protection : elle uſe d'artifice pour le faire ſuccomber ſous les coups qu'elle lui prépare, il tombe dans le piége, & Mérope ſe ſeroit ſatisfaite ſans l'arrivée de Polydore à qui elle avoit confié ſon fils qu'il avoit élevé comme s'il eût été le ſien propre. Polydore apprend à Mérope que le prétendu Egiſthe eſt Creſphonte, ce même fils qu'elle veut ſa-

crifier, & inſtruit Creſphonte du ſecret de ſa naiſſance. Dès ce moment ce jeune deſcendant d'Hercule ſent tout ce qu'il eſt. Il tuë Polyphonte dans le temple même où il alloit épouſer Mérope, & les Meſſéniens lui rendent la couronne de ſes peres.

On ſent dans cette piéce le goût d'un Ecrivain qui s'eſt formé ſur la majeſtueuſe ſimplicité des Grecs. L'intrigue eſt naturelle, la ſcene animée par les actions qui s'y paſſent, les mœurs ſentent l'antique, le langage eſt noble & poëtique ſans être affecté, les perſonnages interreſſent. Mérope eſt une épouſe fidelle & une mere tendre & paſſionnée. Creſphonte un jeune homme vertueux, brave, reconnoiſſant. Le vieux Polydore touché par le ſervice qu'il rend à Creſphonte auquel on s'interreſſe, & par ſa tendreſſe & ſa fidélité pour cet héritier légitime du trône de Meſſene. Sa vieilleſſe même plaît, parce qu'elle eſt bien caractériſée. Quoique l'action de faire lier *Creſphonte*, & de faire apporter un javelot pour le tuer, ainſi que celle de faire rentrer Mérope ſur le théâtre avec une hache à la main, ayent trouvé des critiques, « néanmoins, dit M. Ricco- «

Lettr. fér. & bid. t. 3. p. 256.

Hiſt. du Th Ital. p. 264.

» boni, ces deux actions mêmes ont
TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. » été ſoutenuës par l'approbation gé-
» nérale de tous les ſpectateurs d'Ita-
» lie, qui ſe ſont prêtés à ces mœurs
» anciennes, & qui les ont admirés. »
Cette tragédie n'a guéres moins reçu d'applaudiſſemens hors de l'Italie, partout où elle a été ou repréſentée, ou lûë. Elle fut imprimée pour la premiere fois en 1710. & depuis il s'en eſt fait en Italie & ailleurs plus de douze éditions. Il en a paru des traductions en Allemand, en Anglois, en Caſtil-
Pag. 107. lan; & l'Auteur de la Bibliothéque des Théâtres, dit que nous en avons trois en François. Je n'en ai vu que deux.

La premiere eſt de M. Fréret, aujourd'hui Secrétaire de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres. Elle eſt eſtimée pour ſa fidélité. M. de Voltaire ayant manié le même ſujet en 1743. pour le Théâtre François, les applaudiſſemens que ſa tragédie a eus dans les repréſentations, ont occaſionné une nouvelle traduction de la Mérope Italienne, qui a été imprimée la même année; mais l'on a trouvé que le génie Italien y eſt moins conſervé que dans la premiere traduction, & que l'exactitude

tude même à rendre le ſens de l'original n'eſt pas ſi entiere. On a vu auſſi dans le même tems un paralléle des deux Méropes, celle de M. Maffëi & celle de M. de Voltaire, dans lequel il y a quelques réflexions qui peuvent avoir leur utilité. On y promet de tenir une balance égale entre les deux piéces dont l'Auteur du paralléle tâche de péſer avec équité les défauts & les beautés : mais une lecture rapide de la premiere, faite plutôt dans la traduction que dans l'original, & des repréſentations paſſageres de la Mérope nouvelle qui laiſſent peu de tems à la réflexion, doivent empêcher de précipiter ſon jugement ſur l'une & ſur l'autre, & demandent qu'on les connoiſſe par elles-mêmes. Ce paralléle eſt de M. Aubert de la Cheſnaye, connu par d'autres écrits.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je finis ce catalogue de piéces Italiennes miſes en François par *la Sincere à contre-tems*, la piéce intitulée *Abel*, & l'Opéra d'*Achille dans l'Iſle de Scires*. La premiere piéce eſt une comédie en un acte, compoſée par M. Riccoboni le pere, traduite en vers François par François Riccoboni, ſon fils, Comédien Italien ordinaire du Roi,

& repréſentée le dix-neuviéme Novembre 1727. L'autre eſt de ces divertiſſemens pieux que les Italiens appellent *Oratorio*. C'eſt un Drame en muſique qui reſſemble à cet égard à nos *Opéra*. Les actes de ces *Oratorio* ſont ſéparés les uns des autres par des récitatifs. Ces piéces ſont deſtinées à remplacer en certains jours tout autre ſpectacle. Celle dont je parle a pour ſujet le ſacrifice d'Abel & la mort de ce Juſte, fruit de l'envie de ſon frere Caïn. Elle eſt en trois actes, tous trois fort courts. Les perſonnages, ou interlocuteurs, ſont Adam, Eve, Caïn, Abel, la Voix divine, la Miſéricorde divine, la Mort & l'Envie. Cet *Oratorio* a été imprimé à Valencienne en 1711. en Italien, avec une traduction Françoiſe en proſe à côté du texte.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

L'*Achille dans l'Iſle de Sciros*, eſt encore une piéce qu'on peut lire avec plaiſir. C'eſt un *Opéra* ou une Tragi-comédie Italienne repréſentée à Vienne à l'occaſion des nôces de l'Archiducheſſe & du Duc de Lorraine. L'Auteur eſt M. l'Abbé Métaſtaſio, éleve du fameux Gravina, & qui a ſçu joindre à la juſteſſe d'eſprit & à l'érudition de ſon maître, un génie délicat, & une

douceur de caractere que celui-ci n'avoit pas. Il eſt aſſez inutile de vous expliquer le fonds de l'hiſtoire qui fait le ſujet de cette piéce, cette hiſtoire vous eſt connuë. Ulyſſe arrivé à la Cour de Lycomede, a déja quelque ſoupçon qu'Achille eſt déguiſé ſous le nom de Pyrrha. Il le trouve dans un appartement orné de différentes ſtatuës d'Hercule, & ſans faire ſemblant de l'appercevoir, il veut l'engager adroitement à ſe trahir. Cette tragi-comédie a été fort applaudie; on a loüé l'invention & le goût qui y regnent. Comme ce Drame lyrique n'a rien qui ſoit capable d'amollir le cœur, d'échauffer les paſſions, ni de nuire aux mœurs, M. l'Abbé des Fontaines, a crû, dit-il, que la morale & la bienſéance ne ſeroient point bleſſées par la traduction d'un ouvrage de cette nature. Il y a donc employé quelques momens de ſon loiſir, & ſa traduction a été imprimée en 1737. avec l'Italien. L'original eſt en vers libres, c'eſt-à-dire, en vers non rimés: mais la traduction eſt en proſe, & M. l'Abbé des Fontaines tâche de perſuader qu'il n'a pas dû la faire autrement. Sa raiſon principale, ou plutôt ſon excuſe, eſt que la contrainte

TRADUCTIONS DE POETES ITALIENS.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

de la rime & de la meſure permettant à peine d'expliquer ſes propres penſées, il eſt encore plus difficile d'expliquer en vers les penſées d'un autre. Au reſte ſa proſe eſt telle qu'il la promet, conciſe & élégante.

» Il n'a pû, pour me ſervir de ſes » termes, être toujours Traducteur » littéral, à cauſe de la différence ex- » trême des deux langues. Cepen- » dant il ne s'eſt jamais éloigné du ſens » de l'original; il a omis peu de choſe, » & il n'a rien mis dans ſa traduction » qui ne ſoit réellement ou équivallem- » ment dans le texte. » C'eſt porter un jugement fort juſte de ſon propre travail. Dans ſa préface il démêle avec ſagacité les beautés & les défauts de l'ouvrage de M. Métaſtaſio. Il trouve d'abord que les perſonnages entrent & ſortent quelquefois ſans raiſon, & que les ſcènes ne ſont pas aſſez liées. Les rôles de Lycomede & de Théagene ne lui paroiſſent ni aſſez nobles, ni aſſez vifs. Mais en général il a cru voir dans cette piéce un intérêt réel, dont la gradation eſt ſenſible dans chaque ſcene.

M. l'Abbé Métaſtaſio réüſſit auſſi dans les chanſons tendres & l'on en

connoît quelques-unes en ce genre où il y a beaucoup de délicateſſe. Une de ces piéces a été traduite deux fois en vers François. M. le Marquis de Sennectere & M. Cholet ont fait enſemble une de ces traductions, comme il eſt marqué dans le tome ſeptiéme des *Amuſemens du cœur & de l'eſprit*, où cette verſion a été imprimée. La ſeconde traduction eſt de M. de Bainville : elle eſt dans le tome neuviéme du même recueil. Je ne vous parlerai point de pluſieurs autres petites piéces Italiennes que l'on trouve encore dans ce recueil, ou traduites ou imitées en vers : il ſuffit de vous en avertir.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

CHAPITRE XIV.

Des Traductions des Poëtes Eſpagnols & Portugais.

CEUX qui ont écrit ſur la poëſie Eſpagnole en diſtinguent de deux ſortes : l'une ancienne, & l'autre nouvelle : celle-ci eſt imitée des Italiens. A l'ancienne ſe rapportent les *couplets* ou *rondelets*, qui répondent à nos ſtan-

Nouv. Méth. Eſpagn. par Lancelot.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

ces : les *villanelles* que l'on peut comparer à nos Ballades ; les *Romances*, qui ſervent à chanter les actions glorieuſes des grands perſonnages, ou quelque événement lugubre : les *Séguidilles*, qui different peu des Romances ; & les *Gloſes*, c'eſt-à-dire, ces piéces où l'on prend d'abord quelque mot ou quelque ſentence, ſur laquelle on fait enſuite des vers auſquels ce mot & cette ſentence ſervent de repriſe.

Les Eſpagnols ont été longtems ſans connoître d'autre forme de poëſie, que celle dont je viens de parler ; & Jean de Mena, de Cordouë, le premier Poëte Eſpagnol qui ſoit connu, y réüſſit aſſez bien pour ſe faire un nom qui a paſſé avec honneur juſqu'à nous. Ce Poëte vivoit dans le quinziéme ſiécle, & il fut l'imitateur de Dante & de Pétrarque. Dans la ſuite Jean Boſcan & Garcilaſſo de la Véga, morts avant le milieu du ſeiziéme ſiécle, introduiſirent dans leur langue la forme de la poëſie Italienne qu'ils connurent par la communication qu'ils eurent avec les meilleurs Poëtes Italiens de leur tems dans les voyages qu'ils firent à Naples. Ces deux amis qui s'étoient liés principalement dans le deſſein de

perfectionner la poëſie Eſpagnole, ſont regardés en effet comme les premiers qui ont donné à cette poëſie de l'ordre & de la méthode, & qui ont commencé à mêler l'érudition avec la beauté du naturel.

TRADUCTIONS DE POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Ce que ces Poëtes & ceux qui ſont venus depuis ont écrit en vers, nous eſt ſi peu connu, que je ne ſçai ſi à l'exception de quelques piéces fort courtes, & de pluſieurs de leurs comédies, on pourroit citer trois de leurs ouvrages en vers qui ayent été traduits en notre langue.

Pour moi je ne connois preſque que l'*Arcadie* que Lopé de Véga fit à l'imitation de Sannazar, & dont le ſieur Lancelot donna en 1624. une traduction ſous le titre de *Délices de la vie paſtorale de l'Arcadie, où ſont repréſentées les chaſtes affections de Belizarde & d'Anfrize.* Lancelot avoit auſſi traduit un poëme de Dom Gonzalo Ceſpedes, Gentilhomme Eſpagnol, mais il perdit cette traduction, lorſqu'il étoit prêt d'y mettre la derniere main. Il n'en retrouva que quelques parcelles dont il compoſa une partie de ſes *Nouvelles tirées des meilleurs Auteurs Eſpagnols*, imprimées en 1641. Boiſrobert qui

étoit de ſes amis, a fait les vers ſuivans ſur cet ouvrage :

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Lancelot, tes diſcours charmans
Paſſent des plus parfaits Romans
Les avantures les plus belles :
Je laiſſe les livres d'amour,
Et les gazettes de la Cour,
Pour m'arrêter à tes nouvelles.

C'eſt néanmoins fort peu de choſe. Ce ne ſont que des hiſtoires galantes, dans le goût Eſpagnol, où le naturel ſe trouve rarement. On ne s'amuſe plus à lire aujourd'hui de ces ſortes de livres, & l'on fait bien.

Une autre piéce d'un genre bien différent que l'on a traduite de l'Eſpagnol en François, c'eſt la *Gloſe de ſainte Théreſe*, Cantique où la Sainte a exprimé d'une maniere très-vive le feu qui échauffoit ſon ame après la communion, & les ſaints empreſſemens qu'elle ſentoit pour joüir de la préſence même de Dieu dans le Ciel.

Préf de la trad de M. de la Monn.

Il y a lieu de croire que ce poëme n'eſt pas le ſeul qu'elle ait compoſé, s'il eſt vrai qu'on doive entendre d'elle ce qu'elle rapporte d'une perſonne de

ſa connoiſſance, qui n'ayant jamais appris à faire de vers, en faiſoit cependant avec une grande facilité dans les mouvemens extraordinaires de l'amour divin. C'eſt dans un tranſport de cette nature qu'elle a fait la Gloſe dont je parle. Elle n'y a pas ſuivi la regle la plus ordinaire de cette ancienne poëſie Eſpagnole, de répéter chaque vers du *Texte* dans ſon ordre, à la fin de chaque ſtance de la Gloſe; dans celle-ci il n'y a que le dernier vers du texte qui ſerve de repriſe: ce que vous comprendrez mieux, en vous rapportant le *texte* commenté ou *gloſſé* par ſainte Théreſe, & la premiere ſtrophe de la Gloſe: je me ſers de la belle traduction de M. de la Monnoie.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

TEXTE.

Je vis, mais c'eſt en Dieu qui vient de me nourrir,
Et j'attens dans le ciel une ſi belle vie,
Que pour contenter mon envie
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

GLOSE.

Dieu s'uniſſant à moi par un heureux mélange,
Fait ſentir à mon cœur ſon amour pur & vif.
Je ſuis libre, il eſt mon captif;
C'eſt lui qui ſous mes loix de lui-même ſe range.
Quoi, mon Dieu mon captif! ah! le puis-je ſouffrir?

Dans ce renverſement étrange,

Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Au lieu de tout le texte, ce n'eſt que ce dernier vers qui eſt répété à la fin de chaque ſtrophe de la Gloſe.

La traduction de cette belle piéce miſe en vers François par M. de la Monnoie fut d'abord imprimée à la ſuite de la vie de Jacques Févret, de Dijon, écrite en François par le pere Edme Bernard Bourrée, Prêtre de l'Oratoire, & publiée en 1698. à Lyon. C'étoit à la priere de M. Févret que M. de la Monnoie avoit fait cette traduction: & comme il n'entendoit pas l'Eſpagnol, l'Abbé Févret lui offrit de mettre en proſe les vers de ſainte Théreſe. Mais M. de la Monnoie n'eut pas beſoin de ce ſecours: une ſeule leçon de vive voix lui ſuffit. Sa traduction a été réimprimée dans les Mémoires de Trévoux du mois de Septembre 1702. & à la fin de la vie de ſainte Théreſe par M. Bourgoin de Villefore en 1712. in-4°.

M. Arnauld d'Andilly n'avoit oſé entreprendre cette traduction, déſeſpérant d'y conſerver toute l'énergie de l'original; & celui-ci n'étoit pas reconnoiſſable dans la vieille traduction

du pere Cyprien de la Nativité, Religieux Carme réformé, Parisien, appellé dans le monde André de Campans, qui en 1644. avoit donné en deux volumes in-4°. une traduction Françoise des œuvres de sainte Théreſe, & une autre en 1641. des œuvres du bienheureux Jean de la Croix, parmi leſquelles il ſe trouve auſſi quelques poëſies.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Voilà où ſe borne tout ce que je connois de traductions de poëſies Eſpagnoles. Mais je vous ai dit que les Ecrivains de cette nation ont été feconds en piéces de théâtre, & ſurtout en comédies, ſoit en proſe, ſoit en vers : c'eſt ſur quoi il faut que j'entre maintenant dans quelque détail. M. le Sage dans la Préface de ſon théâtre Eſpagnol ; M. du Perron de Caſtéra dans ſes Examens de pluſieurs piéces du même théâtre ; & M. Louis Riccoboni dans ſes Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens théâtres de l'Europe, nous ont donné ſur cela des connoiſſances dont je vais vous faire part.

Ces trois Auteurs conviennent que le nombre des piéces Dramatiques que l'Eſpagne a produites eſt ſi grand, qu'il ſeroit preſque impoſſible d'en faire l'é-

numération, ſi on vouloit l'entreprendre. L'on peut dire, ſans exagérer, dit M. Riccoboni, qu'il y a plus de comédies Eſpagnoles, qu'il n'y a de comédies & de tragédies Italiennes & Françoiſes depuis leur origine juſqu'à préſent. Le ſeul Dom Pédro Calderon de la Barca a imprimé neuf volumes de comédies, & ſix de ces Drames ſaints que l'on repréſente en certains tems de l'année, & particuliérement le jour de la Fête du ſaint Sacrement. Lopes de Véga Carpio a fait plus de quinze cens piéces. Frere Gabriel Thelles en a fait un très-grand nombre, quoiqu'il n'y en ait d'imprimés que cinq volumes, chacun de douze comédies. Il en eſt ainſi des autres à proportion. Auſſi le théâtre Eſpagnol eſt-il la ſource où pluſieurs de nos Tragiques & de nos Comiques les plus eſtimés ont ſouvent puiſé. C'eſt que les Eſpagnols, ſelon M. le Sage, ſont nos maîtres à imaginer & à bien conduire une intrigue de théâtre.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Ils ſavent, dit-il, expoſer leur ſujet avec un art infini, & dans le jour le plus avantageux. Ils joignent à cela des incidens ſi agréables & ſi ſurprenans, & ils le font avec tant de variété, qu'ils paroiſſent auſſi inépuiſables ſur

cette matiere, que nos François le font sur la diversité des caracteres ridicules. Leurs piéces sont remplies de contre-tems ingénieux, de contrariétés dans les desseins des acteurs, & de mille jeux de théâtre qui réveillent l'attention du spectateur. Leurs intrigues ont presque toujours du merveilleux : mais M. le Sage prétend que ce merveilleux ne tombe pas dans le fabuleux & le romanesque, qu'il est toujours ramené au vraisemblable par les regles de l'art. Il convient cependant que l'imagination des Espagnols prend souvent l'essor au-delà des justes bornes de la vraisemblance & de la raison ; mais il lui paroît qu'en laissant ce qu'ils ont d'outré, on pourroit les imiter en ce qu'ils ont de brillant & d'ingénieux.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

M. de Castéra qui s'étend davantage sur le même sujet, & qui en parle d'une maniere plus critique, est plus sévere que M. le Sage, dans l'examen qu'il fait des piéces dramatiques des Espagnols. Selon ce qu'il dit, les Poëtes de cette nation se sont affranchis de la regle des trois unités, qui paroît si naturelle, & que nous suivons d'après les Grecs & les Latins. Nous voulons qu'une piéce ou tragique ou comique

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

ne nous offre qu'une action principale, que cette action se passe dans l'espace de vingt-quatre heures, & dans un seul endroit; & l'on peut dire que le bon sens prescrit cette regle. Elle a paru néanmoins trop génante aux Espagnols; souvent une seule de leurs piéces embrasse toute la vie d'un homme. Au premier acte la scene est quelquefois en France; elle est en Italie au deuxiéme, & au troisiéme sur les côtes d'Afrique. Si quelques-uns de leurs Ecrivains ont senti que cette liberté n'est qu'un désordre, un excès bizarre, qui blesse la vraisemblance & la nature, le desir de plaire l'a toujours emporté, & les regles de l'art ont été sacrifiées au goût public.

Ecoutez Lopes de Véga dans son art du théâtre, il vous dira qu'il avoit commencé par s'attacher aux préceptes d'Aristote: il en sentoit la vérité & la justesse: mais qu'ensuite voyant triompher l'approbation des Dames & du vulgaire en faveur des piéces où l'on s'écartoit de ces régles, il avoit cédé au torrent de la mode.

Les trois unités ne sont pas le seul point où les Espagnols s'éloignent de notre goût. Nous aimons les piéces de

caractere, ils les mépriſent; nous préférons aux ſujets mixtes, ceux qui ſont ſimples & peu chargés d'incidens : à Madrid, on veut des intrigues mêlées d'avantures ſurprenantes, & qui forment une eſpece de labirinthe d'où le ſpectateur ne ſe dégage qu'à force d'attention. Dans les piéces Eſpagnoles, le tragique le plus relevé eſt ſouvent confondu avec le burleſque. Souvent un bouffon y prend la liberté d'interrompre les héros au milieu des ſituations les plus touchantes : pareille indécence nous révolteroit : un badinage ſi déplacé dégoute en effet, irrite même avec raiſon.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Pour des tragédies, les Eſpagnols n'en font point. Ce n'eſt pas que pluſieurs de leurs ouvrages ne portent ce titre, mais ils ne le méritent point. *La Céleſtine*, *l'ingenieuſe Hélene*, & quelques autres, ne peuvent paſſer tout au plus que pour des Romans en dialogues. Leurs piéces comiques prennent le nom de Tragi-comédies, lorſque le ſérieux y domine, & que les avantures font craindre une dangereuſe cataſtrophe. On les diviſe communément en trois actes, que les Eſpagnols appellent des *journées*. La premiere journée

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

contient l'expoſition du ſujet, & des intérêts de chaque perſonnage. La ſeconde forme le nœud de l'intrigue, & la troiſiéme le dénouëment. Ils ont des piéces qui ſe bornent à deux *journées*, d'autres qui vont juſqu'à quatre, & beaucoup qui n'en ont qu'une ſeule. On appelle ces dernieres des *intermedes*, parce qu'anciennement on les repréſentoit entre les actes des grandes comédies; maintenant on ne les joüe qu'à la fin.

Michel Cervantes, Auteur du Roman de Dom Quichotte, Lopes de Véga, & pluſieurs autres Poëtes Eſpagnols, ont fait des intermedes aſſez agréables: mais il ne faut avoir que du bon ſens pour blâmer ceux qu'ils ont donné ſous le titre d'*Actes ſacramentaux*, ouvrages moitié pieux, moitié burleſques, qui offenſent également la Religion & la raiſon, & dans leſquels le ſpectateur éclairé ne peut voir qu'avec indignation les myſteres de la foi placés auprès d'un amas de bouffoneries auſſi déraiſonnables qu'inſipides.

L'uſage des prologues & des divertiſſemens ne leur eſt point inconnu. Le divertiſſement, ils le placent preſque toujours comme nous, à la fin. Quel-

quefois ils en mettent un au bout de chaque journée; & d'autres fois on en trouve même dans le corps de l'acte; par exemple, dans les piéces qu'ils appellent *Fêtes de Cour*, & qu'on représente à l'occaſion de quelque événement heureux ou agréable, comme la naiſſance d'un Prince, une victoire, un mariage avantageux à l'Etat.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Quant à leurs prologues, ce ſont, pour l'ordinaire, des eſpeces de requêtes adreſſées au public, pour l'engager à ne point troubler le ſpectateur par des cris tumultueux. On a de Lopes de Véga pluſieurs de ces prologues où il y a de l'eſprit & de la fineſſe. Le plus ſouvent ils ſont prononcés par un ſeul acteur qui récite une fable ou un conte, d'où il tire une application propre à ſon ſujet. Il y a d'autres prologues, mais en petit nombre, où l'on voit des Divinités & des perſonnages métaphyſiques, tels que la Vertu & la Gloire.

Les perſonnages des comédies Eſpagnoles, ſont preſque toujours des Princes, des grands Seigneurs, quantité de ſuivantes, beaucoup de valets qui ſervent de bouffons, des Prêtres, des Anges, des Démons, des Bergers, des Vertus, des Vices: en un mot les

Etres réels, les Etres imaginaires, tout y figure, & tout s'y rencontre, ſouvent dans une même piéce.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Telle eſt l'idée que M. du Perron de Caſtéra nous donne du théâtre Eſpagnol : je me ſuis contenté d'abréger ce qu'il en dit. Il ne veut pas que l'on conclue de ces oppoſitions de génie, de ces différences prodigieuſes de notre ſcene & du théâtre Eſpagnol, que les piéces de celui-ci ſont ſans mérite. » On y trouve, dit-il, beaucoup d'in-» vention, des ſentimens nobles & » pleins de délicateſſe, des caracteres » marqués avec force, & ſoutenus avec » dignité, des ſituations heureuſes, » des ſurpriſes bien ménagées, un » grand fond de comique, un feu d'in-» térêt qui ne laiſſe point languir le » ſpectateur. Voilà, ſelon lui, les beau-» tés que nous offrent preſque toutes » les comédies de Lopes de Véga, de » Dom Guillen, de Dom Pédro Cal-» deron, & de quelques autres. » Mais nous avons ſi peu de leurs piéces traduites en notre langue, qu'il eſt aſſez difficile de juger par un ſi petit nombre, du goût & du génie de ces Poëtes, ſurtout ſi l'on vouloit connoître les différens genres de piéces Drama-

tiques dans leſquels ils ont travaillé.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

La Céleſtine eſt plus ancienne que les Poëtes que je viens de nommer, & n'eſt point dans leur goût. On ne peut même, ainſi que je vous l'ai déja dit, la regarder proprement ni comme une tragédie, ni comme une tragi-comédie, quoiqu'elle porte ce dernier titre. C'eſt plutôt un Roman en dialogues. On doute qui de Jean de Ména, ou de Rodriguez Cota, Poëtes Eſpagnols, en eſt l'Auteur. Cette piéce eſt certainement du quinziéme ſiécle. Elle étoit déja fort connuë en France du tems de Marot qui la cite comme telle dans ſon ſecond *Coq-à-l'âne* adreſſé à *à Lyon Jamet*, à qui il dit :

Not. de M. de la Monn. ſur Baill. t. 4. pag. 301. 302.

Or ça, le livre de Flammette,
Formoſum Paſtor, Céleſtine,
Tout cela eſt bonne doctrine,
Et n'y ha rien de deffendu :

Où l'on voit qu'il parle de *la Céleſtine* comme d'un ouvrage auſſi commun parmi les gens du monde, que le *Formoſum Paſtor* de Virgile, & *la Flammette* de Boccace.

C'eſt de la même piéce dont parle Agrippa dans ſon traité de la vanité

Edit. d'Anv. 1530. in 4°. fol. 85.

des ſciences, où il la déſigne ſous le nom de Caliſte, parce que Caliſte, amant de Mélibée, eſt le principal acteur de cette comédie. Agrippa en parle comme d'un ouvrage dangereux pour les mœurs, jugement vrai, quoique fort oppoſé à celui qu'en a porté Gaſpard Barthius qui a traduit cette piéce en Latin. Nous en avons deux traductions Françoiſes, l'une anonyme, imprimée à Paris en 1527. & faite ſur une verſion Italienne; l'autre d'après l'original Eſpagnol, à Paris 1578. Celle-ci eſt de Jacques de Lavardin du Pleſſis-Bourrot, Gentilhomme Vendômois.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Le reſte du ſeiziéme ſiécle, & tout le dix-ſeptiéme ſe ſont paſſés ſans que nos Ecrivains ſe ſoient mis en peine de nous faire connoître le théâtre Eſpagnol en traduiſant quelques piéces de ce théâtre. Mais en 1700. Monſieur le Sage publia en proſe la traduction du *Traître puni*, comédie en cinq actes de Dom Francisco de Rojas, & celle de *Dom Felix de Mendoce*, comédie de Lopes de Véga Carpio. Le volume qui réünit ces deux piéces, eſt intitulé, *le Théâtre Eſpagnol, ou les meilleures Comédies des plus fameux Auteurs Eſpagnols, traduites en François*,

titre trop pompeux pour deux ſeules pièces, mais qui annoncent, ſans doute, que le Traducteur devoit en donner un plus grand nombre. Je n'en connois cependant que deux de plus, qu'il réünit aux deux premieres, lorſqu'il publia en 1739. le recueil de ſes diverſes piéces de théâtre. Les deux nouvelles comédies Eſpagnoles, traduites auſſi en proſe, ſont, *le Point d'honneur*, en trois actes, par Dom Franciſco de Rojas, & *Dom Céſar Urſin*, en cinq actes, par Dom Pédro Calderon de la Barca. Dancourt a imité & traduit en partie en vers François ſur la traduction en proſe, *le Traître puni* de Rojas, ſous le titre de *la Trahiſon punie*, & cette piéce ſe trouve dans le tome ſeptiéme de ſes œuvres de théâtre, de la ſeconde édition donnée à Paris en 1711.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Le Point d'honneur eſt intitulé dans l'Eſpagnol, *il n'y a point d'ami pour un ami*: M. le Sage s'eſt contenté d'en prendre le fond, & de l'accommoder au théâtre François où il la fit repréſenter en 1702. il l'a réduite en trois actes pour la rendre plus vive. La traduction de *Dom Felix de Mendoce* qui en Eſpagnol eſt intitulé, *garder & ſe*

garder, n'a jamais été repréſentée ſur le théâtre François : mais *Dom Céſar Urſin*, qui dans l'Eſpagnol eſt nommé, *vela va de mal en pis*, a été joüé au mois de Mars 1707.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

M. le Sage qui n'a donné ces quatre traductions que pour eſſayer le goût du public, ne s'eſt pas attaché à les faire littérales. » Les Eſpagnols ont, » dit-il, des façons de parler que l'on ne » me blâmera pas d'avoir changées. » Tantôt ce ſont des figures outrées » qui font un galimatias des termes » pompeux de Ciel, de Soleil & d'Au- » rore : tantôt ce ſont des ſaillies du » Capitan Matamore, des mouvemens » rodomonts qui ne laiſſent pas vérita- » blement d'avoir de la grandeur & de » la force, mais qui ſont trop oppoſés à » nos uſages, pour qu'ils puiſſent être » goûtés des François. »

Le Traducteur a donc adouci tout ce qui lui a paru trop rude ; mais il n'a pas traveſti ſes acteurs à la Françoiſe. Il a voulu qu'on pût toujours reconnoître à leur maniere de penſer & de parler, qu'ils étoient nés ſous un autre Ciel que le nôtre. Quand il n'a pû, ſans ſupprimer des incidens qui lui ont paru agréables, conſommer l'action en

un jour, il en a pris deux. Pour l'unité de lieu, il n'a pas cru qu'il lui fût poſſible de la garder ſans ôter le merveilleux, & ſans tronquer les intrigues. L'Auteur nous avoit promis de pouſſer ce travail beaucoup plus loin; & en particulier, de nous faire connoître les Ecrivains Dramatiques Eſpagnols, & les obligations qu'il croit que nous leur avons de nous avoir fourni les intrigues de quelques-unes de nos meilleures comédies. Mais empêché, ſans doute, par d'autres occupations, il s'en eſt tenu juſqu'ici à cette promeſſe.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

C'eſt en quelque ſorte pour y ſuppléer que M. du Perron de Caſtera, qui réſide maintenant en Pologne, entreprit il y a quelques années de donner de quelques-unes des piéces Eſpagnoles, des extraits qui puſſent ſuffire pour en faire connoître le goût & le génie à ceux qui aiment cette partie de la littérature. Cet ouvrage, qui devoit avoir plus de ſuite, parut dans le courant de l'année 1738. en trois brochures qui contiennent les extraits de dix piéces de Lopes de Véga, ſavoir, des *Plaiſanteries de Matico*, des *Caſtelvins & des Monteſes*, du *Pere trompé*, intermede, de *la pauvreté de Renaud*

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

de Montauban, des *nouveaux mariés d'Hornachuelos*, de *Bamba Roi des Goths*, de *l'amitié récompensée*, d'*Urson & Valentin*, du *Pythagore moderne*, & du *Triomphe de la vertu*, intermede ou fête de Cour, que l'on attribue encore à Lopes de Véga. Dans ces dix piéces, on voit de toutes les especes de comédies Espagnoles; comédies ordinaires, actes sacramentaux, fêtes de Cour.

Les Extraits de M. de Castéra sont faits avec goût; la plûpart des plus beaux endroits des piéces sont même traduits tout entiers, & souvent en vers, genre d'écrire dans lequel on sçait que l'Auteur ne réüssit pas moins qu'en prose. Chaque extrait est terminé par des réfléxions sensées, où l'Auteur fait connoître une partie de ce qu'il a jugé de répréhensible dans chaque piéce, & de ce qu'il croit que l'on peut y loüer.

Dans celles qu'il fait sur la comédie intitulée, *la Pauvreté de Renaud de Montauban*, il déclare qu'il a quelque penchant à croire, que cette piéce n'est pas de Lopes de Véga. » On n'y trou-» ve point, dit-il, son style, non plus » que la tournure de ses vers, d'ailleurs » on y voit plusieurs traits d'ignoran-» ce, dont on n'oseroit guéres accuser

ce

le Poëte. Tel eſt le collier de ſaint « Michel qu'il lui plaît de prêter à « l'Empereur Charlemagne, pendant « que tout le monde ſçait que Louis « XI. inſtitua cet Ordre l'an 1469. « plus de ſix ſiécles après la mort de « Charlemagne. » M. de Caſtéra reprend encore dans la même piéce d'autres défauts qu'il craindroit de mettre ſur le compte de Lopes de Véga, dont il fait cet éloge, « que Corneille, Racine « & lui, ſont les ſeuls qui ayent bien « poſſédé l'art de ſupprimer les maxi- « mes dans la bouche de leurs perſon- « nages, & de les faire naître dans l'eſ- « prit des ſpectateurs par le moyen du « ſentiment & de la ſituation. »

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Dans les réflexions ſur l'intermede intitulé, *le Triomphe de la vertu*, M. de Caſtéra dit que d'environ quinze cens comédies qu'on attribuë à Lopes de Véga, on n'en connoît pas la moitié qui ait été imprimée, & que tous les jours on en découvre dans les Bibliothéques publiques & particulieres, quantité que l'on ne connoiſſoit point. *Le Triomphe de la vertu* paroît être de ce nombre : au moins M. de Caſtéra dit-il qu'il ignore ſi cet intermede a été imprimé. Il l'a trouvé dans un ma-

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

nuscrit conservé dans l'Abbaye de Châtillon où Dom Jacques Usson l'avoit apporté d'Espagne, & qui contient plusieurs autres piéces de différens Poëtes. Les noms des Auteurs de chaque piéce y sont marqués par Louis Vélès de Guévara, qui étoit lui-même un Poëte fameux, & dont les œuvres ont regné longtems sur le théâtre. C'est sur son autorité que l'on donne le Triomphe de la vertu à Lopes de Véga; & d'ailleurs M. de Castéra y reconnoît partout l'élégance, la force & la beauté des vers de ce Poëte. Aussi a-t'il traduit en vers ce qui l'a le plus frappé dans cette piéce. Je ne rapporterai que ce commencement d'une réponse d'Hercule à Déjanire qui veut empêcher ce héros qu'elle aime, de se présenter à deux monstres qu'il se préparoit à terrasser :

Je ne suis point de ceux qui trouvent dans la guerre
Le droit d'assujettir la terre,
Et d'opprimer le genre humain.
Le nom de Conquérant n'a rien qui me séduise :
Un plus grand objet m'autorise
A signaler mon courage & ma main :
Punir le vice, embrasser la défense
De la vertu, de la foible innocence,
Voilà le seul honneur dont mon cœur soit jaloux, &c.

M. l'Abbé Prevoſt avoit promis de travailler ſur le même ſujet qui a occupé la plume de M. de Caſtéra. Dans ſon ingénieux ouvrage périodique, intitulé, *le Pour & contre*, il avoit annoncé que ſon deſſein étoit de nous donner une idée du théâtre Eſpagnol. C'eſt un ſervice qu'il avoit déja rendu à l'Angleterre, & dont quelques Ecrivains Anglois lui ont marqué publiquement leur ſatisfaction. Peut-être, ajoute-t'il, eſt-il plus néceſſaire à l'Eſpagne, parce que le commerce des lettres eſt moins établi entre ce pays & le nôtre. Mais cette promeſſe s'eſt terminée à publier dans ſon ouvrage périodique la traduction en proſe de quelques ſcenes d'une comédie Eſpagnole, dont il ne nomme point l'Auteur, dont il ne donne point le titre, mais où l'on voit qu'en général il s'agit d'une Ducheſſe de Brabant, qu'une aveugle paſſion pour un des Gentilshommes de ſon mari emporte fort loin de ſon devoir. On dit que cette piéce a eu beaucoup de ſuccès à Madrid : M. Prevoſt penſe qu'elle en auroit beaucoup moins en France, à cauſe de la différence du goût des deux nations ; & il y a lieu de croire que l'on pourroit en

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Tom. XI. n°. 148.

Ibid.

dire autant de la plus grande partie des comédies Eſpagnoles.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

La Luſiade du Camoëns, fameux Poëte Portugais, eſt beaucoup moins défigurée par ces jeux de mots dont les fauſſes lueurs gâtent ſi ſouvent les meilleurs ouvrages des Italiens & des Eſpagnols. Mais avant que de vous entretenir de ce poëme, il faut vous parler de l'Auteur. L'hiſtoire de ſa vie eſt ſi ſinguliere que je ne puis réſiſter au plaiſir de vous la raconter.

Louis de Camoëns naquit à Liſbonne, les uns diſent en 1517. d'autres en 1524. Il demeura quelque tems à Coïmbre où le Roi Jean III. venoit d'ériger une Univerſité. Delà il paſſa à Liſbonne où il ſe livra à ſon goût pour la poëſie, & à ſon penchant pour les femmes. Le premier lui fit honneur, l'autre ternit ſa réputation, & lui attira des diſgraces. Il fut relegué à Santarem à qui il a adreſſé ſa troiſiéme Elégie où il compare ſon exil à celui d'Ovide. Comme la moleſſe qui eſt l'appanage ordinaire de l'amour profane, n'avoit rien diminué de ſon courage naturellement grand, il demanda & obtint de ſervir pour la défenſe de Ceuta en Afrique. Il y fit connoître

Mém. mſſ. de M. d'Ericeyra.

ſa valeur, & dans un combat naval il perdit l'œil droit. Cet accident lui arriva au détroit de Gibraltar, comme on le voit dans ſa dixiéme chanſon, ſtance neuviéme. Après avoir ſervi avec diſtinction, il lui fut permis de retourner à Liſbonne, qu'il fut contraint d'abandonner une ſeconde fois, après un ſéjour peut-être aſſez court. Dans une de ſes lettres, il en rejette la cauſe ſur un accident fâcheux qu'il n'explique point, & que l'on ignore. Il s'embarqua pour les Indes, & s'appliqua en partant cette inſcription ſépulchrale de Scipion l'Africain, *Ingrate patrie tu ne poſſéderas point mes os!*

Ce fut au mois de Mars 1553. qu'il monta ſur un des quatre vaiſſeaux commandés par Ferdinand Alvares Cabral; & heureuſement pour lui, il avoit choiſi celui où étoit le Commandant même, car les trois autres périrent en route. Il arriva à Goa au mois de Septembre ſuivant, & un mois après il s'embarqua en qualité de volontaire ſur une flote avec laquelle Dom Alfonſe de Norogna, alors Viceroi des Indes, alloit ſecourir les Rois de Cochim & de Porca contre celui de Chembé ſur la côte de Malabar. Ce Roi de Chem-

TRADUCTIONS DE POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

bé s'étoit emparé de quelques iſles qu appartenoient aux premiers. Camoëns parle de cette expédition dans ſa premiere Elégie. De retour à Goa a commencement de l'année 1555. il apprit la mort de Jean, Prince de Portugal, & celle de Dom Antoine de Norogna, fils du Comte de Linhares ſon ami particulier. Le premier étoit mort le deuxiéme Janvier 1554. l'autre avoit été tué dans un combat contre les Maures dès le 18. Avril 155: Pour ſoulager ſa douleur, il compoſa ſur cette double perte, la premiere de ſes Eglogues. Il ne fit preſque que paroître à Goa. Dom Alphonſe de Norogna mourut, & fut remplacé par Dom Pierre de Maſcarenhas, qui dès le mois de Février de la même année 1555. expédia une flote qui devoit faire voile au détroit de la Mer Rouge & dont le but étoit d'empêcher les vaiſſeaux Arabes de tenir cette hauteur. Emmanuel de Vaſconcellos en eut le commandement, & Camoëns qui s'y embarqua, a décrit en vers cette expédition : c'eſt la neuviéme de ſes chanſons.

Après avoir hiverné à Ormuz, revint encore à Goa, où ayant appr

la mort du Viceroi Maſcarenhas arrivée le ſeiziéme de Juin 1555. & la nomination de François Baretto au gouvernement des Indes, il fit à cette occaſion des vers fort ſatyriques ſous le titre de *diſparatas da India* (ſottiſes des Indes) & un ouvrage en proſe du même goût. Dans l'un & dans l'autre il tourne en ridicule les perſonnes les plus conſidérables de Goa qui avoient fait des réjoüiſſances à la nomination de Baretto. Ce Gouverneur en fut irrité, & punit le Poëte indiſcret en l'exilant à la Chine. Camoëns partit en 1556. & ayant fait naufrage à l'embouchure de la riviere Mécon ſur la côte du Royaume de Camboye, il ſe ſauva à la nage, tenant de la main droite ſon poëme de la Luſiade, & ſe ſervant de la gauche pour nager. Ce fut ſur la même côte de Camboye qu'il fit ces ſtances ſi vantées par le célébre Lopes de Véga, dans leſquelles il paraphraſe le Pſeaume 130. *ſuper flumina Babylonis.* Il arriva à Macao avec un eſclave, nommé Jean, le ſeul qui s'étoit ſauvé avec lui du naufrage, & qui l'a toujours ſervi depuis. Sa miſere attira la compaſſion de ceux qui étoient inſtruits de ſon mérite, & on lui don-

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

na la charge de *Provéditeur* des deniers appartenans aux morts & aux abſens.

Pendant cinq ans qu'il demeura à Macao, il acquit du bien; & il paroît que dans le même intervalle il alla à Tidor & à Ternate dans les Molucques; car dans le chant dixiéme de ſa Luſiade qu'il revit à Macao, il parle comme témoin oculaire des ſingularités de ces Iſles. Au bout de cinq ans, il revint à Goa où il trouva pour Viceroi Dom Conſtantin de Bragance, frere puiſné de Dom Théodoſe, Duc de Bragance, qui y étoit arrivé le troiſiéme Septembre 1558. Il chercha d'abord à captiver ſa bienveillance, en faiſant de fort belles ſtances à ſon honneur. Mais loin de ſe le rendre favorable, le Viceroi écouta les plaintes injuſtes que l'on fit contre lui, prétendant qu'il avoit malverſé dans l'emploi qu'il avoit eu à Macao, & il le fit mettre en priſon. Camoëns ſe juſtifia; mais un de ſes créanciers empêcha qu'il ne fut mis en liberté. Le Poëte fit préſenter à cette occaſion un placet à Dom Conſtantin de Bragance : c'étoit une piéce en vers, d'un ſtyle badin & plaiſant; le Viceroi la goûta, & fit rendre la liberté à Camoëns. Celui-ci n'en

profita que pour continuer à porter les armes, à cultiver ſon talent pour la poëſie, & à polir ſon poëme favori, qu'il finit & dédia à Sébaſtien, Roi de Portugal.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

L'amour naturel pour ſa patrie n'étoit point éteint dans ſon cœur, quoiqu'il eût ſouvent proteſté qu'il l'avoit oubliée. Comme il faiſoit quelque tentative pour revoir encore Liſbonne, Dom Franciſco Barretto qui alloit à Sofala en qualité de Gouverneur, le ſollicita d'aller avec lui; & pour l'y déterminer, il lui prêta deux cens cruſides, valant quatre cens livres. Camoëns ſe rendit, & alla à Sofala. Quelques mois après ſon arrivée, le vaiſſeau Sainte Foy ayant relâché en ce lieu, Hector de Silveira & Edoüard Pachéco, avec d'autres Gentilshommes, qui avoient tous de l'amitié pour Camoëns, le preſſerent de profiter de cette occaſion pour repaſſer avec eux en Europe, & lui offrirent le paſſage gratuit. Comme il ſe préparoit à profiter de leur bonne volonté, Barretto lui redemanda ce qu'il lui avoit prêté à Goa, & n'étant point en état de le rendre, ſes amis ſe cotiſerent, & payerent pour lui. Entre ceux-ci étoit Diégo de Cou-

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

to, Hiſtoriographe des Indes, qui s'en retournoit en Portugal, & qui durant le voyage contracta une étroite amitié avec notre Poëte, juſqu'à faire un commentaire ſur ſon poëme de la Luſiade; mais ce commentaire n'a point paru.

Camoëns arriva enfin à Liſbonne en 1569. & ſongea ſérieuſement à publier ſon poëme. Il obtint un privilege pour l'impreſſion le quatriéme de Septembre 1571. & l'ouvrage parut en 1572. on en fit la même année une ſeconde édition. Il fut lû avec avidité; il attira à l'Auteur de grands éloges; mais ces loüanges trop ſtériles ne le tirerent pas de la miſere où il étoit. Le Roi Sébaſtien ſe contenta de lui donner une très modique penſion de vingt écus; encore lui impoſa-t'il l'obligation de ſuivre toujours la Cour. Le Poëte infortuné y paroiſſoit le jour malgré lui, & le ſoir il envoyoit ſon eſclave demander l'aumône pour la nourriture de l'un & de l'autre. Cette indigence, qu'il ne méritoit pas de ſouffrir, l'obligea de ſe ſévrer preſque entiérement du commerce des hommes. Il ne ſe réſerva que quelques Religieux Dominicains qui avoient un Couvent dans

son voisinage, où il alloit de tems en tems, surtout pour entendre les leçons du Professeur en Théologie morale.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

La malheureuse expédition du Roi Sébastien en Afrique, lui causa une douleur si vive, que ses infirmités déja grandes, en augmenterent considérablement. Enfin après une longue maladie, pendant laquelle on assure qu'il fit paroître beaucoup de piété, & un vif repentir de ses fautes passées, il mourut âgé de soixante-dix ans, l'an 1579. On ignore le jour & le mois. En 1595. Dom Gonçalo Coutinho, Seigneur Portugais, lui fit ériger chez les Religieuses de sainte Anne où il avoit été inhumé, un monument honorable, avec une Epitaphe qui n'a rien qui mérite d'être remarqué. Martin Gonçalves de Camara, autre Seigneur Portugais, y suppléa en faisant ajouter à ce monument des vers dignes du défunt: ils sont du pere Matthieu Cardoso, Jésuite. M. du Perron de Castéra les a ainsi imité en vers François:

Cy gît le Camoëns, cet homme merveilleux;
Qui dans tous les genres d'écrire
Possédoit les talens que l'Univers admire

Chez les Auteurs les plus fameux.
Pour prix de ſa valeur le fier Dieu de la Thrace
Lui prodigua les palmes des Guerriers ;
Et pour prix de ſes vers les Nymphes du Parnaſſe
Couronnerent ſon front de paiſibles lauriers.
Aux ſons de ſa voix agréable
Le Parnaſſe arrêta la courſe de ſes eaux ;
Aux coups de ſa main redoutable
Le Gange épouvanté trembla ſous ſes roſeaux :
Chacun l'envie aux provinces du Tage ;
Tous les climats qu'éclairent le Soleil
S'eſtimeroient heureux s'ils avoient l'avantage
De former un héros pareil
Toutes les nations traduiſent ſon ouvrage.
On pourra le traduire, & non pas l'égaler :
Sa Muſe ne connoît que la grandeur pour regle,
Il prend toujours l'eſſor d'une Aigle,
Et lui ſeul peut ſe reſſembler.

Le ſujet de ce poëme, qui a été tant célébré, & traduit en pluſieurs langues, eſt la découverte des Indes par les Portugais. Le titre de *Luſiada* que l'Auteur lui a donné, & qui, à proprement parler, ſignifie, *la Portugade*, n'a qu'un rapport indirect au ſujet. Par ce mot, le Camoëns entend la gloire des Portugais, qui s'appelloient anciennement Luſitains, nom que la langue Latine leur donne encore aujourd'hui, & qui

leur vient, dit-on, de Lusus, autrement dit Lysas, l'un de leurs Rois, fils ou compagnon de Bacchus, selon Pline, livre 3. chapitre I.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Ess. de Volt. sur le poëme Ep. édit. de 1742.

Le fonds de ce poëme n'est ni une guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme, c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation. Après le début, le Poëte conduit la flote Portugaise à l'embouchure du Gange, décrit en passant les Indes Occidentales, le Midi & l'Orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent sur cette côte; il entremêle avec art, dans le troisiéme & le quatriéme chant, l'histoire de Portugal. La mort d'Inès de Castro, femme du Roi Dom Pedre, qui fait partie de cette histoire, est racontée dans le troisiéme livre, & ce morceau passe pour le plus beau du Camoëns. Il y a, dit-on, dans Virgile peu d'endroits plus attendrissans & mieux écrits.

La simplicité du poëme est rehaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. Mais il y en a où la décence est entierement violée: telle que celle de cette Isle enchantée, où Venus, dans le neuviéme chant, rend les Néréïdes amoureuses des Portugais. Les plaisirs

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement. Le Poëte après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette Iſle, s'aviſe d'informer le lecteur, que toute cette fiction ne ſignifie que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avoüer que ſi une Iſle enchantée dont Venus eſt la Déeſſe, & où des Nymphes careſſent des Matelots après un voyage de long cours, eſt une allégorie, ce n'eſt pas celle des plaiſirs honnêtes. Le Traducteur du Camoëns, dont je vous parlerai bientôt, prétend que dans ce poëme Venus ſignifie la ſainte Vierge, & que Mars eſt évidemment Jéſus-Chriſt.

J'avouë, dit M. de Voltaire, que je ne m'en ſerois pas apperçu. Une allégorie ſi ſinguliere peut rendre raiſon de tout. On ne ſera plus tant ſurpris que Gama dans une tempête adreſſe ſes prieres à Jeſus-Chriſt, & que ce ſoit Venus qui vienne à ſon ſecours. Bacchus & la ſainte Vierge ſe trouveront tout naturellement enſemble. Mais à parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux d'un lecteur ſenſé. Il ſemble que ce grand défaut eût dû faire tomber

ce poëme. Mais, continuë M. de Voltaire, la poëſie de ſtyle, & l'imagination dans l'expreſſion l'ont ſoutenu; de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Véroneſe parmi les grands Peintres, quoiqu'il ait mis des Gardes-Suiſſes, des peres Bénédictins, & des armes à feu dans les ſujets de l'ancien Teſtament, & qu'il ait toujours péché contre le *Coſtume*.

M. de Voltaire trouve un autre défaut dans ce poëme, le peu de liaiſon qui regne dans toutes ſes parties. Il reſſemble, dit-il, au voyage dont il eſt le ſujet. Les avantures ſe ſuccedent les unes aux autres, & l'Auteur n'a d'autre art que celui de les bien conter. Mais cet art eſt beaucoup, & tout cela prouve que le poëme eſt plein de grandes beautés de détail, puiſqu'il fait depuis deux cens ans les délices d'une nation ſpirituelle qui certainement en connoît les fautes.

En 1735. M. du Perron de Caſtéra nous a donné une traduction en proſe de ce poëme, avec la vie de l'Auteur, & un grand nombre de notes. Dans ſa préface, il déclare qu'il s'eſt propoſé de faire une traduction en proſe poëtique & nombreuſe, qui conſer-

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Le pour & contre, t. VI. p. 84. & suiv.

vât les traits hardis & les figures que le Camoëns employe dans ſes vers ; & à juger du tout par la plus grande partie de l'ouvrage, il paroît, dit un Critique habile, qu'il a rempli ſon projet, & qu'il a mis dans ſon ſtyle tout le feu, toute l'harmonie & la nobleſſe qui peuvent donner à la proſe une heureuſe reſſemblance avec la poëſie.

Cependant, dit le même Critique, pour s'en tenir à cette opinion générale, » il faut détourner les yeux d'un » grand nombre d'endroits foibles, qui » pourroient faire prendre des idées » toutes différentes. Les quatre premiers chants en fourniſſent plus d'exemples que tout le reſte, quoiqu'ils » paroiſſent en même-tems les plus travaillés. C'eſt peut-être un excès d'art » qui a fait tomber l'Auteur dans ces » inégalités. On s'agite, on s'efforce » juſqu'à n'en pouvoir plus ; & comme il eſt impoſſible que cela dure, il » y a des intervalles où les forces languiſſent. La belle nature marche d'un » pas mieux ordonné. » C'eſt ce qui paroît être arrivé au Traducteur. » Il » ſemble qu'il veuille mettre tout en » feu dans ſes quatre premiers chants. » C'eſt un torrent de flâmes. Tout ce

qu'il raconte eſt préſent. Ses phraſes « ſont coupées, & liées pourtant par « l'impétuoſité avec laquelle elles ſe « ſuivent. Il ne ſonge nulle part à re- « prendre haleine. A peine trouve- « t'on quelques points dans ces quatre « chants. Ses repos ne ſont que des *vir-* « *gules*; il voudroit déja être au-delà. « Cependant à force d'ardeur il s'épui- « ſe ſouvent lorſqu'on s'y attend le « moins, & s'il reprend enſuite avec « une rapidité nouvelle, c'eſt en laiſ- « ſant derriere lui la trace de ſa laſſi- « tude. »

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Le Critique après avoir juſtifié ſa cenſure par pluſieurs exemples qu'il tire de la traduction qu'il examine, paſſe aux notes qui accompagnent celle-ci. Dans ſa préface, M. de Caſtéra répond à ceux qui l'avoient blâmé de *n'avoir preſque rien mis dans ces notes qui fût de ſon crû*, qu'il les prioit de conſidérer que cette eſpece de travail, eſt plutôt le fruit d'une grande lecture, que d'une imagination échauffée. J'avouë, ajoute-t'il, que le jugement y doit joüer ſon rôle, & c'eſt à quoi il prétend avoir donné tous ſes ſoins. « Il n'eſt plus queſtion que de ſavoir, « dit l'Auteur *du Pour & contre*, ſi «

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

» lorſqu'on veut éclaircir un Po
» le jugement permet de prendre
» caſion des moindres mots pour d
» ter une érudition inutile & ſou
» étrangere au ſujet. Le Cam
» nomme-t'il en paſſant, une iſle
» peuple, un homme ou une femi
» on ne manque point d'aller cher
» dans tous les Auteurs de quoi ré
» dre à des difficultés que perſc
» ne s'aviſera de former. Si le P
» dit en deux mots que les Portu
» *pénétrerent au-delà des côtes de la Ta*
» *bane*, on nous fait l'hiſtoire de c
» Iſle, la deſcription de ſes coutun
» celle de ſes richeſſes, &c. Les
» gonautes, Protée, Phaëton, les
» ros les plus connus de la Fabl
» de l'Hiſtoire font naître autant
» diſſertations hiſtoriques, phyſiqu
» mythologiques. On y joint ſou
» des paſſages Grecs & Latins,
» vers dans toutes les langues, q
» prend ſoin de traduire en vers F
» çois. Rien ne ſeroit mieux que
» cela, ſi le jugement pouvoit s'en
» commoder. Mais cette érudition
» déplacée. En retranchant tout
» qu'il y a de ſuperflu dans les no
» c'eſt-à-dire, au moins la moitié

en ſeroit aſſez reſté pour faire honneur à l'eſprit & au ſavoir de l'Auteur, & le vuide que ce retranchement auroit laiſſé ſeroit bien mieux rempli par de bonnes réflexions ſur l'ordonnance & la conduite du poëme. »

A l'égard des remarques dans leſquelles M. du Perron de Caſtéra paroît défendre le Camoëns contre les accuſations de M. de Voltaire, le Critique ſe perſuade que l'Auteur n'a pas voulu parler ſérieuſement, & il ne peut croire qu'étant un Ecrivain ſage & judicieux, il ait pû ſe perſuader lui-même qu'il y eût le fondement le plus léger dans les allégories du Poëte, telles qu'on les ſuppoſe, & que M. de Caſtéra ſemble vouloir les ſoutenir.

Le Critique loue la vie du Camoëns donnée par le Traducteur : il la regarde comme un morceau d'hiſtoire extrêmement curieux, & que l'Auteur a pris ſoin d'orner de tout ce qu'il a pû tirer d'agréable de ſa matiere & de ſon eſprit. Louis Camoëns y eſt repréſenté, non-ſeulement « comme un « habile Poëte, mais comme un galant « homme, un guerrier généreux, & un « excellent citoyen. » On releve d'auſſi

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

bonne foi ſes défauts que ſes ver
Tout cela eſt vrai : mais on pou
ajouter que cette vie manque en
d'un endroit d'exactitude dans les f
Ce que je vous en ai rapporté eſt
fidéle, & je le dois à un Mém
que M. le Comte d'Ericeyra avoit c
poſé exprès pour rectifier ce qui ſe t
voit d'inéxact dans tous ceux
avoient juſques-là parlé du Camo
Le pere Nicéron s'en étoit déja u
ment ſervi dans l'article du Cam
Tom 37. dont il a orné ſes Mémoires pour
vir à l'Hiſtoire des hommes illu
dans la République des lettres.

T. 4. p. 442. M. Baillet dans ſes jugemens
Savans dit que le poëme de la Lu
de avoit été mis en François dan
ſeiziéme ſiécle : & c'eſt tout ce
dit de cette traduction que perſo
ne connoît, & qui, peut-être, n'
mais été imprimée, s'il eſt vrai m
qu'elle ait exiſté.

CHAPITRE XV.

Des Traductions des Poëtes Anglois.

Traductions de Milton & de Glover.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

LA poëſie Angloiſe n'eſt guéres moins connuë aujourd'hui que celle des Italiens & des Eſpagnols. Le commerce que nous avons avec les Anglois, l'étude que l'on fait de leur langue, le zéle de nos Ecrivains pour traduire leurs ouvrages, ſont autant de voies qui nous ont facilité la connoiſſance du goût & du génie de leur poëſie. Mais il n'eſt pas ſi facile de donner une idée bien préciſe de leur verſification ou du méchaniſme de leur poëſie, parce que les regles en ſont fort vagues, & qu'elles aſſujettiſſent ſi peu, qu'elles méritent à peine le nom de regles. On ne fait aucune diſtinction entre la rime maſculine & la rime féminine. Les ſyllabes müettes ne ſont d'aucune valeur, en ſorte que *naturel* & *fidéle* rimeroient en Anglois. On recherche moins le même ſon qu'une reſſemblance de ſons.

Réflex. de M. Silh. au devant de ſa trad de Pope, édit. de Loudr. 1741.

Il eſt permis de faire trois vers de ſuite ſur une même rime ; & c'eſt une liberté dont les Poëtes abuſent ſouvent.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Il n'y a point de regles fixes pour l'*hémiſtiche* : mais les apologiſtes de la verſification Angloiſe prétendent, qu'en obſervant de faire correſpondre la variation de l'hémiſtiche à celle de la quantité, on remplît toutes les fins que nous nous propoſons par une hémiſtiche toujours la même, ſans fatiguer l'oreille par une cadence trop uniforme.

On peut juger par-là, dit M. Silhoüete dans ſes réflexions ſur ce ſujet, que malgré toutes les irrégularités de la poëſie Angloiſe, il faut beaucoup d'art pour faire de bons vers. Le *Hyatus* n'en eſt point entiérement banni. Souvent même le Poëte peut choiſir d'en faire l'éliſion, ou de ne la point faire ; c'eſt le goût qui doit décider. Comme la langue eſt naturellement chargée de conſonnes, l'oreille eſt quelquefois moins bleſſée par le bâillement du *hyatus* que par l'eſpece de *cacophonie* que produit une multiplicité de conſonnes qui n'ont qu'une ſeule voyelle pour appui. Une ſyllabe de plus ou de moins embarraſſe rarement le Poë-

te, parce que, outre qu'il peut faire ou ne point faire d'élision, il y a beaucoup de mots qu'on peut abréger par syncope, & que l'on peut employer quantité de *particules explétives* qui sont inconnuës dans notre langue. En cas de besoin on peut adopter & *Angliser* des expressions étrangeres ; car les Anglois ne chicanent point ceux qui les enrichissent.

La langue d'ailleurs abonde en monosyllabes qu'un Poëte manie avec une grande facilité. Il y a même des vers qui en sont entiérement composés. Les poësies Angloises sont remplies de constructions Grecques & Latines, & leurs phrases sont susceptibles d'une très-grande variété d'inversions. Il en résulte une harmonie qui donne beaucoup de graces à leurs poësies, & qui peut les soutenir sans le secours de la rime : car ils ont des poësies non rimées, & fort estimées, telles que *le Paradis perdu* de Milton. Nos poësies sont beaucoup plus châtiées & plus régulieres que celles des Anglois ; mais en général les leurs doivent être plus cadencées, & plus remplies de ce feu & de cet enthousiasme qui constituent le caractere de la poësie. Telle est, en abrégé, l'idée

que M. Silhoüete nous donne de la poëſie Angloiſe dans les réflexions préliminaires dont il a orné ſa traduction des Eſſais de M. Pope ſur l'homme & ſur la critique dans l'édition de Londres 1741. in-4°. & qui ont été réimprimées dans l'édition de la Haye 1742. in-12.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Journ. litt. de la Haye, t. 9.

Vous trouverez dans le Journal littéraire imprimé dans cette derniere ville, une diſſertation qui roule ſur le même ſujet, & dont la lecture n'eſt point à négliger. Elle concerne moins cependant le méchaniſme & le caractere de la poëſie Angloiſe que le génie & le caractere des Poëtes Anglois. L'Auteur s'attache particuliérement à examiner les défauts & les beautés de ceux-ci, & à les comparer avec les meilleurs Poëtes que nous avons en notre langue. On lit avec plaiſir ſes portraits & ſa critique.

Selon lui, les Anglois & les François ſont rivaux dans les ſciences : mais il penſe que les premiers traitent mieux ce qu'il y a dans les ſciences de plus grave & de plus utile ; & les autres, ce qu'elles ont de plus agréable & de plus brillant. Que les Ecrivains Anglois doivent céder aux François dans

ce

ce qui eſt du bel eſprit, non faute de génie, mais parce que leur feu ne reſpecte pas toujours les regles que le bon ſens lui preſcrit, & qu'en Angleterre on néglige ces regles dont on a fait en France une étude ſi particuliere & ſi utile. Que néanmoins les meilleurs Ecrivains Anglois reconnoiſſent depuis du tems, que la correction & la régularité dans les ouvrages d'eſprit ſont des qualités qui rendent ceux-ci eſtimables, & que les Anglois tâchent d'acquérir ces qualités.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Si la poëſie Angloiſe ſe ſent de cette réforme, le Diſſertateur l'attribuë en partie à l'étude que l'on fait en Angleterre de notre langue & de nos meilleurs écrits : ce qui ne l'empêche pas de faire des deux langues un paralléle qui n'eſt pas toujours à notre avantage. Il nous blâme auſſi de ce que les regles de notre poëſie ſont, à ce qu'il croit, trop rigoureuſes, & de ce que nous paroiſſons eſclaves de la rime. Et après quelques réflexions générales ſur la verſification Angloiſe & ſur la nôtre, que vous pourrez lire dans ſa diſſertation, il entre dans quelque détail de la maniere dont les plus célébres

Traductions des Poetes Anglois.

Poëtes Anglois ont traité les différe genres de poëſie.

C'eſt là qu'en employant les couleu les plus vives, ou du moins celles qu' a jugé les plus propres à peindre ceu dont il vouloit parler, le Diſſertateu compare l'Auteur de l'*Hudibras*, hi toire comique en vers, faite du tem de Cromvel, avec le pere de notr poëſie burleſque, le fameux Scarron M. Prior avec la Fontaine; les ſatyre du Comte de Rocheſter, de Dryden des Comtes de Roſcomon & de Do ſet, & du ſatyrique Oldham, que que ques-uns ont appellé le *Juvenal Anglois* avec les inimitables piéces du mêm genre de M. Deſpréaux; la Boucle d cheveux enlevée, poëme de M. Pope & le *the Diſpenſary*, poëme ſur ur diſpute entre les Médecins & les Ap thiquaires, avec le Lutrin du mêm M. Deſpréaux.

Nos Poëtes François gagnent da ces paralléles, & quelque envie q montre l'Auteur d'élever les Anglois il cede la palme aux premiers, excep pour les deux poëmes qu'il compare a Lutrin; il ne les croit pas inférieurs celui-ci, au moins du côté de l'inve

tion, de la conduite & du génie. Il ne nous accorde pas les mêmes avantages par rapport au poëme Epique, ſi l'on en excepte le Télémaque; mais quoiqu'il prodigue ſes éloges au Paradis perdu de Milton, il ne diſſimule point tous les défauts de ce poëme. Il loue avec plus de réſerve *la Reine des Fées*, poëme de Spencer, plus ancien que celui de Milton; mais il traite ſans façon de chef-d'œuvre inimitable ce poëme où M. Addiſſon célébre la Campagne de Hochſtet, & les actions du héros Anglois qui mit par-là le fondement à cette haute réputation qu'il acquit depuis dans toute l'Europe. S'il avoue que ce n'eſt pas un poëme épique dans les formes, il prétend que c'eſt un ouvrage incomparable en vers héroïques, & qu'il eſt autant au-deſſus de M. Addiſſon, que lui-même eſt ſupérieur dans toutes ſes piéces à la plupart des autres Poëtes de quelque nation que ce ſoit.

TRADUCTIONS DE POETES ANGLOIS.

L'Auteur de la diſſertation examine de même le poëme Dramatique, & il convient qu'en ce genre les François l'emportent ſur les Anglois à certains égards; que ceux-ci n'ont rien qui puiſſe entrer en comparaiſon avec les piéces

de Moliere. Des Comiques il paſſe aux Tragiques, & il nous cede encore preſque tout l'avantage. Mais ſans entrer ſur cela dans un détail que vous pouvez lire dans ſa diſſertation, il eſt tems que je vous faſſe connoître moi-même pluſieurs des Poëtes Anglois dont il parle, & dont les ouvrages ont été traduits en notre langue : je commence par le célébre Milton. Si je ne vous donne pas de ſon poëme du *Paradis perdu* une idée auſſi flateuſe que celle que le Diſſertateur en a donnée, c'eſt que l'on n'a pas lû ce poëme en France avec des yeux Anglois.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Voltaire eſſ. ſur la poëſ. Epart. de Milton.

Milton voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une comédie intitulée *Adam*, ou *le Péché originel*, écrite par un certain Andréïno, & dédiée à Marie de Médicis, Reine de France. Le ſujet de cette comédie étoit la chûte de l'homme. Les acteurs étoient Dieu le Pere, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la mort, & les ſept Péchés mortels. Ce ſujet, digne du génie abſurde & du goût dépravé du Théâtre de ce tems-là, étoit traité d'une maniere qui répondoit au deſſein. La ſcene s'ouvre par un chœur d'Anges, & Michel parle

ainſi au nom de ſes confreres. « Que « l'Arc-en-Ciel ſoit l'archet du violon « du Firmament; que les ſept Planetes « ſoient les ſept notes de Muſique, que le « tems batte exactement la meſure; que « les vents jouent de l'orgue, &c. » Toute la piéce eſt dans le même goût. Milton qui aſſiſta à cette repréſentation, découvrit à travers l'abſurdité de l'ouvrage, la ſublimité cachée du ſujet. Les ſept Péchés mortels danſant avec le Diable, ſont aſſurément le comble du ridicule & de l'extravagance. Mais l'Univers rendu malheureux par la foibleſſe d'un homme, les bontés & les vengeances du Créateur, la ſource de nos malheurs & de nos crimes, ſont des objets dignes du pinceau le plus hardi.

Milton conçut le deſſein de faire une tragédie de la farce d'Andréïno; il en compoſa même un acte & demi. La piéce commençoit par ce monologue de Satan, traduit en vers par M. de Voltaire, & que l'on voit dans le quatriéme chant du poëme Epique de Milton: c'eſt lorſque l'eſprit de révolte s'échapant du fonds des Enfers, découvre le Soleil ſortant des mains du Créateur:

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent,
Toi qui ſembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat diſparoît & s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit,
Image du Très-haut qui régla ta carriere;
Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumiere:
Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,
Le trône où tu t'aſſieds s'abbaiſſoit devant moi:
Je ſuis tombé; l'orgueil m'a plongé dans l'abîme, &c.

Dans le tems que Milton travailloit à cette tragédie, mille idées ſe préſenterent en foule à ſon eſprit, ſon plan devint immenſe ſous ſa plume; au lieu d'une tragédie, il imagina un poëme Epique, & il employa neuf années à le compoſer. *Le Paradis perdu*, c'eſt le titre qu'il donna à ce poëme, eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui osât l'imprimer. Le titre ſeul révoltoit; tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion étoit hors de mode à la Cour de Charles II. où les beaux eſprits ne connoiſſoient pas d'ailleurs l'Auteur, ou n'avoient pour lui nulle eſtime.

Il n'eſt pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de Cromvel, vieilli dans la retraite, aveugle & ſans biens, fût ignoré ou mépriſé dans une Cour qui avoit fait ſuccéder à l'auſtérité du gouvernement du protecteur toute la galanterie de la Cour de Louis XIV. & dans laquelle on ne goûtoit que les poëſies efféminées, la molleſſe de Waller, les ſatyres du Comte de Rocheſter, & l'eſprit de Couley. TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Le Paradis perdu fut donc longtems négligé à Londres, & Milton mourut ſans ſe douter qu'il auroit un jour de la réputation. Ce fut le Lord Sommers & le Docteur Atterbury, depuis Evêque de Rocheſter, & mort en France, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme Epique. Ils firent faire une belle édition du *Paradis perdu.* Leur ſuffrage encouragea pour l'entrepriſe. Depuis M. Addiſſon écrivit en forme pour prouver que ce poëme égaloit ceux de Virgile & d'Homere. Les Anglois commencerent à ſe le perſuader, & la réputation de Milton fut fixée. Mais en France ce poëme ſingulier n'a commencé à être connu que par la traduction Françoiſe qu'en donna M. Dupré de Saint Maur, Maître

des Comptes, & depuis l'un des quarante de l'Académie Françoiſe.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Cette traduction parut en 1729. en trois volumes in-12. & l'accueil qu'on lui a fait a obligé de la réimprimer pluſieurs fois. Quoiqu'en proſe, elle eſt écrite d'un ſtyle vif, brillant, animé, & qui approche de la poëſie. Le Traducteur n'a pas toujours ſuivi littéralement ſon original. Tantôt il en a adouci quelques traits, tantôt il en a retranché d'autres. Il en a ſupprimé quelques-uns, par exemple, dans le livre neuviéme où la pudeur n'eſt point aſſez ménagée lorſque le Poëte fait la peinture des plaiſirs que les premieres atteintes de la concupiſcence font chercher à Adam & Eve après leur chûte. Mais il en reſte toujours aſſez dans la traduction pour faire ſentir que Milton, quoique Chrétien, n'avoit pas ſur cet article la même délicateſſe que montre Virgile dans le cinquiéme livre de ſon Enéïde.

M. de Saint Maur a auſſi épargné aux lecteurs la plûpart des détails dans leſquels le Poëte entre ſur le chemin que le ſuperflu des alimens prenoit dans les eſprits céleſtes, comment il ſe diſſipoit par la tranſpiration, &c. Il y a

d'autres imaginations encore plus extravagantes dans le poëme Anglois, dont quelques-unes n'ont point avec raiſon été traduites par M. Dupré, & il n'y a pas lieu de croire que ces ſuppreſſions ſoient du nombre de celles dont on prétend que ſe plaignent les admirateurs outrés de Milton.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Et en effet, quelque eſtime que l'on puiſſe accorder au poëme de cet Auteur, à n'en juger même que par la traduction qui n'a été entrepriſe que pour lui acquérir du crédit & de l'eſtime en France, que de défauts n'y a-t'on pas trouvés & repris! Ecoutez M. de Voltaire : ſi dans ſes ſtances ſur les Poëtes Epiques, il prétend que Milton eſt plus ſublime qu'Homere, Virgile & le Taſſe, il convient qu'*il a des beautés moins agréables.* Si dans ſon eſſai ſur la poëſie Epique, il dit que l'on fut étonné de trouver une ſi grande fertilité d'imagination, dans un ſujet qui paroît auſſi ſtérile que celui que Milton a entrepris de traiter : que l'on admira les traits majeſtueux avec leſquels le Poëte oſe peindre Dieu, *& le caractere encore plus brillant qu'il donna au Diable :* qu'on lut avec plaiſir la deſcription du Jardin d'Eden, & des Amours in-

T. 4. de ſes Œuv. p. 113.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

nocens d'Adam & d'Eve ; & quantité d'autres traits qui décelent un beau génie & un grand Poëte, avec quelle sévérité ne censure-t'il pas lui-même cent autres endroits de ce poëme ?

Tous les Critiques judicieux en France se réünirent, dit-il, à trouver que le Diable parle trop souvent, & trop longtems de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugerent qu'il y en a d'outrées, & que l'Auteur n'a renduës que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnerent unanimement cette subtilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre Dorique au milieu de l'Enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapitaux d'or pour haranguer les Diables auſquels il venoit de parler tout aussi bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables qui auroient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer, se transforment en Pigmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru aussi aux connoisseurs, dit encore M. de Voltaire, un épisode où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Les bons Critiques

n'y ont trouvé ni goût, ni vraiſemblance, ni raiſon. Un lecteur Chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connoître à fond Niſrot, Moloc, Abdiel, Aſtarot, Uriel, tous êtres imaginaires dont on ne peut ſe former aucune idée, & auſquels on ne peut prendre aucun intérêt. On a reproché à Homere les longues & inutiles harangues, & ſurtout les plaiſanteries de ſes héros. Comment ſouffrir dans Milton les harangues & les railleries des Anges & des Diables, pendant la bataille qui ſe donne dans le Ciel? On a jugé que Milton péchoit contre la vraiſemblance, d'avoir placé du canon dans l'armée de Satan, & d'avoir armé d'épées tous ces eſprits qui ne pouvoient ſe bleſſer. On a trouvé qu'il choquoit évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque Dieu envoya ſes Anges fidéles combattre, réduire & punir les rebelles, & que cependant il feint que la victoire reſte indéciſe.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſieres, dont on ne rapporte qu'une partie, qui fait, ſans doute, dire à Dryden dans ſa préface ſur l'Enéïde, que Milton ne vaut guéres mieux que no-

tre *Chapelain*, & notre *le Moine*. Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de Milton qui ont fait dire au même Dryden, que la nature avoit formé ce Poëte de l'ame d'Homere & de celle de Virgile. En un mot la plûpart des Critiques François ont jugé, que *le Paradis perdu* eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, & qui ſemble n'être pas fait pour l'homme. C'eſt apparemment ce qui a fait dire encore à M. de Voltaire que Milton

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Oeuvr. de Volt. t. 4. p. 113.

. . . N'a chanté que pour les Fous,
Pour les Anges & pour les Diables.

Feu M. de Ramſay à qui la langue Angloiſe étoit naturelle, & qui n'a jugé du poëme de Milton que ſur l'original, dit dans ſa lettre à M. Racine, imprimée à la ſuite du poëme de la Religion, que les images du *Paradis perdu*, ſouvent rampantes, ſont peu dignes de la majeſté du ſujet; que le plan philoſophique n'égale pas le génie ſublime du Poëte, ni l'ordonnance ſymmétrique de l'eſprit créateur de Milton. Cet Auteur, ajoute-t'il, écrivit ſon poëme

Poëm. de la Relig. ſeconde édit.

pour confondre l'incrédulité de ſon ſiécle ; mais Calviniſte outré, il dégrada ſon ouvrage par les injures puériles & inſenſées qu'il vomit contre l'Egliſe Romaine, auſſi-bien que par le plan borné & rétréci qu'il nous donna de la Providence, & de l'amour univerſel de Dieu pour ſes créatures.

Un autre Anglois, le pere Routh, Jéſuite habile, a peint ainſi le poëme de Milton. « Le Paradis perdu, dit-« il, eſt à mon gré un vaſte édifice, « bâti de roſeaux & de chaume, ſans « régularité, ni ſymmétrie, mais qui « dans tout le reſte a l'air de ces palais « enchantés qu'Armide & les Fées fai-« ſoient tout-à-coup deſcendre du ciel, « ou ſortir de la terre. L'or, le mar-« bre, l'azur, les rares peintures, les « rubis, les émeraudes, les diamans « prodigués ſans meſure, y brillent de « tous côtés, & les yeux éblouis par « l'éclat de tant de brillans, font per-« dre de vûë ce que la matiere de l'é-« difice a de vil, & la ſtructure d'irré-gulier. »

Le pere Routh ne ſe contente pas de ce portrait, il examine en critique ſévere, mais judicieux, toutes les parties du poëme Anglois. C'eſt le but

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

principal des lettres qu'il publia en 1731. Elles ſont au nombre de ſix dont la cinquiéme ne concerne guéres que le poëme Epique en général, & la ſixiéme eſt ſur autre un poëme de Milton, dont je vous parlerai bientôt. Les quatre premieres ne regardent que le Paradis perdu : il faut vous en donner du moins une légere idée.

Dès le commencement de la premiere lettre, le pere Routh convient que Milton avoit une imagination vive, forte, élevée, étenduë, brillante, féconde, ornée de tout ce que l'étude des beaux arts peut ajouter à un heureux naturel ; & il lui donne ſur tous ceux qui ont couru dans la même carriere, une ſupériorité que Virgile & Homere peuvent ſeuls lui diſputer. Mais il croit, avec tous les autres Critiques, qu'il s'en faut bien qu'avec de ſi rares talens, il nous ait laiſſé un poëme auſſi peu défectueux que M. Addiſſon a affecté de nous le repréſenter. *Le Spectateur*, partout ailleurs ſi clairvoyant, ſemble ici, ſelon le pere Routh, renoncer à une partie de ſes lumieres. Il n'enviſage preſque jamais les choſes que du bon côté : plus panégyriſte que critique, il coule légérement ſur les lé-

fauts, & ne finit point ſur les beautés. Il falloit un juge moins partial, le pere Routh a cru pouvoir l'être, & l'on a trouvé qu'il en ſoutenoit le caractere dans ſes lettres.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Loin de taire les beautés du poëme Anglois, il les fait remarquer, & ſur cela il eſt exact juſqu'au ſcrupule. Voilà la premiere fonction du juge, rendre juſtice avec exactitude. Mais la ſeconde eſt de ne point épargner le vice, & voilà encore ce que fait le cenſeur avec la même équité. Ce n'eſt ni ſur des préventions, qui aveuglent celui qui les écoute, ni ſur ſes idées particulieres que le pere Routh juge des défauts du *Paradis perdu*; c'eſt ſur les regles mêmes du poëme Epique, ſur la nature de l'épopée, ſur le but & les caracteres qu'elle doit avoir. C'eſt ce qui fait que ſes lettres peuvent être conſidérées en même-tems comme un traité abrégé du poëme Epique, & comme la critique de celui de Milton.

Le ſujet du poëme Epique doit être une action honnête, ou du moins une action qui dans le ſyſtême du poëme, & ſéparée des incidens qui la précédent ou qui la ſuivent, n'ait rien d'oppoſé à la vertu & à l'honnêteté : il faut

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

que ſon action ſoit une, en même-tems qu'elle doit être heureuſe, grande & interreſſante. Voilà l'idée que le pere Routh s'eſt formée du poëme Epique, & il prouve par pluſieurs exemples que c'eſt celle que l'on en doit avoir. Eſt-elle conforme au poëme de Milton? Non : elle s'en écarte au contraire, ou plutôt le poëme Anglois s'en éloigne continuellement : le cenſeur le démontre ; & tel eſt l'objet de ſa premiere lettre.

Dans la ſeconde il examine la ſymmétrie, l'économie & la conſtruction de tout l'ouvrage ; en un mot ce que les gens du métier appellent la fable du poëme : & il y trouve quantité de ſuperfluités qu'il falloit bannir, de grandes beautés que l'on admire en ſoi, mais qui ſont déplacées, des écarts & des digreſſions ſans nombre.

Le début du poëme annonce la déſobéiſſance d'Adam ; & le Poëte oubliant preſque auſſi-tôt ſon ſujet, emploie les trois premiers livres à nous peindre l'effrayant état des mauvais Anges, leur diſgrace, ſes cauſes, leur déſeſpoir, les réſolutions qu'ils prennent pour perdre l'homme, le deſſein que Dieu conçoit de le racheter, la

marche de Satan vers le monde, le péché, la mort : en un mot tout ce qu'on peut ſe figurer de plus digne d'attention, à la réſerve du ſeul objet que l'Auteur avoit annoncé, & qu'il laiſſe ſouhaiter longtems avant qu'il le montre. Vers le milieu du quatriéme livre, le Poëte entame la matiere : mais à peine a-t'il commencé, qu'il ſe jette encore pendant trois autres livres & demi dans des récits purement épiſodiques. Ce n'eſt même qu'au commencement du neuviéme que le lecteur retrouve l'action principale, encore s'en faut-il beaucoup qu'elle ſoit ſoutenuë ſans interruption dans tout le reſte du poëme.

Dans la même lettre, le pere Routh reproche à Milton une trop grande ſimplicité, un défaut d'activité & d'ame dans l'action, un défaut de vraiſemblance dans une infinité d'endroits. Il examine auſſi ſévérement dans la troiſiéme, les perſonnages, les caracteres, les mœurs & les ſentimens du *Paradis perdu* ; & il critique dans la quatriéme l'élocution de ce poëme. C'eſt un détail dans lequel je ne puis entrer. Je vous conſeille de lire ces lettres : elles m'ont paru ſolides, écrites avec goût,

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

remplies de réflexions judicieuſes. L'auteur plein de l'eſprit qui a animé Homere & Virgile, & juſte eſtimateur de leurs poëmes, y ramene ſans ceſſe le *Paradis perdu*, & en fait voir la différence. Les deux premiers ſont des modeles; il auroit voulu que le Poëte Anglois s'y fût conformé, autant que ſon ſujet & le génie de ſa langue pouvoit le permettre, & c'eſt parce qu'il l'en trouve fort éloigné qu'il juge ſon ouvrage ſi défectueux. Souffrez que je vous rapporte ſeulement le paralléle que le P. Routh fait de ce poëme dans ſa quatriéme lettre avec la Jéruſalem délivrée du Taſſe.

» La *Jéruſalem* & le *Paradis perdu* » ſont, dit-il, ſans contredit les deux » plus beaux poëmes que nous ayons » eu depuis Homere & Virgile. Je ne » ſçai même ſi les ſiécles à venir nous » donneront deux ouvrages auſſi ap» prochans des derniers, que ceux-là » le ſont de leurs premiers modéles. Le » mérite des deux modernes, pour être » à peu près égal, n'eſt pas cependant » le même. Figurez-vous qu'ils ſont » dans l'épopée ce que ſont Corneille » & Racine dans le tragique, & vous » aurez deſlors une juſte idée tout à la » fois & de leur reſſemblance & de

leur oppoſition entr'eux. En effet les « deux poëmes Epiques ont bien des « défauts communs, des excurſions fré- « quentes, des écarts qui font entiére- « ment perdre de vûë le ſujet principal, « avec cette différence cependant, que « les digreſſions de la Jéruſalem naiſ- « ſent plus naturellement du ſujet, & « y rentrent avec plus de juſteſſe que « celles du Paradis perdu. Tous deux « confondent ſans ménagement la « Théologie de la Fable avec celle de « l'Ecriture. «

Milton a trop peu d'acteurs; le « Taſſe en a un trop grand nombre du « premier rang, & propres à partager « les ſentimens & l'attention d'un lec- « teur. Chez l'un, Renaud, Tancrede « effacent Godefroi de Bouillon, com- « me le Prince des Démons joüe « chez l'autre un rôle plus brillant que « celui d'Adam: tous deux s'amuſent « un peu trop à nous peindre des traits « inutiles: tous deux cherchent trop à « rafiner dans leurs penſées & dans « leurs expreſſions; & ſi le Taſſe a ſou- « vent du clinquant, Milton a quel- « quefois du phœbus.

Cette conformité qui ſe trouve « dans leurs défauts, ne me paroît pas «

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» s'étendre également à leurs bonnes
» qualités. Tous deux ont de la force,
» de l'élévation, de la fécondité, du
» gracieux, de l'ingénieux, du pathé-
» tique.... mais le ſublime & le mer-
» veilleux ſemblent être le partage de
» Milton ; les graces, la juſteſſe & la
» délicateſſe celui du Taſſe. L'un eſt
» dans l'invention plus ſingulier &
» plus frappant ; l'invention de l'autre
» a quelque choſe de plus régulier &
» de plus naturel. Les images de l'un
» ont plus de majeſté, les peintures de
» l'autre ſont plus riantes & plus fla-
» teuſes. Les caracteres du Taſſe ſont
» plus dans le vrai, ceux de Milton
» plus dans le grand. L'un anime ſon
» poëme par la variété des perſonna-
» ges qu'il met ſur la ſcene, l'autre le
» ſoutient par la ſeule fécondité de ſon
» imagination, & l'éclat de ſes peintu-
» res. Milton plus inégal, après avoir
» porté ſon vol juſqu'au-deſſus des nuës,
» ſemble quelquefois ramper à terre.
» Le Taſſe prend moins ſouvent l'eſ-
» ſort, mais il eſt plus exact & plus ſou-
» tenu. L'Italien montre plus d'art &
» de goût, l'Anglois plus de genie &
» de connoiſſance... Celui-ci a plus
» de quoi ſe faire admirer, l'autre a

plus de quoi plaire. L'un ſemble plus « deſtiné à amuſer l'eſprit, & l'autre à « l'étonner. »

Après la lecture des lettres du pere Routh, vous pouvez omettre celle de la *Diſſertation critique ſur le Paradis perdu*, que M. Conſtantin de Magny, Docteur aggrégé en Droit, & Avocat, donna en 1729. vous n'y trouverez rien de neuf. Ce n'eſt pas que le Diſſertateur ne montre dans ſon écrit du diſcernement & du goût, mais il manque d'ordre & de méthode, & d'ailleurs ſa critique eſt écrite d'un ſtyle lâche & diffus. Il ſuit le poëme livre à livre; ce qui feroit croire qu'il a écrit ſes réflexions à meſure qu'il les faiſoit en liſant le poëme de Milton; & il ne s'eſt pas embarraſſé de les préſenter ſous un jour qui pût plaire à ſes lecteurs.

La traduction du *Paradis perdu* a donné lieu au pere Pierre de Mareuil, Jéſuite, mort à Paris le dix-neuviéme Avril 1742. de traduire le *Paradis reconquis*, qui eſt un autre poëme de Milton. Celui-ci ne contient que quatre livres. Milton lui donnoit la préférence ſur le premier; & ſelon l'Hiſtorien de ſa vie, *ce jugement eſt une preuve remarquable de la fragilité de la raiſon qui*

ſe laiſſe aiſément ſurprendre. Le pere de Mareuil convient qu'il a fallu à Milton plus de force d'eſprit, plus de feu, plus de fécondité d'imagination, pour ſoutenir dignement le premier poëme, que pour conduire le ſecond heureuſement. Il reconnoît que dans le *Paradis perdu* il ya plus de traits frappans que dans le *Paradis reconquis.* Mais il croit, que puiſque Milton a donné la préférence à celui ci, il faut qu'il ait eu un motif raiſonnable, capable de déterminer ſon ſuffrage.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» Peut-être, dit-il, goûtoit-il moins » alors cette eſpece de merveilleux ou- » tré que la belle nature & le bon ſens » déſavoüent, & qui loin de ſurpren- » dre agréablement la raiſon, la jette » dans un étonnement d'autant plus » révoltant pour elle, qu'elle n'y voit » nulle vraiſemblance .... peut-être » l'Homere Anglois avoit-il reconnu » qu'en ſuivant de trop près ſon mo- » déle (dont il s'eſt pourtant encore » plus éloigné qu'il ne l'a ſuivi,) il » s'étoit fait illuſion à lui-même; que » ſi le Poëte Grec avoit été comme » forcé de préſenter les Dieux qu'il met » ſur la ſcene, ſous les idées reçuës » dans la gentilité, pour tirer avanta-

ge de la perſuaſion publique, il ne « convenoit pas à un Poëte Chrétien « de préſenter des Anges ſous des idées « Payennes dans une poëſie ſainte... « & que tant d'imaginations extrava- « gantes répanduës dans un poëme ſa- « cré ſont des parties hétérogenes qui « le défigurent, & n'annoncent pas un « Poëte judicieux. «

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

L'épopée du Paradis reconquis « n'annonçoit pas tant de fracas. Les « combats que Satan livre au Meſſie « dans le Déſert, ſont des combats « de ruſe & de fineſſe, la violence n'y « entre pour rien. L'imagination n'y « laiſſe pas néanmoins d'y joüer ſon rô- « le; mais plus ſobre & plus ſoumiſe « que dans le *Paradis perdu*, elle n'agit « que ſous la direction de la raiſon; & « Milton parfaitement maître de ſa « matiere, l'eſt auſſi de lui-même: de- « là vient qu'il eſt toujours ſenſé: les « beautés qu'il répand ſur ſon ſujet « n'ont rien que de naturel, & les épi- « ſodes qu'il y aſſortit ne s'écartent ja- « mais du vraiſemblable. En un mot le « *Paradis reconquis* dans ſa ſimplicité a « ſes graces & ſon ſublime: il eſt varié « dans ſon uniformité, & la Religion « y eſt beaucoup mieux ſervie que dans «

» le Paradis perdu » où elle eſt ſouvent bleſſée dans des points eſſentiels, comme le pere de Mareuil le fait voir dans la ſuite de ſa préface.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Le Paradis reconquis a cependant auſſi des défauts, & de grands défauts, ſelon l'Auteur des ſix lettres ſur les deux poëmes de Milton. Le premier défaut qui frappe un lecteur attentif, c'eſt le peu de rapport qu'il y a entre le titre du poëme & le ſujet. Le titre m'annonce la conquête du Paradis, & je ne trouve dans les quatre chants que les tentations de Jeſus-Chriſt au Déſert; pas un trait qui me retrace le Paradis reconquis. On ne pouvoit exiger une vive deſcription de l'action même par laquelle le genre humain rentre en poſſeſſion de ſes droits ſurnaturels. Mais il falloit au moins que Milton mît dans ſon poëme, de la liaiſon entre les tentations de Jeſus-Chriſt au Déſert & la conquête du Paradis: il falloit faire dépendre cette conquête de la victoire que Jeſus-Chriſt remporteroit ſur le Démon qui le tente; & cette liaiſon, cette dépendance, on les cherche en vain dans le poëme Anglois. C'eſt un poëme ſur les tentations de Jeſus-Chriſt dans le Déſert;

Lettre 6.

ce

ce n'eſt point la conquête du Paradis que le Poëte chante.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Un ſecond défaut, c'eſt que ce poëme n'a point ce que l'on exige pour un poëme Epique, que l'action ſoit eſſentiellement grande, non-ſeulement de cette eſpece de grandeur dont la vertu eſt la meſure, mais encore de celle qui frappe les ſens & l'imagination; qu'elle ſoit un de ces événemens importans qui décident du ſort des Etats, comme dans l'Enéïde, dans l'Iliade, dans l'Odyſſée, dans la Jéruſalem délivrée, & même dans la Henriade. Tout ſe réduit dans le Paradis reconquis à voir la ſageſſe profonde de l'homme-Dieu rendre inutiles trois ou quatre ſupercheries de l'eſprit malin.

L'Epopée demande un ſujet brillant de ſon propre fond, qui fourniſſe naturellement au Poëte des traits propres à ébloüir un lecteur. Mais ce brillant naturel, & qui naît du fond même du ſujet, comment le trouver dans un entretien où les deux perſonnages qui parlent, ſont uniquement occupés, l'un à faire de ſéduiſans diſcours, l'autre à les réfuter. Satan parle, Jeſus-Chriſt répond, voilà tout le poëme. Il eſt vrai que Milton pour corriger cette ſtérilité,

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

enchâsse dans son ouvrage tout ce qu'il peut d'événemens étrangers; mais on sent que ces beautés sont des graces empruntées.

D'un autre côté, la fable de ce poëme n'est pas plus épique que l'action: elle n'a ni fiction, ni nœud, ni incident, ni variété. Les quatre chants ne sont qu'un récit simplement historique, une espece de paraphrase de ce que l'Evangile nous apprend sur les tentations de Jesus-Christ. Les faits, leurs circonstances, leur arrangement, sont les mêmes dans le poëme que dans l'histoire. De-là cette monotonie de faits répandue depuis le commencement du poëme jusqu'à la fin, ce qui est encore très opposé à la nature du poëme Epique.

A ces défauts près, continue le Critique, les événemens que renferme le poëme de Milton sont dans la plus exacte vraisemblance, eu égard aux personnages que le Poëte introduit sur la scene. L'enchaînement en est simple, mais naturel: les dialogues sont vifs, variés, soutenus, malgré la longueur qui s'y fait quelquefois sentir. Le langage répond aux caracteres; & ceux-ci sont bien pris, uniformes & conser-

vés exactement. On y trouve beaucoup d'images, toujours vives, variées, gracieuſes, juſtes, grandes même, & ébloüiſſantes en quelques endroits. L'expreſſion eſt noble & énergique ſans tomber dans l'enflure & dans le phœbus reprochés au premier poëme.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Le pere de Mareuil s'eſt efforcé de ne point affoiblir dans ſa traduction du Paradis reconquis les beautés de l'original, & il n'en a point ajouté. Il s'eſt contenté de rendre Milton avec autant d'élégance, de fidélité & de pureté de langage, qu'il lui a été poſſible. Il a mis à la tête de chaque chant de longs argumens; & pour éclaircir le texte, ou du moins pour en faciliter l'intelligence au commun des lecteurs, il a ajouté quelques notes, preſque toutes d'Hiſtoire & de Géographie.

Il a enrichi ſa traduction de celle de quatre petites piéces du même Poëte, ſavoir, de ſon *Lycidas*, qui eſt un Idylle ſur la mort d'un homme de lettres, ami particulier de Milton, lequel s'étoit malheureuſement noyé en paſſant de Cheſter en Irlande: ſon *Allegro*, où l'Auteur fait en paſſant l'éloge de quelques Poëtes Anglois, tels que Jonhſon & Shakeſpear: ſon *Il pen-*

fiero, où Milton chante les plaisirs de la solitude; & enfin son Cantique sur la naissance du fils de Dieu. L'Ecrivain à qui nous devons la vie de Milton, dit que ces quatres piéces sont d'une si grande beauté, qu'elles auroient suffi pour immortaliser le nom du Poëte, quand même il n'auroit point laissé d'autres preuves de son génie. Elles sont en effet pleines d'esprit, & d'un goût délicat; & l'on apperçoit ces qualités dans la traduction.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Deux Auteurs modernes ont imité en vers François quelques endroits du premier poëme de Milton, l'Abbé Nadal, dont j'ai déja eu occasion de vous parler, & M. Tanevot, encore vivant, de qui nous avons un volume de poësies Françoises. L'Abbé Nadal a imité, mais d'assez loin, la description que fait Milton du Paradis Terrestre. Vous trouverez cette description dans le tome second des Œuvres diverses de cet Abbé qui est mort vétéran de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres. M. Tanevot a voulu remplir le premier projet que Milton avoit eu de composer une tragédie de la tentation de nos premiers peres & de leur chûte. Le Poëte Anglois fut assez sage pour

s'arrêter au ſecond acte ; le Poëte François a ſenti, comme il y a lieu de le croire, les mêmes difficultés qui avoient fait changer de deſſein à Milton ; mais il n'a point voulu reculer, & ſans doute qu'il a eu ſes raiſons. Peut-être a-t'il cru que l'exécution d'un projet dont il avouë la bizarrerie, & qu'il convient devoir étonner, lui feroit honneur par la ſingularité même de l'entrepriſe. J'ai trouvé de belles penſées dans cette piéce, de bonnes moralités, aſſez ſouvent de beaux vers, & le tout n'ennuie pas moins. Cette tragédie imprimée en 1742. eſt dédiée à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe par une Epître en vers où l'Auteur fait entr'autres ce compliment à cette Compagnie dont il n'eſt point encore membre :

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Des feux que vous lancez l'éclatante lumiere
Vint, dès mes premiers ans, deſſiller ma paupiere.
Votre aſpect enflamma mon eſprit & mon cœur.
Je feuilletai ſans ceſſe, & lûs avec ardeur
Ces ouvrages vantés du Midi juſqu'à l'Ourſe.
J'y contemplai le vrai, je le vis dans ſa ſource, &c.

Dans ſa préface il fait l'éloge de la poëſie, & il eſt loüable de montrer qu'elle ne devroit être conſacrée qu'à la Reli-

gion. Il prétend que ſa tragédie, loin de s'en éloigner, y ſert : je le ſouhaite. Milton lui a donné, dit il, la penſée de la faire ; d'autres diront peut-être que le bon goût & l'exemple même du Poëte Anglois, auroient dû l'en détourner.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Depuis le Paradis perdu & le Paradis reconquis de Milton, les Anglois ont eu quelques autres poëmes qu'ils honorent du titre de poëmes Epiques : mais je ne connois que le *Léonidas* de M. Glover qui ait été mis en notre langue. L'action de Léonidas, Roi de Sparte, qui à la tête de trois cens Lacédémoniens diſputa à Xercès, Roi des Perſes, le paſſage des Thermopyles, fit l'admiration de ſon tems, & paſſe encore pour un des plus beaux monumens du tendre amour que l'on doit à ſa patrie. A l'aide de quelques fictions, cette action héroïque a fourni le ſujet du poëme dont je vous parle. Il parut à Londres en 1737.

T. 9. art. IV. Les Auteurs de la *Bibliothéque Britannique* en parlerent auſſi-tôt comme d'une piéce *excellente*, qui pour *la diſpoſition, les charmes de la verſification, la juſteſſe, la force & la majeſté des expreſſions, ne le cede à aucune qui ait été*

Bibl. raiſ. t. 25. part. 1. art. X.

écrite en Anglois *en vers non rimés*, & qui l'emporte même ſur Milton *pour la clarté & l'égalité du ſtyle*. Ils marquerent que cet ouvrage avoit cauſé d'autant plus de ſurpriſe, que l'Auteur étoit un jeune homme de vingt-trois ans, engagé dans le commerce, & que c'étoit ſon coup d'eſſai. Pour juſtifier de ſi grands éloges, ils donnerent l'analyſe du poëme avec la traduction de divers endroits choiſis de cet ouvrage : & leur but, comme ils le diſent expreſſément, étoit de donner par-là une idée du *jugement qui regne dans l'ordonnance du ſujet*, de même que *dans les penſées ſublimes & nouvelles qui brillent partout* dans ce poëme.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Mais ces loüanges ſont encore fort inférieures à celles que M. Pemberton, Anglois, homme d'eſprit, Savant & Philoſophe, a cru devoir donner à ce poëme dans ſes *Obſervations ſur la poëſie, & particuliérement ſur la poëſie Epique, faite à l'occaſion du* même poëme, & imprimées en Anglois à Londres en 1738. Vous pouvez voir un extrait de ces obſervations dans la *Bibliothéque raiſonnée des ouvrages des Savans de l'Europe*, tome xxv.

En France, on n'a pas refuſé au mê-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

me poëme les éloges qu'il mérite, mais on ne lui a pas accodé le titre & la qualité de poëme. M. Prevoſt qui en a donné une analyſe exacte, & la traduction de divers endroits dans ſon *Pour & contre*, en parle ainſi. » On n'y voit, dit-il, » qu'une hiſtoire ſimple & unie de l'en- » trepriſe des Perſes & de la réſiſtance » des Grecs. Il eſt loüable dans l'Au- » teur d'avoir voulu inſpirer à ſes con- » citoyens par la force de l'exemple, » ce zéle pour la patrie qui diſtingua » longtems les anciens Grecs. Il eſt » loüable encore de s'être attaché ſi fi- » délement à la vérité de l'hiſtoire, » qu'à la réſerve de l'épiſode d'Aria- » ne, il paroît ne s'être écarté nulle » part du récit d'Hérodote, de Pau- » ſanias & de Plutarque. Mais de quel » droit, ajoute M. l'Abbé Prevoſt, » donner le nom de poëme Epique à » ce qui ne peut paſſer que pour une » relation en vers? Comment conce- » voir que les Anglois le comparent » aux poëmes d'Homere & de Virgile, » lorſqu'on n'y apperçoit rien de ce qui » fait le mérite particulier de ces deux » modéles? »

Tome 13.

L'anonyme qui a revu la traduction en proſe de ce poëme imprimée dès

1737. en Hollande, & réimprimée la même année à Paris, porte à peu près du poëme le même jugement que l'Auteur du Pour & contre. Il convient de ce qu'il a de beau, & n'en dissimule pas les défauts. « Ce n'est point, dit-« il, un poëme Epique, quoiqu'il en « ait la forme, & qu'il ne roule que « sur une action & une moralité. C'est « donc un poëme d'un genre nouveau, « dont l'ordonnance m'a paru fort bel-« le, & qui offre des exemples illus-« tres d'héroïsme vertueux, politique « & guerrier, dans une grande variété « d'ornemens, d'images & de senti-« mens. »

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Le même dit encore que les caracteres de ce poëme sont, en général, assez variés. Celui de Léonidas lui paroît très-beau. C'est un Chef habile, animé de l'amour de la patrie, vertueux, plein de valeur, mari tendre, & ami sensible; les sentimens de son cœur égalent son courage. Mais le Poëte, ajoute-t'on, le plonge quelquefois dans la mélancolie d'un Anglois rêvant sur les bords de la Tamise.

Vers 1736. M. Hildebrand Jacob, qui étoit déja connu avantageusement par plusieurs ouvrages de poësie & de

littérature, donna les cinq premiers livres d'un poëme Anglois intitulé *Brutus*. Le ſujet eſt l'établiſſement des Troyens dans l'Iſle d'Albion ſous la conduite de Brutus, fils de Silvius qui étoit fils d'Aſcagne fils d'Enée. Ce poëme eſt un ouvrage plein de merveilleux. Nous n'en avons point de traduction en notre langue. Mais M. l'Abbé Prevoſt en a donné un précis, & en a traduit la narration que Brutus fait de ſes avantures à Corinée & aux Seigneurs de ſa Cour. La force & le feu, dit le Traducteur, ne manquent nulle part à la poëſie de M. Jacob; le tour en eſt mâle & varié; l'harmonie d'autant plus riche & plus naturelle, que n'étant point ſoutenuë par le ſecours de la rime, elle ne doit ce qu'elle eſt qu'à la grandeur des choſes, & à la beauté des expreſſions. Mais M. Prevoſt croit que l'invention manque un peu au Poëte, & il en donne des exemples, en traduiſant encore quelques autres endroits de ce poëme.

TRADUCTIONS DE POETES ANGLOIS.

Pour & contre, t. 9 n°. 129.

CHAPITRE XVI.

Suite des Traductions des Poëtes Anglois.

Traductions de Monsieur Pope.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS. Volt. lettr. philosop. et mélang. &c. ch. 25.

ON lit plus, surtout en France, les ouvrages de M. Pope que les poëmes de Milton & de Glover. Au jugement d'un grand Poëte qui paroît avoir examiné avec soin les ouvrages des uns & des autres dans leur langue originale, Pope est le Poëte le plus élégant, le plus correct & le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre dont il fait encore l'ornement & la gloire. « Il a « réduit les sifflemens aigres de la trom- « pette Angloise aux sons doux de la « flutte. On peut le traduire, parce « qu'il est extrêmement clair, & que « ses sujets, pour la plûpart, sont gé- « néraux & du ressort de toutes les na- « tions. »

Disciple de Walsh qu'il appelle *le Juge favori des doctes Sœurs*, si ses ouvrages lui ont acquis une réputation qui est allé plus loin que celle de son

maître, on ne le trouve pas moins eſtimable par les qualités de ſon eſprit & de ſon cœur. J'en juge par ce portrait de lui-même qu'il nous a tracé de ſa propre main à la fin de ſon Eſſai ſur la critique, où après avoir témoigné ſa reconnoiſſance à Walsh, il ajoute :

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Eſſ. ſur la crit. ch. IV. de la trad. de M. du Reſn.

Jeune, conduit par vous dans le ſacré vallon,
Votre eſprit lumineux me tint lieu d'Apollon :
Mais ſéparé de vous, ſans ardeur, ſans reſſources,
Je ne hazarde plus que de légeres courſes,
Content ſi dans ces vers négligés & ſans fard,
Aux Poëtes naiſſans je développe l'art,
Si des plus grands Auteurs reglant la confiance,
Par d'utiles conſeils j'affermis la ſcience.
La ſatyre me trouve inſenſible à ſes traits,
La gloire n'a pour moi que de foibles attraits :
Je louë avec plaiſir, reprens avec courage,
Et fais grace à l'Auteur, mais jamais à l'ouvrage.
Eloigné de médire, autant que de flater,
Entre ces deux excès je me ſçais arrêter ;
Et loin de m'aveugler ſur mes propres caprices,
J'oſe juſque ſur moi faire la guerre aux vices.

Feu M. Pérelle, Conſeiller au grand Conſeil, & M. l'Abbé des Fontaines nous avoient déja fait connoître M. Pope, l'un par la traduction de la premiere partie de la préface que ce Poëte

a miſe au-devant de ſa verſion d'Homere, l'autre par celle de ſon Eſſai ſur la vie & les écrits du Poëte Grec. Mais il étoit utile de nous montrer M. Pope comme Poëte lui-même, & tel a été le but de ceux qui ont traduit en notre langue ſes Eſſais ſur la critique & ſur l'homme, ſes Epîtres morales ſur le caractere des hommes, ſur celui des femmes, & ſur l'uſage des richeſſes, & le petit poëme de la boucle de cheveux.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

L'Eſſai ſur la critique par ſon titre même annonce le but de l'Auteur. « C'eſt un poëme didactique, rempli « de préceptes & de regles, où les ob- « ſervations ſe ſuivent, comme dans « l'art poëtique d'Horace, ſans cette « régularité méthodique qu'on eût exi- « gée d'un Ecrivain en proſe. Il y en a « quelques-unes qui ne ſont point com- « munes, mais elles ſont expoſées d'u- « ne maniere ſi claire & ſi aiſée que le « lecteur ne ſçauroit s'y refuſer. Quant « à celles qui ſont plus connuës & qui « ſont généralement reçuës, elles ſont « placées dans un ſi beau jour, & illuſ- « trées par des alluſions ſi propres, « qu'elles retrouvent en elles-mêmes « toutes les graces de la nouveauté, & «

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» que le lecteur qui les connoiſſoit dé-
» ja ſe trouve convaincu de plus en
» plus de leur vérité & de leur ſolidi-
» té. » Tel eſt le jugement qu'a porté de cet ouvrage M. Addiſſon, nom reſpectable à tout homme de lettres en Angleterre ; homme univerſellement regardé comme un Ecrivain du premier ordre. Et ce jugement a été confirmé par l'approbation des hommes les plus illuſtres de l'Angleterre, où l'Eſſai ſur la critique, quoiqu'un des premiers fruits de la jeuneſſe de M. Pope, n'a été critiqué que par des hommes obſcurs & mépriſés.

Préf. de la trad. de M. Silh.

Ce poëme a eu à peu près le même ſort en France ; les Critiques les plus judicieux l'ont comblé de loüanges. Il eſt vrai qu'on a eû raiſon de ne point l'égaler, comme en Angleterre, à l'art poëtique de M. Deſpréaux ; mais on n'a pas fait difficulté d'y reconnoître un ouvrier habile qui ſçait bien choiſir ſes matériaux, quoiqu'il ſemble ignorer encore l'art de les bien diſpoſer pour en faire un tout *exactement* ſuivi & régulier.

Je dis exactement : car cet eſſai n'eſt point abſolument deſtitué d'ordre & de liaiſon, & il ne me paroît pas vrai

que *l'on n'y trouve aucune analogie dans les penſées*, comme l'a décidé l'Auteur du *Nouvelliſte du Parnaſſe*. Il me ſemble qu'avec un peu de réflexion l'on apperçoit du moins le but de ce poëme, & la marche de l'Auteur pour y arriver. Son but eſt de donner des regles pour juger du mérite des ouvrages d'eſprit.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS. T. 1. p. 54.

Preſque tous les lecteurs s'érigent en Critiques, mais il y en a peu dont la critique ſoit juſte. C'eſt ce que M. Pope explique dès le commencement de ſon poëme. Après ce préambule, viennent les regles pour la critique, & pour la compoſition des ouvrages d'eſprit, qui rempliſſent les trois premiers livres. Le quatriéme contient une hiſtoire de la critique & le caractere des Auteurs qui en ont donné des préceptes.

Du Reſn. diſc. prélim. ſur l'Eſſai de Pope.

Nous avons de cet ouvrage deux traductions en vers, & une en proſe. Des deux qui ſont en vers, la premiere n'eſt qu'une imitation, même aſſez imparfaite. Elle fut imprimée en 1717. à Amſterdam & à Londres : ces deux éditions ſont in-4°. Dans celle d'Amſterdam, le poëme eſt diviſé en cinq chants ; il n'y en a qu'un dans l'édition

de Londres, & il eſt plus court. Du reſte, c'eſt toujours la même choſe, même vûë, même goût, même ſtyle, même verſification, également peu élégante, & ſouvent aſſez plate. L'édition de Londres donne cette imitation à J. Delage : on a cru que c'étoit le ſieur de la Pilloniere, connu par ſes avantures. L'on a ſçu depuis que le véritable Auteur étoit feu M. Robeton, Secrétaire du Roi d'Angleterre George premier.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Ce Traducteur s'eſt tellement approprié les penſées de ſon original, il les a tellement habillées à la Françoiſe, ou plutôt à ſes idées particulieres, qu'on a peine à reconnoître celles de M. Pope. Il eſt même étonnant qu'avec des matériaux ſi excellens, il n'ait rien fait de plus juſte ni de plus achevé. Il a tous les défauts qu'un François accoutumé à l'ordre méthodique, trouveroit dans l'original Anglois, & il en a rarement les beautés.

La ſeconde traduction, loin d'affoiblir l'ouvrage de M. Pope, l'embellit. Elle eſt auſſi différente de l'imitation de Robeton, que celle-ci l'eſt de l'Eſſai du Poëte Anglois. Il eſt heureux pour ce dernier d'avoir eu un Traducteur

tel que M. l'Abbé du Reſnel qui joint à une grande connoiſſance de la langue Angloiſe un goût sûr, une grande pureté de ſtyle, & le talent des vers. Ceux qui ſavent la langue de M. Pope reconnoîtront facilement que ſon Traducteur l'a fait raiſonner avec plus d'ordre & de méthode, & à peu près avec autant de préciſion que l'on en trouve dans ſon poëme. C'eſt cet ordre ſurtout, c'eſt cette méthode que le François deſiroit. M. Pope ne s'y étant pas aſtraint, on voyoit moins la liaiſon de ſes préceptes, la juſteſſe de ſes regles, & l'accord de ſes raiſonnemens avec leurs conſéquences. Pour remédier à ce défaut, l'habile Traducteur a cru devoir diviſer le poëme en chants, rapprocher des idées un peu trop éloignées, & recoudre certains morceaux qui paroiſſoient détachés de leur tout. Avec tout cela il convient que pour y mettre toute la méthode que nous voulons trouver dans tout ouvrage fait pour inſtruire, il auroit fallu renoncer à la qualité de Traducteur, & refondre tout le poëme.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

La verſification eſt un ornement de plus qu'il a donné à ſa traduction, mais un ornement dont il a cru ne pouvoir

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

se dispenser, pour approcher de plus près de la concision de la langue Angloise. La poësie dont le tour est plus pressé, plus indépendant des liaisons, & moins asservi aux contraintes de la construction, lui a paru seule capable de répondre en quelque façon à cette brièveté. La sienne est noble, ingénieuse & élégante. Elle est tantôt gracieuse, tantôt austere, & quelquefois sublime, suivant les différens tons que la matiere demande.

Pour rendre cette traduction plus utile, surtout aux jeunes gens qui veulent se former le goût, & orner leur esprit de principes solides & féconds, qui puissent les mettre en état de juger, non-seulement de la poësie, mais encore de ce que l'on renferme dans la classe des beaux arts, M. du Resnel a tâché dans des remarques particulieres, de développer certaines pensées de son Auteur, soit par ses propres réflexions, soit en rapportant celles des meilleurs Ecrivains anciens & modernes. C'est une espece de commentaire où le goût préside, & qui plaît même à ceux qui n'en auroient aucun besoin. On n'aime pas moins ses remarques historiques & critiques, de même que les endroits

que M. Pope a imité des autres.

Cette traduction eſt précédée d'un diſcours où M. du Reſnel prenant occaſion du motif qui l'a engagé à faire des changemens à l'original, donne un précis de ce qu'on dit ordinairement ſur la différence du goût des Anglois d'avec celui des François dans les ouvrages d'eſprit. Il y a dans ce diſcours un fond de raiſon admirable. Le ſtyle en eſt ſoutenu : on n'y voit point de faux brillant, ni rien qui ſe reſſente de ce mauvais goût que des Ecrivains peut-être trop accrédités, ſemblent vouloir introduire. On n'a reproché à ce diſcours que quelques écarts, ingénieux, il eſt vrai, mais qui n'en ſont pas moins des écarts, & que l'on trouve trop fréquens.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Ces deux vers du quatriéme chant de M. Pope, ſelon la traduction de M. du Reſnel,

Où trouver un cenſeur dont le juſte ſuffrage
Soit un garant certain du prix de votre ouvrage,

ont donné lieu à une diſſertation où l'Auteur examine les qualités que doit avoir un vrai cenſeur, les avantages qu'on peut en retirer lorſqu'on le conſulte, pourquoi il eſt ſi difficile de trouver un tel cenſeur. Il m'a paru qu'il y avoit dans

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

cette dissertation des réflexions fort judicieuses, mais qui n'ont rien de neuf, & qu'on ne fasse soi-même pour peu que l'on réfléchisse. Cet écrit est adressé à Messieurs Boyer, freres, envoyé d'Aix le 4. Juillet 1742. & imprimé dans le Mercure de France au tome premier du mois de Décembre de la même année, avec une lettre préliminaire signée C.

Il y a eu une troisiéme traduction en vers de l'Essai sur la critique, par le Général Hamilton ; mais elle n'a jamais été imprimée, & malheureusement on en croit le manuscrit perdu. On doit regretter une traduction faite par l'Auteur des Mémoires du Comte de Grammont.

M. du Resnel a tâché de rendre les graces de la poësie, M. Silhoüete qui a traduit le même ouvrage en prose, ne s'est appliqué qu'à en bien rendre le sens. Je laisse, dit-il, à ceux qui ont mis en vers l'ouvrage de M. Pope, le soin de faire connoître l'habileté de l'ouvrier ; je leur céde, & même avec plaisir, la gloire de l'élégance. Si ma traduction a quelque mérite, ce sera celui d'être plus exacte, plus concise & nerveuse. Pénétré des graces qu'il a ap-

perçuës dans l'original, graces, ſelon lui, *éminentes & ſupérieures*; touché des beautés de ſtyle qu'il prétend que la poëſie même n'atteindroit pas en aucune autre langue que l'Angloiſe, tout ce qu'il a voulu, c'eſt de faire entendre ſon original; c'eſt de faire connoître, autant qu'il lui a été poſſible, *la ſubſtance de l'étoffe*: & plutôt que d'altérer le ſens, il convient qu'il a mieux aimé *bruſquer* la langue. Ce qu'il eſt aiſé d'appercevoir en comparant les deux traductions, c'eſt que ſans le ſecours de la poëſie, M. Silhoüete a réüſſi à être concis & ſerré, que l'on ſent d'avantage chez lui le tour & le génie Anglois, qu'il a plus l'air d'un Traducteur littéral: auſſi ceux qui ſont verſés dans la langue Angloiſe ont-ils dit que la verſion en proſe eſt en quelque ſorte un original par rapport à celle qui eſt en vers, & qu'elle peut en tenir lieu pour ceux qui ignorent la langue Angloiſe.

TRADUCTIONS DE POETES ANGLOIS.

La traduction de M. Silhoüete fut d'abord imprimée à Paris en 1736. L'Auteur en a donné depuis trois autres éditions, l'une à Londres en 1737. la ſeconde dans la même ville en 1741. & la derniere à la Haye en 1742. in-

12. avec quelques autres piéces dont je vous dirai un mot. M. Silhoüete a augmenté ces trois éditions d'un diſcours préliminaire ſur le goût des traductions, qui n'eſt preſque qu'un abrégé de la belle préface de feu M. de Tourreil ſur ſes traductions de Démoſthene. Dans les deux éditions de Londres, M. Silhoüete avoit joint à ce diſcours une courte réponſe à la cenſure que l'Auteur des obſervations ſur les Ecrits modernes avoit faite de l'Eſſai ſur la critique. Cette réponſe eſt ſupprimée dans l'édition de la Haye 1742. » En reliſant l'attaque de l'Obſervateur, ma réponſe & ſa réplique, » dit M. Silhoüete, il m'a ſemblé que » toute cette controverſe ſe terminoit » de la part du Cenſeur, à ſoutenir » que cet eſſai ne valoit rien; & de » la mienne, à ſoutenir que ce jugement dogmatique & deſtitué de preuves, étoit oppoſé à celui de pluſieurs » perſonnes des plus reſpectables dans » la République des lettres, dont la » réputation eſt au-deſſus des traits de » ſa ſatyre, & dont on ne peut mettre » le goût en compromis avec le ſien, » ſans leur faire une injuſtice & même » un affront. » D'où il conclut que

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Avert. de l'édit. de 1742

n'eſpérant point de faire changer de ſentiment au Cenſeur, il aime mieux prendre le parti de s'en conſoler avec ce grand nombre d'apologiſtes de l'écrit de M. Pope, que de continuer contre un ſeul Critique une attaque inutile; La défenſe étoit néanmoins légitime, mais on auroit ſouhaité que M. Silhoüete en eût ſupprimé ces injures & ces vivacités qui font trop appercevoir le reſſentiment d'un Auteur qui ſe croit offenſé.

Si M. Pope a eu pour but principal dans l'Eſſai ſur la critique de donner des principes & des regles propres à former le goût, ceux qui ont traduit ſon Eſſai ſur l'homme, prétendent nous offrir encore de plus grands avantages dans celui-ci; ils le croient capable de former le cœur. Dans le premier, dit M. du Reſnel, on apprendra à connoître la portée de ſon génie, à ſaiſir les différences preſque infinies qui ſe trouvent entre les eſprits, les cauſes de nos erreurs & de nos faux jugemens; les ſources où il faut puiſer pour ſe former le goût; en quoi conſiſte la véritable beauté des ouvrages d'eſprit. On trouvera dans l'Eſſai ſur l'homme un court expoſé de ce que la Métaphyſi-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

que a de plus certain pour nous conduire à la connoiſſance de nous-mêmes, & de ce que la Morale a de plus néceſſaire pour nous porter à la pratique de nos devoirs par rapport à Dieu, & par rapport à nous-mêmes. Ainſi l'Eſſai ſur la critique renferme, ſelon M. l'Abbé du Reſnel, *les Principes du goût*, & l'Eſſai ſur l'homme, *les Principes de la Morale*: l'un forme l'eſprit, l'autre le cœur. C'eſt du moins cette double vûë que M. du Reſnel a euë en traduiſant ces deux poëmes en vers François, malgré les dégoûts d'un ſemblable travail.

L'Eſſai ſur l'homme contient quatre Epîtres adreſſées à Milord Henri de S. Jean, Comte de Bolingbroke, Miniſtre & Secrétaire d'Etat ſous la Reine Anne. La premiere Epître eſt de la nature & de l'état de l'homme par rapport à cet Univers: la ſeconde, de la nature & de l'état de l'homme par rapport à lui-même, conſidéré comme individu: la troiſiéme conſidere la nature & l'état de l'homme par rapport à la ſociété: & la quatriéme par rapport au bonheur. Remplies de vérités abſtraites & de raiſonnemens Métaphyſiques, les Anglois croyoient que ces quatre lettres

ne pouvoient être traduites, ou du moins que quelque traduction que l'on en fît, elle seroit toujours fort inférieure à l'original.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS

Messieurs Silhoüete, du Resnel & de Seré convenoient de la seconde proposition : mais persuadés que ces traductions avoient néanmoins leur utilité pour faire connoître le goût & le caractere de ces sortes d'ouvrages, & que d'ailleurs l'Essai sur l'homme méritoit d'être connu des François, ils ont cru pouvoir tenter l'entreprise, & ils y ont assez bien réüssi pour n'être pas absolument désapprouvés des Anglois mêmes.

La traduction de M. Silhoüete est de 1736. Elle est en prose, & a été réimprimée autant de fois que celle de l'Essai sur la critique. La traduction de M. du Resnel est en vers, & parut en 1737. jointe à celle de l'Essai sur la critique que l'on réimprima alors. Ces deux traductions de l'Essai sur l'homme ont des différences considérables. Dans l'une & dans l'aure on a de la peine en plusieurs endroits à suivre le fil du raisonnement : d'autres ne présentent qu'un sens vague & confus, ce qui vient de cette Métaphysique subtile qui

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

fait le fonds de l'original. Mais M. Silhoüete paroît encore plus obſcur, parce qu'il a voulu être trop littéral; au lieu que M. du Reſnel s'eſt prêté davantage au génie de notre langue & au goût de notre nation. L'un n'a voulu qu'exprimer les penſées de M. Pope, ſans ſe mettre trop en peine ſi elles ſeroient intelligibles à ceux qui ne ſont pas familiariſés avec la philoſophie Angloiſe; l'autre a eu pour but d'inſtruire les François, & par conſéquent d'en être facilement entendu. L'un auſſi concis que l'original, manque de clarté en s'exprimant dans une langue qui n'admet pas une ſi grande préciſion; l'autre a tâché de donner aux penſées de ſon Auteur un jour ſuffiſant pour être apperçuës. Et pour ne dire que ce que j'ai ſenti moi-même, j'ai trouvé plus de ſatisfaction en liſant la traduction en vers qu'en liſant celle qui eſt en proſe, quoique j'aie apporté la même application à l'une & à l'autre, parce que la beauté & l'élégance des vers dans l'une, & la lumiere répanduë ſur le ſyſtême de l'Auteur m'ont plus frappé, & que la préciſion de l'autre m'a paru trop ſéche & trop peu faite pour être entenduë. C'eſt

aux Anglois à nous dire dans lequel des deux ils reconnoiſſent davantage M. Pope.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Laiſſons les décider auſſi ſur le mérite de la traduction de M. le Marquis de Séré qui parut en 1739. Elle eſt en vers, comme celle de M. l'Abbé du Reſnel, & l'Auteur auroit pû la publier dès 1736. Mais par déférence pour M. du Reſnel, il jugea à propos d'en rétarder l'impreſſion. « Le grand « ſuccès, dit-il, qu'avoit la traduction « de cet Abbé de l'Eſſai ſur la critique, « aſſorti à un nouvel ouvrage du mê- « me Auteur, méritoit bien qu'on lui « cédât le pas: & ce n'eſt qu'après que « ſon édition a rempli tout ſon ſort, « & reçu les applaudiſſemens qu'elle « mérite, qu'on expoſe au public cette « traduction. » M. de Séré étoit perſuadé qu'elle paroîtroit plus littérale à ceux qui entendent l'Anglois, ſans cependant avoir la préſomtion de croire qu'elle repréſentât entiérement l'ouvrage de M. Pope. Il avouë qu'il n'a pas été poſſible d'imiter l'original dans toute ſa préciſion: c'eſt, dit-il, un privilege ſingulier à la langue Angloiſe, dont il eſt mal-aiſé d'approcher. Il ajoute: « le « poëme Anglois contient à peine dou- «

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» ze cens vers ; M. du Reſnel en a em-
» ployé deux mille dans ſa traduction ;
» & celle-ci va à près de dix-huit cens,
» quelque attention que l'on ait euë
» pour ſe reſtraindre. »

Ces trois Traducteurs de l'ouvrage de M. Pope ne ſe ſont point conduits comme les Traducteurs ordinaires qui ne trouvent point de défauts dans les ouvrages qu'ils mettent en une autre langue. Ils ont bien ſenti que l'Eſſai ſur l'homme contenoit un ſyſtême qui avoit, au moins en apparence, quelque choſe de dur, & même de contraire aux idées que la Religion nous donne ; & ils ont eſſayé de précautionner les lecteurs contre les inductions que ceux-ci pouvoient en tirer. M. de Silhoüete nous dit, qu'il ne faut pas prendre à la lettre, ni interpréter rigoureuſement des fictions, des ſaillies, des efforts poëtiques ; & qu'un Poëte Anglois n'eſt pas un Théologien correct & compaſſé.

M. du Reſnel donne le même avis, de ſe ſouvenir que M. Pope écrit en Philoſophe, & non en Théologien, & il avoüe que dans ſa traduction il a été obligé de faire pluſieurs changemens aſſez conſidérables, à cauſe de la di-

verſité qui ſe trouve entre la façon des Anglois de concevoir les choſes, & la nôtre. M. de Séré prend un autre tour pour arrêter les mauvaiſes impreſſions que la lecture de M. Pope pourroit faire ſur l'eſprit de ſes lecteurs, c'eſt de rendre ceux-ci principalement attentifs aux divers endroits de l'Eſſai ſur l'homme qui paroiſſent établir plus évidemment la puiſſance du Créateur, la grace du Rédempteur, la liberté de l'homme, la révélation, la foi, l'eſpérance d'un bonheur futur, l'amour de Dieu & celui du prochain. Le Traducteur a raiſon de croire que ſi l'on trouve dans l'écrit de M. Pope ces grands principes, ces vérités fondamentales de la Religion, il n'y a pas lieu de penſer que le Poëte ait voulu inſinuer des erreurs contraires à la foi & à la morale Chrétienne. Mais ne pourroit-on pas douter que ces principes ſoient auſſi évidemment dans l'Eſſai ſur l'homme que M. de Séré le prétend, puiſque tant de perſonnes éclairées ont cru même en voir de contraires?

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Ce qu'on ne peut ſe diſſimuler, c'eſt que dès que la traduction de Monſieur Silhoüete parut, l'ouvrage ſouleva quantité de lecteurs. « Ce culte que M. «

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» Pope prêche avec tant de zéle, n'eſt-
» il point, dit-on deſlors, trop vague,
» trop général, trop arbitraire? La
» raiſon chez lui ſe conciliera-t'elle avec
Mém. de Trév. Juin 1736. » la révélation telle que nous l'avons?
» Celle qu'il admet, à quoi ſe borne-
» t'elle après tout? à connoître l'Etre,
» à dépendre de lui, à l'aimer, à ai-
» mer le prochain? Les autres points
» ſeront-ils indifférens? chacun pour-
» ra-t'il à ſa liberté ſe décider ſur la
» qualité de ſes hommages, ſur la
» maniere de les rendre, &c.» M.
l'Abbé Trublet, aujourd'hui premier Secrétaire de M. le Cardinal de Tencin, rendant compte de la traduction
Journ. de Juill. 1737. de M. l'Abbé du Reſnel dans le Journal des Savans auquel M. Trublet travailloit alors, ne craignit point de dire que M. Pope eſt bien plus dans les principes du bon goût, que dans ceux de la bonne Métaphyſique & de cette ſaine Philoſophie qui prépare à la Religion, & que la Religion avouë. Preſque tous les autres Journaliſtes ont tenu à peu près le même langage.

D'autres Ecrivains craignant que ces obſervations paſſageres ne fuſſent trop foibles pour arrêter l'effet du poiſon qu'ils croyoient voir caché ſous les

fleurs du Poëte Anglois, attaquerent en forme ſon ouvrage. C'eſt le but de deux lettres anonymes imprimées dans les Mémoires de Trévoux. L'Auteur entreprend de montrer, que la maniere dont le Poëte parle de la loi naturelle, eſt auſſi pernicieuſe que s'il avoit eu en vûë de jetter ſes lecteurs dans les abſurdités du Déïſme : voilà l'objet de la premiere lettre. On veut prouver dans la ſeconde, que la morale de M. Pope, contredit preſque dans tous ſes points la morale naturelle, même celle qui a été enſeignée par les Sages du Paganiſme, d'où l'on conclud qu'elle tend manifeſtement à ſapper les fondemens de la morale Chrétienne.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS. Mois de Mars & Avr. 1737.

« Les Panégyriſtes de M. Pope, « s'écrit l'anonyme, ont beau dire que « cet Auteur inſtruit l'homme en géné « ral ; qu'il ſuppoſe la nature innocente. « Toujours eſt-il vrai qu'il parle à quel- « qu'un capable d'être inſtruit. Ce quel- « qu'un ne peut être que ſon lecteur « dont l'état eſt d'avoir une nature cor- « rompuë par le péché originel. C'eſt « donc à ce lecteur qu'il donne cette « regle contraire à l'Evangile : *ſuivez « la nature .... la voix de la nature doit « être préférée.* C'eſt à ce lecteur qu'il «

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» fait entendre, que toutes nos vertus » ne ſont que l'effet naturel de notre » attention à ſuivre la voix de la nature, & non celle de la grace de Jeſus-Chriſt. C'eſt pour l'inſtruction de » ce même lecteur, & non pour celle » de l'homme purement poſſible, que » M. Pope ſe mocque de ces ſubtils » Scholaſtiques qui *du tranchant le plus* » *téméraire ſéparent adroitement la grace* » *de la vertu.* C'eſt à ce lecteur qu'il » fait entendre par-là que la nature eſt » actuellement ce qu'elle a toujours été, » & qu'elle n'a pas beſoin d'être guérie » par la grace médicinale du Sauveur, » pour produire des vertus dignes de » ſa fin. ».

M. de Crouſaz ne l'a pas moins pris au ſérieux que le cenſeur anonyme. Ce Philoſophe, ce Mathématicien, dont les ouvrages ſont connus de toute l'Europe, & que pluſieurs Académies ſe font honneur d'avoir pour membre, examina d'abord l'Eſſai ſur l'homme dans la traduction en proſe de M. Silhouïete; & cét examen fut imprimé à Lauſane en 1737. M. de Crouſaz y ſuppoſe que le Poëte Anglois admet partout le ſyſtême de l'harmonie préétablie du célébre Leibnitz, ſyſtême

qui établit, dit-il, une *fatalité* destructive de toute Religion & de toute morale. Pour le prouver, il donne une idée abrégée du système de M. Leibnitz, & ensuite il tâche d'y ajuster celui de M. Pope. Ce qui paroît un peu singulier; c'est qu'il prétend en même-tems, que le Poëte n'a voulu que tourner ce système en ridicule : autrement, dit-il, « tout est plein de contradictions dans l'Essai sur l'homme, & « ce que l'Auteur y dit de bon & d'excellent en soi, se réduit à de grands « mots, à des périodes pompeuses, « mais d'une parfaite inutilité sur des « machines, &c.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Ce tour que M. de Crousaz prit pour excuser M. Pope ne parut qu'ironique à beaucoup de lecteurs. D'autres le regarderent comme fait à dessein d'insulter le Poëte Anglois. Le censeur Philosophe reçut à cette occasion une longue lettre où après bien des circuits & des digressions on l'exhorte à revenir sur ses pas, & à examiner de nouveau l'Essai sur l'homme. M. de Crousaz y consentit, prit la traduction en vers de M. l'Abbé du Resnel, & fit sur cette traduction un *Commentaire* François qui fut imprimé à Genève en

1738. Il faut être déterminé à s'

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

nuyer pour lire ce bizarre commen
re, où rien n'attache que la traduct
même de M. du Reſnel que le Co
mentateur rapporte preſque entiere.
n'eſt pas que l'on n'y trouve beauc
de penſées philoſophiques. Mais on
voit point de but, point d'ordre, pc
de méthode. C'eſt un amas confus
réflexions, ſouvent très-communes
dont preſque aucune n'a de liaiſon a
ce qui ſuit & ce qui précéde. Il
cependant pluſieurs réflexions juſte
ſolides, mais que le Traducteur
contredit point, ni, à ce qu'on aſſu
M. Pope.

M. de Crouſaz en convient par
port à M. l'Abbé du Reſnel; il ne
roît pas avoir la même idée du P
Anglois. Il s'étonne même que M
Reſnel donne M. Pope pour un

Pag. 81. Catholique. » Seroit-ce, dit-il,
» maniere de ceux qu'on invite à l'
» en leur diſant: tenez-vous au gro
» l'arbre: donnez-vous le même
» que nous: du reſte, vivez à vo
» gré, & penſez comme il vous pla
» Un Chrétien doit ſouverainem
» craindre d'être une occaſion de c
» te à ceux dont la foi n'eſt pas a

mie. Pourquoi les expoſer par des « vers hardis & pompeux, au danger « de ſe familiariſer avec des idées pro- « fanes ? »

Mais une preuve qu'il n'enveloppe pas M. du Reſnel dans la même accuſation, c'eſt ce qu'il dit page 331. « J'ai écrit mes remarques, dit M. « de Crouſaz, à meſure que je liſois le « poëme de M. du Reſnel, & à meſu- « re que je ſuis avancé dans cette lectu- « re, je me ſuis apperçu avec la plus « vive ſatisfaction, que j'avois fait des « commentaires prématurés de ce poë- « me, tant il m'a paru que l'illuſtre « Abbé mettoit dans un beau & grand « jour des vérités beaucoup moins pré- « ciſément énoncées dans la traduction « en proſe. » Il étoit donc inutile de faire imprimer ce commentaire. Mais étant devenu public, il convenoit d'y répondre, ſuppoſé que l'on pût démontrer que le ſyſtême de M. Pope ne contenoit rien que de juſte en ſoi, & dans les conſéquences naturelles que l'on pouvoit en tirer.

C'eſt ce que trois Ecrivains célébres ont entrepris, M. l'Abbé Prevoſt dans le tome ſeiziéme de ſon *Pour & contre*, M. de Ramſay & M. Warburton. Je

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

ne vous parlerai que des deux derniers. Feu M. de Ramſay, mort après le milieu de 1743. a fait l'apologie de M. Pope dans une lettre aſſez courte, écrite à M. Racine, aſſocié de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, & M. Warburton dans un aſſez gros ouvrage écrit en Anglois, mais dont M. Silhouete nous a donné l'abrégé en François. M. Racine dans ſon poëme ſur la Religion, & dans ſa réponſe à l'Epître de feu M. Rouſſeau, contre les eſprits forts, combat avec autant de zéle que de lumiere, cette propoſition, *que tout eſt dans l'ordre, & que l'homme eſt auſſi heureux & auſſi parfait qu'il le doit être.* Et ſans mettre cette propoſition ſur le compte de M. Pope qu'il n'avoit lû que dans ſes Traducteurs, il prétend ſeulement combattre des ſentimens pernicieux, devenus fort communs en France depuis quelques années, & qui le ſont encore plus depuis la lecture de l'Eſſai ſur l'homme, dont les principes n'étant pas aſſez développés pour nous, ſont cauſe, dit M. Racine, que pluſieurs perſonnes croient y trouver un ſyſtême qui n'eſt peut-être pas celui de l'Auteur.

M. de Ramſay avouë l'un & l'autre,

que l'on abuse du système de M. Pope, mais qu'on l'entend mal. « Voici, dit il, comme j'entens les principes de l'Essai sur l'homme, & je pense que M. Pope ne me désavouera pas. Il est bien éloigné de croire que l'état actuel de l'homme soit son état primitif & conforme à l'ordre. Son dessein est de montrer que depuis la nature dégradée, tout est proportionné avec poids, mesure & harmonie, à l'état d'un être déchu, qui souffre, qui mérite de souffrir, & qui ne peut être rétabli que par les souffrances: Que les maux physiques sont destinés à guérir le mal moral: que les passions & les crimes des hommes les plus méchans, sont bornés, dirigés & réglés de façon par une sagesse souveraine, qu'elle tire l'ordre de la confusion, la lumiere des ténebres, & des biens innombrables des maux passagers de cette vie: Que cette Providence conduit tout à ses fins, sans jamais blesser la liberté des êtres intelligens, & sans produire ni approuver les effets de leur malice délibérée; & que tout est réglé dans l'ordre physique, tandis que tout est libre dans l'ordre moral: Que ces deux

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Lettr. de MM. Rac. & Ramf. à la suite du poëme de la Relig. seconde édit.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» ordres ſont enchaînés ſans fatalité, » & ſans cette néceſſité qui nous rend » *vertueux ſans mérite, & vicieux ſans* » *crime* : Que nous ne voyons préſen- » tement qu'une roue détachée de la » vaſte machine, qu'un nœud très-pe- » tit de la grande chaîne, & qu'une » foible partie du plan immenſe qui » ſera dévoilé quelque jour. »

Voilà le plan que M. de Ramſay donne du ſyſtême de M. Pope : cette maniere de l'expliquer eſt lumineuſe & conforme à la Religion ; & c'eſt à peu près de la même maniere que l'entend M. Silhoüete dans ſes *Lettres philoſophiques & morales où l'on donne une explication raiſonnée du ſyſtême de M. Pope dans ſon Eſſai ſur l'homme, tirées d'une réponſe de M. Warburton au Commentaire de M. de Crouſaz.* Vous pouvez lire ces lettres dans le tome ſecond des traductions de M. Pope par M. Silhoüete dans l'édition de la Haye 1742. Ces lettres ſont au nombre de ſept, & renferment une longue explication du ſyſtême de M. Pope, & une critique perpétuelle & fort vive, du *Commentaire* de M. de Crouſaz.

Hiſt. litt. de la Fr. t. 25. part. 2.

M. l'Abbé du Reſnel paroît auſſi bien ſouvent au tribunal de M. Silhoüe-

te, & c'eſt le plus ordinairement pour être relevé ſur un grand nombre de mépriſes qu'on prétend qu'il a laiſſé gliſſer dans ſa traduction de l'Eſſai ſur l'homme. « Ceux qui ſont un « peu malins, diſent les Auteurs de « l'Hiſtoire littéraire de la France, « trouveront matiere à ſe réjoüir s'ils « veulent prendre la peine d'examiner « toute cette controverſe. Mais il eſt « vrai auſſi que des perſonnes plus gra- « ves y pourront puiſer de fort belles « inſtructions, & ſe promener à loiſir « dans les routes ſpacieuſes d'une pro- « fonde Métaphiſique. »

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

A la fin des ſept lettres de M. Silhoüete on trouve la *Priere univerſelle* de M. Pope, ainſi intitulée, parce que, ſelon le Traducteur, elle peut convenir à tous les hommes dans quelque ſituation qu'ils ſe trouvent, & de quelque opinion qu'ils ſoient. D'autres penſent que c'eſt plus la priere d'un Philoſophe que d'un Chrétien, quoique M. Silhoüete veuille qu'on y voie « l'union des ſentimens qu'inſpirent « à un homme vertueux la raiſon & la « Religion naturelle, ſans que cette « priere s'écarte en rien de ceux que « dicte la révélation. »

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Le Traducteur reprend l'Auteur de la Tragédie de *Didon*, M. le Franc, d'avoir mal traduit un endroit de cette *Priere*, où l'homme parlant de lui-même à Dieu, dit : » Ne ſouffre pas que » cette main foible, incertaine, préſu- » me de lancer ta foudre, & que pro- » nonçant anathême ſur tout l'univers, » je damne tous ceux que je juge tes » ennemis. » M. le Franc a traduit ainſi :

Faut-il qu'un vil mortel oſe venger Dieu-même,
Que tes foudres lui ſoient remis ;
Et qu'il répande l'anathême
Sur ceux qu'il croit tes ennemis !

Il eſt certain que ces deux verſions ne diſent pas entiérement la même choſe. Mais M. Silhoüete auroit dû ajouter que M. le Franc a déſavoüé l'impreſſion de cette traduction qui eſt en vers François, dans une lettre qu'il a adreſſée ſur ce ſujet aux Auteurs du Journal des Savans, & qui eſt imprimée dans le Journal du mois de Septembre 1741. » Il y a, dit-il, environ quatre » ans, qu'ayant commencé à étudier » l'Anglois, & quelques perſonnes de » la nation me parlant de la préciſion

& de l'énergie de cette langue, je « m'engageai avec eux à rendre un cer- « tain nombre de vers Anglois en au- « tant de vers François. » Ces Anglois lui donnerent, pour remplir cette eſpéce de défi, la priere de M. Pope; il la traduiſit, & livra ſa traduction ſans penſer à l'abus que l'on pourroit en faire. La réflexion lui fit redemander ſa copie; il n'étoit plus tems. Il exigea qu'elle ne parût point; on le lui promit, & l'on ne tint point parole. Dans ſa lettre, il déſavouë cette traduction, fait ſentir en peu de mots les maximes dangereuſes répanduës dans la priere, proteſte qu'il eſt très-éloigné de les adopter, & parle du bon uſage que l'on doit faire de la poëſie. Je ne vois pas pourquoi M. le Franc n'a pas mis ſon nom à ce déſaveu qui ne peut que lui faire honneur.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

La Philoſophie de M. Pope ſemble plus exacte & plus inſtructive dans ſes *Epîtres morales*, du moins dans les quatre que M. Silhoüete a traduites en François, & qu'il a fait imprimer à la ſuite de ſa verſion des Eſſais ſur la critique & ſur l'homme dans l'édition de 1742. M. Pope a compoſé ces quatre Epîtres en vers; la traduction eſt

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

en proſe. Elles roulent ſur des ſujets interreſſans ; la premiere eſt ſur le caractere des hommes, la ſeconde ſur celui des femmes : dans la troiſiéme le Poëte peint & blâme l'avarice & la prodigalité ; il cenſure dans la derniere le vain & le faux emploi des richeſſes. Tout eſt animé dans ces Epîtres : on y trouve quantité de deſcriptions, de portraits & de caracteres, qui plaiſent, qui amuſent, qui inſtruiſent : on y voit ſurtout en pluſieurs endroits une peinture naïve & juſte des mœurs des Anglois, & le Traducteur ne craint pas d'aſſurer que le lecteur apprendra peut-être mieux à connoître les Anglois par l'étude de ces Epîtres, que par la lecture de la plûpart des relations des voyageurs modernes.

On ne peut regarder que comme une ſatyre l'Epître ſur le caractere des femmes. Le Poëte ne leur accorde aucun caractere, & il déclare avec une franchiſe qui n'aura pas beaucoup de partiſans, » que la meilleure femme, » ainſi que la plus méchante, n'eſt » qu'un aſſemblage de contradiction. » Le Traducteur prétend que cette liberté avec laquelle le Poëte parle à la Dame à qui il adreſſe cette Epître, &

à qui il n'accorde que le meilleur aſſemblage des contradictions, *ne peut être que l'effet d'une eſtime bien ſinguliere & bien éminente.* Mais, dit un Critique, « ſi ces ſortes de douceurs ſont « des marques d'eſtime dans M. Pope, « il faut qu'il eſtime bien fort les femmes affectées, les artificieuſes, les fantaſques, les beaux eſprits, les ſtupides, puiſqu'il leur dit pis que pendre. «

TRADUCTIONS DE POETES ANGLOIS. Hiſt. litt. de la Fr. t. 35 part. 2.

Au reſte, dit le même Critique, « quelque mérite qui brille dans ces « Epîtres, certains lecteurs trouveront « peut-être que M. l'Abbé du Reſnel « ne feroit pas mal de les *franciſer* un « peu. Chacun a ſon goût, & ſi M. « Silhoüete eſt eſtimable & eſtimé par « ſes traductions littérales, rien n'empêche qu'on ne garde auſſi quelque « eſtime pour les Traducteurs qui ne « ſont pas tout-à-fait ſi rigides ſur l'article. »

Dans ſa jeuneſſe, M. Pope avoit compoſé quelques ouvrages beaucoup moins ſérieux que ceux dont je vous ai entretenu juſqu'à préſent. On met de ce nombre *la Boucle de cheveux enlevée*, poëme héroïcomique en cinq chants, que les Anglois eſtiment autant que le Lutrin de M. Deſpréaux.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

On dit que M. Pope n'avoit que vingt ans lorſqu'il compoſa ce poëme. Ce qui le fit éclorre fut une avanture arrivée en 1712. à Madame Fémor à qui ce petit ouvrage eſt dédié. La médiocrité d'un ſujet auſſi ſtérile en apparence ne ſervit qu'à faire eſtimer davantage le génie & le bel eſprit de l'Auteur.

Préf. de la trad. de la B des chev. en proſe.

On trouve en effet dans ce petit poëme de l'invention, du deſſein, de l'ordre, du merveilleux, de la fiction, des images; en un mot ce qui conſtituë la vraie poëſie. On y remarque un comique riant, fort éloigné du fade burleſque, des alluſions ſatyriques ſans être offenſantes, des plaiſanteries hardies, mais quelquefois trop libres, des railleries délicates ſur les femmes, peut-être plus capables de leur plaire, que toutes les fleurettes de nos Madrigaux & de nos Bucoliques modernes.

Nous n'avions point encore vû de poëme dont le merveilleux fût tiré du ſyſtême imaginaire des Cabaliſtes; l'uſage qu'en a fait M. Pope montre que ces idées peuvent être favorables à la poëſie. Dans ſon Epître dédicatoire, ce Poëte convient que ce qui conſtituë le merveilleux de ſon poëme, il

l'a emprunté du *Comte de Gabalis* de l'Abbé de Villars, ouvrage connu de preſque tout le monde. Ce *Comte* vous apprendra, dit-il à Madame de Fémor, que les quatre élémens ſont peuplés d'eſprits appellés Silphes, Gnomes, Nymphes, Salamandres; « ce « ſyſtême des eſprits eſt expoſé dans « mon premier chant. Tout ce qui eſt « contenu dans les autres chants eſt « également fabuleux, à l'exception de « l'enlevement de votre charmante « boucle de cheveux qui, comme vous « ſavez, eſt une avanture un peu plus « réelle que leur métamorphoſe. Tous « les héros du poëme ne ſont pas moins « des êtres imaginaires, que les eſprits « aëriens qui y agiſſent. »

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Chacun de ces chants eſt fort court. Le diſcours du Silphe Ariel à Belinde encore endormie, c'eſt-à-dire, à Madame de Fémor, occupe la plus grande partie du premier chant. Le ſecond eſt employé à décrire le caractere de Belinde, & ſon extérieur, ſurtout ſa boucle de cheveux qu'un Baron prend le deſſein d'enlever. Dans le troiſiéme chant, le Poëte conduit ſon héroïne dans la Maiſon Royale d'Hamptoncourt, où l'on fait une partie de jeu

qu'il décrit poëtiquement. Si vous ignorez ces jeux qui ont pris la place des converſations, & qui raſſemblent chaque jour tant de perſonnes oiſives, la plus grande partie de ce troiſiéme chant vous paroîtra un peu obſcure, ou vous amuſera moins. Mais je ſuis sûr que vous goûterez la deſcription que le Poëte fait de ces ſortes d'aſſemblées.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» Ce fut, dit-il, dans ces beaux » lieux que la compagnie ſe rendit pour » s'entretenir utilement pendant quelques heures. Les uns parlent d'une » viſite renduë, d'autres d'un bal remarquable par la magnificence & la » galanterie. Ceux-ci vantent la gloire » des Iſles Britanniques, ou la beauté » d'un écran des Indes, & ceux-là interpretent les mouvemens, les ſignes & les regards. On entend à » chaque mot flétrir une réputation; & » s'il arrive que la converſation ſoit » pour quelques momens ſuſpenduë, » l'éventail & la tabatiere la ſoutiennent. On chante, on rit, on lorgne, » & le reſte. » Il y a en France bien des copies de ce portrait. C'eſt à la fin du même chant que l'attentat, médité par le Baron eſt exécuté, malgré les

précautions des Silphes commandés pour veiller à la conſervation de Bélinde.

Les plaintes de celle-ci, & le combat livré pour recouvrer ce qu'elle a perdu, occupent preſque tout le quatriéme chant. Dans le cinquiéme, on voit la métamorphoſe de la boucle de cheveux. « Il court un bruit, dit le « Poëte, que cette boucle eſt montée « à la ſphere de la Lune, où tout ce « qui ſe perd ſur la terre eſt conſervé « avec ſoin. C'eſt là que dans des vaſes « maſſifs on garde l'eſprit des héros, & « que dans de petits étuits & de belles « tabatieres on conſerve celui des pe- « tits Seigneurs efféminés. On y voit « les cœurs des amans enchaînés par « des rubans de toutes couleurs. C'eſt « encore dans ce même lieu que l'on « trouve les aumônes faites à la mort, « les vœux enfraints, les promeſſes des « courtiſans, &c. »

La traduction de ce poëme héroïcomique qui nous a été donnée en 1728. a dû contribuer à diſſiper le préjugé où nous étions, & que beaucoup de perſonnes conſervent encore, que la nation Angloiſe n'a que le ſérieux & le profond en partage, & qu'elle ne peut

atteindre, comme nous, à la fine plaiſanterie, à la ſatyre délicate, à l'élégant badinage. Cette traduction écrite d'un ſtyle pur, vif, & poëtique ſans être en vers, fut attribuée, lorſqu'elle parut, à Madame de Caylus, & l'on trouve en effet le nom de cette Dame écrit ſur l'exemplaire qui eſt à la Bibliothéque du Roi. M. l'Abbé des Fontaines a néanmoins revendiqué cette traduction, & il n'y perd rien. Il aſſure dans la préface qu'elle eſt *très-littérale.* » On n'a rien ajouté, dit-il, » ni rien retranché ; & ſi elle renferme » quelques différences, elles ſont légè- » res & dans les regles. » C'eſt-à-dire, ainſi qu'il s'en explique plus bas, qu'il a ſeulement eu attention de préférer *les expreſſions équivalentes à celles qui répondent directement & immédiatement aux termes de l'original.* Mais dans la lettre 445. de ſes obſervations ſur les Ecrits modernes, parlant de la même traduction, il dit *qu'en pluſieurs endroits il s'eſt à deſſein fort éloigné de l'original, pour ſe prêter au goût de notre nation.* Lequel croire ? C'eſt à lui à concilier cette contradiction.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Obſerv. ſur les écr. mod. t. 30. p. 445.

Pag. 230.

M. Deſpréaux, de l'Académie d'Angers, s'eſt amuſé à mettre le même poëme

poëme en vers de dix ſyllabes, comme les plus aiſés & les plus libres. Et quoique l'Auteur convienne de bonne foi qu'il n'entend pas l'Anglois, & que ſa traduction n'a été faite que ſur celle dont je viens de vous parler, on n'a pas laiſſé de dire dans le Mercure du mois de Novembre 1742. que *le Traducteur a exactement pris l'eſprit de l'Auteur en ſuivant le texte à la lettre; que ce que la langue Angloiſe a de plus expreſſif, s'y trouve rendu avec toute la délicateſſe de la nôtre; & que les compatriotes de M. Pope l'ont reconnu.* J'ai de la peine à croire que M. Deſpréaux ſe faſſe un honneur d'un compliment ſi abſurde. Il doit être plus flaté de l'éloge que l'Obſervateur des Ecrits modernes fait de ſa traduction, & cet éloge pourra peut-être le conſoler du jugement de ceux qui préferent la traduction en proſe, & qui ne trouvent que rarement dans l'imitation en vers ce feu, cette vivacité d'images & d'expreſſions, cet enthouſiaſme poëtique que la premiere traduction offre ſi ſouvent. Quelque eſtime au reſte que l'on veuille bien faire de la verſion de M. Deſpréaux, je n'y ai rien vu que l'on puiſſe comparer à cet endroit du qua-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

triéme chant du même poëme dont M de Voltaire nous a donné une traduction libre dans ſes *Lettres philoſophiques*.

Mél. de litt. ou lettr. philoſ. ch. 25.

Ombriel à l'inſtant, vieux Gnôme réchigné,
Va d'une aîle péſante, & d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin de deux rayons que répand l'œil du monde,
La Déeſſe aux vapeurs a choiſi ſon ſéjour.
Les triſtes Aquilons y ſouffient à l'entour,
Et le ſouffle mal ſain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fievre & la migraine.
Sur un riche ſofa, derriere un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuſe Déeſſe inceſſamment repoſe,
Le cœur gros de chagrins ſans en ſavoir la cauſe;
N'ayant penſé jamais, l'eſprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.
La médiſante envie eſt aſſiſe auprès d'elle,
Vieux ſpectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant ſon prochain,
Et chanſonnant les gens l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment panchée,
Une jeune beauté non loin d'elle eſt couchée;
C'eſt l'affectation, qui graſſeie en parlant,
Ecoute ſans entendre, & lorgne en regardant,
Qui rougit ſans pudeur, & rit de tout ſans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle eſt la proie,
Et pleine de ſanté ſous le rouge & le fard,

Se plaint avec moleſſe, & ſe pâme avec art.

Je ſouhaite que la traduction nouvelle du petit poëme de M. Pope que l'on a annoncée dans les nouvelles littéraires de Caën, & qui doit être en vers Alexandrins, puiſſe être miſe à côté de ces vers de M. de Voltaire, & n'en point ſouffrir.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Feuille dour. pour l'année 1743.

CHAPITRE XVII.

Des Traductions de quelques Piéces du Théâtre Anglois.

IL ne me reſte plus à vous parler que de quelques piéces du Théâtre Anglois : cet article ſera court ; ce Théâtre nous eſt ſi peu connu, que ſans M. l'Abbé Prevoſt qui en a traduit quelques piéces dans ſon ingénieux ouvrage périodique intitulé, *le Pour & contre*, je ne ſçai ſi nous en connoîtrions d'autres que le Caton de M. Addiſſon. Guillaume Shakeſpear a été comme le fondateur de ce Théâtre. Il naquit en 1564. à Stratford, ville du Comté de Warwick ſituée ſur la riviere d'Avon. Les archives de cette ville rendent té-

Pour & C. tom. 14. n°. 194.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

moignage que sa famille y tenoit un rang fort honnête. Son pere, chef d'une Manufacture de laine, se trouva chargé d'une famille si nombreuse, qu'il ne put donner de meilleure éducation à ses enfans que son propre commerce. Guillaume, quoique son aîné, ne fut point distingué de ses freres; & s'il passa quelque tems dans une école où il apprit probablement le peu de Latin qu'il savoit, le cours de ses études fut bientôt interrompu par les ordres de son pere. Les embarras des affaires de celui-ci, & le besoin qu'il avoit du secours de son fils, le forcerent de le rappeller dans le sein de sa famille. Cette raison prouve autant que ses ouvrages qu'il n'a eu aucune connoissance des anciens Poëtes.

En effet on ne remarque rien dans tout ce qui est sorti de sa plume, qui paroisse imité de leurs écrits, & l'on ne sauroit douter qu'avec la délicatesse de son goût, & ce fond d'élévation naturelle qui le rend égal, & peut-être supérieur à quelques-uns des plus grands génies de l'antiquité, il n'eût emprunté d'eux quelques beautés qui se trouveroient mêlées parmi les siennes, s'il eût été assez familiarisé avec leur langue, pour les connoître par eux-mê-

mes. Cependant il n'ignoroit pas ſi abſolument la langue Latine qu'il ne s'en trouve quelques mots diſperſés dans ſes piéces.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

On croit avec beaucoup d'apparence qu'après avoir quitté les écoles, il ſe livra entiérement à la profeſſion de ſon pere. Il épouſa jeune la fille d'un riche Fermier nommée *Hathaway*, avec laquelle il paſſa tranquillement quelques années, juſqu'à ce qu'une folie de jeuneſſe dans laquelle il ſe précipita imprudemment, le força d'abandonner ſon pays, & de renoncer à ſon établiſſement. Il s'étoit lié avec quelques jeunes débauchés qui l'engagerent à voler avec eux les Daims d'un parc voiſin de Stratford. Le Seigneur les pourſuivit en juſtice avec rigueur, & Shakeſpear, pour ſe venger, compoſa contre lui une Ballade fort injurieuſe. On croit que ce fut ſon eſſai poëtique. Cette piéce ſatyrique aigrit tellement celui qui le pourſuivoit, que pour éviter ſon reſſentiment, le jeune Poëte fut obligé de ſe retirer à Londres.

Shakeſpear ſe lia dans cette ville avec les Comédiens qui le reçurent dans leur troupe, & il s'y diſtingua, du moins comme un excellent compo-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

siteur. On ignore de quel rôle il étoit principalement chargé. Dans sa tragédie de *Hamlet* il a représenté le personnage de *l'Esprit*. C'est à peu près comme la statuë du Commandeur dans le *Festin de Pierre*. L'art eut si peu de part à tous ses ouvrages, & la nature s'y fait reconnoître si sensiblement, que si la jeunesse est la saison de la vie où l'imagination est la plus ardente & la plus vigoureuse, il s'ensuit que ce qu'il nous a laissé de plus admirable doit être ce qu'il a fait à cet âge. Sa maniere de penser étoit naturellement si élevée, qu'elle n'avoit pas besoin d'être réformée par le secours de la méthode, & qu'un juge droit & impartial l'auroit toujours approuvé à la premiere vûë.

Il y auroit de l'injustice à le vouloir considérer par les regles de l'art; il ne les a jamais connuës. Il faut l'envisager comme un homme qui vivoit dans un siécle où le mauvais goût & l'ignorance étoient des vices dominans. On se mêloit d'écrire; mais chaque Ecrivain prenoit ses propres fantaisies pour guide. De tant de piéces qui ont précédé les siennes, il ne nous en reste pas une qui puisse être soufferte aujourd'hui sur nos théâtres. On avouë qu'il

est rarement inventeur de sa fable : il la prenoit dans quelque Histoire véritable ou dans quelque Roman connu, & sa coutume étoit de conserver presque toujours aux incidens, l'ordre & la durée qu'ils avoient dans les Auteurs d'où ils étoient tirés. En récompense on ne trouvera presque rien dans toutes ses œuvres qui ne puisse être justifié par rapport aux mœurs, aux caracteres, au ressort des passions, & à l'expression des sentimens. M. l'Abbé Prevost, de qui j'emprunte ce que je viens de dire, justifie ce jugement par des exemples tirés de diverses piéces du Poëte.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

La Reine Elizabeth prit tant de goût pour son esprit & pour ses ouvrages, qu'elle ne dédaignoit pas de se faire rendre compte du plan de ses piéces, & de l'aider quelquefois de ses conseils. M. Prevost en apporte encore des exemples. Tous les Seigneurs Anglois de son tems le comblerent de faveurs & de biens. Chargé d'honneurs & de richesses, il passa les dernieres années de sa vie dans le lieu de sa naissance, où son caractere philosophique lui fit trouver plus de douceur dans la solitude, & dans le commerce d'un

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

petit nombre d'amis, qu'il n'en avoit goûté à la Cour au milieu des applaudiſſemens publics. Il mourut à l'âge de cinquante-trois ans, & fut enterré dans l'Egliſe de Stratford, où l'on voit encore ſon Tombeau. Les œuvres de ce Poëte de l'édition de 1714. ſont en neuf volumes in-12. dont le dernier contient ſes poëſies mêlées. De tant de piéces, renfermées dans les huit premiers volumes, il n'y en a que quelques-unes à qui la nation Françoiſe paroiſſe appliquer les loüanges qu'elle a prodiguées à l'Auteur, ſavoir: la Tempête, ou l'Iſle enchantée: les femmes de Windſor en bonne humeur: Othello, ou le More de Veniſe, tragédie: & quelques autres en petit nombre, dont vous pouvez voir l'idée & la critique dans le *Pour & Contre*, tome XIV. nombre 195.

Lettr. ſur la trag. dans ſes lettr. philoſ.

M. de Voltaire pour faire mieux connoître en France le génie de Shakeſpear, a traduit en vers François le Monologue de la tragédie de Hamlet où celui-ci délibere s'il doit vivre ou ſe donner la mort. Mais M. l'Abbé Prevoſt prétend que dès le troiſiéme vers M. de Voltaire prête un blaſphême au Poëte Anglois, lorſqu'il lui fait dire:

Dieux cruels, s'il en eſt !

TRADUCTIONS DE POETES ANGLOIS.

Il n'y a rien d'approchant dans l'Anglois, dit M. Prevoſt, & rien n'eſt ſi contraire au caractere de la piéce. Pour en convaincre, M. Prevoſt a traduit en proſe le même Monologue, & l'a traduit littéralement, autant que la différence des deux langues a pû le permettre; au lieu que la traduction de M. de Voltaire n'a rien de littéral, comme ce Poëte en convient dans le tems même qu'il s'éleve avec force contre ceux qui ſe donnent trop de liberté en traduiſant les Poëtes. Vous trouverez dans le tome IX. du *Pour & contre* un autre endroit de la tragédie de *Hamlet* traduit en proſe : c'eſt le dialogue du Prince *Hamlet* & de Guildens à qui le Prince préſente une flute dont l'autre ſe défend de joüer. Ce dialogue paroît ridicule à de bons Critiques, quoique loüé par M. Addiſſon.

M. de Voltaire, l'un des premiers qui ayent fait connoître les Muſes Angloiſes en France, traduiſit auſſi en vers il y a quelques années, pluſieurs morceaux des meilleurs Poëtes d'Angleterre, pour l'inſtruction de ſes amis.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Il donna entr'autres la ſcene d'Antoine & du peuple Romain priſe de la tragédie de Jules Céſar de Shakeſpear : on le pria de traduire le reſte ; mais jugeant que cette entrepriſe ne pouvoit réüſſir, il ſe contenta d'imiter la piéce Angloiſe, & de compoſer dans le goût Anglois ſa tragédie en trois actes intitulée, *la mort de Céſar*, qui fut d'abord imprimée ſans ſon aveu avec beaucoup de fautes, & que l'on trouve beaucoup plus parfaite dans le recueil de ſes œuvres. Shakeſpear a réüni dans la même piéce les puérilités les plus ridicules, & les morceaux les plus ſublimes. M. de Voltaire a évité ce bizarre contraſte : il a fait de la piéce Angloiſe le même uſage que Virgile faiſoit des ouvrages d'Ennius ; il a imité de Shakeſpear les deux dernieres ſcenes, qui ſont des plus beaux morceaux d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Dryden eſt plus connu & plus eſtimé que Shakeſpear ; il eſt regardé comme le plus grand Poëte d'Angleterre, du moins par le prodigieux nombre de vers qui ſont ſortis de ſa plume. On l'accuſe d'avoir quelquefois abuſé de ſa facilité. Il eſt plein d'inégalités. Mais dans ceux de ſes ouvrages où il

Du Reſn. not. ſur le chap. 3. de l'Eſſ. ſur la critic.

s'eſt le plus négligé, on le plaint quelquefois, dit un homme d'eſprit de ſon pays, mais on l'admire toujours. Nous avons de lui quelques tragédies & un grand nombre de comédies. Il avoit eu des penſions conſidérables de la Cour; mais ſur la fin de ſa vie, les cabales de ſes ennemis, peut-être auſſi ſa mauvaiſe conduite, les lui firent retrancher, & il mourut dans la miſere. Cet état ne ternit point la réputation que ſes vers lui ont acquiſe :

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Sur l'illuſtre Dryden l'orgueil & la malice
Epuiſerent longtems leur amere injuſtice,
Son bon ſens triompha de leurs fades bons mots,
Et Dryden à ſon char enchaîna ſes rivaux.

Id. Eſſ. ſur la crit. ch. 3.

Il a cependant été blâmé des Anglois mêmes de la maniere vive & peu ſéante dont il attaqua dans ſa tragédie de Cléopâtre, la tragédie de Phédre & Hippolite de M. Racine. Voici ce qui y donna lieu.

Pour & C. t. V. p. 340.

Toute l'Angleterre couroit aux repréſentations de Cléopâtre, & en effet mille beautés qui y ſont, dit-on, répanduës, doivent faire regarder cette piéce comme un chef-d'œuvre. Quelques François qui ſe trouverent à Lon-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

dres, entreprirent, avec une médiocre connoiſſance de l'Anglois, de faire la critique de cette tragédie. Leur cenſure tomboit particuliérement ſur la derniere ſcene du troiſiéme acte, où il eſt queſtion de l'entrevûë d'Octavie femme de Marc-Antoine, & de Cléopâtre ſa maîtreſſe. Dryden irrité, écouta ſon reſſentiment, & ſe vengea en attaquant le célébre Racine dont il n'effleura pas la réputation. Vous pouvez lire cette ſcene de *Cléopâtre* traduite en proſe dans le tome cinquiéme du *Pour & contre*. M. Prevoſt qui ne donne cette traduction que ſous le nom d'un Anglois ſon correſpondant, qu'il ne nomme point, ayant vu que cette ſcene plaiſoit en notre langue, donna dans le tome ſixiéme de ſon ouvrage la traduction de quelques autres ſcenes du cinquiéme acte de la même tragédie. Et dans le tome huitiéme revenant ſur ſes pas, il publia le reſte de cette piéce en renvoyant à ce qu'il en avoit déja rapporté, en ſorte que nous avons une traduction complette de la tragédie de Cléopâtre de Dryden. Mais le Traducteur convient qu'il a adouci certains endroits, & retranché même pluſieurs figures qui ſeroient abſolument

choquantes dans notre langue.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

M. l'Abbé D. B. a donné en 1743. une traduction en proſe d'une autre tragédie de Dryden, intitulée *Montezuma, ou Fernand Cortez.* Un Critique, qui a, ſans doute, examiné cette piéce, dit qu'il y a beaucoup d'invention & de génie; mais qu'elle manque de goût; que d'ailleurs le ſtyle eſt plus d'un inſipide déclamateur, que d'un Poëte tragique. Il eſtime davantage le cinquiéme acte. J'ai lû auſſi cette tragédie, & je n'ai pû m'interreſſer à aucun perſonnage. Le ſujet annonce de grands événemens, & je n'ai trouvé preſque que d'inſipides dialogues amoureux, peu de ſuite; peu de liaiſon, & preſque rien qui ait pû m'attacher. J'ai peut-être eu tort; & je veux croire que l'ennui que m'a cauſé cette lecture, vient plus de moi que de la piéce.

Je n'ai pas trouvé le même dégoût en liſant *l'Amour conſident de lui-même*, comédie de M. Stéele, dont M. l'Abbé Prevoſt nous a donné la traduction dans le tome VIII. de ſon *Pour & contre.* Etois-je mieux diſpoſé que lorſque j'ai lû le *Montezuma* de Dryden? ou la comédie de M. Stéele eſt-elle réellement plus interreſſante, mieux ordon-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

née, plus propre à plaire & à attacher? Cette comédie, la plus eſtimée de toutes les piéces de ce genre, qui viennent de M. Stéele, eſt en cinq actes. Le Traducteur dit qu'à la réſerve de quelques libertés nationales, & d'un petit nombre de fautes contre ce que nous nommons les regles, il n'y voit rien qui ne puiſſe entrer en comparaiſon avec ce que notre théâtre a produit de plus eſtimé. Que le fond du ſujet ſoit pris de Térence, il ne ſeroit pas plus juſte de le reprocher à M. Stéele, que de reprocher à Térence d'avoir pris ſes ſujets dans le Poëte Ménandre. L'unité de lieu paroît bleſſée dans toutes les ſcenes; mais les Anglois ne s'aſſujettiſſent point à cette regle; & M. Prevoſt ne croit pas qu'ils ayent beaucoup de tort, pourvû qu'on ne faſſe point paſſer les perſonnages d'une partie du monde à l'autre.

Il obſerve auſſi qu'il y a plus d'ordre & de bienſéance dans cette comédie Angloiſe qu'on n'avoit lieu d'en attendre; & qu'il y a peut-être lieu de s'étonner, que ſur les mêmes théâtres où l'on voit paroître tous les jours avec ſuccès les bouffonneries les plus baſſes & les plus indécentes, on ait accor-

tant d'applaudiſſement à une piéce ſi exacte & ſi modeſte. Il en faut conclure, dit-il, que ce n'eſt pas faute de goût que les Anglois tardent ſi long-tems à épurer tout-à-fait leur théâtre; & que ſi leur pratique ordinaire eſt encore inférieure à leurs idées, on ne doit peut-être en accuſer que la tyrannie de l'habitude.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

C'eſt encore à M. Prevoſt que nous devons la connoiſſance de la tragédie de M. Lillo, intitulée *Georges Barnvel*, imprimée en Anglois à Londres depuis environ quinze ans; de *la fête d'Alexandre*, ou *le pouvoir de la Muſique*, par Dryden; de la traduction libre de l'Avare de Moliere, par Fielding; d'une piéce intitulée, *l'Amour trompé*, dont on ne dit point l'Auteur; de pluſieurs Epigrammes Angloiſes; & de quelques autres vers compoſés dans la même langue.

M. Prevoſt n'a pas ſeulement donné une analyſe exacte de la tragédie de *Georges Barnvel*, garçon Marchand à Londres, il en a traduit auſſi quelques ſcenes, la premiere du premier acte, la troiſiéme & la quatriéme du troiſiéme acte, & la ſeconde & la troiſiéme du quatriéme. Il dit que cette

Pour & C. t. 3. n°. 45. & t. 4. n°. 46.

piéce avoit été deſſors repréſentée trente-huit fois de ſuite ſur le théâtre de Drurylane, avec des applaudiſſemens ſoutenus, & un grand nombre de ſpectateurs preſque toujours égal; qu'elle a eu le même ſuccès ſur tous les théâtres où elle a paru, & qu'il s'en étoit débité pluſieurs milliers d'exemplaires imprimés.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Le même Auteur a traduit entiérement *la fête d'Alexandre*, ou *le pouvoir de la Muſique*. Cette piéce miſe en Muſique par Handel, célébre Muſicien, a deux parties. Elle eſt courte, mais elle interreſſe : elle a beaucoup plû, & la belle traduction de Monſieur l'Abbé Prevoſt montre qu'elle a dû plaire en effet. En faiſant remarquer ailleurs que les Anglois ont traduit les piéces de Moliere, non-ſeulement pour les lire, mais pour les repréſenter auſſi ſur leurs théâtres, il obſerve que M. Fielding, Traducteur de l'Avare, ſemble avoir appréhendé que la ſimplicité du ſujet ne déplût à ſes compatriotes, & qu'il l'a chargé, autant qu'il a pû, de nouveaux incidens pour rendre l'intrigue plus compoſée. Les Anglois, dit-il à cette occaſion, ne s'accommodent point de ce qui eſt trop facile à

lb. t. xi. n°. 150.

lb. t. i. p. 181. & ſuiv

comprendre : il faut donner partout de l'exercice à leur raiſon, ce qui revient à peu près à la penſée de M. de la Fontaine dans ces vers de ſon Epître à Madame Harvay :

. . . . Les Anglois penſent profondement,
Leur eſprit en cela ſuit leur tempérament.
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des ſciences.
Je ne dis point ceci pour leur faire ma cour :
Leurs gens à pénétrer l'emportent ſur les autres ;
Même les chiens de leur ſéjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Pour ſe conformer à ce caractere de la nation, Fielding a pris le parti de changer quelques perſonnages de l'Avare, d'en introduire de nouveaux, & par conſéquent de multiplier les intérêts & les caracteres, ce qui donne lieu à quantité d'événemens qui forment une piéce plus étenduë & plus variée que celle de Moliere. M. Prevoſt en donne des exemples auſquels il ajoute la traduction de la ſcene troiſiéme du premier acte, de la ſeptiéme du troiſiéme acte, & de la huitiéme du même.

L'Amour trompé dont il a donné une traduction en proſe avec l'original en

Ib. t. VII. nº. 92.

vers Anglois, eſt une piéce imitée, à ce qu'il paroît, de cette Epigramme de Marot :

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Amour trouva celle qui m'eſt amere ;
Et j'y étois, j'en ſçai bien mieux le conte :
Bon jour, dit-il, bon jour Venus ma mere.
Puis tout-à-coup voyant qu'il ſe méconte,
Dont la couleur au viſage lui monte,
D'avoir failli, honteux, Dieu ſçait combien :
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte,
Plus clairvoyant que vous s'y trompe bien.

M. Prevoſt compare cette Epigramme de Marot avec l'imitation en vers Anglois, & il trouve que celle-ci a beaucoup enchéri ſur l'autre. Ce paralléle eſt une nouvelle preuve du goût & de la ſagacité de l'Auteur. L'un & l'autre ne ſe font pas moins ſentir dans ſa traduction des vers Anglois ſur les regrets d'une Dame qui avoit perdu un frere qu'elle aimoit beaucoup, & dans celle de diverſes Epigrammes Angloiſes dont il a enrichi ſon Pour & contre, comme vous pouvez vous en convaincre vous-même en conſultant les tomes V. VI. & XII. de cet ouvrage.

Ib. t. IX. p. 209.

Ib. t. V. n°. 69. & 72. t. VI. n°. 78. t. XII. &c.

Mais il y a peu de piéces qui ayent été plus généralement applaudies que

a tragédie de *Caton* par M. Addiſſon. L'Auteur ſe contenta néanmoins longems de joüir du plaiſir de ſe voir applaudi à chaque repréſentation, ſans penſer à faire imprimer ſa piéce. Enfin un des plus grands Seigneurs d'Angleterre l'ayant preſſé de la publier, il y conſentit, & demanda à ce Seigneur la permiſſion de la lui dédier, ce qui lui fut accordé. La Reine en fut informée, & fit déclarer à l'Auteur qu'elle s'attendoit que la piéce ne ſeroit pas dédiée à d'autre qu'à elle. Cette déclaration embarraſſa M. Addiſſon: il ne vouloit point déſobliger ni la Reine, ni le Mylord. Le parti qu'il crut enfin devoir prendre, fut de faire paroître ſa tragédie ſans dédicace, & il en fut quitte pour quelques légers mécontentemens de la Reine qui le combla enſuite de nouveaux bienfaits.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS. Pour & conre, t. IX p. 230. & ſuiv.

On a toujours parlé fort avantageuſement, ſurtout en Angleterre, de cette tragédie de M. Addiſſon, qui a été traduite en notre langue, & repréſentée avec grand ſuccés. « Pour moi, « dit M. Riccoboni dans ſon hiſtoire « du théâtre Italien, je crois que l'on « trouve dans cette tragédie le vrai « modéle d'une conſpiration bien con- « p. 317, 318.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» duite, & du langage d'un héros qui » penſe toujours noblement, ſans paſſer » les bornes de la nature. Caton eſt » plus grand que tous les héros des tra- » gédies anciennes & modernes, & » pourtant je le trouve toujours hom- » me. » M. Riccoboni dit qu'on pouvoit lui répondre, que Caton ne donne pas une larme à ſon fils mort, & que c'eſt un manque d'humanité : mais il ſoutient qu'il n'y a pas d'endroits où le caractere de Caton ſoit mieux gardé, & qu'on ne peut l'accuſer d'inhumanité. » Caton, dit-il, entourré de » ce reſte peu nombreux de ſoldats, » n'avoit garde par ſes pleurs de le dé- » courager, en donnant une marque de » foibleſſe. Peut-être même n'auroit-il » pas répandu de larmes quand il eût » été ſeul & ſans témoins, les larmes » n'accompagnent pas toujours la dou- » leur, & elles ne convenoient point » au caractere de Caton. Mais péſons » ce qu'il dit en cette occaſion, & l'on » verra qu'il n'y a rien de ſi ferme & » de ſi tendre en même-tems. » M. Riccoboni n'approuve point les amours de la fille de Caton, & de la fille de Lucius, & il prétend que l'Auteur pouvoit s'en paſſer, & que ſon ſujet n'en avoit aucun beſoin.

La tragédie de M. Addiſſon parut en 1713. La même année M. Boyer en fit une traduction Françoiſe qui fut imprimée en 1713. même à Londres & à Amſterdam. Feu M. l'Abbé Dubos, Secrétaire & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, s'exerça pareillement ſur le même ſujet. Il voulut faire parler à notre langue qu'il poſſédoit bien, une piéce qui faiſoit l'admiration de l'Angleterre. On dit qu'il en a achevé la traduction : mais nous n'en connoiſſons que les trois premieres ſcenes, qui furent imprimées dans les Nouvelles littéraires de la Haye du 17. Octobre 1716. avec les mêmes ſcenes de la traduction de M. Boyer, afin de mettre le lecteur en état de juger du mérite de ces deux verſions, qui ſont en proſe l'une & l'autre : on regrette de n'avoir qu'une partie de la traduction de M. l'Abbé Dubos.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Pag. 317. ſuiv.

Celle de M. Boyer ayant fait connoître aux François la piéce de M. Addiſſon, on vit paroître pluſieurs petits écrits pour ou contre cette tragédie. Je n'ai vu que les deux *Lettres à M. Boyer* inſérées dans les Nouvelles littéraires de la Haye du premier & du ſeiziéme Janvier 1717. Ces deux let-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

tres paroiſſent venir d'un homme d'eſprit qui entend bien le génie de la poëſie Dramatique, qui en connoît les regles, & qui en ſaiſit bien le caractere.

M. Boyer dans ſa préface parle fort peu obligeamment des François, & vante la ſupériorité de la langue Angloiſe ſur la nôtre. L'Auteur des lettres releve modeſtement dans la premiere lettre ce que le Traducteur dit ſur ce ſujet. Il fait en peu de mots l'apologie de notre langue, de notre verſification, & même de la rime. Il entre enſuite dans l'examen de la tragédie de M. Addiſſon; il en donne une exacte analyſe, & montre les défauts de cette piéce. Il fait voir entr'autres que l'unité de tems & celle d'action n'y ſont point obſervées, & il le prouve. Il obſerve de même que la piéce péche contre l'unité de lieu. Voilà pour les regles du théâtre; elles ſont violées dans la tragédie de Caton, & ſelon le Cenſeur, ce violement eſt ſi ſenſible, qu'il a été apperçu de quiconque n'ignore pas entiérement ces regles.

Dans la ſeconde lettre, continuant ſon examen avec encore plus de rigueur, il fait voir dans la piéce Angloiſe beaucoup de fautes contre le bon

ſens, & l'on eſt étonné en effet comment cette piéce a pû être tant vantée, étant ſi remplie d'imperfections. Ces deux lettres méritent d'être lûës : j'ignore ſi on y a répondu ; mais j'ai de la peine à croire qu'on pût y répondre quelque choſe qui fût aſſez ſenſé pour couvrir les défauts reprochés. La partialité de M. Boyer a donné lieu auſſi à M. Deſchamps de faire un paralléle de la tragédie de M. Addiſſon, & de celle qu'il a donnée lui-même ſous le titre de Caton d'Utique en 1715. & ce paralléle ne tourne pas sûrement à l'avantage du Caton Anglois.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

M. Gottſched, Poëte Allemand, qui a frayé à ſes compatriotes le chemin de la poëſie tragique, n'a guéres jugé plus favorablement du Caton Anglois. « M. Addiſſon, dit-il, a joint « trois actions enſemble, dont chacune peut marcher ſeule ſans rien ajouter à l'action principale, & la faiſant même perdre de vûë aux ſpectateurs. « Voici l'action : Caton avec ſa ſuite, « qui n'eſt pas nombreuſe, eſt bloqué « dans Utique : Céſar envoye lui offrir « la paix qu'il réfuſe : Céſar fait avancer ſes troupes, & Caton ſe trouvant « dans l'impuiſſance de lui réſiſter, ſe « Réflex. ſur les théatr. de l'Europe, par Riccoboni p. 133. &c.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» perce d'un coup d'épée. Pour étendre
» l'action, M. Addiſon y a inſéré deux
» épiſodes, ou plutôt deux autres ac-
» tions étrangeres. Porcius & Marcus,
» fils de Caton, aiment Lucie fille
» d'un Sénateur Romain. Porcius, à
» qui ſon frere en fait la confidence,
» en agit ſagement, & lui cache ſa
» paſſion ; Marcus meurt, & ſon frere
» obtient Lucie. De l'autre côté, Ju-
» ba aime Martia fille de Caton, la-
» quelle eſt auſſi aimée de Sempronius,
» autre Sénateur Romain, qui s'habil-
» le en Numide pour enlever Martia
» ſous le nom de Juba : ce Prince le
» ſurprend, le tuë, & obtient Martia
» à la fin.

» Ces deux épiſodes ſont tout-à-fait
» étrangeres à l'action principale, &
» dans le fond ce ſont des faits qui dé-
» truiſent le précepte de l'unité d'ac-
» tion. Outre qu'il n'eſt pas vraiſem-
» blable que dans un tems où tout eſt
» en confuſion dans Utique, on don-
» ne une ſi grande place à des intri-
» gues amoureuſes ; le déguiſement de
» Sempronius me paroît auſſi trop fa-
» milier & trop trivial pour la tragé-
» die. Caton même dans le premier
» acte ne me paroît pas ſi grand qu'il

devroit

devroit l'être, & tel qu'il eſt lorſqu'il « appaiſe le tumulte, & qu'il plaint la « mort de ſon fils : tout le reſte de l'ac- « tion ſe paſſe en des choſes étrange- « res qui ne le regardent pas. Dans la « tragédie Angloiſe les ſcenes ſont fort « mal liées enſemble : les Acteurs vont « & viennent ſans que l'on ſache pour- « quoi, & ſouvent le théâtre demeure « vuide : les entrées & les ſorties ſont « également défectueuſes. Enfin je ne « trouve pas vraiſemblable que Caton « mourant s'embarraſſe de deux maria- « ges. » Tel eſt le jugement d'un Poëte Allemand, que les François ne feront point difficulté d'adopter.

Ce même Poëte a beaucoup profité néanmoins de la tragédie de M. Addiſſon, dans celle de *Caton mourant* qu'il a compoſée en ſa langue, & qui a été repréſentée avec ſuccès ſur le théâtre de Leipſic. Il en convient ; mais il a encore plus profité de la tragédie de Caton par M. Deſchamps. Il eſt vrai cependant qu'il a ajouté à l'une & à l'autre piéce ; qu'il n'a pas toujours ſuivi les vûës des deux Auteurs, & qu'il a tâché d'éviter les défauts qu'il leur reproche. Vous en pourrez juger en partie par l'analyſe de la tragédie de M. Gottſched que M.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Riccoboni a publiée dans ſes *Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théâtres de l'Europe*; par la critique de cette tragédie Allemande, & par la réponſe de M. Gottſched à cette critique. Ces piéces terminent l'ouvrage de M. Riccoboni que je viens de vous citer.

Je ne vous ai rien dit du *Sir Politic Would-be*, comédie de M. de Saint-Evremont, parce que cette comédie n'eſt ni dans le goût Anglois, ni dans celui d'aucune autre nation. L'Auteur ſe trompoit lorſqu'il la donnoit pour faire connoître la comédie de Londres aux François. Comment y auroit-il réüſſi? Il n'avoit lui-même aucune connoiſſance du théâtre Anglois, il en ignoroit la langue; & ſans le ſecours de quelques amis qui ont travaillé avec lui à cette piéce, il n'auroit pû y faire entrer l'imitation de quelques endroits des Poëtes Anglois.

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇOISE,

SEPTIE'ME PARTIE.

POESIE FRANÇOISE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Ouvrages concernant l'Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe.

JE me ſuis appliqué juſqu'à préſent à vous faire connoître le zéle qu'ont eu nos Traducteurs pour nous mettre en état de profiter des richeſſes de la poëſie Grecque & Latine : je vous ai montré avec quel empreſſement ils ont

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

cherché à nous communiquer celles qu'ils ont cru trouver dans les Poëtes Italiens, Eſpagnols, Portugais & Anglois. Car c'eſt le but qu'ils ſe ſont propoſé en faiſant parler notre langue à tant de Poëtes anciens & modernes; & ſi le ſuccès n'a pas toujours ſecondé leur intention, on doit du moins leur être obligé de l'avoir tenté. En vous donnant l'hiſtoire de ces traductions, je n'ai nullement prétendu vous engager à les lire toutes. Faites choix des meilleures: je crois vous avoir mis en état de les connoître, & de vous déterminer.

Montons à préſent ſur le Parnaſſe François, & apprenons-y à connoître nos Poëtes, leur hiſtoire, leur goût, leur génie, les efforts des uns, les divers progrès des autres, l'humiliation de ceux-ci, la gloire de ceux-là. Leurs ouvrages à la main, j'entreprends de vous les nommer preſque tous, & de vous faire part de mes propres réflexions, & des jugemens que des Critiques meilleurs que moi ont porté pour ou contre leurs productions.

Mais avant d'entrer dans ce détail, qui ſera long, quelque court que je m'efforce d'être, je dois vous parler des

Ecrivains qui nous ont donné quelque partie de l'hiſtoire de notre poëſie, qui ont fait des recherches ſur ſon origine & ſes progrès, qui ont ſuivi cet art dans ſes différens âges, & ſes diverſes révolutions, & qui ſe ſont appliqués à nous faire connoître ceux à qui le genre dans lequel ils ont écrit, a mérité, ou du moins acquis le titre de Poëtes François. « Rien n'eſt plus intereſſant que l'hiſtoire des ſciences, » dit un Savant moderne qui nous a donné lui-même des Eſſais de cette hiſtoire. « On y ſuit pas à pas toutes les démarches de l'eſprit humain dans l'invention des Arts, dans leurs progrès & dans leur perfection. On y obſerve l'affoibliſſement où il tombe enſuite, après s'être épuiſé; les ténébres qui le couvrent quelquefois; les foibles lueurs qui s'échappent à travers ces ſombres nuages, & qui recueillies avec ſoin, répandent ſouvent une vive lumiere. «

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Eſſ. de M. Juvenel, préf.

Telle eſt l'hiſtoire des ſciences: elle embraſſe tous les ſiécles: elle étend ſes droits ſur tous les peuples qui ont ſçu faire uſage de leur raiſon. Elle fait remarquer les cauſes du bon & du mauvais goût, la différence preſ-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

» que infinie qui ſe rencontre dans les » eſprits ; combien peu ſe réüniſſent » dans la véritable idée du vrai & du » beau, & quelles routes ils tiennent » pour arriver au même but. »

L'hiſtoire de notre poëſie peut offrir une grande partie de ces avantages, autant que ceux-ci peuvent être renfermés dans l'hiſtoire d'un art particulier. Mais cette hiſtoire nous manque encore, quoique nous ayons pluſieurs ouvrages qui en portent le titre. Dans les uns, contens d'examiner aſſez ſuperficiellement l'origine de notre poëſie, on en ſuit peu les progrès, on abandonne le détail de ſes révolutions, ou l'on ne fait, pour ainſi dire, que le montrer. Dans d'autres où ce détail eſt pouſſé plus loin, & plus circonſtancié, on court avec tant de rapidité, qu'on ne laiſſe dans l'eſprit du lecteur que des traces légeres qui s'effacent aiſément, on aiguiſe ſon appétit, & on ne le ſatisfait point : on amuſe plus qu'on n'inſtruit, on éblouit plus qu'on n'éclaire. Ceux-ci ne nous parlent que des Poëtes qui ont écrit dans un certain genre, ou qui n'ont paru que dans un pays particulier. Ceux-là nous font paſſer en revûë tous

les modernes, & oublient les anciens comme s'ils n'avoient jamais été, ou qu'ils ne méritaſſent point qu'on fît d'eux quelque mention. En un mot nous avons des hiſtoires ſuivies, exactes, approfondies de pluſieurs arts & de pluſieurs ſciences, & l'on ne nous a preſque donné encore que des parcelles de l'hiſtoire de notre poëſie.

Jean de Noſtradame ou Noſtradamus, zélé pour la gloire de la Provence ſa patrie, crut, ſans doute, y contribuer beaucoup en tirant de l'obſcurité quantité de fables qui avoient amuſé quelques Moines des Monaſteres de Lerins, de Saint Victor, de Montmajour, de Thoronnet, &c. Peu critique lui-même, & plus ami, à ce qu'il paroît, du merveilleux que du vrai, ces fables rédigées en langue Provençale, & peut-être inconnuës hors des lieux où elles avoient été fabriquées, lui plurent: il les mit en François, & les publia en 1575. à Lyon ſous le titre impoſant de *Vies des plus célébres & anciens Poëtes Provençaux qui ont fleuri du tems des Comtes de Provence.* Il dédia cette informe rapſodie qui contient ſoixante & ſeize vies, à la Reine Catherine de Médicis: la dédicace eſt da-

tée du premier Juin de l'an 1575. Il dit à la Reine, » qu'il avoit été induit » à compoſer ce livre par feu ſon frere » Maiſtre Michel de Noſtradamus » Docteur en Médecine & Aſtrologue » à Salon de Craux ; & qu'il l'auroit » eu plutôt fait, ſi la calamité des trou- » bles ſurvenus & ſi ſouvent réïtérés » en ce Royaume de France, ne l'en » eût empêché, retardant, non-ſeule- » ment ſon eſprit, mais lui ôtant preſ- » que tout moyen & faculté d'y travail- » ler. »

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Cette dédicace eſt ſuivie d'une préface aſſez longue, que l'Auteur nomme *Proëſme*, & dans laquelle il y a des recherches hiſtoriques dont pluſieurs ne ſont pas ſans mérite, eu égard au tems où elles ont été faites. L'Auteur y fixe l'époque des commencemens des *Troubadours* à l'an 1162. du tems de *Frédéric* premier, & finit leur hiſtoire à la fin du regne de *Jeanne*, premiere du nom, Comteſſe de Provence, l'an 1382. Je ne garantis pas l'exactitude de ces dates : elles ſeront examinées avec ſoin dans l'hiſtoire des *Troubadours* que deux Savans de l'Académie Royale des Inſcriptions & belles Lettres doivent donner au public, & pour la

MM. Fontemagne & de la Curne.

quelle ils ont déja fait de grandes recherches. Ce qu'il y a de vrai c'eſt qu'on lit dans l'Hiſtorien Raoul Glaber, qu'avant l'an mille, Conſtance, fille de Guillaume premier, Comte de Provence, allant épouſer Robert, Roi des François, fils de Hugues Capet, fut ſuivie d'un grand nombre de Poëtes Provençaux; ſi cependant l'on doit s'appuyer ſur le texte de Glaber: car M. de Remerville de Saint Quentin dans ſes *Réflexions ſur la lettre critique de Sextius le Salien* (c'eſt-à-dire du ſieur de Haitze) contre le Diſcours de M. Galaup de Châteuil ſur les Arcs triomphaux dreſſés à Aix, prétend que Conſtance ne mena avec elle à Paris, que *des Ménétriers, des Joüeurs de timbales, des Bateleurs & des Comédiens, que Glaber a confondus avec les Poëtes Provençaux.*

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ. Reflex. p. 4.

Il n'en eſt pas moins vrai que l'ouvrage de Noſtradamus, au jugement des meilleurs Critiques, eſt peu eſtimé, & qu'il mérite peu de l'être. Tous les manuſcrits concernant l'hiſtoire des Troubadours, que l'on trouve à Paris dans la Bibliothéque du Roi, & en Italie dans celles du Vatican, du Marquis Ricardi, & dans la Bibliothéque

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Laurentienne ou de Médicis, parlent peu des Poëtes qui ſont dans le recueil de Noſtradamus; & à l'égard de ceux dont ils font mention, ils ne ſont preſque jamais d'accord avec lui ſur la patrie de ces Poëtes.

Les Auteurs qu'il cite, diſent les ſavans Hiſtoriens du Languedoc, livre XVIII, ſous l'année 1165. ſont fort poſtérieurs au douziéme ſiécle. En effet, ajoutent-ils, on voit en comparant les vies qu'il nous a données avec celles qui ſe trouvent dans deux manuſcrits de la Bibliothéque du Roi, que Noſtradamus, ou les Auteurs dans leſquels il a puiſé, ont ajouté à ces vies un grand nombre de fables, fait divers anachroniſmes, & tranſplanté dans la Provence proprement dite, pour faire honneur à leur patrie, pluſieurs Poëtes qui étoient natifs des autres Provinces. On doit donc faire peu de fonds ſur l'autorité de cet Ecrivain. Les mêmes Hiſtoriens en donnent des preuves preſque toutes les fois qu'ils ont occaſion de parler des Poëtes de nos Provinces Méridionales, déſignés ſous le nom général de Poëtes Provençaux.

Que de chimeres n'y trouve t'on pas en effet! Jauffred Rudel, entend parler

de la Princeſſe de Tripoli, il s'embarque auſſi-tôt, & va expirer à ſes pieds. Un Chevalier d'Adhémar, que ſa paſſion pour la Comteſſe de Die avoit rendu dangereuſement malade, eſt viſité par cette Comteſſe, & il expire en ſa préſence. Guillaume de Cabeſtan eſt aſſaſſiné par le mari de ſa maîtreſſe; ce barbare lui arrache le cœur, le fait manger à ſa femme, & l'avertit enſuite qu'elle a mangé le cœur de ſon amant : cette femme ſe déſeſpere, ſe perce le ſein, & meurt. Il y a cent contes ſemblables.

Guillaume Durant, ſurnommé *Speculator*, habile Juriſconſulte, n'eſt pas mieux traité. Notre Romancier attribuë ſa grande mémoire à une pierre enchâſſée dans de l'or, que Durant portoit au doigt. Il le fait amoureux d'une Dame de la Maiſon des Balb de Provence, dont il fait tirer l'horoſcope par un Aſtrologue qui prédit à cette Dame qu'elle ſeroit inhumée en tel tems, ce qui arrive, dit-on, exactement. Durant ſe ſaiſit à cette nouvelle, le chagrin l'étouffe, il meurt, & eſt enterré le même jour; la maîtreſſe, déja dans le tombeau, revient à elle, donne des ſignes de vie, & on la reti-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

re. Quels contes puériles, auſſi extravagans en eux-mêmes, que contraires à la vérité!

Le recueil de Noſtradamus fut néanmoins traduit en Italien par Jean Giudici, Juriſconſulte de la ville de Maſſa en Toſcane, & cette traduction a été imprimée à Lyon en 1575. in-8°. Jean-Mario Creſcimbeni en a donné depuis en 1710. à Rome in-4°. une nouvelle traduction, avec des additions: elle fait partie du ſecond volume de ſes Commentaires ſur l'hiſtoire de la poëſie vulgaire.

Jean Noſtradamus étoit frere de Michel Noſtradamus, Aſtrologue, dont le nom eſt fort connu, & fils de Jacques, Notaire, & de Renée de S. Remy. Il étoit né à Saint Remy, petite ville de Provence, vers l'an 1507. Il fut lui-même un des meilleurs Poëtes Provençaux de ſon tems; & les chanſons qu'il compoſa, furent eſtimées de ſes contemporains. Mais on n'a point recueilli ſes poëſies: ce qu'il y en a d'imprimé ſe trouve principalement à la tête de quelques ouvrages publiés de ſon tems. Il a paſſé auſſi pour excellent Muſicien, & bon Joüeur de luth, inſtrument qui étoit alors fort

à la mode. Il avoit été élevé à Aix dans la maiſon de Pierre-Antoine de Raſcas de Bagarris, qui devint, dit-on, Garde des Médailles & Antiques du Roi Henri IV. Noſtradamus ſe fit recevoir dans la ſuite *Procureur* au Parlement d'Aix, & il en prend la qualité à la tête de ſes vies des Poëtes Provençaux ; mais ſoit qu'il fût plus occupé de la littérature que des fonctions de ſa profeſſion, ſoit par quelque autre raiſon que nous ignorons, il vécut & mourut pauvre. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce qui concerne cet Ecrivain, ni ſur ſon ouvrage qui, à proprement parler, ne regarde point nos Poëtes François, puiſque ceux dont il y eſt fait mention, n'ont point écrit en notre langue.

C'eſt par la même raiſon, que l'hiſtoire des Troubadours peut être ſéparée de celle de notre poëſie, que je m'abſtiens de vous parler du Diſcours de M. Galaup de Châteuil ſur les Arcs de triomphe dreſſés en la ville d'Aix, à l'arrivée des Ducs de Bourgogne & de Berri ; de la critique de ce diſcours par M. de Haitze, ſous le nom de Sextius le Salien : des Réflexions de M. de Remerville de Saint-Quentin,

contre cette critique, & de plusieurs autres écrits où il est parlé pour & contre les *Troubadours*.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Le premier de nos Ecrivains qui se soit appliqué à nous faire connoître nos anciens Poëtes François, est Claude Fauchet, premier Président en la Cour des Monnoies à Paris. Il avoit fait une étude particuliere de l'ancienne histoire de France, sur laquelle roulent tous ses ouvrages. Cette avidité de connoître tout ce qui pouvoit satisfaire sa curiosité en ce genre, l'engagea à faire des recherches sur l'origine de notre langue & de notre poësie: il en donna un traité en 1581. in-4°. auquel il joignit un second livre, aussi curieux que singulier, contenant les *noms & sommaire des œuvres de cent vingt-sept Poëtes François, vivans avant l'an mille trois cens.* Il rapporte, autant qu'il a pû le découvrir, la patrie & les qualités de chaque Poëte, spécifie les sujets qui ont occupé leur veine, & donne quelques échantillons de leur poësie. Il y joint quelquefois des notes historiques, pour donner du jour à de certains endroits dont l'intelligence pouvoit éclaircir en particulier quelques points de notre histoire. Souvent il met en prose des

récits plaisans & naïfs mis en vers par ces Poëtes. D'autres fois il extrait les proverbes qui étoient en usage dans le tems que ceux-ci écrivoient, & les sentences répandues dans leurs vers. Il est aisé de voir qu'il avoit lû tout ce qu'il avoit pû découvrir des œuvres de ces Poëtes, & qu'il n'avoit point été rebuté par la barbarie & l'obscurité de leur langage, ni par ce grand nombre de fables qu'ils ont débitées. Du Verdier a inséré la plus grande partie de ce recueil dans sa Bibliothéque Françoise, & la Croix du Maine en a aussi profité dans la sienne.

Fauchet avoit eu dessein de donner un second recueil où il se proposoit de faire connoître les Poëtes François qui ont paru depuis l'an mil trois cens, & il invita, à la fin du premier, ceux qui auroient des Mémoires sur ce sujet, à les lui communiquer. Mais quoiqu'il ait vécu assez longtems pour mettre ce second recueil en état d'être publié, n'étant mort que vers l'an 1602. s'il l'a préparé, on ignore ce qu'il est devenu. Le premier n'est pas même complet; c'est-à-dire, qu'on n'y trouve ni les noms de tous les Poëtes qui ont fleuri durant l'espace de tems que Fau-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

chet avoit eu dessein de parcourir, ni la liste de tous leurs ouvrages.

Feu M. Galland, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, a suppléé à ces omissions par son *Discours sur quelques anciens Poëtes François, & sur quelques Romans Gaulois peu connus*, dont il a fait part à la Compagnie dont il étoit membre, & que l'on a imprimé dans le tome second des Mémoires de cette savante Société. M. Galland y déclare lui-même son dessein, lorsqu'il dit que son but est de tirer de l'oubli plusieurs Poëtes & Romans Gaulois, dont le nom & les ouvrages ont été inconnus à la Croix du Maine & à Fauchet. Il suit la méthode du dernier, en rapportant comme lui, ce que ses recherches, les manuscrits surtout & les ouvrages de ceux dont il entreprend de parler, ont pû lui faire découvrir du tems où ont vécu ces Poëtes, du pays où ils sont nés, des emplois dans lesquels ils ont été engagés, des titres qui les ont distingués. Comme Fauchet il rapporte aussi divers endroits de leurs poësies, pour en faire connoître le goût, le génie, le caractere. Quelquefois il distingue l'âge des manuscrits dont il s'est servi, &

qui étoient tous alors dans la Bibliothéque de feu M. Foucault.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Il faut regarder encore comme autant de ſupplémens à Fauchet & au diſcours même de M. Galland, ces notices hiſtoriques & critiques de quelques-uns de nos anciens Poëtes, dont nous ſommes redevables à quelques Savans de l'Académie des belles Lettres, & que l'on trouve imprimées dans les Mémoires de cette Académie. Tel eſt le *Mémoire* de M. de la Curne de Sainte-Palaye *concernant la vie de Jean de Venette, Religieux de l'Ordre des Carmes, avec la notice de l'hiſtoire en vers des trois Maries dont il eſt Auteur :* telles ſont les *Obſervations* de M. l'Abbé Sallier ſur un recueil manuſcrit de poëſies de Charles d'Orléans petit-fils de Charles V. pere de Louis XII. & oncle de François premier ; la notice du même de *l'Archiloge-Sophie* de Jacques le Grant, Religieux de l'Ordre de S. Auguſtin ; & celle des poëſies de Froiſſart, par M. de la Curne. Ces Mémoires ſont plus agréables à lire que le recueil de Fauchet, ils ſont plus détaillés, plus circonſtanciés, remplis de recherches plus ſolides, parce qu'elles ſont plus approfondies : on y trouve

Mém. de l'Acad. t. 13. p. 520.

Ibid. p. 580.

Ibid. t. 15. p. 795.

Ibid. t. 14. p. 219.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

d'ailleurs ces agrémens de ſtyle & cette pureté de langage qui caractériſent tout ce qui ſort de la plume des habiles Académiciens que je viens de nommer, & ce goût de critique ſaine & judicieuſe qui eſt leur partage. Comme les poëſies des Auteurs dont il eſt parlé dans ces mémoires, ſont demeurées manuſcrites, je ne vous en dirai rien de plus : il doit me ſuffire de vous indiquer les ſources où vous pourrez en puiſer la connoiſſance, ſi elle peut flater votre curioſité.

Tom. 1. p. 318.

M. l'Abbé le Beuf dans ſes *Diſſertations ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Civile de Paris*, &c. nous fait auſſi connoître un Poëte plus ancien que Venette, que Charles d'Orléans, que Froiſſart, dans l'*Extrait* qu'il nous a donné *du Roman de Gautier de Metz compoſé en l'an 1245. à l'article intitulé*, comment Clergie vint en France, *& enſuite* ſur les ſept Arts. Cette notice & diverſes obſervations que le ſavant Académicien fait ſur les mêmes ſujets, en pluſieurs endroits de ſes *Diſſertations* qui forment maintenant cinq volumes in-12. peuvent encore ſervir à quiconque voudroit entreprendre une hiſtoire ſuivie & complette de notre poëſie & de nos Poëtes.

Comme Fauchet dans le dernier chapitre du premier livre de l'ouvrage dont je vous ai parlé plus haut, nous a donné ſes idées ſur l'origine de notre poëſie, le célébre Etienne Paſquier nous a fait part des ſiennes ſur le même ſujet dans le ſeptiéme livre de ſes *Recherches de la France*. Mais tout ce qu'il dit ſur ce ſujet eſt extrêmement ſuperficiel. Il attribuë l'origine de notre poëſie aux rimes qui furent introduites dans la poëſie Latine, introduction que pluſieurs Savans font remonter juſqu'au huitiéme ſiécle. L'harmonie qu'on avoit cru trouver dans la déclamation de ces rimes, engagea quelques Ecrivains à rimer à l'hémiſtiche dans les vers Hexametres & Pentametres, & de même dans les piéces héroïques. Ces vers eurent le nom de *Léonins*. Paſquier dérive ce nom de Léonius ou Léoninus, qui vivoit, dit-il, ſous le regne de Louis VII. vers l'an 1154., & qui fut, ajoute-t'il, Chanoine de ſaint Benoît d'abord, & enſuite Religieux de ſaint Victor à Paris. Mais il vaut mieux dire avec M. l'Abbé le Beuf, qu'on ne connoît pas l'origine de la dénomination des vers Léonins; qu'au ſurplus elle doit tirer

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Le Beuf, diſſert. t. 2. p. 67.

son nom d'un autre que Léonius Poëte de Paris au douziéme siécle, puisqu'il composa moins de ces sortes de vers qu'aucun autre Poëte de son tems : que ce Léonius n'a jamais été Chanoine de saint Benoît, & qu'il y a au moins de fortes conjectures qu'il étoit Chanoine de l'Eglise de Paris. Sur quoi vous trouverez bon que je vous renvoie à la Dissertation où M. le Beuf traite ce point avec son exactitude ordinaire.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Dissert. sur l'Hist. Eccl. & Civile de Paris, t. 2. pag. 167. & suiv.

Pasquier, après quelques remarques sur l'origine de la rime, nomme plusieurs de nos Poëtes, en donne le caractere, & rapporte quelques morceaux de leurs poësies : c'est à peu près ce que l'on trouve dans le recueil de Fauchet, excepté que ce dernier fait connoître un nombre bien plus grand de nos Poëtes. Il passe ensuite à la Poësie Provençale, parle de plusieurs Troubadours, & des Arrêts de la Cour d'Amour dont j'aurai occasion de vous entretenir ailleurs. Selon lui, la poësie Provençale finit lorsque Dante parut ; & c'est à ce Poëte qu'il rapporte le commencement de la poësie Italienne : » car tous ceux, dit-il, qui auparavant » Dante, avoient mis la main à la plu-

me, méritoient plus le nom de Ri- « meurs que celui de Poëtes. » Il ajoute que vers le même tems on vit un si grand nombre de mauvais Rimeurs en François, que notre poëſie déchut entiérement, & fit place aux Romans, « les uns en l'honneur de l'Empereur « Charlemagne & de ſes guerriers, les « autres, du Roi Artus de Bretagne, « & des ſiens, qu'on appella Chevaliers « de la Table ronde. » Ce regne des Romans fit donc beaucoup de tort à notre poëſie, ſelon Paſquier, qui ſemble même inſinuer qu'elle fut oubliée durant quelques années, juſqu'à ce qu'elle produiſit « certains nouveaux fruits « auparavant inconnus à tous nos an- « ciens Poëtes, » comme les *Chants Royaux*, les *Ballades* & les *Rondeaux*; ce qui lui donne lieu de parler de chacune de ces eſpeces de poëſie, & d'en rapporter des exemples. C'eſt le ſujet du cinquiéme chapitre. Dans le ſixiéme, il parle des Poëtes qui parurent ſous le regne de Henri II. & de la nouvelle forme de poëſie qu'ils introduiſirent. « Auparavant, dit-il, no- « tre poëſie Françoiſe conſiſtoit en Dia- « logues, Ballades, Rondeaux, Epi- « grammes, Elégies, Epîtres, Eglo- «

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

» gues, Chanſons, Etrennes, Epita-
» phes, Complaintes, Blaſons, Saty-
» res en forme de Coq-à-l'Ane. Pour
» leſquels Thomas Sibilet fit un livre
» qu'il appella l'Art Poëtique Fran-
» çois, où il diſcourut de toutes ces piè-
» ces, & la plûpart deſquelles déplut
» aux nouveaux Poëtes. » Qu'y ſub-ſtituerent-ils ? Les Odes, dont Paſquier dit *que nous empruntâmes la façon des Grecs & des Latins ; & les Sonnets que nous tirâmes des Italiens.* Notre Auteur nomme ceux qui ſe diſtinguerent dans ces deux genres, & pour faire connoître leur goût, il cite divers endroits de leurs poëſies. Il prétend que Joachim du Bellay eſt le premier qui *apporta l'uſage des Sonnets* ; que nous devons le *premier plant* de la Tragédie & de la Comédie à Jodelle ; que Ronſard a commencé à faire des Hymnes & des Poëmes héroïques ; & comme ce Poëte étoit dans ce tems-là le *Phénix* des beaux eſprits, on n'eſt pas étonné d'entendre toutes les loüangues que Paſquier lui prodigue.

Après ce panégyrique qui occupe une partie du ſeptiéme chapitre, il fait dans le huitiéme quelques *Obſervations ſur la poëſie Françoiſe* ; mais comme

ces observations sont plus didactiques qu'historiques, je vous renvoie à ce que j'en ai dit ailleurs. Je me contenterai aussi de vous citer le huitiéme chapitre où il examine si la poësie Italienne a quelque avantage sur la Françoise; le neuviéme & le dixiéme où il tâche de prouver, plus par quelques exemples, que par des raisonnemens, *que notre langue n'est pas moins capable que la Latine de beaux traits poëtiques*, & que nos Poëtes François qui ont imité les Latins, les ont souvent égalés, & quelquefois surpassés. Les quatre derniers chapitres, c'est-à dire, l'onziéme, le douziéme, le treiziéme & le quatorziéme, sont, sur les vers mesurés, faits à l'exemple de ceux des Grecs & des Latins, sur ce qu'il appelle *Jeux poëtiques*, c'est-à-dire, les jeux de mots, les échos, & autres bagatelles semblables, qui n'étoient que des fruits du mauvais goût de nos ayeux; & enfin ce qu'ils nommoient vers retournés, qui ne méritent pas plus notre approbation, quelque estime que l'on ait paru en faire dans les siécles précédens. Vous voyez par ce court détail, que quelque superficiel que soit le traité de Pasquier, il ne laisse pas de contenir des

choſes curieuſes, & qui ont leur utilité pour l'hiſtoire des commencemens & des premiers progrès de notre poëſie, & pour la connoiſſance de pluſieurs de nos anciens Poëtes : auſſi en ferai-je quelque uſage lorſque je vous entretiendrai de ceux-ci.

HISTO. RE DE LA POESIE FRANÇ.

Les deux Hiſtoriens modernes de notre poëſie, Joſeph Merveſin & M. l'Abbé Maſſieu, citent pluſieurs fois ſon témoignage, & s'appuient de ſon autorité dans leurs ouvrages ; & ils ont raiſon : ils le contrediſent auſſi quelquefois, & ils le devoient, parce que Paſquier n'eſt pas toujours un guide sûr, quelque éclairé qu'il fût. Je voudrois pouvoir vous dire que les deux Hiſtoriens que je viens de nommer, ſont eux-mêmes des guides infaillibles, il ſeroit vrai alors que notre poëſie auroit ſon hiſtoire, ſinon complette, du moins exacte. Mais ces deux qualités manquent à l'une & à l'autre, quoique la ſeconde ſoit fort ſupérieure à la premiere.

Celle-ci parut au commencement de l'année 1706. ſous les auſpices de Madame la Ducheſſe du Maine à qui elle eſt dédiée. Joſeph Merveſin, qui en eſt l'Auteur, né à Apt en Provence, entra

entra dans l'Ordre de Cluny, s'y fit Religieux-Profés, y prit tous les Ordres sacrés, & fut Prieur de Barret. En 1721. sa patrie étant affligée de la maladie contagieuse, il se livra au service des pestiférés, & mourut la même année à Apt. Son *Histoire de la poësie Françoise* est le plus connu de ses écrits. Comme c'étoit le premier ouvrage que l'on eût donné contenant dans un certain détail l'histoire de l'origine de notre poësie, de ses diverses révolutions, & de ses progrès jusqu'à nos jours, on le rechercha, & il fut loüé malgré les défauts dont il est rempli. Quand on est un peu au fait de cette matiere, on est étonné que de savans Journalistes qui ont donné des analyses étenduës de cette histoire, ayent prétendu que l'érudition & le bon goût y regnent, & que d'autres n'ayent reproché à l'Auteur que quelques omissions peu importantes. Voyez l'histoire des ouvrages des Savans par Basnage, au mois d'Avril 1706. & les Mémoires de Trévoux du mois de Mai de la même année.

François de Remerville de Saint Quentin, Gentilhomme d'Apt, jugea beaucoup moins favorablement de l'ou-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

vrage de l'Abbé Merveſin, & il n pas tort. Il fit contre ſon hiſtoir notre poëſie des *Remarques critique* furent imprimées en 1706. ſans de lieu, ni d'Auteur. Elles ne con nent que ſoixante & quatorze p in-12. & ne dévoilent qu'une p des fautes de l'ouvrage qui y eſt ce ré ; mais elles en montroient en trop pour ne pas aigrir l'Auteur, a remment plus ami de ſes produc que de la vérité. On trouve l'ex de ces *Remarques* dans les Mér res de Trévoux du mois de 1707. L'Abbé Merveſin répondit une lettre de ſoixante & quatre p in-12. imprimée à Paris en 1707. s'y défend, le mieux qu'il peut, c tre les reproches d'ignorance que adverſaire lui avoit faits. Uſant m de repréſailles, il accuſe à ſon tour de Remerville de pluſieurs fautes portantes contre la vérité de l'hiſto mais qui n'ont pas paru telles aux y des lecteurs inſtruits, & qui ont j ſans prévention. Cette réponſe at à l'Hiſtorien une réplique en forme lettre à Monſieur * *, qui eſt de tr te-huit pages in-12. Les Auteurs Mémoires de Trévoux ont rendu a

un compte exact de ces deux écrits dans l'article ſixiéme du mois de Janvier 1708.

La réplique de M. de Remerville eſt d'un ſtyle moins vif que ſes remarques; il y a moins de ces traits piquans qui reſſentent plus l'amertume de la ſatyre que le judicieux de la critique. Auſſi les Journaliſtes que je viens de citer diſent-ils dans leur mois de Janvier 1708. que dans une lettre que l'Auteur leur avoit adreſſée, il avouë lui même, qu'il auroit dû avoir un peu plus d'égard pour le caractere & la profeſſion de M. Merveſin; & il aſſure qu'il ſe ſeroit en effet plus modéré, s'il avoit cru que ſes remarques duſſent devenir publiques, mais que l'ami à qui il les avoit envoyées, les avoit fait imprimer à ſon inſçû; il ajoute qu'il ſouhaite que le public ſoit inſtruit de ſes ſentimens ſur ce ſujet. A la bonne heure: mais les fautes repriſes dans l'hiſtoire de la poëſie Françoiſe n'en ſont pas moins réelles.

C'eſt moins d'ailleurs un eſſai hiſtorique qu'une véritable hiſtoire. L'Auteur parcourt très-légérement tous les ſiécles depuis Moïſe juſqu'à Louis XIV. & ſi l'on pouvoit lui reprocher quelque

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

prolixité, ce ſeroit dans les ſujets qu'il ne devoit pas même traiter, comme l'origine de la poëſie en général, & ce que cet art a été chez les Grecs & les Latins. Les cinquante pages qu'il a employées à cette matiere ſont autant de perdu pour l'hiſtoire propre de notre poëſie. Ce qu'il dit de la prétenduë ſcience des Bardes, des Druïdes, & des Poëtes qu'il lui plaît de nommer les uns *Runers*, les autres *Fatiſtes*, n'eſt pas moins inutile. Nous voilà cependant déja preſque au tiers de ſon ouvrage. Ce qu'il dit enſuite des *Troubadours* n'eſt ni aſſez recherché, ni aſſez exact. Dans tout le reſte il mêle l'hiſtoire de la poëſie Latine & des Poëtes Latins, avec l'hiſtoire de notre poëſie & de nos Poëtes François. Jugez par cette idée ce que l'on doit apprendre d'un ouvrage ſi rempli de digreſſions inutiles, & qui ne contient guéres que trois cens pages.

A l'égard des fautes que l'on trouve dans ce petit ouvrage, en voici quelques-unes. L'Auteur nomme Lilius Plau-
Pag. 48. 49. tus, le Rhéteur Lucius Plotius; Bard V. Roi des Gaules, celui qu'il devoit appeller Bard premier, cinquiéme Roi
p. 59. fabuleux des Gaules. Il met le Pape

Léon II. à la fin du ſixiéme ſiécle, au lieu de le mettre vers la fin du ſeptiéme. Il fait paſſer la Provence de la domination des Rois d'Arles ſous celle de Raimond Bérenger, Comte de Barcelone, au lieu de dire qu'après la domination des Rois d'Arles, la Provence paſſa enſuite aux Comtes de Provence, dont le dernier nommé Gilbert, n'eut qu'une fille nommée Douce, qui épouſa vers l'an 1102. Raimond Bérenger, Comte de Barcelone, lequel devint Souverain de la Provence. Il fait vivre le Poëte Hélinand ſous Louis VIII. & le dit Moine de ſaint Fromont: Hélinand a fleuri ſous Louis VII. & Philippe Auguſte, & il étoit Moine de Cîteaux en l'Abbaye de Froidmont. Héliodore que l'on fait Auteur des amours de Théagéne & de Chariclée, vivoit, ſelon lui, à la fin du quatorziéme ſiécle: l'anachroniſme eſt conſidérable: Héliodore vivoit à la fin du quatriéme ſiécle. Ce qu'il dit de Clémence Iſaure, « qu'elle étoit de la « Maiſon des Comtes de Toulouſe; « qu'en l'an 1324. elle convoqua tous « les Poëtes & les *Trouveres* du voiſinage, & promit de donner une violette « d'or à celui qui feroit les plus beaux «

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ. Pag. 61.

P. 74.

P. 91.

P. 94.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

» vers ; qu'elle donna enſuite un fonds » dont le revenu devoit être employé » à ce prix, » tout ce récit, dis-je, manque d'exactitude.

Il eſt certain, & c'eſt le ſentiment de Catel, de Caſeneuve, de la Faille, & des Bénédictins Auteurs de la derniere hiſtoire de Languedoc, qu'on doit rapporter la premiere inſtitution des Jeux floraux de Toulouſe, non à l'an 1324. mais à l'an 1323. non à Clémence Iſaure, mais à ſept des principaux habitans de Toulouſe, ainſi qu'il eſt indiqué dans les anciens regiſtres de l'Hôtel de cette ville. Je ne dirai pas cependant avec Catel, dans ſes Mémoires de Languedoc, que Clémence Iſaure eſt un perſonnage ſuppoſé ; & j'aime mieux ſuivre le ſentiment des derniers Hiſtoriens de Languedoc, qui, ſans décider que Clémence ait été de la Maiſon des Comtes de Toulouſe, comme l'Abbé Merveſin le dit ſans preuves, croyent que c'étoit une Dame de conſidération de la ville de Toulouſe, qui aimoit la poëſie & les belles lettres ; qu'elle vivoit vers la fin du quatorziéme ſiécle, ou vers le commencement du quinziéme ; qu'elle fonda de quoi fournir aux frais des prix

Hiſt. de Langued. t. 4. p. 566.

qu'on diſtribuoit déja tous les ans au mois de Mai à ceux qui avoient fait les meilleures piéces de vers, au jugement des *Mainteneurs* ou Juges des Jeux floraux; qu'elle laiſſa un bien conſidérable pour cette fondation à l'Hôtel-de-Ville de Toulouſe; qu'après ſa mort elle fut inhumée à la Daurade; & qu'enfin les Capitouls voulant honorer ſa mémoire, firent ériger une ſtatuë ſur ſon tombeau vers le milieu du ſeiziéme ſiécle, accompagnée d'une inſcription; & que faiſant enſuite réflexion que cette ſtatuë & cette inſcription ſeroient mieux placées dans l'Hôtel de-Ville, ils les firent transférer en 1557. dans ledit lieu où on les voit encore. Les Hiſtoriens de Languedoc donnent les preuves de ce que je viens de rapporter d'après eux; on peut les voir dans leur hiſtoire. Elles montrent que l'Abbé Merveſin n'eſt pas plus exact ſur ce qui regarde Clémence Iſaure, & le tems de l'établiſſement des *Jeux floraux*, que ſur beaucoup d'autres faits qu'il débite avec autant d'aſſurance que s'il en étoit bien certain.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Où a-t'il trouvé, par exemple, qu'*Andrelin* faiſoit des vers François, Hiſt. de la poëſ. Fr. p. 98.

& qu'il ne ſe piquoit que d'en faire beaucoup ? Fauſtus Andrelinus étoit un Italien, qui a fait un long ſéjour à Paris, mais qui ne compoſoit que des vers Latins. Sur quoi ſe fonde-t'il pour attribuer à François premier cette Epitaphe de la belle Laure, qui commence par ces vers :

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée ?

Perſonne n'ignore que ces vers ſont de Clément Marot, qui n'étoit pas *hors du Royaume* au commencement du regne de Henri II. comme le dit encore M. Merveſin, mais qui étoit hors du monde, puiſque ce Poëte mourut en 1544. environ trois ans avant le regne de Henri II. Mais c'eſt aſſez vous parler de cette hiſtoire, dont il ſeroit facile de relever beaucoup d'autres fautes. On en a corrigé quelques-unes dans la nouvelle édition qui en a été donnée en Hollande en 1717.

Pag. 117.

Feu M. l'Abbé Maſſieu avoit donc raiſon de penſer que cet ouvrage ne devoit pas empêcher les François de dire que l'hiſtoire de leur poëſie leur manquoit encore. Il a tenté lui-même d'y ſuppléer, & depuis 1739. nous

joüiſſons de la partie de ſon travail qu'il avoit achevée. C'eſt à M. de Saci, fils de M. de Saci, célébre Avocat au Conſeil, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, que le public eſt redevable de l'édition de cet ouvrage. L'éditeur, qui en étoit devenu dépoſitaire par la mort de M. l'Abbé Maſſieu arrivée le 26. Septembre 1722. nous apprend qu'il auroit pû ſatisfaire beaucoup plutôt la curioſité des gens de lettres, qui attendoient ce morceau avec tout l'empreſſement que méritoit un pareil ſujet, manié par un Ecrivain auſſi délicat que M. l'Abbé Maſſieu. Mais le plan de l'ingénieux Académicien n'étoit point rempli. Son deſſein devoit le conduire juſqu'à nos jours. Ses recherches même y avoient abouti. Il lui en reſtoit cependant bien d'autres à faire ſur le compte des modernes; & lorſque la mort vint arrêter ſon ouvrage, il n'en avoit encore achevé que les deux premieres parties, dont la derniere finit par le regne de Louis XII. Monſieur de Saci ſon éléve s'étoit d'abord flaté de remplacer ſon illuſtre maître en continuant ſon hiſtoire de la poëſie Françoiſe. Il ſemble même faire encore eſpérer cette

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

continuation ; mais en attendan
doit lui être obligé de nous avoi
préſent des deux premieres partie
les que l'Auteur avoit tâché d
mettre en état de pouvoir être c
muniquées au public.

Le deſſein de M. l'Abbé Ma
étoit de faire ſervir de préface à
ouvrage, la *Défenſe de la Poëſie*,
cours qu'il avoit lû quelques an
avant ſa mort à l'Académie des I
Lettres. C'eſt ce qui a engagé l
teur à joindre ce morceau à l'hi
de la poëſie Françoiſe : je vous ai
du compte ailleurs de cette *Dé*
Quant à l'hiſtoire elle-même , j
prétends point vous en donner d
lyſe ; c'eſt un ouvrage que vous c
lire, & dont la lecture agréable,
ſante & utile ne peut manquer de
plaire. Vous n'y trouverez point r
écarts dans leſquels l'Abbé Mer
eſt tombé, ni ces digreſſions in
à l'hiſtoire de notre poëſie dont ce
nier a enflé ſon petit volume, n
réflexions triviales que l'on y ren
tre quelquefois. Vous y ſentirez
leurs plus de connoiſſance de la
tiere que le nouvel Auteur avoit
trepris de traiter, plus de goût,

de critique. Si dans la premiere partie, la néceſſité de ſon ſujet le contraint de s'arrêter un peu ſur un aſſez grand nombre de Poëtes dont on ne ſe détermineroit pas aiſément à lire les ouvrages, avec quelle élégance ne parle-t'il pas de ces tems que nous regardons comme barbares ? Quelle attention à ne laiſſer cueillir que des fleurs à ſes lecteurs dans un champ d'où il lui a fallu arracher bien des épines ?

Il étoit perſuadé d'ailleurs, & il le dit à la fin de ſa premiere partie, que tout ce qu'il y a eu d'hommes de meilleur goût dans tous les ſiécles, ont fait cas des vieux Auteurs qui les ont précédés. « Marot, dit-il, & Saint Gélais ſous François premier ; Voiture, « Sarraſin, Péliſſon & la Fontaine « dans ces derniers tems, ſe ſentoient « une vraie tendreſſe pour nos vieux « rimeurs, & croyoient qu'on ne pouvoit avec trop de ſoin en conſerver « les reſtes.... Apprenons de ces Ecrivains illuſtres à juger avec retenue. « Ne condamnons point une bonne « penſée à cauſe d'un vieux mot. Mais « faiſons grace au vieux mot en faveur « de la bonne penſée. Songeons qu'il «

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

» ne ſeroit pas juſte d'exiger que
» Auteurs qui vivoient il y a cinq
» ans, s'exprimaſſent comme nous
» exprimons aujourd'hui. Reſpec
» des hommes qui nous ont fait vo
» quoi les premiers efforts de l'e
» humain ſont capables, qui ſe
» chargés du ſoin pénible de nous
» cer les routes; qui nous ont lev
» obſtacles & applani les difficul
» & ſans leſquels peut-être nous n
» rions pas ce que nous ſommes.

» Reconnoiſſons du moins que
» pouvons retirer de leurs écrits
» ſortes d'utilités. Car outre qu'ils
» toujours quelque choſe de bon
» qu'on y trouve des traits dont on
» faire ſon profit; ils marquent en
» l'état où étoit notre langue da
» le tems qu'ils écrivoient; & enf
» ſont pleins de circonſtances cu
» ſes qui peuvent beaucoup contri
» à l'éclairciſſement de l'hiſtoire.

Voilà le beau côté de nos an
Poëtes: voici le difforme: je rapp
encore les paroles de M. Maſſieu
terminent ſa ſeconde partie. »
» Poëtes, dit-il, parlant de ceux
» ont vécu depuis Philippe de V
» juſqu'à François premier, ſe do

rent de grandes peines pour débroüil- «
ler notre poëſie, mais leurs efforts « HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.
furent aſſez inutiles. Il faut avoüer «
de bonne foi que la verſification étoit «
alors très imparfaite. Ils n'avoient «
nulle regle pour l'arrangement ou pour «
le mélange des rimes. Ils plaçoient «
l'*e* féminin au repos du vers; ils comp- «
toient ce même *e* pour rien, quoiqu'il «
faſſe par lui-même une ſyllabe toutes «
les fois qu'il eſt ſuivi d'une conſon- «
ne. Ils faiſoient rimer des ſinguliers «
avec des pluriers. Ils ne s'embarraſ- «
ſoient point du ſon rude que le choc «
des voyelles cauſe à l'oreille. Ils n'é- «
toient nullement ſcrupuleux ſur la ri- «
me féminine, & n'avoient égard qu'à «
la derniere ſyllabe, bien que tout «
dépende de la pénultiéme; de ſorte «
que ces deux mots qu'on a coutume «
de citer pour exemple d'une rime «
ridicule, *halebarde* & *miſéricorde*, «
étoient alors une bonne rime. «

Mais quoique ces fautes fuſſent «
groſſieres, ils en faiſoient de bien plus «
conſidérables dans la maniere de trai- «
ter les ſujets. Ils n'avoient preſque «
aucune idée du grand & du ſublime. «
Leur ſérieux étoit un vrai burleſque. «
Ils confondoient les ſtyles, & igno- «

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

» roient les convenances. Au lie
» faire ſervir la rime à la raiſon
» ſacrifioient abſolument la raiſon
» rime. Ils rempliſſoient leurs oc
» ges d'imaginations bizarres & m
» trueuſes. Ce n'étoit plus Jupi
» Junon, Mars & Neptune, c'
» Faux-ſemblant, Bel-accueil, Fi
» vouloir & Malebouche, qui agiſſ
» dans tous les poëmes. Aux grand
» nobles fictions que l'Antiquité
» avoit laiſſées, ils en avoient ſu
» tué de badines & de frivoles. E
» mot, l'état informe où ſe trou
» alors notre poëſie, ne donnoi
» lieu de croire qu'elle dût jamais
» venir au degré de perfection où
» a été portée depuis. Le ſeul poi
» ils excelloient, étoit le naïf; é
» ce genre ils ſont pleins de traits
» aujourd'hui encore peuvent ſerv
» modéle. »

M. l'Abbé Maſſieu prouve dans
te ſon hiſtoire par le détail & par
exemples bien choiſis la vérité de

Journ. Sept. 1739.

réflexions. Mais, ſelon la remarqu
Journal des Savans, plus ſon » T
» plaît par le choix avec lequel il
» ploie ce que pluſieurs Hiſtorien
» écrit ſur notre poëſie, ainſi que

le beau jour où il met tout ce qu'il « exposé, plus on a lieu de desirer qu'il « fût étendu davantage sur quelques « circonstances. On peut trouver que « ce qu'il annonce des progrès de la « poësie & du langage n'est pas assez « développé. Il laisse trop à faire aux « lecteurs pour démêler les différens « degrés de ce même progrès. Un lec- « teur, il est vrai, est bien-aise que ce « qu'il lit exerce son imagination en « frappant son intelligence, mais il veut « que les réflexions se présentent com- « me d'elles-mêmes. Ce doit être l'ou- « vrage de l'Auteur que de lui préparer « ce plaisir de maniere qu'il ne lui coûte « aucun effort. »

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

J'ajoute à cette espece de censure de l'ouvrage de M. l'Abbé Massieu, que l'Auteur est tombé aussi dans plusieurs inexactitudes. En voici quelques exemples. Selon lui, la Provence a été la porte par où la rime entra en France. M. Lévêque de la Ravalliere, de l'Académie des belles Lettres, qui a étudié avec soin cette matiere, est d'un sentiment opposé; & soit dans son histoire des *Révolutions de notre langue*, soit dans son discours *de l'ancienneté des chansons Françoises*, il fait mention de

Hist. p. 82.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

divers monumens antérieurs de plusieurs siécles aux plus anciennes piéces Provençales que l'on ait pû produire jusqu'à présent; & il montre que c'est la Normandie qui a donné naissance aux premiers Poëtes François. M. l'Abbé Massieu ajoute que lors de la naissance de notre poësie, la rime avoit corrompu la poësie Latine, & qu'en la soumettant à son joug, elle y avoit occasionné de grands ravages; que la bonne & saine maniere des Anciens avoit été abandonnée, &c. M. de la Ravalliere répond que c'est, ce semble, accuser la rime de ce dont elle n'est point coupable. » La vraie rai-
» son, dit-il, du déchet de la poësie,
» vient de ce que nos premiers Versi-
» ficateurs n'étant Poëtes qu'en dépit
» de Minerve, ils ne virent rien de
» plus élevé, rien de plus beau que la
» rime, qu'ils s'y livrerent entiérement,
» & mirent en elle toute la richesse de
» leur poësie, parce que leur foible gé-
» nie ne leur fournissoit rien de plus.
» La rime a-t'elle empêché depuis les
» Corneilles, les Racines, les Des-
» préaux, les Rousseaux, les Voltai-
» res, de porter notre poësie au plus
» haut point de perfection? »

Ancienn. des chanſ. Fr. p. 198.

On a repris encore M. Maſſieu d'avoir dit d'après Paſquier, « que dès « le regne de Philippe premier, on ne « parloit plus qu'en rimes Françoiſes « de Géans *pourfendus* & de Sarraſins « mis à mort : Que vers la conquête de « Jéruſalem, il y eut une quantité ſi « prodigieuſe de Poëtes François, qu'ils « ſembloient ſortir de terre auſſi-bien « que les armées, mais qu'on ignore le « ſujet, la qualité & le nombre de leurs « ouvrages, le tems nous ayant envié « juſqu'à leurs noms. » Si ce que M. Maſſieu ſemble aſſurer ici étoit vrai, dit M. de la Ravalliere, « notre « langue y gagneroit de l'éclat plus « d'un ſiécle avant qu'elle en ait eu. « Mais en recherchant la preuve de ce « que l'Hiſtorien de notre poëſie a avancé, elle s'échappe & ſe tourne contre « lui-même. Les graces légeres écrivoient ce qu'il dictoit ; & comme il « ne dictoit les faits que ſur la foi des « autres, ſans recourir aux originaux « dont le langage rude & groſſier auroit « dégoûté un génie auſſi délicat que le « ſien, il a adopté les erreurs avec les « opinions de ceux qu'il avoit choiſis « pour ſes guides. «

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ. Hiſt. de la poëſ. p 105.

Révol. de la lang Fr. p. p. 123.

Que devinrent, continuë notre «

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

» Académicien, ces legions nombreuses de Poëtes François, qui, selon » M. Maſſieu, ſuivirent Godefroy de » Boüillon? Furent-elles diſſipées comme la pouſſiere? Il y a plus d'apparence qu'elles n'ont exiſté que dans » les Mémoires qui ont ſervi à le tromper. » Ce qui eſt vrai, c'eſt qu'aucun Verſificateur n'a écrit en notre langue, du tems de Godefroy, l'hiſtoire de la conquête de Jéruſalem faite en 1099. On convient ſeulement que parmi les Pélerins, il ſe mêla des rimeurs qui, ſans être François, faiſoient ſur d'autres ſujets des chanſons en langue vulgaire. Mais ces chanſons n'étoient point connuës à la Cour ni dans le centre du Royaume; & l'on ne doit dater en France la naiſſance des ouvrages François que du tems où ceux-ci ont commencé à ſe faire voir dans la Capitale du Royaume. Le premier Auteur qui ait écrit en poëſie vulgaire la priſe de Jéruſalem compoſoit en 1130. ou environ: c'étoit un Chevalier nommé Béchada, du Château des Tours au pays de Limoges.

Diſſert. ſur l'Hiſt. Eccleſ. & Civile de Paris, t. 2. p. 67.

M. l'Abbé le Beuf croit auſſi que les chanteurs de nos Croiſades ont paru plus tard que M. Maſſieu ne l'a pen-

sé; & à l'égard de ce que dit cet Historien, que notre poësie commença à prendre quelque forme sous le Roi Henri premier, il le reprend de n'en avoir rapporté aucun exemple. « Il auroit « dû, ce semble, profiter, dit-il, de « la remarque de Dom Mabillon sur un « Thibaud de Vernon, Chanoine de « Roüen, lequel mit en vers vulgaires « plusieurs vies de Saints, entr'autres « celle de saint Vandrille : d'un autre « endroit du même Dom Mabillon, « où sont insérés les vers que les *Jon-* « *gleurs* chantoient sur saint Guillaume « d'Aquitaine ; de la chanson sur la « conversion de saint Thibaud fils du « Comte de Champagne, laquelle « opéra avant la fin de l'onziéme siécle « celle de saint Aibert, Prêtre du Dio- « cése de Cambrai. Tout ceci, conti- « nuë M. le Beuf, paroît antérieur à « la premiere Croisade : & par consé- « quent Maître Eustache n'est pas le « plus ancien Poëte François, quoique « Fauchet l'ait écrit, » & que d'autres l'ayent répété après lui.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Secul. 3. Bened.

Je ne vous citerai plus que peu d'exemples des inexactitudes reprochées à M. l'Abbé Massieu ; en voici un : il dit, qu'Abailard composa pour Hé-

Hist. de la poës. p. 114.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

loïſe des chanſons en langue Françoiſe, & d'autres petites piéces qui étoient reçuës, à ce qu'il prétend, avec des applaudiſſemens incroyables. La premiere lettre d'Abailard ſur laquelle on ſe fonde, ne dit point ce qu'on lui fait dire. Il eſt vrai qu'Abailard, comme le remarque M. de la Ravalliere, dit qu'il faiſoit des vers, & que pluſieurs de ſes piéces étoient chantées dans les villes, ſurtout par ceux dont le cœur étoit dans une ſituation pareille à celle où il ſe trouvoit; mais il ne dit pas que ſes vers fuſſent François.

Ancienn. des chanſ. p. 206.

Héloïſe, lettre ſeconde, parle auſſi de la poëſie d'Abailard, & des effets qu'elle produiſoit; mais dans ce qu'elle dit, il n'y a pas un mot qui faſſe voir que cette poëſie fût en langue vulgaire. Les Savans qui ont examiné ce fait avec le plus d'attention, ſont perſuadés que ces vers d'Abailard, que l'on nous avoit annoncés comme François, étoient Latins, rimés ou meſurés. Il étoit ſi peu d'uſage alors, dit M. de la Ravalliere, de compoſer de petites piéces en rimes Françoiſes, que dans une Elégie meſurée & rimée, où Hilaire, diſciple d'Abailard, exprime ſon chagrin de ce que, ſur les rapports

de quelque écolier perfide, Abailard avoit reçu ordre de quitter le Paraclet, le refrain de chaque ſtrophe de l'Elégie eſt un jargon François, & n'a point ſa rime.

« L'Hiſtorien de la poëſie Françoiſe a encore été trompé ſur le tems auquel le *Lai* commença. Il ne le fait naître que ſous Charles V. parce que Paſquier, en parlant de Froiſſart, a écrit d'une façon équivoque, que ce Poëte avoit compoſé ſous le regne de ce Prince, *le Paradis d'amour*, *le Temple d'honneur*, pluſieurs *Lais* amoureux & paſtorales. «

« Diſc. ſur les chanſ. Fr. p. 116.

Mais ſans s'arrêter à l'autorité de Paſquier, il eſt inconteſtable que le *Lai* parut dès l'inſtant que l'on commença à écrire en rimes Françoiſes : c'eſt la chanſon que les Auteurs des premiers Romans ont fait chanter à leurs héros. »

On ne ſçait encore où M. l'Abbé Maſſieu a pris, que Thibaud Roi de Navarre avoit établi une Académie, qu'il l'aſſembloit certains jours de la ſemaine dans une ſale de ſon Palais, & qu'on y liſoit tout ce qui ſe faiſoit de nouveau. N'auroit-il pas regardé les Dialogues ou *Jeux partis*, comme les

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Mémoires de cette prétenduë Académie, ce qui lui auroit fait croire qu'elle a ſubſiſté ? Mais on ſçait que ces Dialogues n'ont point été le fruit de converſations réelles ; ils n'étoient qu'une imagination du Poëte qui ſe donnoit tels interlocuteurs qu'il vouloit. M. Maſſieu ne s'eſt pas moins trompé, lorſqu'il a dit ſur la foi du Compilateur des Chroniques de Saint Denys, copié par Fauchet, que Thibaut & Gaſſe travailloient de concert, & qu'ils tiroient de grands ſecours l'un de l'autre. On auroit peut-être même bien de la peine à prouver qu'ils ſe ſoient connus ; au moins n'en voit-on aucune marque dans leurs poëſies. Il faut lire encore ſur cela le *Diſcours* de M. de la Ravalliere *ſur l'ancienneté des chanſons Françoiſes*, imprimé en 1742.

Ce diſcours doit être regardé lui-même comme ce que nous avons de meilleur ſur cette partie de l'hiſtoire de notre poëſie. L'Auteur y recherche, comme le titre l'annonce, l'ancienneté de nos chanſons Françoiſes ; il en fixe l'époque, autant qu'il a pû la découvrir ; il examine quelle fut leur premiere forme, & de quels inſtrumens on accompagnoit la voix en les chantant.

Après avoir dit quelque choſe des chanſons Latines, il décide que les premieres qu'on entendit à Paris en François, y parurent ſous le nom de *Lai*, au plutôt vers le commencement du regne de Philippe Auguſte; celles qui vinrent après, à l'imitation des Provençales, commencerent avec les guerres des Albigeois: ces dernieres, dit l'Auteur, furent nommées dans la ſuite *Chanſons Royales*, ſoit à cauſe du Roi de Navarre, qui en compoſa un plus grand nombre, ſoit pour marquer que c'étoit la chanſon la plus noble & la plus digne d'être chantée à la Cour des Rois: elle tenoit lieu de toute autre piéce de Muſique.

Quant à la forme de ces chanſons; ſemblables aux Provençales, elles étoient toujours compoſées de cinq couplets, terminés par un *envoi* de trois ou quatre vers, quelquefois ſimple, quelquefois redoublé, que le Poëte adréſſoit à la perſonne pour qui il faiſoit ſa chanſon. L'amour, ce que l'on appelle ſes plaiſirs & ſes peines, des *Paſtourelles*, dans leſquelles le Poëte rapporte des avantures champêtres, font la matiere de ces anciennes chanſons. M. de la Ravalliere en trouve les

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

rimes exactes, régulieres, belles même; & il fait voir que M. Deſpréaux a confondu l'hiſtoire du premier âge de cette poëſie avec celle du ſecond, lorſqu'il dit:

Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix;
La rime au bout des mots aſſemblés ſans meſure,
Tenoit lieu d'ornement, de nombre & de céſure, &c.

Loin, dit-il, qu'alors *les mots fuſſent aſſemblés ſans meſure*, les Poëtes anciens étoient Verſificateurs très-exacts; ce qu'il prouve par divers exemples. Il parle enſuite des *Jeux partis*, dans leſquels l'un des interlocuteurs ayant propoſé une queſtion ſur quelque ſujet de galanterie, l'autre choiſit la matiere qu'il veut défendre. Il cite les Poëtes qui réüſſirent le mieux aux chanſons, tels que Thibaut Roi de Navarre, le Châtelain de Coucy, & Gaſſe Brules. Enfin il fait voir que la plûpart des Poëtes anciens qui faiſoient des chanſons, en compoſoient auſſi la Muſique, & il montre en quoi conſiſtoit cette Muſique, & de quels inſtrumens on ſe ſervoit. Ces détails ſont très-curieux; mais il faut les voir dans l'écrit même de

de l'Auteur. Si nous avions ſur chaque partie ou chaque eſpece de notre poëſie, des recherches auſſi exactes, des diſſertations auſſi bien faites, on pourroit eſpérer d'avoir enfin une hiſtoire complette & ſolide de la poëſie Françoiſe. Mais à l'exception des ouvrages dont je vous ai parlé juſqu'à préſent, & de ceux qui regardent l'hiſtoire de notre Théâtre, dont je vais bientôt vous entretenir, je ne connois que Colletet qui ſoit entré dans des détails hiſtoriques ſur quelques eſpeces particulieres de la poëſie Françoiſe.

Vous connoiſſez déja ces Traités de Colletet, ſur l'Epigramme, le Sonnet, le Poëme Bucolique, & la Poëſie morale & ſententieuſe; je vous en ai ſuffiſamment parlé en vous entretenant des Ecrits didactiques ſur notre poëſie & ſes différentes eſpeces; & j'ai eu ſoin de vous faire remarquer alors que la partie hiſtorique de ces Traités n'en étoit ni la moins curieuſe ni la moins utile. Je vous ferai reſſouvenir pareillement que dans preſque tous les autres Traités didactiques, que j'ai tâché de vous faire connoître, ſoit anciens, comme le *Jardin de Plaiſance*, la *Rhétorique de Fabry*, & autres; ſoit modernes,

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

comme dans les Traités de Richelet, de Pilet de la Mesnardiere, de l'Abbé Geneſt, de M. Michault, &c. il y a des traits hiſtoriques concernant le genre de poëſie ſur lequel ces Auteurs ont exercé leur plume. Mais ces traits ne formant pas une partie ni eſſentielle, ni conſidérable de leurs Traités, je ne mets point ces écrits dans la liſte des ouvrages hiſtoriques ſur notre poëſie.

Il n'en eſt pas de même du *Parnaſſe François* de M. Titon du Tillet : cet ouvrage appartient à l'hiſtoire de la poëſie Françoiſe & de nos Poëtes, quoiqu'il y ſoit auſſi parlé de ceux qui ſe ſont diſtingués dans la poëſie Latine. Vous ſavez ce qui a donné lieu à cet ouvrage. M. Titon, zélé pour la gloire de la nation, ami des Muſes & de tout ce qui a rapport à elles, & frappé des honneurs accordés aux Savans illuſtres depuis que les ſciences ont été cultivées, a fait fabriquer il y a pluſieurs années, à l'honneur des Poëtes & des Muſiciens célébres, un ſuperbe monument de bronze où ces grands hommes ſont repréſentés. Ce monument eſt connu également des François & des Etrangers dont il attire avec raiſon la curioſité. Mais peu contens de ce té-

moignage ſi glorieux de ſon amour pour les beaux arts, M. Titon du Tillet a voulu en quelque façon animer cet ouvrage, en donnant avec la deſcription de ce monument le caractere d'eſprit, le génie, & l'hiſtoire des Poëtes & des Muſiciens qu'il a placés ſur ſon Parnaſſe. C'eſt ce qu'il a exécuté d'abord dans un volume in-12. imprimé en 1727. mais qu'il a ſi conſidérablement augmenté dans la ſuite, que cet ouvrage a paru in-folio en 1732. ſans compter un ſupplément aſſez ample que l'Auteur a encore donné en 1744.

Dans une préface, mieux intitulée *Diſcours* dans l'édition in-folio, M. du Tillet donne une idée des honneurs accordés aux Savans & aux Ecrivains célébres. Il y remarque particuliérement ce que les Grecs & les Romains faiſoient à ce ſujet. Ils récompenſoient la vertu & le ſavoir, perſuadés que l'émulation étoit le moyen le plus propre à faire de grands hommes. Les Savans étoient diſtingués par beaucoup de marques glorieuſes, par des emplois honorables, des préſens magnifiques, la faveur des Princes, l'eſtime des Grands, des couronnes aux jours ſolemnels: leurs noms étoient gravés ſur

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

l'airain, leurs portraits ſur les pierres précieuſes; on rebâtiſſoit en leur honneur les villes de leur naiſſance; on en vint juſqu'à leur élever des ſtatuës, des monumens publics, des temples mêmes. L'Auteur cite quelques exemples de ces marques d'honneur; & il en a rapporté un nombre beaucoup plus grand dans un ouvrage exprès qu'il a donné ſur ce ſujet en 1734. in-12.

Ce ſont ces témoignages de la vénération des Anciens pour les Savans, qui ont déterminé M. Titon du Tillet à conſacrer le monument dont il eſt queſtion aux illuſtres François qu'il y repréſente. Il en diviſe la deſcription en trois parties. Dans la premiere il fait connoître les figures qui le compoſent, & quel deſſein il a eu dans ſa compoſition. Il décrit en ſecond lieu chaque figure, ſes attributs, & tout ce qui l'accompagne. Il marque enfin ce que ce Parnaſſe a d'allégorique & d'analogique au Parnaſſe de la Grece, & en quoi il peut être d'une invention nouvelle.

L'Auteur enſuite ſans prétendre décider du mérite des Poëtes & des Muſiciens placés ſur ſon Parnaſſe, ſans vouloir aſſigner le degré de ſupériorité

qu'ils peuvent avoir les uns ſur les autres, marque en abrégé leur origine, le tems où ils ont vécu, & quelquefois le lieu où ils ſont morts & celui où ils ſont inhumés; le caractere de leur génie, & le jugement que les Savans ont porté de leurs ouvrages, dont il donne le catalogue, en indiquant le lieu où ils ont été imprimés. Pour les mœurs de ces Poëtes & de ces Muſiciens, il en parle rarement, ou s'il le fait, c'eſt toujours avec beaucoup de circonſpection & même d'indulgence. Mais il étoit naturel que dans un ouvrage conſacré à la gloire de ces hommes illuſtres, on ne dévoilât pas leurs foibleſſes ou leurs vices, ou que ſi l'on en dévoiloit quelques-uns, ce ne fût que ceux qui paſſent dans l'opinion des hommes pour les plus pardonnables. Plein d'eſtime pour tous ceux qui ſe ſont acquis quelque réputation, il tâche de faire voir qu'aucun de ceux qu'il a admis ſur ſon Parnaſſe n'étoit indigne d'y obtenir quelque rang; & il voudroit, s'il étoit poſſible, que certaines perſonnes trop diſpoſées à décider du mérite des Auteurs, ſouvent ſans les connoître, puſſent par-là être engagées à examiner les ouvrages de quelque Ecrivain que

HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇ.

Bibl. raiſon. t. 2. p. 363. 364.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

ce ſoit pour lui rendre juſtice, conſidérant que toutes les productions ne peuvent être parfaites; qu'on doit faire d'ailleurs quelque attention au tems où les Poëtes ont vécu, & que la poëſie Françoiſe n'eſt pas d'abord parvenuë à ſa perfection.

Dans l'édition in-12. de l'ouvrage dont je vous entretiens, M. du Tillet avoit rangé par ordre alphabétique les Poëtes dont il parle, & il avoit omis ceux qui ont précédé le tems de Clément Marot. On lui a fait remarquer l'inconvénient de l'arrangement qu'il avoit ſuivi, & des omiſſions qu'il avoit faites, & il s'eſt rendu volontiers aux avis qu'on avoit cru pouvoir lui donner ſur l'un & l'autre. Dans l'édition *in-folio* il a donc rangé nos Poëtes & nos Muſiciens dans un ordre chronologique, afin, comme il a raiſon de le remarquer lui même, que l'on pût connoître plus aiſément le progrès qu'ont fait notre Poëſie & notre Muſique, ſurtout depuis François premier juſqu'à préſent. Il eſt remonté auſſi juſques aux anciens tems de notre poëſie, du moins juſqu'à Thibaut, Comte de Champagne & Roi de Navarre, & il a donné des articles de ce Poëte &

des autres les plus connus qui ont vécu avant Clément Marot. Mais à l'exception de deux ou trois, il ne s'eſt point engagé à parler des Poëtes dont on trouve une notice dans le catalogue du Préſident Fauchet. Il s'eſt contenté de donner ſeulement une liſte de leurs noms, & il y en a joint une autre des Poëtes dont Guillaume Colletet a écrit les vies. Sur quoi il obſerve que l'on imprimoit alors cet ouvrage de Colletet; mais il eſt sûr que l'impreſſion n'en a point été commencée, & que cette hiſtoire de nos Poëtes ſi deſirée depuis longtems, eſt un tréſor qui demeure toujours caché entre les mains de ceux qui en ſont les poſſeſſeurs, quelque capacité qu'ils ayent pour le faire valoir. Enfin on trouve dans M. du Tillet une troiſiéme liſte de Poëtes & de Muſiciens dont il eſt parlé, ſoit dans des Mémoires particuliers, ſoit dans les Dictionaires de Bayle & de Moréri, dans les jugemens des Savans par M. Baillet, dans les œuvres de divers Auteurs, ſoit enfin dans pluſieurs recueils de poëſie.

A la ſuite de l'ordre chronologique des Poëtes & des Muſiciens, M. du Tillet a fait part au public, ſous le

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

titre de *Remarques*, de ſes Réflexions & Obſervations ſur la Poëſie en général & la Muſique. Je vous en ai parlé, pour ce qui regarde la poëſie, en vous entretenant des écrits ſur ce ſujet. Je pourrai vous parler ailleurs des Réflexions ſur la Muſique. Ces obſervations ſont ſuivies de *Remarques* particulieres *ſur la Poëſie & la Muſique Françoiſes, & ſur nos Spectacles.* Les Remarques ſur notre poëſie ne ſont preſque qu'un extrait de ce que Fauchet, Paſquier, M. Hüet dans ſon traité de l'origine des Romans, & quelques Ecrivains modernes ont dit ſur cette matiere: vous n'y apprendrez rien de nouveau.

Cet ouvrage de M. du Tillet a été beaucoup loüé, & il étoit juſte de combler d'éloges un livre qui n'a été compoſé lui-même que pour faire honneur à la France & à tant de grands génies qui en ont fait la gloire & l'ornement, & dont les noms vivront autant que l'amour des beaux arts ſubſiſtera. Les Académies des principales villes du Royaume, celles de Paris, de Toulouſe, de Soiſſons, de Montpellier, de Bourdeaux, de Lyon, de Marſeille, ont témoigné à l'Auteur qu'elles étoient ſatisfaites de ſon entrepriſe &

de l'exécution. Les Journaux de France & ceux des pays étrangers y ont pareillement applaudi : on formeroit presque un volume de ces témoignages si flateurs, & en même-tems si justement mérités. M. Titon, plus modeste, s'est contenté de laisser imprimer à la fin de son livre, dans l'édition *in folio*, trois lettres panégyristes de son ouvrage, l'une de feu M. Rousseau, l'autre de M. de Thémiseuil de Saint Hyacinthe, & la troisiéme du feu pere Vaniere, Jésuite, excellent Poëte Latin. La lettre de M. de Thémiseuil, qui est en prose & en vers, avoit déja paru dans le tome second, deuxiéme partie, d'un Journal qui s'imprima en Hollande sous le titre de *Bibliothéque raisonnée des ouvrages des Savans de l'Europe*. La lettre du pere Vaniere, à M. Caulet, Président à Mortier du Parlement de Toulouse, est écrite en vers Latins ; & on la voit ici avec une élégante imitation en prose Françoise, mêlée de vers, du feu pere Brumoy, Jésuite, à qui M. Titon a si justement donné place depuis peu dans le dernier supplément à son ouvrage, publié au commencement de cette année 1744.

Pag. 368.

Le pere Brumoy, entr'autres élo-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

ges qu'il fait de l'entrepriſe de M. du Tillet, dit : » Sur ce Parnaſſe chaque » Poëte célébre a ſon rang, à proportion du genre de poëſie où il a excellé. On y comprend les Muſiciens, » qui ſont de véritables Poëtes. Tout » y eſt grand, tout y eſt judicieux : » mais l'élégance & la beauté de ce » monument ſont encore moins à priſer » que la belle deſcription qu'en a faite » M. Titon du Tillet. Plus ingénieux » encore que prodigue pour la gloire » des lettres, il ne s'eſt pas contenté » de la conſacrer ſur le bronze, il l'a » tracée dans ſes écrits. Ce que les fi» gures montrent aux yeux, il l'a fait » entendre à l'eſprit d'une maniere plus » durable & plus univerſelle. Les mo» numens ſont bornés & périſſables ; » les bons livres les étendent & les » perpétuent. » Les autres Poëtes dont on rapporte les piéces après celle du pere Brumoy, ſont encore autant de voix qui parlent en faveur de M. du Tillet & de ſon ouvrage : je ne vous en citerai aucune.

Les livres qui lui ont ſervi de mémoires pour compoſer l'hiſtoire des Poëtes dont il fait mention, ſont, outre ceux dont je vous ai déja parlé, les Biblio-

théques de la Croix du Maine & de du Verdier de Vauprivas, la Bibliothéque Françoiſe de Sorel, les jugemens des Savans de M. Baillet, & quelques autres. Ce ſont en effet des livres à conſulter quand on veut connoître tout ce qui a été écrit ſur l'hiſtoire de notre poëſie & de nos Poëtes. On peut y joindre les *Mémoires* du pere Nicéron *pour ſervir à l'hiſtoire des hommes illuſtres dans la République des lettres*, entre leſquels l'Auteur a mis pluſieurs de nos Poëtes, une grande partie du quatriéme diſcours de M. Titon dans ſon livre intitulé, *Eſſais ſur les honneurs & ſur les monumens accordés aux illuſtres Savans, pendant la ſuite des ſiécles*; les trente premieres pages de la ſeconde partie des *Eſſais* de M. Juvenel de Carlancas *ſur l'hiſtoire des belles Lettres, des Sciences & des Arts*, imprimées au commencement de cette année; & peut-être quelques autres écrits qui ne me ſont pas connus, ou dont je ne me rappelle pas le ſouvenir. Mais la voie la plus sûre, à mon avis, pour ſe mettre bien au fait de l'hiſtoire de notre poëſie & de nos Poëtes, ce ſeroit de lire les écrits mêmes de ceux-ci. Outre que l'on apprend, dans

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

un grand nombre, les faits les plus importans qui les concernent, il n'y a point de meilleures sources pour acquérir la connoissance de leur goût, de leur génie, de leur caractere. C'est la méthode que j'ai dessein de suivre dans le compte que je me prépare à vous rendre de nos Poëtes dont les ouvrages sont imprimés. Mais avant d'entrer dans cette carriere, j'ai encore à vous parler des écrits concernant l'histoire de notre Théâtre qui fait une grande partie de celle de l'histoire de notre poësie.

Je ne mets point au nombre de ces écrits celui que l'Abbé de Pure donna en 1668. sous le titre d'*Idée des Spectacles anciens & nouveaux.* Ce qui s'y trouve d'historique touchant nos Spectacles mérite à peine d'être remarqué. L'Auteur, prolixe, quoique superficiel, sur ce qui regarde les Spectacles anciens, ne dit presque rien des nôtres. J'en excepte le *Balet* sur lequel il s'étend beaucoup. Il recherche l'étymologie de ce nom & ce qui constituë l'essence du Balet & de chacune de ses parties : c'est un écrit de préceptes, peut-être utiles pour la composition de ces sortes de piéces & l'ordonnance de cette espece de Spectacle ; mais l'historique en est banni.

Cette partie regne davantage dans un petit ouvrage peu connu, & que l'on dit rare, imprimé à Lyon en 1674. in-12. L'Auteur ne ſe nomme point : on ſçait que c'eſt Samuel Chappuzeau, connu par pluſieurs piéces de théâtre, & par d'autres ouvrages. Tout ce qu'il dit de lui dans celui dont je vous parle, c'eſt qu'il *n'etoit ni Poëte* (quoiqu'il ait ſouvent écrit en vers,) *ni Comédien* ; qu'il a été lié avec Montfleuri & Floridor, fameux Comédiens ; qu'en 1638. il étoit à Saumur ; qu'il a viſité depuis toutes les Cours de l'Empire, & la Hollande ; enfin qu'il a fait pluſieurs ſéjours à Paris où il fait entendre qu'il étoit en 1673. Le titre de ſon livre eſt *le Théâtre François.* Zélé partiſan des ſpectacles, il s'en déclare l'apologiſte, & le vengeur contre ceux qui ont de bonnes raiſons pour les condamner, & peu s'en faut qu'il ne leur faſſe un crime des plus graves de leur ſoumiſſion aux déciſions de l'Egliſe ſur ce point. Ce n'eſt pas par cet endroit que cet écrit mérite quelque attention. Des trois livres dont ſon ouvrage eſt compoſé, il auroit dû en retrancher le premier où il ne dit rien en faveur des ſpectacles qui n'ait été cent fois réfuté. Dès

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

l'entrée du ſecond livre, il annonce qu'il va parler *des Auteurs qui ont ſoutenu le Théâtre depuis qu'il eſt dans ſon luſtre* ; mais il n'en donne que les noms, & les titres des piéces comiques ou tragiques qu'ils ont compoſées. Il ne porte aucun jugement ſur ces piéces, il n'apprétie point le mérite des Auteurs ; mais il donne à ceux-ci des avis, tant ſur ce qui eſt néceſſaire pour réuſſir dans la compoſition de leurs piéces, que ſur la maniere dont ils doivent ſe conduire avec les Comédiens à qui ils les préſentent pour être acceptées. Il voudroit qu'aucune tragédie ou comédie ne fût admiſe que ſur la déciſion de quelqu'un des membres de l'Académie Françoiſe, & il en prend occaſion de faire un long panégyrique de cette illuſtre Compagnie, & de lui préſenter lui-même *ſes très-humbles reſpects* ; ce qu'il fait, non ſeulement en proſe, mais auſſi en vers, qui prouvent qu'en effet *il n'étoit pas Poëte.* Les Auteurs qu'il nomme, & dont il rapporte les titres des piéces, ſont Bourſault, Boyer, les deux Corneilles, Gilbert, Montfleuri, Quinault, Racine, & un autre qu'il ne déſigne que par ces deux lettres D. V. C'eſt le ſieur Donneau de Vizé. Il y

joint deux autres listes des noms & des piéces, l'une des sieurs d'Aubignac, Benserade, le Clerc, la Clériere, Mairet, Desmarets, de Montauban, Salbert, & de Mademoiselle Desjardins; l'autre de quelques Auteurs qui ne vivoient plus.

Le troisiéme & dernier livre traite *de la conduite des Comédiens*: c'est-à-dire, de la maniere dont ils agissent dans leur domestique, dans la société civile, entre eux-mêmes, & avec les Auteurs. C'est une apologie en forme de leurs mœurs, de leurs talens, de leur profession & de la maniere dont ils exercent celle-ci. Et quand l'Auteur ne répéteroit pas, comme il le fait plusieurs fois, qu'il étoit ami des Acteurs & des Actrices, tout ce qu'il dit en leur faveur seroit plus que suffisant pour en convaincre. C'est le seul écrit de ce genre que j'aie trouvé jusqu'à présent. Cette apologie est entremêlée de plusieurs listes; la premiere *des Acteurs & Actrices qui composoient en 1673. la Troupe Royale, par ordre d'ancienneté*; avec le catalogue des piéces des sieurs Hauteroche, Poisson, Brécourt, Champmêlé, la Toriliere, de Villiers, de Montfleuri: la seconde, *des Acteurs &*

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Actrices de la Troupe du Roi, avec les titres des piéces de Roſimont, Chevalier, Dorimont; & les noms des Acteurs & Actrices qui ne vivoient plus en 1673. La troiſiéme liſte eſt des noms des Acteurs & Actrices de la troupe du Duc de Savoye; la quatriéme, de la troupe des Ducs de Brunſwic & de Lunebourg; & la cinquiéme, de la troupe de l'Electeur de Baviere. Notre Auteur rapporte en peu de mots l'origine de ces troupes & l'hiſtoire de leur établiſſement, mais principalement des troupes qui ſe ſont formées à Paris, de leur union, de leur durée, de leur ſéparation, & de l'état où elles étoient en 1673. Il donne le précis de quelques Déclarations du feu Roi concernant ces établiſſemens; & entre enſuite dans le détail des Officiers des Théâtres de Paris, & de leurs fonctions. Il parle en particulier de *l'Orateur*, c'eſt-à-dire, de celui des Acteurs dont les principales fonctions étoient alors » de » faire la harangue & de compoſer l'af» fiche. Le diſcours qu'il vient faire, » dit-on, à l'iſſuë de la Comédie, a » pour but de captiver la bienveillan» ce de l'aſſemblée. Il lui rend graces » de ſon attention favorable, il lui an-

nonce la piéce qui doit ſuivre celle « qu'on vient de repréſenter, & l'invi- « te à la venir voir, &c. » Dans une lettre particuliere qui termine l'ouvrage, l'anonyme donne une liſte de quelques-uns de ces Orateurs, & en fait l'éloge. Ceux qu'il nomme en particulier ſont Belleroſe, Mondory, Dorgemont, Floridor, la Roque & Moliere. Il loue beaucoup la Roque, qu'il paroît avoir connu : pour Moliere, il ſuffiſoit de le nommer.

Vous voyez par l'idée que je viens de vous donner de ce livre, qu'il n'y eſt pas queſtion de l'hiſtoire de notre ancien Théâtre, & que ce qu'il y a d'hiſtorique ſur le moderne, ſe réduit à peu de choſe. Ce que ce petit ouvrage ne vous offre point, vous le trouverez dans l'*Hiſtoire du Théâtre François juſqu'à* Pierre *Corneille* écrite par M. de Fontenelle avec cette élégance & cette délicateſſe de ſtyle qui ſe font ſentir dans tout ce qui eſt ſorti de ſa plume.

Ce petit ouvrage n'eſt pas nouveau pour la compoſition. On en avoit des copies pluſieurs années avant qu'il parût dans la derniere édition des ouvrages de l'Auteur publiée en 1742. M.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Préface des œuvres de Fonten.

de Fontenelle lui donne une date fort antérieure, puiſqu'il diſoit en 1742. qu'il y avoit près de cinquante ans que cet ouvrage étoit achevé : il ajoute qu'il n'avoit nul empreſſement de le donner au public, ſçachant qu'il n'avoit pas fait aſſez de recherches ſur l'hiſtoire du Théâtre François ; & en effet il eſt aiſé de voir que ce n'eſt qu'un eſſai d'hiſtoire ; mais on le lit avec plus de ſatisfaction & de plaiſir qu'on ne liroit peut-être de gros volumes où il pourroit y avoir plus de recherches, mais qui ſeroient dépoüillées des agrémens dont cet eſſai eſt revêtu. L'érudition n'y eſt pas prodiguée, mais il y en a aſſez pour donner au commun des lecteurs une idée de notre ancien Théâtre ; les extraits des piéces y ſont courts, mais les endroits ſont bien choiſis, & ſuffiſent pour faire connoître le goût qui régnoit dans ces piéces, & la bizarrerie, le ridicule & l'ignorance des ſiécles où elles ont été enfantées ; les réflexions ſont en petit nombre, mais toutes judicieuſes ; elles éclairent & n'ennuient point. Je voudrois pouvoir vous donner dans le même goût l'hiſtoire de nos Poëtes que vous attendez de moi : mais qui peut approcher des

talens d'un Fontenelle ! C'eſt beaucoup de ne pas trop demeurer au-deſſous.

Ce reſpectable Ecrivain coule avec rapidité ſur les premiers tems, ou ſi vous voulez, ſur l'enfance de notre poëſie ; il ne fait preſque qu'effleurer l'hiſtoire des *Troubadours*, & d'un ſeul trait il peint le ſiécle où la multitude de ces Poëtes a paru. Mais ſa peinture eſt vive, on en eſt frappé : ſes traits hiſtoriques ſe retiennent, ils ſont dans la mémoire l'impreſſion qu'ils doivent faire pour ne plus s'effacer. L'hiſtoire du Théâtre François vient après ces premieres ébauches de l'hiſtoire de la poëſie Provençale : l'Auteur la commence au quinziéme ſiécle, & en fixe la premiere époque à ces piéces moitié pieuſes, moitié burleſques connuës ſous le nom de *Myſteres*. M. de Fontenelle préſente une idée des principales piéces que l'ignorance de nos peres & le goût de leur ſiécle ont honoré d'un titre ſi reſpectable. Mais je prendrai la liberté de dire qu'il s'eſt trompé en attribuant la *Comédie de la Paſſion* au bienheureux Jean Michel Evêque d'Angers; il y a déja longtems que ce ſaint Prélat n'eſt plus même ſoupçonné d'avoir perdu du tems à la compoſition de pareilles productions.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Après une légere idée de nos anciennes Comédies Françoiſes tirées de l'Ecriture-Sainte & de la Vie des Saints, & un extrait aſſez long de la farce de Pathelin, laquelle, à en juger par le langage, doit être à peu près du tems de Louis XII. M. de Fontenelle paſſe au regne de François premier. » Avant » ce Prince, la tragédie, & pour mieux » dire, toute la conſtitution du Théâ- » tre dans la comédie même, avoit été » entiérement inconnuë. Mais ſous le » regne de François premier les Grecs » & les Latins ſortirent; pour ainſi » dire, de leurs tombeaux, & revin- » rent nous donner des leçons. L'i- » gnorance commença à ſe diſſiper, le » goût des belles Lettres ſe répandit, » la face des choſes d'eſprit ſe renou- » vella, tous les arts, toutes les ſcien- » ces ſe ranimerent. » La Comédie & la Tragédie enſuite prirent auſſi une nouvelle forme.

A cette occaſion, M. de Fontenelle donne une idée de deux piéces de Jodelle, ſa Cléopâtre, tragédie, & ſa comédie d'Eugene. Les Poëtes qu'il nomme enſuite, & dont il fait connoître le goût en peu de mots, ſont Jean-Antoine de Baïf, Jean de la Péruſe,

Robert Garnier, Alexandre Hardy, Pariſien, l'Auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le Théâtre, Mairet, & enfin Pierre Corneille dont la *Vie* ſuit cet abrégé de l'hiſtoire du Théâtre François, comme cette vie eſt elle-même ſuivie de *Réflexions ſur la Poëtique*, qui paroiſſent avoir preſque toutes été faites à l'occaſion des piéces de Pierre Corneille; auſſi ne roulent-elles guéres que ſur la poëſie Dramatique. Il y a dans ces *Réflexions*, des vûës qui ſont nouvelles, qui ne s'accordent pas même avec toutes celles qu'ont eu ceux qui ont écrit ſur le même ſujet dans le ſiécle dernier & dans le nôtre. C'eſt aux Maîtres de l'art à décider de leur valeur; je ne prétends que vous les indiquer.

On peut joindre à la lecture de l'hiſtoire de notre Théâtre par M. de Fontenelle, un autre abrégé hiſtorique ſur le même ſujet, qui fait partie des Réflexions de M. Titon du Tillet ſur la Poëſie & la Muſique, à la ſuite de ſon Parnaſſe François in-folio. Cet abrégé eſt fort ſuccint, mais on ne laiſſe pas de le lire avec quelque ſatisfaction.

Il y a quelques années que Meſſieurs Parfait, freres, réünis par le même

goût & par les mêmes études, entreprirent une hiſtoire de notre Théâtre ſuivie & détaillée, en un mot, auſſi complette que l'on pouvoit la deſirer. Ils en formerent le plan ; & dès que leur deſſein fut connu, on s'empreſſa de leur fournir les ouvrages qui leur devenoient néceſſaires pour commencer du moins à executer leur entrepriſe. Ils lurent avec application nos piéces de Théâtre les plus anciennes, & amaſſerent en peu de tems aſſez de matériaux pour mettre le public en état de joüir d'une partie de leur travail. Le premier volume de leur hiſtoire de notre Théâtre fut imprimé en 1734. & le ſecond en 1735. C'eſt tout ce qui en a paru juſqu'à préſent ; & l'on aſſure que les Auteurs en ont abandonné la ſuite ; nous en ignorons les motifs.

Hist. DE LA POES. FRANÇ.

Le premier volume contient certainement la partie la plus épineuſe, la plus ſtérile & la plus rebutante de toute l'entrepriſe. Il s'agit d'y défricher une matiere fort négligée juſques-là, & ſur laquelle les monumens hiſtoriques ne fourniſſent que très-peu d'éclairciſſemens. Telle eſt l'origine du Théâtre François en 1402. & ſon hiſtoire juſqu'au commencement du dix-ſeptiéme

Journal des Savans Févr. 1735.

ſiécle. On ne trouve dans cet eſpace de tems, que l'établiſſement de trois ſociétés Dramatiques, qui laiſſent entre elles de fort grands vuides. La premiere eſt celle des Confreres de la Paſſion, qui firent leurs repréſentations à Paris. A celles-là ſuccéderent les jeux des *Clercs de la Bazoche*, & à ces derniers, les piéces des *Enfans ſans ſouci*, dont le chef ſe nommoit le Prince des *Sots* ou de la *Sotiſe*. S'il regne beaucoup d'obſcurité dans tout ce qui concerne l'hiſtoire de ces trois ſociétés, on ne voit pas beaucoup plus clair dans ce qui regarde l'érection des deux Théâtres, celui de l'Hôtel de Flandres, & celui de l'Hôtel de Bourgogne. On n'en ſçait pas davantage ſur l'hiſtorique des Poëtes & des Acteurs ; les divers poëmes Dramatiques antérieurs au regne d'Henri II. ſont preſque tous ſans nom d'Auteur, ou tout au plus n'en préſentent qu'un très-petit nombre, qu'aucunes circonſtances n'accompagnent.

Meſſieurs Parfait ſont ſentir ces difficultés, non pour relever le prix de leur travail, mais afin qu'on ne leur reproche pas de n'avoir point ſuffiſamment débrouillé un cahos où ils

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

ont jetté le plus de lumiere qu'ils ont pû. Ils commencent leur ouvrage par l'origine des Spectacles en France, qu'ils font remonter juſqu'au regne de Charlemagne. En partant de cette époque & en ſuivant l'ordre des tems, ils rencontrent d'abord les célébres *Troubadours*, qu'ils regardent non-ſeulement comme les premiers Poëtes qu'on ait vus en Europe, mais encore comme les véritables reſtaurateurs du poëme Dramatique. Ils entrent ſur cela dans un détail qui paroît les avoir ſatisfaits, & qu'ils regardent comme tellement exact, qu'ils *doutent qu'on puiſſe traiter après eux le même ſujet ſans les copier.* Si l'hiſtoire de ces mêmes Troubadours entrepriſe par Meſſieurs de la Curne de Sainte-Palaye, & de Foncemagne, l'un & l'autre de l'Académie de belles Lettres, eſt miſe quelque jour entre les mains du public, Meſſieurs Parfait verront leur doute éclipſé, & connoîtront que ſans les copier, on peut donner des Troubadours une hiſtoire plus exacte, plus circonſtanciée & beaucoup plus complette.

De ces Troubadours, nos deux Hiſtoriens paſſent aux Cantiques ſpirituels chantés par les Pélerins au retour de Jéruſalem,

Jéruſalem, de ſaint Jacques, de ſainte Reine, & du Mont ſaint Michel, & qui donnerent à quelques gens l'idée de former une ſociété pour repréſenter une eſpece de poëme en dialogue, ſous le titre de *Myſtere de la Paſſion*, ce qui fut autoriſé par des Lettres patentes de Charles VI. Ces *Confreres de la Paſſion* (c'eſt le titre qu'ils prenoient) dreſſerent leur premier théâtre dans l'Hôpital de la Trinité à Paris, où pendant un certain tems ils donnerent en ſpectacle différens Myſteres. Ils furent enſuite obligés de ſe tranſporter à l'Hôtel de Flandres, puis à celui de Bourgogne qu'ils acheterent. Enſuite pour obéir à un ordre du Parlement qui leur défendoit de repréſenter à l'avenir aucun ſujet tiré de l'Ecriture-Sainte, ils loüerent cet Hôtel à une troupe de Comédiens qui ſe forma à cette occaſion.

Après ce détail nos Auteurs viennent aux piéces de ces premiers théâtres, & ils en donnent des extraits circonſtanciés & accompagnés de notes, dans la vûë d'épargner à ceux qui auroient quelque goût pour cette matiere, l'ennui inſéparable de la lecture des originaux ; de nous faire connoître plus

particuliérement les Auteurs & les Acteurs de ces poëmes, & de nous inſtruire de pluſieurs faits qui ſont liés à l'hiſtoire dont il s'agit. Ces piéces étoient les Myſteres de la Conception, Paſſion & Réſurrection de notre Seigneur Jeſus Chriſt, dont les repréſentations rempliſſoient ſix journées, & dont les extraits occupent la plus grande partie du premier volume dont je parle.

On a ſuivi la même méthode dans le ſecond volume, quoiqu'elle ait été blâmée par pluſieurs perſonnes qui en ont fait connoître leur mécontentement, entr'autres dans une lettre inſérée dans le Mercure de France du mois de Janvier 1735. L'anonyme qui l'a compoſée, en relevant deux ou trois fautes, qui peut-être ont échappé dans l'explication d'un grand nombre de vieux mots, s'eſt emporté ſi loin au-delà des bornes d'une ſage critique, qu'il ſemble avoir eu plus d'envie d'inſulter que d'inſtruire. Nos Auteurs en ont pris occaſion de juſtifier de nouveau leur méthode dans la préface de leur ſecond volume, & ſans s'en écarter, ils continuent dans ce volume à donner des extraits détaillés des piéces dont ils y font mention.

La premiere eſt le Myſtere de ſainte Barbe, diviſé en cinq journées : ils l'ont préféré, diſent-ils, à beaucoup d'autres, par la ſingularité de la verſification, la ſimplicité des caracteres, & les jeux de théâtre. Enſuite paroît l'hiſtoire de la Bazoche, aſſez peu connuë juſqu'ici, & que nos Auteurs prétendent avoir entiérement éclaircie juſqu'à l'Arrêt du Parlement du onziéme Mars 1545. qui refuſa aux Bazochiens la permiſſion de repréſenter leurs jeux. Cette hiſtoire eſt ſuivie d'une *Moralité* & d'une *Farce*, deux genres de piéces inventées par les Bazochiens. La vie ſinguliere & retirée des *Enfans ſans ſouci*, n'ayant pas permis à Meſſieurs Parfait de contenter ſur ce ſujet la curioſité du lecteur, autant qu'ils l'auroient ſouhaité, ils en ont du moins rapporté tout ce qu'ils ont pû découvrir. La *Sotiſe* qui finit cet article, eſt, diſent-ils, d'un comique ſi noble & ſi fin, qu'ils ne craignent pas d'aſſurer, que plus on la lira, plus on y découvrira de beautés. C'eſt ſans contrédit, « ajoutent-ils, « la piéce la mieux conduite de toutes « celles qui précéderent le regne de « Henri II. le plan en eſt neuf, l'expoſition ſimple, le nœud bien formé, «

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

» & le dénouëment tiré du fond du ſu-
» jet. En un mot c'eſt le chef-d'œuvre
» & le modéle des piéces de ce genre.
» A la vérité les vices y ſont repris un
» peu vivement, mais c'eſt le ſtyle du
» tems. » Il y en a qui ont attribué cette piéce à *Gringore* : nos Auteurs penſent différemment. » Ce n'eſt pas, » diſent-ils, ſavoir diſtinguer l'or d'a-» vec le plomb. Autant Gringore avoit » l'imagination peſante & groſſiere, » autant l'autre l'avoit légere & fine. »

Ce qui ſert encore beaucoup dans ce ſecond volume à l'hiſtoire de notre poëſie, c'eſt une notice des Poëtes François qui ont compoſé dans le genre Dramatique depuis environ 1430. juſqu'en 1548. & celle des Acteurs qui ont brillé ſur les Théâtres de ce tems-là. Ces Poëtes ſont au nombre de vingt-deux, Arnoul & Simon *Gréban*, freres, en 1440. Jacques *Milet*, en 1450. Jean *du Prier* ou *le Prieur*, en 1460. Jean *Michel*, en 1470. Jean *Molinet* ou *Moulinet*, en 1474. Eloy d'*Amernal*, en 1500. Simon *Bougoüin*, en 1508. Pierre *Gringore*, dit Vaudemont, en 1510. Jean *du Pont-Alais* ou *du Pont-Alletz*, en 1510. Pierre *Cuevret* ou *Curet*, en 1510. Nicole *de la Cheſ-*

naye, en 1511. N. *Chevalet*, en 1520. Claude *d'Oleſon*, en 1520. ou 1521. Guillaume *Taſſerie* vers le même tems; Barthelemi *Aneau*, en 1524. Jean *Parmentier*, en 1530. Jean *d'Abundance*, en 1540. Jean *Gallery* ou *Guallery*, en 1540. Antoine *Foreſtier*, en 1540. Louis *Chocquet*, en 1540. Marguerite de Valois, ſœur de François premier, en 1549.

Meſſieurs Parfait rapportent ce qu'ils ont pû trouver touchant la patrie de ces Poëtes, le tems où ils ont vécu, les emplois qu'ils ont eus, les piéces qui leur ſont attribuées. Ils ne ſont point tombés dans l'erreur de ceux qui donnent à Jean Michel, Evêque d'Angers, le Myſtere de la Paſſion, confondant ainſi ce ſaint Prélat avec Jean Michel né à Angers, qui fut premier Médecin du Roi Charles VIII. & Conſeiller au Parlement de Paris, & qui mourut à Quiers en Piémont le vingt-deuxiéme Août 1493. près de cinquante ans après l'Evêque d'Angers qui portoit le même nom; mais qui étoit de Beauvais, & qui ne fut jamais Médecin. Cette diſtinction des deux Michels eſt fort bien éclaircie par nos Auteurs.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Quant aux Acteurs qui ont brillé sur les Théâtres du tems dont ils parlent, ils n'en nomment que quatre, Clément *Marot* qui dans sa jeunesse fut lié quelque tems avec les *Enfans sans souci*, & a joüé dans leurs piéces; Jean *de Serres*, qui mourut sous le regne de François premier, & dont on trouve l'Epitaphe parmi les autres poësies de Marot; le Comte *de Salles*, dont on ignore le véritable nom, qui mourut aussi sous François premier, & dont on trouve pareillement l'Epitaphe, en forme de Ballade, dans les poësies attribuées à Clément Marot; & enfin Jacques *Mernable*, qui n'est connu que par son Epitaphe de la composition du fameux Ronsard.

Après ces détails, les deux Historiens de notre Théâtre donnent un *Catalogue chronologique*, & des extraits fort courts pour l'ordinaire, mais quelquefois aussi fort étendus, *des Mysteres depuis leur origine jusqu'en* 1548. *qu'ils furent imprimés.* Ce catalogue, accompagné de notes curieuses, remplit la moitié du second volume de l'ouvrage de nos Auteurs. Les *Mysteres* mentionnés sont : Mystere de la Passion, en 1380. Mystere de Grise-

lidis, en 1395. Myſtere de la Réſurrection, en 1400. Myſtere de la Conception, en 1404. Myſtere du vieux Teſtament, en 1406. Myſtere de ſainte Catherine, en 1434. Myſtere de la vengeance, en 1437. Myſtere de la ſainte Hoſtie, en 1444. Myſtere des Actes des Apôtres, en 1450. la deſtruction de Troyes, en 1459. Myſtere du Trépaſſement Notre-Dame, en 1468. Myſtere du Roi advenir, dont on ne dit point la date; le Myſtere de l'Incarnation & Nativité de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, en 1474. Myſtere de la Réſurrection en 1475. Myſtere de Job, en 1478. Myſtere de la France, en 1480. Myſtere de ſainte Barbe, en 1480. Myſtere de ſaint Denys, la même année 1480. Myſtere de ſaint Dominique, en 1500. Myſtere du Chevalier qui donna ſa femme au Diable, à dix perſonnages, en 1505. Myſtere de l'Aſſomption, en 1518. Myſtere de ſainte Marguerite, en 1518. Myſtere de Notre-Dame du Puy, la même année 1518. Le Triomphe des Normands, en 1518. Myſtere de Jovinien, en 1519. Myſtere de S. Pierre & S. Paul, en 1520.

Voilà où ſe termine ce catalogue.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Il devoit être pouſſé juſqu'en 1548. on l'a dit en le commençant ; mais cette ſuite n'a pû entrer dans ce volume : elle devoit commencer le troiſiéme, & être ſuivie des extraits des *Moralités*, des *Farces* & des *Sotiſes*, après quoi les Auteurs devoient parler de l'établiſſement du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, & en continuer l'hiſtoire dans les volumes ſuivans ; mais, comme je vous l'ai dit, Meſſieurs Parfait n'ont pas été au-delà du ſecond volume ; en ſorte que nous n'avons encore, en quelque ſorte, que les préliminaires de l'hiſtoire de notre Théâtre.

Dès 1727. Meſſieurs Parfait avoient fait imprimer une liſte des Poëtes qui vivoient alors, ſurtout de ceux qui avoient compoſé pour le Théâtre, avec les titres de leurs piéces imprimées & manuſcrites. Ce petit ouvrage parut ſous le titre d'*Almanach du Parnaſſe*, & on le réimprima la même année en Hollande dans le tome neuviéme du Journal intitulé, *Bibliothéque Françoiſe*, ou *Hiſtoire littéraire de la France*. Cette nouvelle édition eſt un peu augmentée, & l'éditeur y a joint des jugemens plus ſatyriques ſouvent que critiques ſur quelques-uns des Poëtes dont les

noms ſont dans cet *Almanach.*

C'eſt, dit-on, celui-ci qui a fait naître l'idée de l'*Almanach des Dames ſavantes* qui parut vers 1734. mais avec tant de fautes dans les faits & dans la diction, qu'il ne put ſervir que de canevas à celui qui publia en 1735. l'*Almanach des Dames ſavantes Françoiſes* anciennes & modernes, où l'on fait connoître particuliérement celles qui ſe ſe ſont diſtinguées dans notre poëſie. Quoique ces petits ouvrages ſoient peu de choſe en eux-mêmes, les perſonnes curieuſes ne les négligent point : l'Almanach des Dames ſavantes Françoiſes eſt d'ailleurs aſſez bien fait, & on peut le lire avec utilité. Au commencement de cette année 1744. un anonyme a donné un troiſiéme Almanach, ſous le titre d'*Almanach des Théâtres*, dans lequel il fait connoître en peu de mots l'origine du *Théâtre François*, du *Théâtre Italien*, de l'*Opéra ou de l'Académie Royale de Muſique*, du *Théâtre de la Foire, ou l'Opéra Comique* ; & enfin du *Concert ſpirituel* ; avec une liſte des noms des Acteurs & Actrices qui repréſentent actuellement ſur ces Théâtres. L'Auteur dit que ſi cet eſſai eſt eſt goûté de ceux à qui ce genre de connoiſ-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

sances peut plaire, » à l'origine des » Théâtres, il joindra leurs progrès & » leurs révolutions, marquées par le » caractere des Auteurs qui ont tra- » vaillé en ce genre, & par celui des » principaux Acteurs qui se sont signa- » lés dans les troupes. » Je crois qu'on attendra patiemment le fruit de son travail. La *Bibliothéque des Théâtres* imprimée en 1733. in-8°. & les *Recherches* de M. de Beauchamps sur le même sujet ont de quoi amuser en attendant ceux qui trouvent quelque satisfaction dans la lecture de ces sortes de livres.

La *Bibliothéque des Théâtres* qui parut en 1733. in-8°. n'offre plus d'avantages, que parce qu'il y a plus de détail. On dit dans le Journal des Savans du mois de Février 1735. que cette *Bibliothéque des Théâtres* n'étoit qu'une ébauche de l'histoire du Théâtre de MM. Parfait, dont je vous ai parlé. Ce n'est pourtant ni le même plan, ni la même méthode. La *Bibliothéque* n'est qu'un catalogue alphabétique des piéces Dramatiques, Opéra, Parodies & Opéra comiques, où l'on indique le tems des représentations des piéces, & où l'on rapporte en abrégé les

circonſtances les plus connuës ſur un grand nombre de ces piéces, & ſur la vie des Auteurs, des Muſiciens & des Acteurs. S'il y a quelques anecdotes moins publiques, elles ſont aſſez rares. Il y a d'ailleurs beaucoup d'omiſſions & de mépriſes, qui ne ſont point réparées par les *additions & corrections* qui ont été fournies à l'Auteur, & qui ſe trouvent à la fin de ſon livre. L'Auteur de cette Bibliothéque eſt M. *Maupoint*, Avocat, qui s'eſt fait connoître par quelques autres ouvrages d'un genre différent.

Le plan que cet Auteur n'a qu'ébauché, a été ſuivi & rempli par M. Godard de Beauchamps dans ſes *Recherches ſur les Théâtres de France, depuis l'année 1161. juſques à préſent*, c'eſt-à-dire juſqu'en 1735. que cet ouvrage a été imprimé à Paris en un volume in-4°. & en trois volumes in-8°. L'Auteur dit que ce n'eſt point une *hiſtoire du Théâtre*; & il a raiſon s'il entend parler d'une hiſtoire ſuivie & complette. Mais, ainſi que le titre le porte, ce ſont des recherches que tout Hiſtorien de notre Théâtre ſeroit obligé de faire, & qui, telles qu'elles ſont, peuvent être utiles à ceux qui aiment ce genre de littérature.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

M. de Beauchamps commence par la vie de ces Poëtes connus ſous le nom de Poëtes Provençaux, quoique l'on ait obſervé depuis que la critique eſt devenuë plus éclairée, que le plus grand nombre de ces Poëtes n'appartenoit pas à la Provence proprement dite. Il convient que ce qu'il en dit, il l'a pris dans Noſtradamus, c'eſt-à-dire, dans les fables que cet Auteur a débitées. Mais cette partie de l'ouvrage de M. de Beauchamps eſt pleine d'agrémens que Noſtradamus n'offre point; outre que ces vies ſont bien écrites dans l'Hiſtorien moderne, il y a jetté de l'enjoüement, & répandu divers morceaux de poëſie qui montrent communément une Muſe élégante & un heureux naturel. Les deux diſcours qu'il a placés, l'un au-devant des Myſteres & des Moralités, l'autre à la tête du Théâtre François, ſont remplis de recherches curieuſes, & d'ailleurs convenables au but de ces diſcours.

Il expoſe dans le premier ce qui lui a paru de plus vraiſemblable ſur l'origine de nos Spectacles. Il tâche dans le ſecond, & c'eſt, pour ainſi dire, tout ce qu'il s'eſt propoſé dans ſon ouvrage, de faire ſentir les différens progrès de

notre Comédie, par rapport aux mœurs & au ſentiment. De-là il paſſe à l'établiſſement de nos Théâtres à Paris; mais il ne dit rien de l'Hôtel de Flandre, ne ſçachant point ſi l'on doit le regarder comme un Théâtre public. Il donne cependant ſur cela ſes conjectures; & c'eſt tout ce qu'on peut demander quand on manque de preuves certaines.

Tout ce qui a précédé Jodelle ne pouvant être regardé, ſelon lui, que comme Myſteres, Moralités, ou traduction de piéces anciennes, il n'a pas cru que les Auteurs de ces ſortes d'ouvrages appartinſſent directement à notre Théâtre: cependant il en fait mention; c'eſt-à-dire, qu'il en rapporte les titres; qu'il diſtingue ceux qui ont été imprimés de ceux qui ſont demeurés manuſcrits; qu'il cite quelquefois ce que les Hiſtoriens, ou d'autres monumens nous ont laiſſé d'hiſtorique concernant ces ſortes de piéces. Il s'étend beaucoup ſur Jean Michel, Evêque d'Angers, & ce qu'il en dit eſt curieux; mais il ne devoit pas adopter l'erreur de ceux qui font ce Prélat Auteur, ou un des Auteurs du Myſtere de la Paſſion, &c. Il s'étend encore plus ſur les *Morali-*

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

tés & les *Sotiſes*, deux genres de Spectacles, fort en vogue dans le quinziéme ſiécle, & durant une partie du ſeiziéme; mais ſans omettre le dénombrement de diverſes piéces qui n'appartiennent à aucun de ces genres, & qui ont précédé le tems de Jodelle.

Ce détail prépare les lecteurs à la naiſſance de notre Comédie, dont M. de Beauchamps fixe l'époque à l'année 1552. & qu'il partage en quatre âges. Le premier commence à Etienne Jodelle, juſqu'à Robert Garnier, c'eſt-à-dire, depuis 1552. juſqu'à 1573. Le Le ſecond depuis Robert Garnier juſqu'à Alexandre Hardy, c'eſt à-dire, depuis 1573. juſqu'à 1622. Le troiſiéme depuis Alexandre Hardy juſqu'à Pierre Corneille, ou la tragédie du *Cid* de ce grand Poëte, c'eſt-à-dire, depuis 1622. juſqu'à 1637. Enfin le quatriéme depuis Corneille, Auteur du Cid, juſqu'à nos jours, c'eſt-à-dire, depuis 1637. juſqu'aux trois premiers mois de l'année 1735. Dans cette diviſion l'on voit, dit M. de Beauchamps, » les différens états de notre Comé- » die; née ſous Jodelle, ſortant du » berceau ſous Garnier, commençant » à parler ſous Hardy, parvenuë ſous

Corneille aux graces, aux charmes « de la jeuneſſe, elle a conſervé pen- « dant près d'un ſiécle la force & l'é- « clat où nous la voyons encore au- « jourd'hui. »

La méthode que M. de Beauchamps a ſuivie pour faire connoître ces différens âges du Théâtre François, eſt de rapporter chaque piéce, Comédie, Tragédie, Paſtorale, &c. ſous la date de l'année où chacune a paru, ou à peu près, quand cette date n'a pû être découverte préciſément. Il a eu raiſon de ne point ſe fier pour ce détail aux catalogues des Bibliothéques publiques ou particulieres, où l'on érige ſouvent en Comédies des Romans ou des nouvelles hiſtoriques, où dans leſquels on donne des titres imaginaires ou défigurés. Le ſeul parti sûr pour éviter les mépriſes, étoit de conſulter les originaux. M. de Beauchamps aſſure qu'il l'a fait, & qu'il y a peu de piéces de celles dont il parle, qu'il n'ait vûës & examinées. Il faut donc croire que ſur celles-là il eſt exact, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de copier les titres & les dates qu'il voyoit. Mais il faut croire auſſi qu'il n'a ni vu, ni examiné une partie des piéces dont il fait

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

mention, puiſqu'il lui arrive quelquefois de ſe tromper ou ſur le vrai titre, ou ſur la vraie date, ou ſur les noms des Auteurs. Je vous en ai donné pluſieurs exemples en vous parlant des Comédies, Tragédies & Paſtorales traduites ou imitées du Latin, de l'Italien & des autres langues. Mais ces légeres mépriſes ſont très-excuſables, & l'Auteur a raiſon de dire, que *les lumieres ne ſecondent pas toujours l'attention dans une matiere auſſi ingrate que celle qu'il a traitée.* Je ſouſcris ſans peine à ce qu'il ajoute, qu'on ne hazarderoit jamais de rien donner au public, s'il falloit être sûr que les choſes qu'on lui donne ſont marquées au coin de la perfection : ma propre expérience ne me convainc que trop de la vérité de cette propoſition.

M. de Beauchamps ne porte aucun jugement des piéces dont il parle, & il ſe renferme ſur cela avec ſcrupule dans la ſimple expoſition des ſentimens de ceux qui ſont venus avant lui : encore y a-t'il un très grand nombre de piéces ſur leſquelles on ne trouve ni apologie, ni cenſure, ni éloge, ni critique. Le titre, la date de l'impreſſion, la forme du volume, en un mot ce qui

ne ſort point des bornes d'un catalogue ordinaire, voilà ſouvent tout ce qu'on nous offre. Mais ſouvent auſſi cette ſéchereſſe, qui étoit inévitable, eſt tempérée par une notice de la vie des Auteurs de ces piéces, plus ou moins abrégée ſelon que ces Auteurs ſont plus ou moins connus, ou que M. de Beauchamps a plus ou moins pû découvrir les anecdotes qui les concernent.

La troiſiéme partie de ſon livre, qui commence par un recueil de Ballets depuis Henri II. eſt entiérement nouvelle, du moins par l'arrangement & par les faits qu'on y trouve. Le pere Méneſtrier, Jéſuite, avoit traité cette matiere, mais plutôt pour en donner des regles, que pour en faire l'hiſtoire. Ainſi ſes idées ſont différentes de celles de M. de Beauchamps. Celui-ci obſerve que les Ballets n'étoient d'abord que des danſes figurées; quelques beaux eſprits y joignirent des vers qu'on récitoit à la loüange des danſeurs; enſuite ces récits furent dialogués, mis en Muſique & chantés: bientôt on en fit de vrais Spectacles, dont on prenoit le ſujet dans la fable, ou dans nos livres de Chevalerie; les danſes qui en fai-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

soient autrefois la partie essentielle ; n'en furent plus que les intermédes. Sous le regne de Louis XIV. ils furent portés au dernier degré de magnificence : habits, théâtres, décorations, machines, tout fut mis en œuvre pour procurer au Roi des plaisirs convenables à ses desirs. C'est donc par une liste historique des Tournois, Carousels, Pas d'armes, Comédies, Mascarades, Mommeries & Ballets, depuis 1548. jusqu'en 1735. que M. de Beauchamps termine ses *Recherches sur les Théâtres de France.* » Je n'avois rien » de nouveau, dit-il, à apprendre sur » les autres Théâtres ; je n'en parle que » par supplément, & pour remplir les » obligations de mon titre. » Il s'est cependant assez étendu sur le nouveau Théâtre Italien, parce que ce genre de Comédie, telle qu'elle est aujourd'hui, lui a paru mériter un peu plus d'attention. Il finit par quelques particularités de la vie de plusieurs de nos Comédiens François ; & le peu qu'il a dit a fait naître à quelques autres Ecrivains le desir de communiquer les recherches qu'ils ont faites sur le même sujet.

Ainsi pour bien connoître cette par-

tie hiſtorique du Théâtre François, il faut lire ce que l'on dit de nos Comédiens anciens & modernes dans pluſieurs Mercures de l'année 1738. dans le tome vingtiéme, nombre 294. du *Pour & Contre* de M. Prevoſt d'Exiles, & à la fin du *Supplément du Parnaſſe François*, que M. Titon du Tillet a publié en 1743. Je vous ai déja fait remarquer que ce dernier a donné dans ſon grand ouvrage, à la ſuite de l'article de Baron, un catalogue de nos Comédiens Auteurs ; mais dans ſon ſupplément il s'attache à nous faire connoître un grand nombre de nos *Acteurs & Actrices de la Comédie & de l'Opéra, que la mort a enlevés, ou qui ont quitté le Theâtre* : & quel encens ne leur offre-t'il point ! Peu s'en faut qu'il ne faſſe leur apothéoſe. Son amour pour tout ce qui eſt talent ne pouvoit aller plus loin.

Dans ce que M. de Beauchamps dit du Théâtre Italien, il a profité de l'*Hiſtoire* de ce Théâtre, que Louis Riccoboni a publiée en 1727. in-8°. & dont j'ai déja eu occaſion de vous parler, au moins en le citant lorſque je vous ai rendu compte des piéces Italiennes traduites ou imitées en notre

langue. Je vous ai cité du même Auteur les *Réflexions historiques & critiques sur les différens Théâtres de l'Europe*, imprimées en 1738. in-8°. Mais ce qui y est dit du Théâtre François, mérite peu d'être cité à part, après les différens ouvrages sur ce sujet dont je vous ai entretenu jusqu'à présent.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

De tous ceux-ci, il n'y a que celui de M. de Beauchamps, & la Bibliothéque des Théâtres de M. Maupoint, où l'on ait donné un catalogue des piéces qui ont été représentées à l'Académie Royale de Musique, ou sur ce qu'on appelle le *Théâtre de l'Opéra*, depuis 1671. jusqu'en 1735. avec les noms des Musiciens & des Auteurs. Cette liste est plus exacte & plus complette dans M. de Beauchamps; mais du reste on ne trouve ni dans l'un, ni dans l'autre ouvrage l'historique de l'établissement & des progrès de ce Théâtre.

Les Italiens sont, dit-on, les premiers qui ont fait représenter des Opéra. On rapporte, dit M. Dupuy dans une lettre sur ce sujet, imprimée dans le tome sixiéme des *Amusemens du cœur & de l'esprit*, que ces Opéra commencerent à paroître vers le quinziéme siè-

cle, ſous les Papes Léon X. & Clément VII. qui aimoient beaucoup la Muſique. « Balthazar Peruzi travailla « par les ordres du Cardinal Bernard « de Bibienne, aux décorations d'une « piéce intitulée *la Calandra*, qui fut « repréſentée en 1516. Selon les uns, « ce fut Octavio Rinnucini, Poëte né « à Florence, qui donna la maniere de « repréſenter en Muſique les Comé- « dies, les Tragédies, & autres ouvra- « ges Dramatiques; &, ſelon les au- « tres, ce fut *Emilio Cavaliéri*, Ro- « main. » Quoi qu'il en ſoit, Jean-Antoine de Baïf, Poëte François dont je vous ai déja parlé, paſſe pour le premier parmi nous qui ait tenté l'accord de notre poëſie avec la Muſique. Mais il ſe trompa dans l'exécution; car, à l'exemple des Grecs & des Latins, il voulut introduire des vers François compoſés de *Dactyles* & de *Spondées*, de *Iambes*, &c. ce qui eſt abſolument contraire au génie de notre langue, & ce qui, en effet, n'a jamais réüſſi toutes les fois qu'on a voulu l'entreprendre.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Pigan. de la Force, Deſcript. de Paris, t. 2. p. 249.

Baïf s'aſſocia avec Joachim Thibaud de Courville, comme on le lit dans l'hiſtoire de l'Univerſité de Paris qui

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

entre dans un grand détail ſur cette *Académie de Muſique* qui fut établie dans la maiſon de Baïf au Fauxbourg Saint Marcel. Charles IX. autoriſa ces aſſemblées par des Lettres patentes, & Henri III. les honora quelquefois de ſa préſence. Sous le regne de ce Prince, il ne ſe fit ni Ballets, ni Maſcarades que ſous la direction de Baïf, & de Jacques Mauduit, Greffier des Requêtes, Poëte & Muſicien, qui avoit ſuccédé à Thibaud de Courville. Baïf étant mort le dix-neuviéme Septembre de l'an 1589. cette Académie fut transférée chez Mauduit, où elle ne ſe ſoutint que très-foiblement. Il chercha à la ranimer par le projet qu'il fit d'une autre Académie, qu'il appella la *Confrairie*, Société, & Académie de Sainte Cécile, mais ce projet n'eut aucune ſuite.

Depuis ce tems-là juſqu'en 1659. nous ne trouvons pas qu'on ait mis en Muſique aucun poëme François: mais cette année-là l'Abbé Perrin, Introducteur des Ambaſſadeurs auprès de Gaſton, Duc d'Orléans, hazarda des paroles Françoiſes, leſquelles, quoique mauvaiſes, réüſſirent quand elles furent miſes en Muſique par Cambert, habi

le Organiſte, & Surintendant de la Muſique de la Reine Mere; c'étoit une paſtorale en cinq actes, mais ſans regles, qui fut chantée pour la premiere fois en 1659. à Iſſy, dans la maiſon de M. de la Haye, & enſuite à Vincennes devant le Roi: ce qui y parut de plus nouveau, fut des concerts de flutes que l'on n'avoit pas encore entendus. En 1660. dans la ſalle des Machines des Thuilleries, que l'on bâtit pour le mariage du Roi, ſur les deſſeins du ſieur Vigarini ou Vigarani, Gentilhomme de Modene, le Cardinal Mazarin fit repréſenter *Ercole Amante*, que l'on traduiſit en vers François, & dont je vous ai parlé parmi les traductions des piéces Italiennes. Cet Opéra étoit précédé d'un prologue, uſage qui depuis a été ſuivi. Enfin le 28. Juin 1669. l'Abbé Perrin & ſes aſſociés obtinrent du Roi des Lettres patentes qui leur permettoient d'établir dans la ville de Paris & dans les autres villes du Royaume, des Académies de Muſique, pour chanter en public des piéces de Théâtre, comme il ſe pratiquoit en Italie, en Allemagne & en Angleterre, pendant l'eſpace de douze années. Les repréſenta-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ. Lettr de M. Dupuy.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

tions publiques commencerent par l'Opéra de Pomone au mois de Mars 1671. L'année ſuivante Jean-Baptiſte Lully, né à Florence, que M. le Chevalier de Guiſe avoit d'abord préſenté à Mademoiſelle, & qui devint Surintendant de la Muſique du Roi, obtint la direction de l'Académie Royale de Muſique, en donnant une ſomme à l'Abbé Perrin.

Ce changement fit retirer Cambert en Angleterre, & Lully après avoir choiſi Vigarani pour Machiniſte, & Philippe Quinault pour Poëte, fit dreſſer un théâtre près du Luxembourg, juſqu'à ce que le théâtre du Palais Royal étant venu à vaquer par la mort de Moliere, le Roi l'accorda à l'Académie Royale de Muſique. Après la mort de Lully arrivée le vingt-deuxiéme Mars 1687. à l'âge de cinquante-quatre ans, l'Opéra paſſa à Meſſieurs Francine & Dumont : enſuite M. Guynet & pluſieurs autres l'ont eu. Tel eſt en abrégé l'hiſtoire de l'établiſſement de ce Théâtre que M. Riccoboni fait regarder aſſez clairement comme une école dangereuſe, lorſqu'il dit dans ſon Traité *de la Réformation du Théâtre*, que celui-ci ne peut être réformé.

. Mais vous connoiſſez ſur cela mes timens : ils ne s'accordent point sû- nt, ni avec ceux de M. de Mo- d à qui ſon zéle pour l'Opéra a fait anter un *Projet pour le progrès de la ſie Lyrique*, que vous pouvez lire dans quatriéme tome des *Amuſemens du r & de l'eſprit*, ni avec les *Réfle- ns d'un Peintre ſur l'Opéra*, qui ont u à la fin de 1743. & dans leſquel- on ne reprend que quelques défauts it la ſuppreſſion laiſſeroit à ce Spec- le tout ce qu'il a de dangereux. Il ſt tombé entre les mains une *Re- te ſervant de Factum* contre Lully r Henri Guichard, *Intendant général Bâtimens de ſon Alteſſe Royale Mon- r*, dans laquelle on rapporte un peu féremment du récit que je viens de re, l'origine de l'établiſſement de)péra. Et comme on dit que ce Fac- n eſt devenu fort rare, que le ſieur ichard vivoit lors de l'établiſſement l'Opéra, & que ſon récit ne ſe rap- rte pas trop avec ce que j'ai lû dans écrits que je viens d'abréger, peut- e vous ferai-je plaiſir de vous extrai- ce qu'on lit ſur cela aux pages 3. 4. 5. du Factum qui eſt un in-4°. de xante-treize pages.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Le ſieur Guichard y dit donc, » que » M. le Marquis de Sourdeac & l'Abbé Perrin ayant introduit en France » les Opéra en Muſique, en conſéquence du privilége que Sa Majeſté » leur en avoit accordé le 18. Juin » 1669. cette nouveauté de divertiſſement fit qu'au mois d'Octobre 1671. » Monſieur (frere unique du Roi) » commanda audit ſieur Guichard de » faire faire un Opéra en Muſique, » pour être repréſenté devant Madame, lorſqu'il la recevroit à Villecotrets après la célébration du mariage » de leurs Alteſſes Royales dans la » ville de Châlons. Sur cela Guichard » engagea le ſieur de Sablieres, Intendant de la Muſique de Monſieur, à » travailler à cet Opéra; mais ſon Alteſſe Royale ayant changé de penſée, le Roi voulut qu'on le repréſentât à Verſailles, ce qui fut fait ſuivant l'ordre de Sa Majeſté, & par » les ſoins de Guichard, le troiſiéme » Novembre de la même année 1671. »

L'Abbé Perrin, ajoute le Factum, voyant que le Roi avoit témoigné ſa ſatisfaction de cet Opéra, chercha à s'aſſurer un privilége en formant une ſociété avec Guichard & le ſieur

de Sablieres : le traité fut fait le 15. Décembre ſuivant ; & dans le même tems le Roi ordonna encore à Guichard de prendre le ſoin d'un ſecond Opéra qui fut repréſenté à Saint Germain pendant les mois de Janvier & Février 1672. On prétend que Lully qui n'avoit eu aucune part à ces deux divertiſſemens, en conçut beaucoup de jalouſie & de haine contre le ſieur de Sablieres *qui les avoit compoſés*, & contre Guichard qui en avoit été l'ordonnateur ; que cette haine & cette jalouſie l'engagerent à mettre tout en uſage pour obtenir à ſon profit la révocation du privilége accordé aux deux aſſociés, & qu'il l'obtint par des Lettres patentes du mois de Mars 1672. Les deux aſſociés formerent leur oppoſition à l'enregiſtrement de ces Lettres, & le Marquis de Sourdeac ſe joignit à eux dans cette cauſe. Mais Guichard obligé de ſuivre Gaſton à l'armée, laiſſa le ſoin de la pourſuite au ſieur de Sablieres ; & à ſon retour ayant trouvé que les Lettres patentes avoient été enregiſtrées, pour être exécutées ſuivant l'Arrêt du 27. Juin 1672. il ne ſongea plus à cette affaire, & Lully a joüi paiſiblement de l'Opéra de-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

puis ce tems là. Guichard obtint un autre privilége, ce fut celui de l'*Académie Royale des Spectacles publics*, ce qui lui fut confirmé par des Lettres patentes du mois d'Août 1674. où il est dit entr'autres, » que c'étoit pour rappeller en France sous la conduite de » Guichard, la grandeur & la magnificence des anciens jeux de Grece & » de Rome. » En conséquence Guichard fit un traité avec Vigarani à Saint Germain le 18. Février 1675. Mais le procès long & fâcheux que Guichard eut la même année avec Lully, & dont le détail est inutile ici, arrêta, sans doute, les suites de ce privilége; au moins ignorai-je ce qu'il devint; & je lis dans le Mercure du mois de Janvier 1680. que Guichard étoit mort depuis peu à Madrid en Espagne où il étoit allé pour établir l'Opéra, qu'il auroit, ajoute-t'on, desiré de voir établi partout.

Nous avons encore un autre Spectacle, car l'homme n'est que trop ingénieux pour satisfaire ses plaisirs: on nomme ce Spectacle, *le Théâtre de la Foire*, ou *l'Opéra Comique*: ce n'est qu'un Spectacle de passage. C'est un Théâtre ambulant qui ouvre réguliérement aux

Alman. des Théâtres, p. 6.

Foires de Saint Germain & de Saint Laurent, & qui depuis longtems est en possession de représenter, mais sans qu'on ait pû encore définir quelle est la nature de ce Spectacle, parce qu'il n'a point de caracteres marqués; à moins qu'on ne dise que c'est un monstre, tel qu'Horace nous le dépeint au commencement de son Art poëtique. Sauval parle de l'origine & des premiers succès, comme des premieres révolutions de ce Spectacle, dans ses *Antiquités de Paris*; M. de Beauchamps en dit un mot dans ses Recherches sur les Théâtres de France, & renvoye à la préface du *Théâtre de la Foire*, où Messieurs le Sage & d'Orneval en marquent l'origine & la nature.

Mais ceux qui veulent connoître cette partie de notre histoire littéraire trouveront de quoi se contenter dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des Spectacles de la Foire*, que MM. Parfait ont publiés en 1743. à Paris, en deux volumes in-12. Ce n'est cependant qu'un seul Auteur qui parle dans cet ouvrage; &, si on l'en croit, *il a passé à ce Spectacle la plus grande partie de sa vie*, il a connu par lui-même une grande partie de ce qu'il rapporte, il a eu sur le reste des Mé-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

moires exacts, ou qu'il croit tels. Sauval est son premier garant pour ce qui concerne l'origine des Foires de Saint Germain & de Saint Laurent ; il le copie. C'est d'après lui, & la Gazette en vers du sieur Loret qu'il parle du fameux *Brioché*, qui fut le premier qui donna à la Foire des Spectacles, dont le succès enhardit à en donner d'autres consistant en Musique, Comédies & Ballets ; & il a cru faire quelque plaisir au public en faisant réimprimer la piéce intitulée, *les forces de l'Amour & de la Magie*, que les Sauteurs & Danseurs de corde représenterent en 1678. Mais l'Auteur passe très-rapidement sur ces premieres ébauches du Théâtre dont il a entrepris de parler ; c'est l'*Introduction* à son livre. Ses Mémoires ne commencent qu'en l'année 1697. Devenu alors exact annaliste du Théâtre de la Foire, il en suit les progrès & les révolutions d'année en année jusqu'en 1742. inclusivement. Il y donne une note de toutes les piéces qui ont été jouées sur les différens Théâtres de la Foire, sans en excepter même celui des Marionettes. Il en nomme les Auteurs, & souvent il dit quel succès ces piéces ont eu. Il rend compte des

changemens d'Acteurs qui se sont faits dans les différentes troupes ; & entre sur chacun de ces Acteurs dans des détails qui peuvent faire plaisir à quelques lecteurs, & qui ne sont pas assez longs pour ennuyer les autres, malgré le sérieux avec lequel il raconte tout ce qu'il dit, la sécheresse même de la plûpart de ses récits, & l'extrême simplicité de son style. Il fait connoître pareillement les entrepreneurs de ces Spectacles, & entre dans le détail des démêlés que ces différentes troupes ont eus avec les Comédiens François & Italiens, de même qu'avec le Théâtre Lyrique.

C'est, selon moi, la partie la plus curieuse de son ouvrage ; on y trouve un précis des Arrêts du Parlement, du grand Conseil, & du Conseil d'Etat qui ont été rendus sur ces contestations, & ce que les Acteurs forains ont fait pour éluder l'effet de ces Arrêts. Ce détail conduit à un autre où l'on voit le rétablissement des Comédies Pantomimes, des Comédies en monologues, des Pantomimes avec des écriteaux, imaginés pour suppléer à ce que l'action des Acteurs ne pouvoit point faire entendre aux spectateurs ;

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

enfin l'accord fait avec le Théâtre Lyrique, qui faisant part à une troupe du privilége exclusif qu'il a de donner des Spectacles mêlés de chants & de danses, fit naître l'*Opéra Comique*, genre de Spectacle inconnu dans l'Antiquité, dont on voit les premieres ébauches dès 1711. mais qui ne prit une forme permanente qu'en 1715.

Ce détail est terminé par deux catalogues : l'un alphabétique, des Opéra comiques & autres piéces représentées aux Foires de Saint Germain & de Saint Laurent ; l'autre représentant l'ordre chronologique des Foires de S. Germain & de Saint Laurent, avec les noms des Entrepreneurs des principaux Spectacles qui y ont été donnés au public, depuis 1697. jusqu'à la fin de l'année 1742. Dans le premier catalogue, qui est fort ample, on trouve non-seulement les titres des piéces & leurs dates, & si elles ont été imprimées ou non, mais aussi le nom de chaque Auteur ; si une piéce est d'un seul Écrivain ou de plusieurs, & souvent un jugement sur ces piéces exprimé en peu de mots & sans partialité, au moins à ce que l'Auteur assure.

Si M. Riccoboni ne dit rien de l'O-

péra comique dans son projet *de la Réformation des Théâtres*, qu'il a donné en 1743. c'est, sans doute, par la même raison qui l'a empêché de proposer la réformation du Théâtre Lyrique, ces sortes de Spectacles n'en étant pas susceptibles, & parce qu'*en pareille matiere on ne doit point faire les choses à demi*. A-t'il espéré au moins d'être écouté en proposant ses vûës pour la réformation des autres Théâtres, & en exposant les dangers qu'on n'en peut séparer en les laissant tels qu'ils sont? J'ai de la peine à me le persuader, & le peu d'attention que l'on a paru faire à son ouvrage, le mépris même avec lequel il a été traité par des Ecrivains que leur profession auroit dû engager à le loüer, prouvent assez qu'on ne veut point de réforme, & que les écrits sur cette matiere, quelque soit le motif qui les ait dictés, ne font pas beaucoup d'impression sur la multitude. Quoi qu'il en soit, vous ferez bien de lire cet ouvrage de Monsieur Riccoboni, qui ayant exercé lui-même la profession de Comédien durant trente-cinq ans, a eu lieu de se convaincre que les Théâtres sur le pied où ils sont, nuisent infiniment aux bonnes mœurs, en sorte

Pag. 107.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

que les réflexions qu'il fait ſur ce ſujet, ont d'autant plus de force chez lui, qu'une longue expérience l'a mis en état de décider mieux que perſonne ſur ces matieres. Son ouvrage d'ailleurs eſt écrit avec ordre & avec clarté, d'une maniere ſage & judicieuſe. Compoſé de trois parties, il fait voir dans la premiere, la néceſſité de réformer le Théâtre : dans la ſeconde, il propoſe une méthode & des regles pour exécuter cette réforme : il indique dans la troiſiéme, un petit nombre de piéces qu'on peut conſerver, d'autres qu'il faut corriger, & quelques unes qu'il rejette comme n'étant point ſuſceptibles de correction. Je n'examine point ſi ſon projet eſt lui-même ſuſceptible d'exécution ; ſi même tel qu'il le propoſe il s'accorderoit encore exactement avec ce que nous penſons vous & moi ſur cette matiere. Liſez-vous-même, & jugez : je me hâte de finir pour vous faire converſer avec nos Poëtes qui feront la matiere de ce que j'eſpere vous envoyer au premier jour.

Fin du Tome huitiéme.

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE.

****

On a rangé ce Catalogue ſuivant l'ordre des matieres qui ſont traitées dans cet ouvrage : & afin que l'on trouve ſans peine les jugemens que l'on porte des livres dont il y eſt fait mention, on indique ici les pages où il en eſt parlé. On a cru auſſi devoir inſérer dans ce Catalogue quelques écrits concernant les mêmes matieres, dont on ne dit rien dans l'ouvrage ; mais ces derniers ſont en petit nombre.

SIXIE'ME PARTIE.

Traductions Françoiſes des Poëtes Latins Modernes.

LA ſacrée poëſie & hiſtoire Evangélique de Juvencus, ancien Poëte Chrétien : miſe du Latin en vers François, avec ſommaires ſur chacun chapitre, par *Pierre* TAMISIER, Préſident en l'Election de Mâ-

connois, *à Lyon, par Benoît Rigaud*, 1591. in-8°. (*avec des figures en bois; un grand nombre de vers à la loüange de Tamiſier, & de ſa traduction, & un éloge Latin du même, par Claude* PAULMIER, couſin de l'Auteur, & éditeur de ſon ouvrage.) *tome 7. pages 4. & ſuivantes.*

Divinations ſur le Prêtre Juvencus, Poëte Chrétien, (où l'on examine de quelle famille il étoit, s'il eſt Auteur des huit vers qui ſe trouvent dans les anciens manuſcrits à la tête de l'hiſtoire Evangélique, s'il a fait d'autres ouvrages, ſi M. Dupin a bien expliqué un des derniers vers de l'hiſtoire Evangélique, enfin ſi Juvencus a prédit la ruine prochaine de Rome) par Dom *Jean* LIRON, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, *dans la ſeconde partie de ſes Aménités de la critique, à Paris*, 1718. in-12. *t. 7. p. 4. & ſuiv.*

Treiziéme livre ajouté à l'Enéide, par *Mapheus* VEGIUS, en vers Latins: traduit pluſieurs fois en François. *t. 7. p.* 10. *Voyez tome 5. chap.* IX. *& le catalogue qui eſt à la fin du tome* VI.

Les Diſtiques moraux du très-docte jeune Poëte Eſpagnol Michel Verin, traduits en vers, & en forme de Quatrains, par *Claude-Odde* DE TRIORS, Dauphinois, *à Lyon, par Loys Cloquemin*, 1577. in-8°. *t. 7. p.* 10. 11. *&* 13.

Les mêmes, traduits en proſe, avec annotations & remarques, par *Claude* HA-

DY, Parisien, *à Paris*, 1614. in-8°. *tome 7. ibid. & pages* 13. 14.

Micropœdie de Jean Parradin, de Louhans (contenant une traduction en vers de cent distiques de Faustus Andrelinus; du poëme de Simon Nanquier, *De lubrico temporis curriculo, de la misere & calamité du tems;* un autre *du Dialogue de la mort & du Pelerin, de Ravisius Textor: & le propos vulgaire d'un amoureux & de sa mie*, traduit du Latin de Henri Bebelius, *à Lyon, par Jean de Tournes*, 1546. in-12. *t. 7. p. 14. & suiv.*

Les Distiques de Faustus Andrelinus, traduits en vers par *Etienne* PRIVE', Parisien, 1604. selon Colletet. *tome 7. p. 14. 16.*

Les fantastiques batailles des grands Rois Rodilardus & Croacus, translaté de Latin en François (du poëme Latin d'Elisius Calentius) par *Antoine* MILESIUS, nouvellement imprimé *à Paris, par Alain Lotrian*, 1534. in-16. avec un traité de la nature des Rats, & quelques fables ou apologues, le tout en prose. *t. 7. p. 20. & suiv.*

Les tristes vers de Beroalde (Philippe) sur le jour du Vendredi-saint, traduits en vers François par *Clément* MAROT; *dans le recueil de ses œuvres souvent imprimées. t. 7. p. 24.*

La même piéce, traduite en vers, par *Claude* DE PONTOUX, *dans ses œuvres, à Lyon*, 1579. in-16. *t. 7. p. 24.*

L'hiſtoire de Tancredus priſe des vers Latins de Philippe Béroalde, traduite en vers François par *Richard* LE BLANC, *à Paris*, 1553. in-16. *tome 7. pages 25. 26.*

L'hiſtoire de Titus & Giſippus, & autres petits œuvres de Béroalde Latin: (ſçavoir, l'hiſtoire de Tancredus, Roi de Salerne, contenant les pitoyables amours de Guichard & de la belle Giſmunde fille dudit Tancredus: & l'homme prudent,) interprétés en rime Françoiſe, par *François* HABERT, d'Yſſoudun en Berry, *à Paris, de l'Imprimerie de Michel Fézendat & Robert Grandjon*, 1551. in-8°. *t. 7. p. 25. 26.*

Trois déclarations eſquelles l'yvroigne, le putier & le joüeur de dez, freres, débatent lequel d'eux trois (comme le plus vicieux) ſera privé de la ſucceſſion de leur pere, ſuivant ſon teſtament. Invention Latine de Philippe Béroalde, pourſuivie & amplifiée par le Traducteur, *Calvy* DE LA FONTAINE; avec un Dialogue de Lucian, intitulé *Mercure & Vertu, à Paris, par Vincent Sertenas*, 1556. in-16.

Les mêmes, ſous ce titre: le procès des trois freres, Livre non moins utile que délectable, & contenant mainte bonne erudition, traduit n'a guéres de Thoſcan (du Latin) en vers François, par *Gilbert* DAMALIS, Bourbonnois, *à Lyon, par Maurice Roy & Loys Peſnot*, 1558. in-8°. *t. 7. p. 27. & ſuiv.*

Le remede d'Amour compoſé par Æneas

Silvius, aultrement dit Pape Pie II. translaté de Latin en François par Maître *Albin* DES AVENELLES, Chanoine de l'Eglise de Soissons : avec aucunes additions de Baptiste Mantuan, *à Paris*, in-4°. *sans date*, impression Gothique. *tome 7. pages 30. & suiv. p. 44.*

La Parthenice Mariane de Baptiste Mantuan, Poëte Théologue de l'Ordre de Nôtre-Dame des Carmes, translatée de Latin en (vers) François, par *Jacques* DE MORTIERES, Chapelain de Châlons-sur-Saone, *à Lyon*, 1523. in-4°. *t. 7. p. 30. 37. 38.*

Les Bucoliques de frere Baptiste Mantuan, nouvellement traduictes de Latin en rygme Françoyse, par *Michel* D'AMBOYSE, aultrement dict *l'Esclave fortuné*, Escuyer, Seigneur de Chevillon : lesquelles sont divisées en dix Eglogues, & nouvellement imprimées *à Paris, par Alain Lotrian & Denys Janot*, 1530. in-4°. *Gothique. t. 7. p. 30. 38. 39.*

La Complainte de vertu jadis mise en vers Latins par frere Baptiste Mantuan ; & convertie par *Michel* D'AMBOYSE, dict *l'Esclave fortuné*, en rime Françoyse : à très-révérend pere en Dieu Messire Jehan de la Rochefoucault, Evêque de Mende : *dans le recueil dudit d'Amboyse*, intitulé : *les cent Epigrammes*, &c. *Ibid.* 1532. in-8°. *Gothique. t. 7. p. 41. 42.*

Les Eglogues de frere Baptiste Mantuan, traduites nouvellement de Latin en (vers) François : avec plusieurs autre-

compoſitions Françoiſes, à l'imitation d'aucuns Poëtes Latins, par *Laurent* DE LA GRAVIERE, Secrétaire de M. le Vicomte de Joyeuſe, *à Lyon, par Jean Temporal*, 1558. in-8°. *tome 7. pages* 42. 43.

Lamentation aux hommes ſur la mort de nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt, priſe du Latin de Sannazar, en vers François, par *Guy* LE FEVRE DE LA BODERIE, *dans ſon recueil intitulé*, Hymnes Eccléſiaſtiques ſelon le cours de l'année, avec autres Cantiques ſpirituels, *à Paris*, 1576. in-16. *ib.* 1581. in-16. *t. 7. p.* 46. 50.

Quelques Epigrammes du même, traduites ou imitées en vers François, par *Scévole* DE SAINTE-MARTHE, *dans ſes premieres œuvres*, &c. *à Paris*, 1571. in-8°. *& dans le recueil in* 4°. *des ouvrages de MM. de Sainte-Marthe* : & par *M. Bernard* DE LA MONNOIE, *dans le Ménagiana, de l'édition de* 1715. *tomes* 2. *&* 4. *t.* 7. *p.* 49. 50.

Les Couches ſacrées de la Vierge, poëme héroïque de Sannazar, mis en François par *Guillaume* COLLETET, *à Paris*, *Jean Camuſat*, 1634. in-12. La même traduction, *reviüe de nouveau, & corrigée ſur le Latin*, par le R. P. P. L. J. (peut-être, *Pierre* LE MOINE, Jéſuite,) *à Paris*, *Gaſpard Meturas*, 1646. in-12. *t.* 7. *p.* 51. *& ſuiv.* 54.

Imitations de divers endroits du poëme de Palingenius, en vers François, par *Scévole* DE SAINTE-MARTHE, *dans le recueil*

de ſes premieres œuvres, *à Paris*, 1571. in-8°. *tome 7. pages 54. 57.*

Le Zodiaque poëtique, ou la Philoſophie de la vie humaine, de M. DE RIVIERE, Conſeiller du Roi en ſa Cour de Parlement de Rennes, en vers François) *à Paris, Jean Libert*, 1619. in8°. *t. 7. p. 59. & ſuiv.*

Le Zodiaque de la vie, ou Préceptes pour diriger la conduite & les mœurs des hommes, traduit du poëme Latin de Marcel Palingene, célébre Poëte de la Stellada, (en proſe) par M. DE LA MONNERIE, *à la Haye*, 1732. in-8°. *t. 7. p. 62. & ſuiv.*

Les divines Poëſies de Marc-Antoine Flaminius, contenant diverſes prieres, méditations, hymnes & actions de graces à Dieu, miſes en (vers) François, avec le Latin répondant l'un à l'autre; avec pluſieurs ſonnets, cantiques & chanſons ſpirituelles pour loüer Dieu, à Madame Marguerite, ſœur du Roi très-Chrétien Charles IX. (par *Anne* DES MARQUETS, Religieuſe de l'Ordre de S. Dominique, au Monaſtere de Poiſſy,) *à Paris*, 1569. in-8°. *t. 7. p. 66. 67.*

Les Baiſers de Jean Second, traduits en vers François par *Fédéric* BLANCHET, Avocat au Parlement de Paris. *Cette traduction eſt citée par la Croix du Maine dans ſa Bibliothéque. t. 7. p. 67. 68.*

Epigrammes de Jean Voulté, Poëte La-

tin, traduites ou imitées en vers François par *Laurent* DE LA GRAVIERE, Secrétaire de M. le Vicomte de Joyeuse : avec la traduction du même, de cinq Eglogues de Baptiste Mantuan, &c. *à Lyon, Jean Temporal*, 1558. in-8°. *tome 7. pages 68. 69.*

Elégie de Salmon Macrin, & autre piéce du même, traduites en vers François, par *Laurent* DE LA GRAVIERE, *dans le recueil cité cy-dessus. t. 7. p. 69. 70. 72.*

Les Gestes de François de Valois, Roi de France, par *Etienne* DOLET, traduits en prose du poëme Latin composé par le même, *à Lyon*, 1540. in-4°. *t. 7. p. 72. & suiv.*

La Pandore de Janus Olivier, Pere spirituel & Evêque d'Agan, nouvellement traduite de Latin en vulgaire François, (en vers) par *Guillaume* MICHEL dit DE TOURS, *à Paris, chez Arnoul & Charles les Angeliers*, freres, (*mais imprimée à Lyon*) 1542. in-12. *t. 7. p. 73. & suiv.*

La même, traduite en vers François, par *Pierre* BOUCHET, de la Rochelle, *à Poitiers*, 1548. in-8°. *t. 7. p. 76.*

Livret des Emblêmes de Maistre André Alciat, mis en rime Françoise, & présenté à M. l'Admiral de France, par *Jean* LE FEVRE, Secrétaire de M. le Cardinal de Givry, *à Paris, chez Chrestien Wechel*, 1536. in-8°. *Gothique, avec figures en bois*, & les vers Latins d'Alciat. (*Cette*

verſion a été ſouvent réimprimée. Le pere Nicéron, article d'Alciat, *au tome 32. de ſes Mémoires, n'a pas connu la premiere édition; mais il en cite cinq autres, en 1540. 1543. 1550. & 1556. à Paris, & 1555. à Lyon. tome 7. pages 77. & ſuiv.*

Emblêmes d'Alciat, de nouveau tranſlatés en François vers pour vers jouxte les Latins: ordonnés en lieux communs, avec briefves expoſitions, & figures nouvelles appropriées aux derniers Emblêmes, par *Barthelemi* ANEAU, *à Lyon, chez Guillaume Roville*, 1549. in-8°. (It. *ibid.* 1558. in-16. *ſelon le pere Niceron, au tome 22. de ſes Mémoires, art.* Aneau.) *t. 7. p.* 80. 81.

Emblemata Andreæ Alciati, J. C. Latino-Gallica: les Emblêmes Latins-François du Seigneur André Alciat: la vie d'Alciat: la verſion Franç. non encore vûë ci-devant, par *Claude* MIGNAULT, *à Paris, J. Richer*, 1587. in-12. (avec figures & la traduction en vers François.) *t. 7. p.* 83. *& ſuiv.*

Le Pegme de Pierre Couſtau, avec les narrations philoſophiques, mis de Latin en François, par *Lanteaume* DE ROMIEU, Gentilhomme d'Arles, *à Lyon, Macé Bonhomme*, 1560. in-8°. avec figures en bois. *t. 7. p.* 86. *& ſuiv.*

La Moroſophie de Guillaume de la Perriere, Toloſain, contenant cent Emblêmes moraux, illuſtrés de cent Tétraſtiques Latins, réduits en autant de Quatrains François, *à Lyon, Macé Bonhomme*,

1553. in-8°. avec figures en bois. *tome 7. pages* 88. 89.

Cent Fables choiſies des anciens Auteurs miſes en vers Latins par Gabriel Faërne, de Crémone : traduites en François ſur édition de Rome de 1564. & ſur les ſuivantes, (par *Louis-Tranquille* DENYS,) *à Paris*, 1699. in-16. *t. 7. p.* 90. 92.

Traduction des fables de Faërne (en vers François, par *Charles* PERRAULT, de l'Académie Françoiſe,) *à Paris*, 1699. in-12. *ibid.* 1708. & *à Amſterdam*, 1718. in-8°. *t. 7. p.* 94. 95.

Le jeu des Eſchecz, tranſlaté en François (en vers) du Latin de Hieroſme Vida, par *Louis* DES MAZURES, Tourniſien, *à Lyon, Jean de Tournes* & *Guillaume Gazeau*, 1557. in-4°. *t. 7. p.* 96. *& ſuiv.*

Le même Poëme, traduit en vers, par *Vaſquin* PHILIEUL, de Carpentras (ſelon du Verdier) in-4°. *à Paris*, 1559. *imprimé en caracteres François, ſelon la Croix du Maine. t. 7. p.* 98. 99.

Hymnes de Jérôme Vida, à l'honneur de ſaint Laurent, de ſaint Jean l'Evangéliſte, de la Vierge ſainte Marguerite, de l'Euchariſtie, du ſaint Roi David, traduites en vers François, par *Guy* LE FEVRE DE LA BODERIE, *dans ſon recueil intitulé, Hymnes Eccleſiaſtiques ſelon le cours de l'année, avec autres Cantiques ſpirituels, à Paris*, 1578. in-16. *ibid.* 1581.

in-16. *tome 7. pages* 101. 102.

Traductions de deux Hymnes de George Fabrice, l'une pour le jour de la Circonciſion, l'autre ſur la Paſſion & la mort de Jéſus-Chriſt, par le même, *dans le même recueil. t. 7. p.* 102, 103.

Traduction du même, d'une Hymne attribuée à *Louis* VIVES, pour la fête du Saint Sacrement, *dans le même recueil. t. 7. p.* 102. *& ſuiv.*

Traduction du même, de trois Hymnes de *Jacques* MEÏER ou MEJER. 1. pour la fête de la Transfiguration. 2. pour la Viſitation de la ſainte Vierge. 3. pour la fête de ſaint Nicolas, Evêque de Myre, *dans le même recueil. t. 7. p.* 103.

Cantique ſur la naiſſance de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, pris du Latin de Joachim du Bellay, traduit par le même, *dans le même recueil. ibid.*

Hymne de l'hymenée de l'amour divin & de Pſyché, du Lat. de Cornel. Gemma. *ibid.*

Diſcours au Roi, contenant une brefve & ſalutaire inſtruction pour bien & heureuſement regner, accommodée à ce qui eſt plus néceſſaire aux mœurs de ce tems, eſcript premierement en vers Latins, & préſenté au Roi François II. peu après ſon ſacre, par Meſſire Michel de l'Hôpital, lors premier Préſident des Comptes, & Conſeiller du Roi en ſon privé Con-

ſeil, à préſent Chancelier de France: & depuis mis en vers François, par *Joachim* DU BELLAY, *dans les œuvres de Joachim du Bellay imprimées pluſieurs fois. tome 7. pages* 104. *& ſuiv.* 108.

La même piéce ſous ce titre: *Diſcours de Meſſire Michel de l'Hôpital, Chancelier de France, ſur le ſacre de François II.* contenant une inſtruction excellente, comme un Roi doit gouverner ſon Etat, traduit en vers François, par *Claude* JOLY, Chanoine de l'Egliſe de Paris: *à la ſuite de ſon* Recueil de Maximes véritables & importantes pour l'inſtitution du Roi, en 1652. & 1663. in-12. & in-8°. *t. 7. p.* 108. *& ſuiv.*

Le même diſcours ſous ce titre: *Traduction d'une Epître du Chancelier de l'Hôpital au Cardinal de Lorraine, ſur le ſacre de François II. & ſur la maniere dont il doit gouverner ſon Royaume*, en vers François, par *Charles* PERRAULT, de l'Académie Françoiſe: *dans ſon recueil de divers ouvrages en proſe & en vers*, in-4°. *à Paris*, 1675. & in-12. *ibid. t. 7. ibid.* 109. 110.

Diſcours de M. le Chancelier de l'Hôpital à ſes amis, tourné mot à mot de ſes vers Latins, en vers François, par *Nicolas* RAPIN, Poitevin, grand Prévôt de la Connétablie de France: *dans le recueil de ſes œuvres, à Paris*, 1610. in-4°. *t. 7. p.* 113. *& ſuiv.*

Jephté, ou le vœu, tragédie traduite

n vers) du Latin de George Bucha-
1, Prince des Poëtes de notre ſiécle,
Florent CHRESTIAN, *à Orléans, de*
nprimerie de Loys Rabier, 1567. in-
avec le premier chant *des Lamenta-*
ns de Jéremie. Stances. traduit par le
me. *tome 7. pages* 116. 118. *& ſuiv.* 121.

La même traduction du Jephté, *à Pa-*
, de l'Imprimerie de *Robert Etienne*,
3. in-8°. *ibid.*

La même, *à Paris, Mamert Patiſſon*,
37. in-12. *ibid.*

Baptiſte, ou la Calomnie, tragédie,
duite (en vers) du Latin de Bucha-
1, par *Pierre* DE BRINON DE BAUMAR-
, Conſeiller au Parlement de Nor-
ndie, *à Roüen, chez Jean Oſmont*,
3. in-12. *t. 7. p.* 122. 123.

Jephté, ou le vœu, tragédie du même,
duite en vers par le même, *ibid.* 1614.
12. *t. 7. p.* 121. 122.

Le Cordelier, ou le ſaint François de
orge Buchanan, Prince des Poëtes de
tems, fait en vers François, par *Fl.*
. (*Florent* CHRESTIEN) plus, la Pali-
die, qui eſt la loüange (ou plutôt la
yre) des Cordeliers & de ſaint Fran-
s (avec quelques Epigrammes de Bu-
nan traduites auſſi en vers François)
Genêve, par *Jean* DE L'ESTANG, 1567.
it in-4°. *t. 7. p.* 116. 124. *& ſuiv.*

L'Adieu aux Muſes, pris du Latin de

Buchanan, traduit en vers, par *Joachim* DU BELLAY. : *dans ſes œuvres imprimées pluſieurs fois. tome 7. page* 125.

Traduction du même de l'Ode Latine de Buchanan à Henri II. Roi de France, ſur la levée du ſiége de Metz. *ibid. p.* 125. 126.

Traduction de l'Idylle Latine de Buchanan, *ô formosâ Amarylli*, en vers, par *Antoine* DE LA FOSSE, *à la ſuite de ſa traduction des Odes d'Anacréon, ſeconde édition, à Paris*, 1706. in-12. *ibid. p.* 127.

Amarylle, Eglogue, traduite de Buchanan en vers François, par *Henri* RICHER, Avocat au Parlement de Normandie : *à la ſuite de ſa traduction des Epîtres Héroïdes d'Ovide, à Paris*, 1723. in-12. *ibid. p.* 127. 128.

Vingt Epigrammes de Buchanan, traduites en vers François, par M. LE BRUN : *à la ſuite de ſa traduction des Epigrammes d'Owen, à Paris*, 1709. in-12. *t.* 7. *p.* 128.

Quelques Epigrammes du même, traduites par le ſieur DU FOUR, Docteur en Médecine : *dans ſon recueil d'Epigrammes des anciens Traducteurs en vers, a Paris*, 1669. in-12. *ibid. p.* 128.

Poëſies de Marc-Antoine Muret, miſes en vers François (avec le texte Latin) par M. *P.* MORET, Controlleur général des Finances de Montauban, *à Paris*, 1682.

1682. in-12. *tome 7. pages 128. & ſuiv.*

Quatrains pour l'inſtruction d'un enfant, imités du Latin de Muret, par F. M. F. *dans le Mercure de France, Juin 1742. t. 7. p. 132.*

Les dits des ſept Sages de la Grece, en Grec, tournés en diſtiques Latins, & ceux-ci en quatrains François, par *Chriſtophe* LOYSEL, d'Argenton, Prêtre Normand, Curé d'Aulnou, *à Paris*, 1614. in-8°. *t. 7. p. 132. 133.*

Diverſes poëſies de *Jean* DORAT, traduites par lui-même de ſes vers Latins : *dans le recueil de ſes poëſies Latines, à Paris*, 1586. in-8°. *& dans le recueil d'Epitaphes ſur le tombeau d'Anne, Duc de Montmorenci, à Paris*, 1567. in-4°. *t. 7. p. 133. & ſuiv.*

Traduction d'une piéce du même ſur le retour de la Reine mere du Roi, par *Louis* DORAT, fils de l'Auteur, âgé de dix ans : *dans le même recueil, liv. 3. ibid.*

Imitation de l'Ode Latine du même, ſur la mort de Marguerite, Reine de Navarre, en vers François, par *Joachim* DU BELLAY, *dans les œuvres de celui-ci, partie premiere, édition de* 1574. in-8°. *ibid. p. 139.*

Epitaphe d'Anne de Montmorenci, traduite en vers François des vers Latins de Dorat, par *Etienne* PASQUIER, *dans le recueil d'Epitaphes cité plus haut, ib. p. 138.*

Traduction (en vers) d'une Epître Latine d'Adrien Turnebe, *ſur un nouveau moyen de faire ſon proufit de l'eſtude des lettres*, par le même DU BELLAY : *dans ſes œuvres, p. 288. tome 7. p. 139.*

Satyre Latine d'Adrien Turnebe (*adversùs ſotericum*, c'eſt-à-dire, contre les Jéſuites) traduite en vers François, par *Etienne* PASQUIER. *t. 7. p. 141.*

Le Tombeau du très-Chrétien Roi Henri II. à l'ombre de Henri, en vers Latins, par *Joachim* DU BELLAY, avec une traduction en vers François, par le même : *dans ſes œuvres, page 509. t. 7. p. 142. 143.*

Le Tombeau de M. Antoine Minard, Préſident au Parlement de Paris (en vers Latins) avec la traductions en vers François du même : *dans ſes œuvres, p. 518. ibid. p. 143. 144.*

Deux Hymnes du Clergé de Tours, l'un auparavant la bataille, & l'autre après la victoire de Saint André d'Ivry, au Roi Henri IV. Roi de France & de Navarre, tournés du Latin, 1590. in-8°. *t. 7. p. 144. 145.*

La Cigalle, du Latin de Paſſerat, à lui-même, traduite en vers François, par *Remi* BELLEAU : *dans la ſeconde journée de ſa* Bergerie, *au folio 80. de l'édition de Paris, chez Gilles Gilles*, 1572. in-8°. *t. 7. p. 147. 149.*

Eloge du Rien, par le même, traduit

de ſes vers Latins, par. . . . . *tome 7. pages* 149. 150.

Quelques Epigrammes du même, miſes en vers, par DU FOUR, Médecin, *dans ſon recueil d'Epigrammes des anciens*, traduites en vers François, *à Paris*, 1669. in-12. *ibid. p.* 149.

Traduction de la premiere Sylve de Th. D. B. (Théodore de Beze) en vers François, par *Nicolas* RAPIN : *à la ſuite de ſa traduction en vers François du chant* 28. *du Roland furieux d'Arioſte, à Paris*, 1572. in-8°. *t. 7. p.* 151. 152.

Quatrains tirés des Epîtres de Seneque traduits du Latin de Jean Jaquemot de Barleduc, par S. G. S. (*Simon* GOULART, Senlifien) auſquels a été ajouté *le Cenſeur Chrétien* imité (en vers) du Latin de M. Th. D. B. (Théodore de Beze) par ledit *Simon* GOULART : avec trois diſcours du même (en vers) à l'imitation du Cenſeur Chrétien, par *François* LE FEVRE, 1608. in-12. *ſans lieu d'impreſſion. t. 7. p.* 153. 154.

Imitations tirées du Latin de Jean Bonnefons, par le ſieur DE LA BERGERIE (*Gilles* DURANT) *à Paris, chez Abel l'Angelier*, 1594. in-12. *t. 7. p.* 154. *& ſuiv.* 157. *& ſuiv.*

Les mêmes, *derniere édition revûë & corrigée, ibid. de l'Imprimerie d'Antoine du Breuil*, 1610. in-12. *ibid.* —— Les mêmes, *à Leyde*, 1659. in-16. *ibid.* —— Les

mêmes, *à Amſterdam*, (*Paris*) 1725. & 1727. in-12. avec deux préfaces de M. de la Monnoye, l'une ſur Bonnefons, & l'autre ſur Durant. *ibid.*

Epigrammes de Jean Bonnefons, ſur une éguille, &c. traduite en vers François, par M. DE SAINT DIDIER: *dans l'édition des* œuvres de Bonnefons, de 1725. *ibid.*

L'évanoüiſſement de Conchine, paraphraſe en vers François des vers Latins de Jean Bonnefons le fils, par le même *Jean* BONNEFONS, *à Paris*, 1617. in-8°. *& dans l'édition des poëſies de ſon pere en* 1725. *t. 7. p.* 160.

Lettre de M. DE LA MONNOIE, ſur l'édition des poëſies de Jean Bonnefons faite en 1725. *dans le Journal des Savans du mois de Décembre* 1725. *t. 7. p.* 158. 159.

Notes du même, ſur la *Pancharis* dudit Bonnefons: *dans le nouveau* Menagiana, *tome ſecond*, 1715. *ibid.*

Vingt Epigrammes d'Owen, traduites en vers François, par le ſieur DU FOUR, Docteur en Médecine, *dans ſon recueil* d'Epigrammes des anciens, traduites en vers François, *à Paris*, 1669. in-12. *t. 7. p.* 161. 163.

Les Epigrammes d'Owen traduites en vers François, par M. le B. (*André* LE BRUN) *à Paris*, 1709. in-12. *t. 7. p.* 163. *& ſuiv.*

Epigrammes choiſies d'Owen, traduites en vers François, par *François-Bernard* COCQUARD, Avocat au Parlement de Dijon : dans les *nouveaux Amuſemens du cœur & de l'eſprit, tomes 4. & 6.* in-12. *à Paris, ibid. p. 165. 166.*

Diverſes Poëſies, Odes, Elégies, Stances, Poëmes, de Jacques-Auguſte de Thou, Préſident à Mortier au Parlement de Paris ; traduites en vers François, par feu M. D'IFS, Gentilhomme de Normandie, dans la traduction des Mémoires de la vie de M. de Thou, par *Jacques-George* LE PETIT, Secrétaire du Roi honoraire, *à Rotterdam*, (*Roüen*) 1711. in-4°.

—— Item, *à Amſterdam*, 1713. in-12.

—— Item, *à Londres* (*Paris*) *à la tête de la traduction* de l'hiſtoire de M. de Thou, 1734. in-4°. *t. 7. p. 166. & ſuiv.*

Lettre de M. d'Ifs, le fils, au ſujet de la traduction des Mémoires de la vie de M. de Thou : *dans le ſecond volume du Mercure de Juin 1737. t. 7. p. 177.*

Deux Lettres de M. LE PETIT, Lieutenant général de Nemours, ſur le même ſujet : la premiere *dans le Mercure de Septembre 1737.* la ſeconde *dans le Mercure d'Avril 1738. t. 7. p. 177. 178.*

Poëme des affaires de juſtice, avec la verſion du poëme Latin (& le poëme Latin lui-même) du ſieur Jacques Bonges, (Conſeiller au Parlement de Paris, puis Préſident en celui de Bretagne) ayans quelques augments en certains lieux, par

Denys FERET, Avocat à Moret près Fontainebleau, 1614. in-8°. avec diverſes autres piéces dudit Féret en vers Latins, & leur traduction en vers François. Plus, un diſcours du même (en proſe) à M. le Prince de Condé ſur le rabaiſſement des Monnoies. *tome 7. pages 179. 180.*

Poëme Latin Elégiaque, avec ſa verſion en Quatrains (par le même *Denys* FERET) enſuite de ſix quatrains & ſix ſonnets; ſur les Loix Salique & Bourbonniene, &c. 1614. in-8°. *ibid. p. 180.*

Traduction en vers François, du commencement & de la fin du poëme de Scévole de Sainte-Marthe, intitulé *Pædotrophie*, ou de la maniere de nourrir les enfans à la mammelle, faite d'après les vers Latins de l'Auteur, par l'Auteur même du poëme: *dans le recueil des œuvres de MM. de Sainte-Marthe, à Paris*, 1632. in-4°. *t. 7. p. 180. 181.*

Le même Poëme traduit tout entier en proſe, par *Abel* DE SAINTE-MARTHE, petit-fils de l'Auteur, *à Paris*, 1698. in-8°. *ibid. p. 183. & ſuiv.*

Paraphraſe de l'hymne du Roi (Louis XIII.) à la ſainte Euchariſtie: du Latin du ſieur de Sainte-Marthe (*Abel*, fils de Scévole) en vers François, par *L.* FOUQUETEAU, Avocat: *dans le recueil cité des œuvres de MM. de Sainte-Marthe. ibid. p. 184.*

Imitation de l'Epître Latine de M. (Ni-

colas) Bourbon, le jeune, ſur le décès de M. (Scévole) de Sainte Marthe, Tréſorier de France, à M. Pinon, Conſeiller de la Cour, (en vers François) par *Charles* ROGIER, Conſeiller au Bailliage de Loudunois: *dans la ſeconde partie des œuvres de MM. de Sainte-Marthe, à Paris*, 1632. in-4°. *tome 7. page* 184.

Sur les armes & ſur les actions guerrieres de la Maiſon de Marolles, à Michel de Marolles, Abbé de Villeloin, dix piéces en vers Latins de Jacques Pinon, Abbé de Condé, &c. traduites en proſe par l'Abbé DE MAROLLES (avec les vers Latin à côté) à la fin de la traduction de l'*Ibis* d'Ovide, par l'Abbé DE MAROLLES, *à Paris*, 1661. in-8°. *t. 7. p.* 186. *& ſ.* 189.

Les pieux deſirs imités des Latins du R. P. Herman Hugo, de la Compagnie de Jeſus, par P. J. Juriſconſulte, mis en lumiere, par *Boëce* DE BOLSWERT, *à Anvers*, 1627. in-8°. *t. 7. p.* 190. 191.

L'Amante de ſon Dieu, repréſentée dans les Emblêmes de Hermannus Hugo, ſur ſes pieux deſirs, & dans ceux d'Othon Vœnius ſur l'Amour divin; avec des figures nouvelles, accompagnées de vers qui en font l'application aux diſpoſitions les plus eſſentielles de la vie intérieure, par *Pierre* POIRET, *à Cologne*, 1717. in-12. *ibid. p.* 192.

Les pieuſes Récréations du R. P. Angelin Gazée, de la Compagnie de Jeſus, œuvre rempli de ſaintes joyeuſetés & di-

vertiſſemens pour les ames dévotes, mis en François, par le ſieur REMY, *à Roüen*, 1673. in-12. *tome 7. pages 912. 193.*

Fables nouvelles en vers, traduites du Latin de *Jacques* REGNIER, Médecin de Beaune, *à Paris*, 1685. in-12.

Quelques Fables du même, traduites par MM. DE LA FONTAINE & DE LA MOTTE : *dans les recueils de leurs Fables. t. 7. p. 194. & ſuiv.*

Proſopopée d'Oſtende, traduite des vers Latins de Hugues Grotius, en vers François, par *Etienne* PASQUIER, *Guillaume* DU VAIR, *Nicolas* RAPIN, & *François* MALHERBE, dans leurs œuvres, *excepté dans celles de Nicolas Rapin, où cette traduction ne ſe trouve point. t. 7. p. 199, 200.*

Imitation de l'Elégie Latine de Hugues Grotius ſur les agrémens de l'hyver, en vers François, par M. D'IFS, de l'Académie de Caën : *dans les Nouvelles littéraires pour l'année 1743. à Caën*, in-8°. *ibid. p. 201.*

Traductions de quelques Hymnes Latines du pere Denys Petau, Jéſuite, à la loüange de ſainte Geneviéve : *dans la traduction du Bréviaire de Paris, & de quelques Offices pour la fête de ſainte Geneviéve. t. 7. p. 202. 203.*

Les Fontaines de Pougues de Meſſire Raimond de Maſſac, Docteur en Médecine, miſes en vers François par *Charles*

DE MASSAC ſon fils, à Madame de Nevers, *à Paris, chez Touſſaint du Bray*, 1605. in-8°. (avec le poëme Latin de Raimond de Maſſac, & le treiziéme livre des Métamorphoſes d'Ovide, traduit en vers François par le pere & le fils.) *tome 7. pages 198. & 199.*

Adieu au monde, ou Poëme de M. Victor Pallu ſur ſa retraite, traduit premierement en vers François : ſecondement en proſe. *Ces deux traductions ſont de M. C. H. L. F. D. S. M. dans le ſupplément du Nécrologe de P. R.* in-4°. 1735. *t. 7. p.* 203. 204.

L'Art de peinture de Charles-Alfonſe du Freſnoy, traduit en François (en proſe avec le texte) par Roger DE PILES; avec des remarques, *à Paris*, 1677. in-12. —— Le même de la même traduction revuë, corrigée & augmentée des termes de peinture par ordre alphabétique, *ibid.* 1684. in-12. *t. 7. p. 208. & ſuiv.*

Diverſes Poëſies de Jean-Baptiſte Santeul, Chanoine Régulier de l'Abbaye de Saint Victor, traduites, ſoit en proſe, ſoit en vers, par pluſieurs perſonnes : *dans le recueil de ſes œuvres, à Paris*, 1698. in-12. *& plus complettes dans l'édition des mêmes œuvres procurée par M. Pinel* DE LA MARTELIERE, *ibid.* 1729. 3. vol. in-12. *t. 7. p. 214. & ſuiv. juſqu'à 226.*

Traduction en vers François des Hymnes de M. de Santeul, par M. l'Abbé SAURIN, de l'Académie Royale de Nif-

mes, troiſiéme édition, *à Paris*, 1699. in-12. *tome* 7. *pages* 226. *& ſuivantes.*

Traduction des trois Hymnes de Saint Victor, du même, en vers François, par *Pierre* CORNEILLE : *dans ſes œuvres diverſes, à Paris*, 1738. in-12. *ibid. p.* 229.

Pluſieurs des mêmes Hymnes traduites en proſe dans le nouveau Bréviaire de Paris, traduit en François. *ibid. p.* 228.

Lampyris, ou le Ver luiſant, Eglogue traduite du Latin, à M. l'ancien Evêque d'Avranches (Pierre-Daniel Hüet) Auteur de l'Eglogue Latine : *dans le recueil de Fables choiſies de M. de la Fontaine traduites en vers Latins, & autres piéces de poëſies Latines & Françoiſes* (publié par M. l'Abbé SAAS, depuis Secrétaire de l'Archevêché de Roüen.) *à Anvers* (*Roüen*) 1738. in-12. *t.* 7. *p.* 230. 232. 233.

Eloge du Thé. Imitation de la troiſiéme Elégie de M. Hüet, en vers François, par un Chanoine Régulier de Sainte Geneviéve : *dans le Mercure du mois de Novembre* 1742. *ibid p.* 232.

Lettres critiques de M. de la Monnoye & de M. Hüet, Evêque d'Avranches, à M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoiſe, ſur la ſixiéme Eglogue de M. Hüet : *dans la Bibliothéque Françoiſe, ou Hiſtoire littéraire de la France, tome* 35. *partie* 2. *art.* 8. *t.* 7. *p.* 232.

Diverſes Poëſies Latines de François

Boutard, de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, & Abbé de Boiſgroland, au Diocéſe de Luçon, traduites en vers François, par MM. DE BELLOCQ, DU JARRY, DE CHALONS, *Elizabeth-Sophie* CHERON, DE SENECE', & quelques anonymes. *tome 7. pages 233. 237.*

Poëme ſur la Statuë équeſtre de Louis XIV. élevée dans la place de Vendôme, avec pluſieurs autres poëſies Latines de M. Billet, Chevalier, Seigneur de Faniere, traduit en vers François, par M. L. Z. B. DE CHALONS; *à la ſuite des Regles de la poëſie Françoiſe, à Paris, 1716.* in-12. *ibid. p. 237. 238.*

Ode Latine ſur le vin de Bourgogne par Bénigne Grenan, Profeſſeur au Collége de Harcourt à Paris, avec la traduction en vers François, par M. POUBEAU DE BELLECHAUME, in-12. & in-8°. 1712. *dans le Procès poëtique, touchant les vins de Bourgogne & de Champagne, jugé ſouverainement par la Faculté de Médecine de l'Iſle de Co*; &c. — La même, avec la traduction de *Bernard* DE LA MONNOYE, *à Paris*, 1712. in-8°. *& dans les poëſies du même imprimées à Dijon*, 1743. in-8°. *t. 7. p. 239. 240.*

Le Zéphire & la Roſe, Dialogue, en vers Latins, ſur l'arrivée de l'Infante d'Eſpagne en France, par le même, traduit en vers Francois: 1. par M. PIAT, ancien Recteur & Profeſſeur de l'Univerſité de Paris: 2. par M. RACINE, de l'Académie des belles Lettres: *dans le Mer-*

cure du mois de Mai, 1722. *tome* 2. *pages* 73. *&* 122. *ibid. p.* 240.

Santeul pénitent, ou le Repentir de Santeul, en vers Latins, par *Charles* ROLLIN, ancien Recteur & Profeſſeur de l'Univerſité de Paris, &c. traduit en vers François: 1. par *Jean* BOIVIN, de l'Académie Françoiſe & de celle des belles Lettres. 2. par l'Abbé FAYDIT: *dans le ſecond volume des œuvres de Santeul, à Paris*, 1729. in-12. *t.* 7. *p.* 240. 241.

Poëmes du même, 1. à M. le Marquis de Louvois, traduit en vers François, par l'Abbé BOSQUILLON, de l'Académie de Soiſſons, *à Paris*, 1689. in-4°. —— 2. à l'Abbé de Louvois, traduit par le même, in-4°. *ibid.* —— 3. ſur l'Eſtampe de M. Geoffroy, depuis Docteur en Médecine, &c. traduit par le même, *ibid. in-folio.* —— 4. l'Epitaphe de Santeul, traduite par *Bernard* DE LA MONNOYE, *dans le* Menagiana, *tome* 2. *ibid. p.* 241. 242.

Vers à M. le premier Préſident de Meſmes, adreſſés par François Guérin, alors Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, traduits en vers François, par M. DE LA MONNOYE, 1712. *ibid. p.* 243.

La Champagne vengée, ou loüange du vin de Rheims, Ode Latine de Charles Coffin, aujourd'hui Principal du Collége de Beauvais, traduite en vers François, par D. E. A. E. S. *à Paris*, 1712. in-8°. *t.* 7. *p.* 242.

Trois Hymnes du même, ſur le Mira-

cle opéré à la proceſſion du Saint Sacrement dans la Paroiſſe de ſainte Marguerite, le 31. Mai 1725. avec la traduction en vers François, par *Bernard* DE LA MONNOYE, *à Paris*, 1725. in-8°. *& dans les nouvelles poëſies de celui-ci* (*à Dijon*) 1743. in-8°. *tome 7. page* 234.

Hymnes du nouveau Bréviaire de Paris, par le même, traduites ou paraphraſées en vers. Premier recueil : (*qui n'a pas été ſuivi du ſecond*) *à Paris*, 1736. in-12. *t. 7. p.* 234. 235.

Danaë : Poëme. Traduction, par M. MEUSNIER DE QUERLON : *dans les Amuſemens du cœur & de l'eſprit*; ouvrage périodique, *tome* 14. *à Paris*, 1742. in-12. *t. 7. p.* 245. 246.

Le Printems. Traduction en vers du poëme Latin d'Etienne de Favieres, Conſeiller au Parlement de Paris : *dans le même recueil. t. 7. p.* 247.

L'Embraſement de Rome par Néron, poëme du même, traduit en vers, par M. DESFORGES MAILLARD : *dans le même recueil. ibid.*

Ode vingt-quatriéme du pere René Rapin, Jéſuite, à M. Achilles de Harlay, Procureur général au Parlement de Paris, traduite, 1. en vers, 2. en proſe : *dans le tome ſecond des poëſies du pere Rapin, édition de Paris*, 1725. *t. 7. p.* 250.

Le Soleil & les Grenoüilles, Fable du

pere Jean Commire, Jéſuite, 1. imitée par M. DE LA FONTAINE. 2. traduite en vers, par M. FURETIERE : *dans le recueil de vers choiſis du pere Bouhours, à Paris, 1693.* —— Les Etoilles conjurées contre le Soleil, poëme allégorique du même, en vers François, par *Antoine* DE LA FOSSE D'AUBIGNI ; avec ſa traduction d'Anacréon, citée à l'article d'Anacréon. —— Traduction de l'Ode du pere Commire ſur la priſe de Namur, par M. le Comte DE BUSSI RABUTIN : *dans le tome premier du nouveau choix de piéces de poëſie, 1715.* in-12. —— Vers du même, ſur le départ de M. le Duc de Bourgogne (pour l'armée d'Allemagne,) mis en vers François, par le pere DELMAS, Jéſuite : *dans le même recueil, où elle eſt attribuée à M. de Bellocq.* 2. Traduction en vers François de l'Ode Latine du même ſur l'immortalité des Poëtes Latins : *dans le tome ſecond des œuvres de Santeul, édition de 1729.* —— Le *Linguarium*, ou le Baillon, du même, contre Santeul, traduit en vers François, *dans le même recueil, tome 2. Toutes ces traductions, excepté la derniere, ſont auſſi dans l'édition des poëſies du pere Commire, à Paris, 1715. in-12. 2. vol.*

Plus, dans la même édition on trouve les traductions ſuivantes : 1. Inſcription pour la Statuë équeſtre que M. le Duc de Richelieu a fait dreſſer à Ruel, par LE CLERC, de l'Académie Françoiſe. 2. Les Fontaines de Saint Cloud, & le Théâtre des Nayades, en proſe, par le P. DE SAINT PIERRE, Jéſuite ; en vers, par le P. DE BUNOU, de la même Société. 3. Ode

ſur la Maiſon de campagne du pere de la Chaiſe, appellée Montlouis, par un anonyme. 4. Ode au pere Bouhours pour l'engager à mépriſer la critique de ſes Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, 1. par POUBEAU DE BELLECHAUMÉ. 2. par le pere DE LA ROCHE, Jéſuite. 5. Ode au Pape Innocent XII. &c. par *François* BOUTARD. 6. Ode ſur le recouvrement de la ſanté du Roi, 1. par M. DE FONTENELLE; 2. par DE THIBOUVILLE DE LA LORIE. 7. Louis XIV. plus heureux qu'Alexandre dans la recherche de la gloire, par le P. CHOMEL, Jéſuite. 8. Ode au Prince de Condé, ſur ce qu'il ne vit plus de lait, par M. DE FONTENELLE. 9. Le Coq, fable, par le même. 10. Le Lion qui venge ſon pere, fable, 1. par le pere GRAMAIN, Jéſuite; 2. par un anonyme. 11. La Bouſſole & le Gouvernail, fable, par le pere BUFFIER, Jéſuite. 12. Le Torrent & le Fleuve, fable, par le même. 13. Aux Abeilles pour les animer à punir l'âne qui veut remonter ſur le Parnaſſe d'où elles l'ont chaſſé, par le pere BUFFIER. 14. Sur la priſe de Crémone, par le pere DELMAS. 15. Sur celle de Montmélian, par M. DE BETOULAUD. 16. Sur la deviſe de ſainte Thérèſe, ou ſouffrir, ou mourir, 1. par REGNIER DESMARAIS; 2. par le pere DE COURBEVILLE; 3. par le pere DE LA ROCHE. 17. Les ſoupirs de la Hollande, & ſon Epitaphe, par un anonyme. 18. Epigrammes ſur les victoires de Louis XIV. par divers Traducteurs. 19. Autres Epigrammes ſur divers ſujets, traduites par différens Auteurs. 20. Hymne pour la fête de ſainte Urſule, traduite en proſe dans la tra-

duction du nouveau Bréviaire de Paris, *tome 7. pages 250. & ſuiv.*

L'Europe qui annonce au Pape la mort du pere Commire, Elégie Latine du pere Iſaac Berruyer, Jéſuite ; avec une traduction en vers François, par le pere D'ORIVAL, de la même Société, *à Paris*, in-8°. *ibid. p. 251. 252.*

Les victoires du Roi en Flandres. Traduction d'un poëme du pere (Charles) de la Ruë, Jéſuite, par *Pierre* CORNEILLE ; contenant les victoires du Roi en l'année 1667. *à Paris*, 1667. & 1669. in-12. It. *dans le recueil des poëſies Latines du pere de la Ruë, à Anvers*, 1693. in-12. Item, *dans les œuvres diverſes de Pierre Corneille, publiées par l'Abbé Granet, à Paris*, 1738. in-12. *t. 7. p. 258. & ſuiv.*

Les victoires du Roi ſur les Etats de Hollande en 1672. poëme du pere de la Ruë, traduit en vers, par *Pierre* CORNEILLE, *à Paris*, 1672. in-8°. *& dans les recueils cités ci-deſſus. ibid.*

Ode du pere Jean Lucas, Jéſuite, au Roi (Louis XIV.) ſur ſon départ pour l'Armée en 1676. traduite en vers, par *Pierre* CORNEILLE : *dans ſes* œuvres diverſes, *à Paris*, 1738. in-12. *tome 7. p. 261.*

Traduction (en proſe) de l'Ode du pere Lucas à la Renommée, ſur la pompe funébre de très-haut & très-puiſſant Prince Ferdinand, Evêque de Munſter &

de Paderbon (avec l'Ode Latine) *à Paris*, in-8°. *ſans date. ibid.*

Santeul vengé, par le pere *Jean-Antoine* DU CERCEAU, Jéſuite, traduit par l'Auteur même, de ſes vers Latins en vers François, *dans le tome ſecond des œuvres de Santeul, édition de 1729. & dans le recueil des poëſies Françoiſes du pere du Cerceau. t. 7. p. 261. & ſuiv.*

L'Enfant prodigue, piéce de Théâtre, du même, en vers Latins, & traduite librement par lui-même, en vers François: *dans le recueil de ſes poëſies Françoiſes. ibid.*

Ode Latine du pere Noël-Etienne Sanadon, Jéſuite, à M. le Maréchal Duc de Villars, traduite en vers François, 1. par M. DE CAUX; 2. par le pere REGNAULT, Jéſuite: *dans le recueil des poëſies Latines du pere Sanadon, à Paris*, 1715. in-12. *t. 7. p. 263.*

Imitation (en vers & en proſe) de la lettre Latine (en vers) du pere (Jacques) Vaniere, Jéſuite, à M. de Caulet, Préſident à Mortier du Parlement de Toulouſe, contenant la deſcription du Parnaſſe François (exécuté en bronze par la libéralité de M. Titon du Tillet) par le pere (*Pierre*) BRUMOY, Jéſuite: *à la fin de la deſcription du Parnaſſe François par M. Titon du Tillet, in-fol. à Paris*, 1732. *Et dans le tome 2. des œuvres diverſes du pere Brumoy, ibid.* 1741. in-12. *t. 7. p. 263. 264.*

Les Paſſions, poëme en douze chants, traduit en proſe des vers Latins du pere Pierre Brumoy, Jéſuite, par le pere BRUMOY lui-même. *tome 7. pages 265. & ſuiv. juſqu'à 272.*

L'Art de la Verrerie, poëme en quatre chants, par le même, & traduit en proſe par le même. *ibid.*

Epîtres des Morts, en vers Latins, par le même, & traduites en proſe par le même. *ibid.*

Atropos & les Dieux ſupplians, fable allégorique, à M. Hüet, ancien Evêque d'Avranches, par le même, & traduite en vers par le même. *ibid.*

La Majeſté & l'Amour, fable du même, traduite en vers par le même. *Le tout dans les trois premiers volumes des œuvres diverſes du pere Brumoy, à Paris,* 1741. in-12. *ibid.*

Poëme Latin ſur la Statuë équeſtre de Louis XIV. érigée à Dijon en 1725. par le pere François Oudin, Jéſuite; traduit en vers François, par le pere *Regn. Laurent* CELLIER, de la même Société, *à Dijon,* 1725. in-8°. *t. 7. p. 273.*

Eloge funébre de M. de la Monnoye, de l'Académie Françoiſe, par le même, traduit en vers François, par *Germain-Gilles* RICHARD, Seigneur de Ruffey, Préſident à la Chambre des Comptes de Bourgogne, *à Dijon,* 1729. in-8°. *à la*

ſuite des Noëls Bourguignons de M. de la Monnoye, 1738. *& dans les nouvelles poëſies de M. de la Monnoye, imprimées en* 1743. *tome* 7. *page* 274.

Poëme du même, ſur la naiſſance du jeune Prince de Condé; avec la traduction en vers François, par *Louis-Philippe* JOLY, Chanoine de la Chapelle-au-Riche à Dijon, *à Dijon*, 1737. in-8°. *ibid. p.* 274.

Aurelia, ou Orléans délivrée, poëme Latin, traduit en François, *à Paris*, 1738. in-12. *t.* 7. *p.* 275. 276.

Traductions Françoiſes des Poëtes Italiens

DOutes propoſés ſur l'âge du Dante, par le pere *Jean* HARDOUIN, Jéſuite: *dans les Mémoires de Trévoux, Août* 1727. *art.* 70. *t.* 7. *p.* 284. 293. *& ſuiv.*

La Comédie de Dante, de l'Enfer, du Purgatoire & Paradis, miſe en rime Françoiſe, & commentée par *Balthaſar* GRANGIER, Conſeiller & Aumônier du Roi, Abbé de ſaint Barthelemi de Noyon (& Chanoine de Paris) *à Paris, pour George Drobet, Libraire & Relieur du Roi*, 1596. 3. *vol.* in-12. *t.* 7. *p.* 288. *& ſuiv.* 301. 302.

Hymne à la Vierge, Mere de Dieu; de Dante, Poëte Toſcan, en vers François,

par *Guy* LE FEVRE LA BODERIE : *dans ſes Hymnes Eccléſiaſtiques ſelon le cours de l'année*, &c. *à Paris*, 1578. in-16. & 1581. *ibid.* in-16. *tome* 7. *pages* 302. 303.

Les Triumphes Meſſire Françoys Pétrarque, tranſlatés de langaige Tuſcan en François, nouvellement imprimés à Paris, (*pour Barthelemi Vérard*) l'an 1514. le vingt-troiſiéme jour de Mai, *in-fol. avec des gravures en bois. t.* 7. *p.* 303. *& ſuiv.* 310. 311.

Les Triumphes Meſſire François Pétrarque, tranſlatés de langaige Tuſcan en François, auxquels ont été adjoutés pluſieurs coracions jouſte les premiers imprimez, pour plus facilement entendre la matiere des dictes Triumphes, nouvellement imprimez à Paris : les ſix Triumphes : le triumphe d'Amour : le triumphe de Chaſteté : le triumphe de la Mort : le triumphe de Renommée : le triumphe du Tems : le triumphe de Divinité, *à Paris*, 1519. grand in-4°. *ou* petit in-fol. *avec figures enluminées, au moins ſur l'exemplaire en vélin qui eſt à la Bibliothéque de Roi. t.* 7. *p.* 310. 311.

Les mêmes, troiſiéme édition, *à Lyon, par Denys de Harſy, pour Romain Morin*, in-8°. 1531. *t.* 7. *p.* 310. *& ſuiv.*

Les Triumphes de Pétrarque traduictes de langue Tuſcane en rhime Françoyſe, par le Baron d'Opede (*Jean* MEYNIER) (en vers François, avec des gravures en bois) *à Paris, chez les Angeliers*, 1538. in-8°. *t.* 7. *p.* 312. 313.

Les Triomphes de Pétrarque, mis en vers François par forme de dialogues, avec autres mélanges de diverſes inventions, dédiés aux ſieurs vénérables Doyen, Chanoines & Chapitre de ſaint Diey, par *Jean* RUYR, Charmeſien, Secrétaire deſdits ſieurs, *à Troyes, chez Claude Garnier*, 1583. in-8°. *tome 7. pages* 313. 314.

Douze Sonnets de Pétrarque : ſavoir, ſept de ceux que le Poëte fit lorſque ſa Dame Laure vivoit encore, & cinq ſur la mort de cette Dame, traduits en vers François, par *Jacques* PELETIER, du Mans, *dans ſes œuvres poëtiques, Paris, Michel Vaſcoſan*, 1547. in-8°. *t. 7. p.* 314. 315.

Eſſais de *Hieroſme* D'AVOST DE LAVAL, ſur les Sonnets du divin Pétrarque ; avec quelques autres poëſies de ſon invention, aux illuſtres ſœurs Philippe & Anne du Prat & de Tiert, *à Paris, pour Abel l'Angelier*, 1584. in-8°. *t. 7. p.* 314. 316. 317.

Des Viſions de Pétrarque, de Thuſcan en (vers) François, & ſix Sonnets du même, ſur la mort de ſa Dame Laure : avec l'Epitaphe de Laure, par *Clément* MAROT : *dans ſes œuvres imprimées un grand nombre de fois. t. 7. p.* 314. 315.

Hymne à la Vierge ſacrée, du Toſcan de Pétrarque, en vers François, par *Guy* LE FEVRE DE LA BODERIE : *dans ſes Hymnes Eccléſiaſtiques*, &c. *à Paris*, 1578. & 1581. *t. 7. p.* 327.

Sonnets de Pétrarque, traduits en vers

par *Etienne* DU TRONCHET ; *à la ſuite de ſes Lettres amoureuſes, en* 1575. *Nous n'avons pas vu cette traduction. tome* 7. *page* 318.

Toutes les Œuvres vulgaires de Françoys Pétrarque, contenans quatre livres de Madame Laure d'Avignon, ſa maîtreſſe : jadis par lui compoſés en langage Thuſcan, & mis en Françoys (en vers) par *Vaſquin* PHILIEUL, de Carpentras, Docteur ès Droicts ; avecque briefs Sommaires ou Argumens requis pour plus facile intelligence du tout, *en Avignon, de l'Imprimerie de Barthelemy Bonhomme*, 1555. in-8°. *t.* 7. *p.* 318. *& ſuiv.*

Le Pétrarque, en rime Françoiſe, avec ſes Commentaires, traduit par *Philippe* DE MALDEGHEM, Seigneur de Leyſchot, *à Bruxelles, chez Rutger Velpius*, 1600. in 8°. —— Le même, *à Douay, chez François Fabry*, 1606. in-8°. *avec le portrait de Pétrarque au frontiſpice de cette édition. t.* 7. *p.* 320. *& ſuiv.*

Les Œuvres amoureuſes de Pétrarque, traduites en François (en proſe) avec l'Italien à côté, par le ſieur *Placide* CATANUSI, Docteur & Profeſſeur en Droict, & Advocat au Parlement, *à Paris, Etienne Loyſon*, 1669. in-12. *t.* 7. *p.* 324. *& ſuiv.*

La Théſéide de Jean Boccace, contenant les belles & chaſtes amours de deux jeunes Chevaliers Thébains, Arcite & Palémon, traduite de l'Italien par D. C. C. *à Paris, chez Abel l'Angelier*, 1597.

in-12. *tome* 7. *pages* 327. 328. 330.

Les trois premiers Livres de Roland l'amoureux, mis en Italien par le Seigneur Mathieu-Marie Bayard, Comte de Scandian, & traduits en François, par Maître *Jacques* VINCENT, du Creſt-Arnaud en Dauphiné, Secrétaire de M. l'Evêque du Puy, *a Paris*, in-folio : *le premier livre en* 1549. *& les deux autres en* 1550. *t.* 7. *p.* 332. *& ſuiv.*

Roland l'amoureux compoſé en Italien par Meſſire Mattheo-Maria Boyardo, Comte de Scandian, & traduit fidélement de nouveau par *François* DE ROSSET ; & enrichi de figures, au Roi, *à Paris*, 1619. in-8°. *t.* 7. *p.* 336. *& ſuiv.*

Nouvelle Traduction de Roland l'amoureux, de Matheo-Maria Boyardo, Comte de Scandiano, deux volumes in-12. ornés de figures, *à Paris* 1717. (par *Alain-René* LE SAGE.) *t.* 7. *p.* 338. 339.

Roland furieux, compoſé premierement en ryme Thuſcane par Meſſire Loys Arioſte, noble Ferraroys, & maintenant traduict en proſe Françoyſe : partie ſuyvant la phraſe de l'Autheur, partie auſſi le ſtyle de ceſte noſtre langue, (par *Jehan* DES GOUTTES,) *à Lyon chez Sulpice Sabon, pour Jean Thelluſſon*, 1543. in-folio. *t.* 7. *p.* 345. 346.

Le premier volume de Roland furieux, premierement compoſé en Thuſcan par Loys Arioſte, Ferrarois, & maintenant

mis en rime Françoiſe, par *Jean* FORNIER, de Montaulban en Quercy; avec les argumens au commencement de chaque chant, comprenant ſommairement tout ce qu'y eſt après amplement déduict par l'Auteur, & avec les allégories des chants à la fin d'un chacun, *à Paris, de l'Imprimerie de Michel Vaſcoſan*, 1555. in-4°. *tome 7. p.* 342. 349.

L'Arioſte François (en vers) par J. D. B. (*Jean* DE BOESSIERES, de Montferrant en Auvergne) *à Lyon, chez Thibaud Ancelin*, 1580. in-8°. (*Il n'y a que les douze premiers chants du poëme de Roland le furieux.*) *t. 7. p.* 351. 352. *& ſuiv.*

Imitations de quelques chants de l'Arioſte, par divers Poëtes François : ſavoir, Roland furieux, Rodomont, deux complaintes de Bradamant, & le premier livre d'Angelique, par *Philippe* DESPORTES : le commencement de l'hiſtoire de Genêvre, par MELLIN DE SAINT GELAIS : & la ſuite, par *Jean-Antoine* DE BAÏF : Fleur d'Epine, par le même DE BAÏF : Renaud, par *Louis* D'ORLEANS, *à Paris*, 1572. in-8°. *t. 6. p.* 355. *& ſuiv.*

Chant vingt-huitiéme du Roland furieux d'Arioſte, monſtrant quelle aſſeurance on doit avoir aux femmes, traduict en François à la rigueur des ſtanzes & de la rime, par N. R. P. (*Nicolas* RAPIN) *à Paris*, 1572. in-8°. *t. 7. p.* 358.

L'Amie des Amies, imitation d'Arioſte, diviſée en quatre livres. (C'eſt l'hiſtoire d'Iſabelle

d'Iſabelle & de Zerbin, rapportée dans le poëme de Roland l'amoureux, & imitée en vers François) par BERENGER DE LA TOUR, d'Albenas en Vivarais, *à Lyon, de l'Imprimerie (& des caracteres particuliers) de Robert Granjon*, 1558. in-8°. *tome 7. page 359.*

Iſabelle, imitation de l'Arioſte (en vers François) par *Antoine-Mathieu* DE LAVAL, Foréſien; (avec trente-un Sonnets amoureux, du même,) *à Paris*, 1576. in-8°. *t. 7. p. 360. 361.*

Le Miroir de Loyauté, qui eſt l'hiſtoire déplorable de Zerbin, Prince d'Ecoſſe, & d'Iſabelle, Infante de Gallice: ſujet tiré de l'Italien de l'Arioſte, & mis en vers François, par *Gilles* FUMÉE, Beſſinois, *à Paris, chez Guillaume Auvray*, 1575. in-8°. *t. 7. p. 360. 361.*

Roland furieux, par Meſſire Louis Arioſte, Gentilhomme de Ferrare: traduit naïfvement de l'Italien en François, enrichi de figures & d'argumens ſur chaque chant, pour le plaiſir de la veuë, par *Gabriel* CHAPPUYS, Tourangeau, Hiſtoriographe du Roi, *à Lyon*, 1576. in-8°. Item, *ibid.* 1582. in-8°. Item, *à Roüen, derniere édition*, 1617. in-8°. *t. 7. p. 362. & ſuiv.*

La ſuite de Roland furieux, contenant la mort du très-magnanime & très-vaillant Roger, fleur des Paladins de France, & tous les grands ſuccès, hautes & généreuſes entrepriſes propoſées, & non

fournies par le divin Arioſte, miſe d'Italien (de Jean-Baptiſte Peſcatore) en François, par le même, *à Lyon*, 1582. in-16. Item, *à Roüen, édition revuë & corrigée*, 1618. in-8°. *tome 7. pages* 363, 364.

Cinq Diſcours de cinq chants nouveaux de M. Loys Arioſte, ſuivant la maniere du Furieux; avec ſuite de quelques nouvelles Stances du même Auteur, traduits nouvellement en François, par *Gabriel* CHAPPUYS, Tourangeau, Secrétaire, Interpréte du Roi, *derniere édition*, *à Roüen*, 1618. in-8°. *ibid.*

Le divin Arioſte, ou Roland le furieux, traduict nouvellement en François, par *François* DE ROSSET: enſemble la ſuite de cette hiſtoire continuée juſqu'à la mort du Paladin Roland, conforme à l'intention de l'Auteur. Le tout enrichi de figures, & dédié à la grande Marie de Médicis, Reine de France & de Navarre, *à Paris*, 1643. in-4°. *t. 7. p.* 364. *& ſuivantes.*

Roland furieux, traduit ou imité des vers Italiens de l'Arioſte, par *Nicolas* RENOUARD: *dans la ſeconde édition de ſa traduction des Métamorphoſes d'Ovide*, *à Paris*, 1633. in-8°. (*Il n'y a que le premier chant.*) *t. 7. p.* 367. 368.

L'Arioſte moderne, ou Roland le furieux, (par *Madelene* POISSON, femme de M. Vaſconcelle Gomés de Fuiguerédo,) *à Paris*, 1685, 2. vol. in-12. *t. 7. p.* 368. *& ſuiv.*

Roland furieux, poëme héroïque de l'Arioſte, traduction nouvelle par M. * * (*Jean-Baptiſte* MIRABAUD, de l'Académie Françoiſe) *à la Haye* (*Paris*) 1741. 4. vol. in-12. *tome 7. pages 369. & ſuiv.*

La Joconde & la Coupe enchantée, nouvelles tirées de l'Arioſte, en vers François, par *Jean* DE LA FONTAINE : *dans le recueil de ſes contes, qui n'ont que trop été imprimés.*

La Joconde, traduite & imitée de l'Arioſte, en vers François, par le ſieur DE BOUILLON : *dans ſes œuvres imprimées à Paris, en* 1663. in-12. *t. 7. p.* 373. 374. *&c.*

Diſſertation ſur les deux Jocondes, à M. l'Abbé le Vayer, par *Nicolas* BOILEAU DESPREAUX : *dans le tome 4. de ſes œuvres, édition d'Amſterdam*, 1717. in-12. *&c. ibid.*

L'Arioſte traveſti, en vers burleſques, premier chant, *à Paris*, 1650. in-4. *t. 7. p.* 375. 376.

La Comédie des Suppoſés de M. Louys Arioſte, en Italien & Françoys, (par *Jean-Pierre* DE MESMES,) *à Paris, par Etienne Groulleau*, 1552. in-8°. *t. 7. p.* 377. *& ſuiv.*

Le Négromant, comédie de M. Louis Arioſte, nouvellement miſe en François (en proſe) par *Jehan* DE LA TAILLE DE BONDAROY, *à Paris*, 1573. in-8° *t. 7. ib.*

L'Arcadie de Meſſire Jacques Sannazar, Gentilhomme Napolitain, excellent Poëte entre les modernes, miſe d'Italien en Françoys, par *Jehan* MARTIN, Secrétaire de Monſeigneur Révérendiſſime Cardinal de Lénoncourt, *à Paris, imprimé par Michel de Vaſcoſan*, 1544. in-8°. *tome* 7. *pages* 380. 383. *& ſuiv.*

L'Arcadie de Sannazar, traduite de l'Italien (en proſe, par M. PECQUET) *à Paris*, 1737. in-12. *t.* 7. *p.* 385. *& ſuiv.*

Les Larmes de ſaint Pierre imitées du Tanſille, au Roi (Henri III.) en vers François, par *François* DE MALHERBE, 1587. Item, *à Paris*, 1596. in-8°. *avec le texte Italien.* Item, *avec les autres poëſies de Malherbe. t.* 7. *p.* 388.

La Sophoniſbe, Tragédie de Jean-George Triſſin, traduite en proſe, à l'exception des chœurs qui ſont en vers, par MELLIN DE SAINT GELAIS, *à Paris*, 1560. in-8°. *t.* 7. *p.* 393.

Tragédie de Sophoniſbe, Reyne de Numidie, où ſe verra le déſaſtre qui lui eſt advenu, pour avoir eſté promiſe à un mary, & eſpouſée par un autre. Et comme elle a mieux aimé eſlire la mort, que de ſe voir entre les mains de ſes ennemis, traduite d'Italien en (vers) François, par *Claude* MERMET, de ſaint Rambert en Savoye, *à Lyon, par Léonard Odet*, 1585. in-8°. *t.* 7. *p.* 393. 394.

Suite des Traductions Françoiſes des Poëtes Italiens.

LA Vie du Taſſe, par l'Abbé (*Jean-Antoine*) DE CHARNES, *à Paris*, 1690. in-12. *tome* 8. *pages* 5. *& ſuiv. & p.* 39.

Le commencement de la vie de Meſſire Claude Expilly, &c. par *Antoine* BONIEL, &c. *à Grenoble*, 1660. in-4°. (*Il y a des faits qui concernent le Taſſe.*) *t.* 8. *p.* 5. *& ſuiv.*

Vie du Taſſe, par *Jean-Baptiſte* MIRABAUD, *au-devant de ſa traduction de la Jéruſalem délivrée. Voyez cette traduction.*

Renaud amoureux, hiſtoire précédente de Roland l'amoureux & furieux, imitée de l'Italien du ſieur Torquato Taſſo, par le ſieur DE LA RONCE, dédié à M. le Duc de Nevers, *à Paris*, 1620. in-8°.

La même traduction, ſous ce titre : Le Renaud amoureux imité de l'Italien du Seigneur Torquato Taſſo, *à Paris*, *Hortemels*, 1724. in-12. *tome* 8. *pages* 7. *& ſuiv.*

La Hieruſalem du Seigneur Torquato Taſſo, renduë Françoiſe par *Blaiſe* DE VIGENERE, Bourbonnois, *à Paris*, 1595. in-4°. item, 1599. in-8°. *ibid.* item, 1610. in-8°. *ibid. t.* 8. *p.* 19. *& ſuiv.*

La Délivrance de Hieruſalem miſe en vers François, de l'Italien de Torquato Taſſo, par *Jean* DU VIGNEAU, Sieur DE WARMONT, Bourdelois, *à Paris, chez Nicolas Gilles*, 1593. in-12. *tome* 8. *pages* 22. *& ſuiv.*

Quatre chants de la Hieruſalem de Torquato Taſſo, (le 16. le 4. le 12. & le 2. traduits en vers François,) par *Pierre* DE BRACH, Sieur DE LA MOTTE MONTUSSAN, à toujours victorieux & débonnaire Henri IV. Roi de France & de Navarre, *à Paris, Abel l'Angelier*, 1596. in-8. *t.* 8. *p.* 24. *& ſuiv.*

La Croiſade, poëme héroïque du Seigneur Torquato Taſſo, traduite ſtance par ſtance, par *Hierôme* D'AVOST, de Laval. *Du Verdier dans les additions à ſa Bibliothéque en rapporte tout le troiſiéme chant, qui eſt en vers héroïques. t.* 8. *p.* 22.

Jéruſalem délivrée, poëme héroïque de Torquato Taſſo, traduit en proſe, par *Jean* BAUDOUIN, de l'Académie Françoiſe, *à Paris*, 1626. in-8°.

La même, nouvelle édition, par le même, corrigée en divers endroits ſur l'original Italien, & augmentée d'un recueil d'obſervations néceſſaires, avec l'allégorie du poëme, *à Paris*, 1648. in-8°. *t.* 8. *p.* 26. *& ſuiv.*

La Hieruſalem délivrée, poëme héroïque de Torquato Taſſo, traduit en vers François (les cinq premiers chants ſeu-

lement,) par *Michel* LE CLERC, de l'Académie Françoiſe, *à Paris*, *1667.* in-4°. (*le texte Italien eſt à la marge*) *tome 8. pages 28. & ſuiv.*

Godefroy, ou la Jéruſalem délivrée, poëme héroïque (du Taſſe,) traduit en vers François, par *Vincent* SABLON, Chartrain, *à Paris*, *1671.* 2. vol. in-16. *t. 8. p. 30. & ſuiv.*

Jéruſalem délivrée, poëme héroïque du Taſſe, nouvellement traduit en François, (par M. *Jean-Baptiſte* MIRABAUD, depuis de l'Académie Françoiſe,) *à Paris*, *1724.* 2. vol. in-12. item, *nouvelle édition revuë & corrigée*, *ibid. 1735. t. 8. p. 31. & ſuivantes.*

Lettre de Mademoiſelle R ** (*Riccoboni*) à M. l'Abbé C ** (*Conti*) au ſujet de (*la premiere édition de*) la nouvelle traduction de la Jéruſalem délivrée du Taſſe; (*avec des notes de M. l'Abbé des Fontaines,*) *à Paris*, *1725.* in-12. *t. 8. p. 33. & ſuiv.*

La Jéruſalem régnante, contenant la ſuite & la fin d'Armide & d'Hermine à la fin du Torquato Taſſo; avec les nouvelles amours de Bravemont & de Filaminte, traduite de l'Italien, par *Jacques* CORBIN, *à Paris*, *1600.* in-12. *t. 8. p. 38. 39.*

Aminte, Fable Bocagere priſe de l'Italien de Torquato Taſſo, & traduite en vers, par *Pierre* DE BRACH: avec *Olym-*

pe imitée de l'Arioſte, *à Bourdeaux*; 1584. in-4°. *tome* 8. *page* 44.

Aminte. Fable bocagere du Seigneur Torquato Taſſo, Italien, miſe en proſe Françoiſe, par G. (*Guillaume*) BELLIARD, *à Paris, chez Abel l'Angelier*, 1596. in-12. *t.* 8. *p.* 45.

Aminte. Fable bocagere du Seigneur Torquato Taſſo, traduite d'Italien en François, par *G.* BELLIARD, & imprimée en deux langues pour ceux qui deſirent avoir l'intelligence de l'une d'icelles, *à Roüen*, 1598. in-12. item, *ibid.* 1603. in-12. *avec le texte Italien. t.* 8. *ib.*

Aminte. Paſtorale de Torquato Taſſo, (en proſe, par M. DE LA BROSSE) dédiée à Madame la Marquiſe de Noirmoutier, *à Tours, chez Jamet Mettayer*, 1593. in-16. *t.* 8. *p.* 44.

L'Aminte du Taſſe, tragi-comédie paſtorale, accommodée au Théâtre François, par le ſieur DE RAYSSIGUIER, *à Paris, chez Aug. Courbé*, 1632. in-8°. dédiée à M. de Ventadour, Duc & Pair de France. *t.* 8. *p.* 45. 46.

L'Aminte du Taſſe, paſtorale, traduite de l'Italien en vers François (par *Charles* VION, Ecuyer, Seigneur de Dalibray,) *à Paris*, 1632. in-8°. *avec des figures*, dédiée à Mademoiſelle de Bourbon. *t.* 8. *p.* 47. 48.

L'Aminte paſtorale, traduction nou-

velle, avec les figures, (en vers François,) *à Paris*, 1638. in-4°. *tome* 8. *page* 50.

L'Aminte, paſtorale, en vers François, par *N.* PICHOU, Dijonois, *à Paris, chez Targa*, 1632. in-8°. *t.* 8. *p.* 48. 49.

L'Aminte du Taſſe, paſtorale, traduite en vers libres (par l'Abbé DE TORCHE) *à Paris, Barbin*, 1666. in-12. *avec le texte à côté.* La même, ſuivant la copie de Paris, *à la Haye*, 1681. *édit. nouv. revûë & enrichie de tailles douces*, in-12. *t.* 8. *p.* 50. *& ſuiv.*

Nouvelle traduction de l'Aminte du Taſſe, avec le texte à côté (par M. PICQUET,) *à Paris*, 1734. in-12. *t.* 8. *p.* 52. *& ſuiv.*

L'Aminte du Taſſe, paſtorale, (traduite en proſe, par M. DE L'ESCALOPIER; avec un diſcours ſur la paſtorale Italienne & ſur l'Aminte,) *à Paris*, 1735. in-12. *t.* 8. *p.* 52. 54. 55.

Silvie, (par M. WATLEY, Receveur général de Finances,) *à Londres* (*Paris*) 1743. in-8°. *avec figures. t.* 8. *p.* 54. 55.

Le Torriſmon du Taſſe, tragédie par le ſieur DALIBRAY (*Charles* VION, Ecuyer, Seigneur de Dalibray) (en vers François) *à Paris*, 1636. in-4°. (avec une préface ſur le génie de la tragédie, & celui du Taſſe, & ſur le Toriſmond.) *t.* 8. *p.* 52. *& ſ.*

Les ſoupirs de Myrtil, les regrets de Coriſque & les vœux d'Amarillis, tirés du *Paſtor fido* de Jean-Baptiſte Guarini, & paraphraſés en vers François par un anonyme, *à Lyon, par Jacques Rouſſin*, 1597. in-12. *tome* 8. *pages* 66. 67.

Le *Paſtor fido*, ou le Berger fidéle faict Italien & François pour l'utilité de ceux qui deſirent apprendre les deux langues, de Baptiſte Guarini, *à Paris, chez Mathieu Guillemot*, 1610. in-12. —— La même traduction, *à Roüen*, 1610. in-12. —— La même, en 1648. *à Roüen*, in-12. *t.* 8. *p.* 67. 68.

Le Berger fidéle, paſtorale, de l'Italien du Seigneur Baptiſte Guarini, Chevalier, derniere édition, (en proſe & en vers) *à Roüen*, 1609. in-18.

Le Paſteur fidéle, tragicomédie paſtorale de Jean-Baptiſte Guarini, Cavalier très-illuſtre, traduit d'Italien en vers François, par noble *Antoine* DE GIRAUD, Lyonnois; avec quelques poëſies de ſon invention, *à Paris, en la boutique de l'Angelier, chez Claude Cramoiſy*, 1623. in-12. *t.* 8. *p.* 68. *& ſuiv.*

Le Berger fidéle (en proſe) dédié par l'Auteur à ſa maîtreſſe) *à Paris, Auguſtin Courbé*, 1637. in-8°. *ibid. p.* 69.

Le Berger fidéle du ſieur Guarini, nouvellement traduit (en proſe) d'Italien en François, par M. DE MARANDE' : enrichi de figures (avec le texte Italien,) *à Pa-*

tis, 1661. in-12. — *ibid.* 1663. in-12. *ſans le texte Italien.* — *ibid. quatriéme édition revûë & corrigée*, 1676. in-12. *avec le texte. tome* 8. *pages* 70. 71.

Le Berger fidéle, traduit de l'Italien de Guarini, en vers François, par l'Abbé DE TORCHE, *à Paris*, 1667. in-12. *ibid. ſeconde édition*, 1672. in-12. — Item, *à Lyon*, 1699. in-12. (*avec le texte Italien.*) *ibid. p.* 72. 73. *& ſuiv.*

Nouvelle traduction Françoiſe (en proſe) du *Paſtor fido*, avec le texte à côté, (par M. PECQUET,) *à Paris*, 1733. 2. vol. in-12. *t.* 8. *p.* 75. *& ſuiv.*

Le Monologue d'Amarillis, ou Scene quatriéme du troiſiéme acte du *Paſtor fido*, en vers françois, par l'Abbé REGNIER DESMARAIS, en 1655. Item, *dans le recueil de ſes poëſies. t.* 8. *p.* 73.

Le même, traduit en vers par *Thomas* CORNEILLE, *à la ſuite de ſes piéces choiſies d'Ovide* traduites en vers François, *à Roüen*, 1670. in-12. *t.* 8. *ibid.*

Autre Monologue d'Amarillis, ou Scene cinquiéme du ſecond acte, en vers François, par REGNIER DESMARAIS, *dans le recueil de ſes poëſies. t.* 8. *ibid.*

Le *Paſtor fido*, paſtorale de *Simon* PELLEGRIN en trois actes de vers & un prologue, joüée au Théâtre François au mois de Septembre 1726. *à Paris*, 1726. in-8°. *t.* 8. *p.* 77.

Les Madrigaux amoureux du Cavalier Guarini, mis d'Italien en vers François, par noble *Antoine* DE GIRAUD, Lyonnois; *a la ſuite de ſa traduction en vers du Paſtor fido, à Paris*, 1623. in-12. *tome* 8. *pages* 78.

Les Madrigaux amoureux du Cavalier Guarini, Auteur du *Paſtor fido*, traduits d'Italien en vers François, par M. P. *à Paris, chez Guillaume de Luynes*, 1664. in-12. *Il y a à la ſuite un recueil de poëſies galantes du Traducteur. t.* 8. *p.* 78.

Dialogue de Minerve & de Junon ſur les nôces de Henri de Bourbon, Roi de France & de Navarre, & de Marie de Médicis, Princeſſe de Toſcane, en Italien par Guarini, avec quelques ſonnets du même: le tout traduit en vers François; *dans les Rencontres des Muſes de France & d'Italie, à la Reine, à Lyon*, 1604. in-4°. *t.* 8. *p.* 79.

Philis de Scire, Comédie paſtorale, tirée de l'Italien, (avec un prologue du Cavalier Marin tiré de l'Italien) *a Toloſe*, 1624. in-8°. *t.* 8. *p.* 85. *& ſuiv.*

La Filis de Scire (en vers François) du ſieur *Simon* DU CROS, *à Paris*, 1630. in-8°. dédiée à M. le Duc de Montmorenci, avec un éloge en vers de ce Seigneur. —— Item, *nouvelle édition corrigée & accommodée au Théâtre: avec d'autres poëſies de l'Auteur. ibid.* 1647. in-4°. *t.* 8. *p.* 86. *& ſuiv.*

Paſtorale de la Filis de Scire, en vers,

par *N.* PICHOU, Dijonnois : avec le prologue du Cavalier Marin, une longue préface de l'éditeur, le ſieur Iſnard, Médecin né à Grenoble, des Stances de Pichou à Louis XIII. & une Epître dédicatoire à Monſeigneur, frere unique du Roi, *au nom du Libraire Targa, à Paris*, 1631. in-8°. —— La même, *ibid.* 1663. in-8°. dédiée à M. de Bouillon. *tome* 8. *pages* 87. 88.

La Philis de Scire, paſtorale du Comte Bonarelli, traduite en vers libres, le premier acte ſeulement) avec le texte à côté, par A. B. D. S. (l'Abbé DE TORCHE) 1667. in-12. *à Paris. t.* 8. *p.* 89. 90.

La Philis de Scire, paſtorale du Comte Bonarelli, nouvellement traduite en vers François, avec l'Italien à côté, par l'Abbé de TORCHE, *à Paris*, 1669. in-12. Item, *ibid. ſans le texte. ibid.*

La Philis de Scire du Comte Bonarelli, traduite en François (en proſe, le texte Italien à côté) avec la diſſertation du même Auteur ſur le double amour de Célie, par M. *** (*Louis-François* DU BOIS DE SAINT GELAIS, Secrétaire & Hiſtoriographe de l'Académie Royale de Peinture, &c.) *à Bruxelles*, 1707. 2. vol. in-12. *avec figures. t.* 8. *p.* 89. & *ſuiv.*

Le Soliman, tragi-comédie : (traduite librement en vers François de la Tragédie Italienne du Comte Proſper Bonarelli, par *Charles* VION, Ecuyer, Seigneur de Dalibray) in-4°. *à Paris*,

1637. *tome* 8. *pages* 92. *& ſuivantes.*

Les amours d'Adonis & de Venus, poëme du Cavalier Marin, premier chant, mis en vers François en forme de ſtances, par le Préſident NICOLE : *dans les œuvres de cet Auteur, pluſieurs fois réimprimées. t.* 8. *p.* 99.

Le même Poëme traduit, (ou plutôt abrégé & imité) en vers François, en douze chants, *à Paris*, 1667. in-12. *t.* 8. *p.* 99. *& ſuiv.*

Diſcours de *Jean* CHAPELAIN, en forme de lettre à M. Favereau, ſur le poëme du Cavalier Marin : *dans l'édition de ce poëme donnée à Paris en* 1623. in-folio. *t.* 8. *p.* 98. *& ſuiv.*

Le Seau enlevé, poëme héroïcomique du Taſſoni, nouvellement traduit d'Italien en François (par *Pierre* PERRAULT, avec l'original Italien à côté de la traduction,) *à Paris*, 1678. 2. vol. in-12. *t.* 8. *p.* 104. *& ſuiv.*

Le premier chant du poëme intitulé : l'Océan, par le même Auteur, avec une lettre qu'il avoit écrite à un ami au ſujet d'un poëme de cet ami ſur la conquête du nouveau monde, traduits par le même *Pierre* PERRAULT, avec le texte Italien ; *à la ſuite de l'ouvrage précédent. t.* 8. *p.* 108.

Blâſon des femmes de Meſſire André Myſogine, Gentilhomme Florentin, en-

voyé au Seigneur Pamphile Théliarche, qui lui avoit demandé conſeil ſur le propos de ſe marier : Satyre traduite de l'Italien en vers François : *dans un recueil de diverſes piéces ſur le même ſujet en* 1551. in-12. *ſans nom de lieu.*

Les rencontres des Muſes de France & d'Italie, à la Reine (en quarante-trois ſonnets Italiens de divers Poëtes, imités en vers François) *à Lyon, par Jacques Rouſſin*, 1604. in-4°.

Traductions Françoiſes de pluſieurs Piéces de Théâtre Italiennes, anciennes & modernes.

LA Mandragore, Comédie, tirée de l'Italien de (Nicolas) Machiavel, en proſe Françoiſe, & en cinq actes, par *Jean-Baptiſte* ROUSSEAU : *dans le ſupplément de ſes œuvres, à Londres*, 1723. in-12. *& depuis dans quelques éditions du recueil de ſes poëſies. t.* 8. *p.* 111. 112.

Tragédie du Roi franc-Arbitre, nouvellement traduite d'Italien (de François Négro) en François (en proſe) *à Genéve, chez Jean Creſpin*, 1558. in-8°. *t.* 8. *p.* 112, *& ſuiv.*

Les Abuſés, Comédie des Profeſſeurs de l'Académie Siennoiſe, nommés *Intronati*, célébrée ès jeux d'un Carême-prenant à Sienne, traduite d'Italien en Fran-

çois, par *Charles* ETIENNE, *ſelon M. de Beauchamps.*

La même, ſous ce titre : *Comédie du ſacrifice des Profeſſeurs de l'Académie vulgaire Sénoiſe*, nommés *Intronati*, célébrée ès jeux d'un Kareſme-prenant à Senes : traduicte de langue Tuſcane, par *Charles* ETIENNE, 1543. *à Lyon, par François Juſte*, in-16. (*avec de petites figures repréſentant les ſcenes.*)

La même, ſous ce titre : *les Abuſés*, Comédie faite à la mode des Anciens, premierement compoſée en langue Tuſcane par les Profeſſeurs de l'Académie Sénoiſe, & nommée *Intronati*, depuys traduite en Françoys, par *Charles* ETIENNE, & nouvellement reveuë & corrigée, *à Paris, par Etienne Groulleau*, 1548. ou 1549. ſelon un autre exemplaire, in-16. (*avec de petites figures repréſentant les ſcenes, mais un peu différentes de celles de l'édition de* 1543.) *M. de Beauchamps cite encore une édition de* 1556. *a Paris, chez le même Groulleau, in-16. & ſous le même titre que celle de* 1548. *t.* 8. *p.* 114. *& ſuiv.*

Boniface & le Pédant, Comédie en proſe, imitée de l'Italien (*Il Candelajo*) de (*Giordano*) Bruno, Nolano, *a Paris, chez Pierre Ménard*, in-8°. 1633. *t.* 8. *p.* 110. *& ſuiv.*

Alcée, Pêcherie ou Comédie Marine, en laquelle ſous le nom de Pêcheurs ſont

repréſentées pluſieurs naïfves paſſions d'amour, de l'Italien d'Antonio Ongaro (en proſe) *à l'exception des chœurs qui ſont en vers*, par *Rolland* BRISSET, dédiée à Madame du Gaſt, *à Paris, chez Pierre Mettayer*, 1596. in-12. *tome* 8. *pages* 121. 122.

La Diéromene, ou le Repentir d'amour, paſtorale, imitée de l'Italien de L. G. C. d'H. (Luigi Groto, Cieco d'Hadria) par R. B. G. T. (*Rolland* BRISSET, Gentilhomme Tourangeau,) *à Tours, par Mathurin le Mercier*, 1591. in-12.

La même ſous ce titre : *le Repentir d'amour de Diéromene*, paſtorale, imitée de l'Italien, &c. *à Paris, chez Pierre Mettayer*, 1595. in-12. *M. de Beauchamps n'en cite qu'une édition qu'il dit faite à Roüen en* 1595. in-12.

Le Repentir amoureux, Eglogue, traduite d'Italien en François. (C'eſt la traduction de la même piéce que la précédente;) avec une lettre du Traducteur à ſa maîtreſſe, & la traduction du prologue Italien, par R. D. J. (*Roland* DU JARDIN, ſieur DES ROCHES,) *manuſcrit daté de Tours le 6. Août* 1590. in-8°. *t.* 8. *p.* 123. *& ſuiv.*

Emilie, Comédie nouvelle de Loys Groto, aveugle d'Hadria, traduite de l'Italien en François, pour ceux qui deſirent l'une & l'autre langue, (avec le texte Italien à côté de la verſion qui eſt en proſe) *à Paris, chez Mathieu Guillemot*,

1609. in-12. *tome* 8. *pages* 124. 125.

Les Contens, Comédie en proſe, en cinq actes, avec un prologue, traduite de l'Italien de Jérôme Paraboſco, par *Odet* DE TOURNEBU (ou TURNEBE,) in-8°. *à Paris*, 1584. *t.* 8. *p.* 125. 126.

Le Dédain amoureux, paſtorale faite Françoiſe ſur l'Italien du ſieur François Bracciolini, (par J. P. S.) en proſe, mêlée de vers, *à Paris, chez Mathieu Guillemot*, 1603. in-12. (*avec le texte à côté de la verſion.*)

Le Dédain amoureux de Bracciolini, paſtorale miſe en vers François, par *Iſaac* DE LA GRANGE, *à Paris*, 1612. *chez Jean Libert*, in-8°. *t.* 8. *p.* 126. *& ſuiv.*

Angélique, Comédie de Fabrice de Fournaris, Napolitain, dit le Capitaine Cocodrille comique confidant, mis en François, des langues Italienne & Eſpagnole, par le ſieur L. C. (en proſe) *à Paris, chez Abel l'Angelier*, 1599. in-12. *t.* 8. *p.* 128. 129.

Myrtille, Bergerie d'Iſabelle Andreini, comédiante des Jaloux, miſe en François (en proſe, avec une Epître dédicatoire *à l'excellente Viſalbe, la belle des belles*, ſignée *Abrante*,) *à Paris, chez Mathieu Guillemot*, 1602. in-12. *t.* 8. *p.* 129.

Les Bravacheries du Capitaine Spavente, diviſées en pluſieurs diſcours en forme de dialogue, de François Andreini

de Piſtoie, Comédien de la compagnie des Jaloux, traduites par J. D. F. P. (*Jean* DE FONTENY) avec le texte Italien à côté, *à Paris, par David le Clerc*, 1608. in-12. *tome* 8. *pages* 130. 131.

Le Raviſſement de Céfale, repréſenté à Florence aux nôces Royales (de Marie de Médicis & d'Henri IV.) traduit d'Italien en (vers François,) par *Nicolas* CHRETIEN, Argentenois; avec un Cantique préſenté à M. le Dauphin le jour de ſon baptême, *à Roüen*, 1608. in-12. *t.* 8. *p.* 131. *& ſuiv.*

La fameuſe Compagnie de la Léſine ou Alêne. C'eſt-à-dire, la maniere d'épargner, acquérir & conſerver: ouvrage non moins utile pour le public, que délectable pour la variété des rencontres, pleins de doctrine admirable, & de moralité autant qu'il eſt poſſible. Traduction nouvelle de l'Italien (de Vialardi,) *à Paris, chez Abraham Saugrain*, 1604. in-12.

Continuation des Canons & Statuts de la fameuſe compagnie de la Léſine, contenant la maniere qu'on pratique à la réception des novices, & la punition de ceux qui tranſgreſſent les articles d'icelle: enſemble les Requeſtes & conſultes des femmes pour être admiſes en la Confrairie de l'Epargne: & deux Diſcours contre les Manans & Habitans des villages. Traduction nouvelle de l'Italien (du même Vialardi,) *ibid.* 1604. in-12.

Notables advertiſſemens aux Confreres

de la fameuſe compagnie de la Léſine, contre les malices, tromperies, larcins, & voleries des Manans & Habitans de village. *ibid.*

La Contre-léſine (ou Compagnie de la Marmite graſſe) ou plutôt Diſcours, conſtitutions & loüanges de la libéralité, remplis de moralité, de doctrine & beaux traits admirables : augmentés d'une Comédie intitulée, les Nôces d'Anti-léſine : ouvrage du Paſteur Monopolitain ; & traduit nouvellement de l'Italien (par le Paſteur PHILANDRE, du moins pour la Comédie.) *ibid.* 1604. in-12. *tome* 8. *pages* 134. *& ſuiv.*

La Pompe funébre, où Aminte & Cloris, paſtorale, traduite de l'Italien de Céſar Crémonin, par *Charles* VION, Ecuyer, Seigneur de Dalibray ; avec un long avertiſſement, *à Paris*, 1634. in-8°. *t.* 8. *p.* 136. 137.

Hercule amoureux, Tragédie repréſentée pour les nôces de leurs Majeſtés très-Chrétiennes Louis XIV. & Marie-Théreſe d'Autriche,) *à Paris*, 1662. in-4°. en Italien ; avec une traduction en vers François, par le ſieur CAMILLE. *t.* 8. *p.* 137.

Egée dans Athénes, Tragi-comédie en Muſique, repréſentée ſur le Théâtre du Chevalier (Jean-Baptiſte) Pétrucci, dédiée à S. A. Séréniſſime Alexandre Farneſe, Prince de Parme, Gouverneur & Capitaine général des Pays-Bas, par MM. les Muſiciens de l'Académie Royale, en

Italien, avec une traduction Françoiſe en proſe, & un prologue en vers François. in-12. *ſans date. tome* 8. *pages* 137. 138.

Le Libéral malgré lui, Comédie en cinq actes, par Louis Riccoboni, dit Lélio, traduite en François par M. F. *imprimée à Paris, avec l'Italien a côté, & une Préface, en* 1716, in-12. *Et dans le nouveau Théâtre Italien. t.* 8. *p.* 138. 139.

L'Italien marié à Paris, Comédie en trois actes, par *Louis* RICCOBONI, dit Lélio, Comédien de la troupe Italienne à Paris, en Italien, avec une traduction Françoiſe en proſe, par l'Auteur, *à Paris*, 1728. in-12. *Et dans le nouveau Théâtre Italien imprimé à Paris, en* 1729. in-12. *t.* 8. *p.* 139. 140.

L'Amante difficile, ou l'Amant conſtant, Comédie Italienne en cinq actes, imprimée pour le canevas ſeulement, & traduite ainſi en François, par le ſieur LE FEBVRE, alors Auteur du Mercure galant, in-12. *a Paris*, 1726. avec une préface. *t.* 8. *p.* 139.

La vie eſt un ſonge, Tragi-comédie Italienne, tirée de l'Eſpagnol, en cinq actes : en Italien & en François en 1717, in-12. *à Paris, & dans le nouveau Théâtre Italien.*

La vie eſt un ſonge, Comédie héroïque, en vers François, imitée de la précédente, par *Louis* DE BOISSY, in-8°, *à Paris*, 1732. *t.* 8. *p.* 140. 141.

Le Sincere à contre-tems, Comédie en un acte, en vers, par *François* RICCOBONI, traduite de l'Italienne de ſon pere; repréſentée le 19. Novembre 1727. *tome 8. pages* 145. 146.

Hercule, Tragi-comédie Italienne, par *Louis* RICCOBONI; avec une traduction Françoiſe en proſe, dédiée à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, *à Paris*, 1718. in-12. *Et dans le nouveau Théâtre Italien. t.* 8. *p.* 140.

Adamire, ou la Statuë de l'honneur, piéce Italienne en cinq actes, en Italien & en François, *à Paris*, 1718. in-12. *Et dans le nouveau Théâtre Italien. ibid.*

Le Prince jaloux, Tragi-comédie Italienne en cinq actes, tirée de Jacques Cicognini, traduite en proſe Françoiſe, par le ſieur BERNARD; avec une Epître dédicatoire de Louis Riccoboni, en Italien, adreſſée à M. le Duc de Noailles, aujourd'hui Maréchal de France: *dans le nouveau Théâtre Italien. t.* 8. *p.* 140.

La Griſelde, Tragi-comédie Italienne en cinq actes de *Louis* RICCOBONI, dit LELIO; avec une traduction Françoiſe: *dans le nouveau Théâtre Italien. ibid.*

Samſon, Tragi-comédie Italienne, tirée de l'Eſpagnol, en Italien & en proſe Françoiſe: *dans le nouveau Théâtre Italien.*

Samſon, (imité de la précédente Tragi-comédie) mis en vers François, par

Jean-Antoine ROMAGNESI, *à Paris*, 1730. in-8°. *tome* 8. *pages* 140. 141.

Mérope, Tragédie Italienne en cinq actes, par M. le Marquis Scipion Maffei, traduite en proſe Françoiſe, par M. FRERET, aujourd'hui Secrétaire de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, in-12. *a Paris*, 1718. *avec le texte, & dans le nouveau Théâtre Italien. t.* 8. *p.* 140. *& ſuiv.* 144.

La même, nouvellement traduite en proſe, par M. l'Abbé D. B. *à Paris*, 1743. in-8°. *ſans le texte. ibid. p.* 144.

Lettre à M. le Marquis de *** ſur la Mérope (non imprimée alors) de M. de Voltaire (& ſur celle de M. Maffei) par le ſieur AUBERT DE LA CHESNAYE, in-8°. *à Paris*, 1743. *ibid. p.* 145.

Abelle, *Oratorio* en trois actes, en Italien, avec une traduction Françoiſe en proſe, *à Valencienne*, 1711. in-8°. *t.* 8. *p.* 145. 146.

Achille dans l'Iſle de Sciros, Tragi-comédie Italienne, par M. l'Abbé Métaſtaſio, traduite en proſe Françoiſe, par M. l'Abbé DES FONTAINES: (avec l'Italien à la ſuite,) *à Paris*, 1737. in-8°. *t.* 8. *p.* 146. *& ſuiv.*

Chanſon du même, traduite en vers François: 1. par M. le Marquis DE SENNECTERE & M. CHOLET. 2. par M. DE BAINVILLE: *dans les tomes* VII. *&* IX. *des*

Amuſemens du cœur & de l'eſprit. tome 8. page 149.

Traductions Françoiſes des Poëtes Eſpagnols & Portugais.

LEs Délices de la vie paſtorale de l'Arcadie, où ſont repréſentées les chaſtes affections de Bélizarde & d'Anfrize, traduites de l'Eſpagnol de Lopé de Véga, par L. S. L. (LANCELOT) *à Lyon*, 1624. in-8°. *tome 8. pages 151. 152.*

Les Nouvelles de Lancelot, tirées des plus célébres Auteurs Eſpagnols, *à Roüen*, 1641. in-8°. *t. 8. p. ibid.*

Gloſe, ou Cantique de ſainte Théreſe après la communion, traduite en vers François, par *Bernard* DE LA MONNOYE, de l'Académie Françoiſe : 1. avec la vie de Jacques Févret, par le pere *Edme-Bernard* BOURRE'E, Prêtre de l'Oratoire, *à Lyon*, 1698. in-12. 2. *dans les Mémoires de Trévoux, du mois de Septembre* 1702. 3. à la ſuite de la vie de ſainte Théreſe, par M. BOURGOIN DE VILLEFORE, *à Paris*, 1712. in-4°. 4. *dans le recueil des nouvelles Poëſies de M. de la Monnoye* (*à Dijon*) 1743. in-8°. *t. 8. p. 152. 153.*

Traduction de la même Gloſe, par le pere *Cyprien* DE LA NATIVIT' (*André* DE CAMPANS) Carme Déchauſſé : avec les autres

autres œuvres de sainte Thérese, traduites par ce Religieux, *à Paris*, 1644. in-4°. 2. vol. *ibid. p.* 155.

La Célestine, Tragi-comédie de Calliste & de Mélibée: 1. traduite en François sur une version Italienne, par un anonyme, *à Paris*, 1527. in-12. 2. d'après l'original Espagnol, par *Jacques* DE LAVARDIN DU PLESSIS-BOURRAT, Gentilhomme Vendômois. *tome* 8. *pages* 163. 164.

Le Théâtre Espagnol, ou les meilleures Comédies des plus fameux Auteurs Espagnols, traduites en François, par (*Alain-René*) LE SAGE, *à Paris*, 1700. in-12. (*Ce volume ne contient que deux pièces c.à.s. le Traître puni*, comédie en cinq actes, de Dom Francisco de Rojas. 2. *Dom Félix de Mendoce*, comédie de Lopé de Véga Carpio.

Les deux mêmes pièces réimprimées en 1739. in-12. *à Paris: dans le Théâtre de M. le Sage.*

Plus, *dans le même Théâtre*: 1. *le Point d'honneur*, comédie en trois actes de Dom Francisco de Rojas. 2. *Dom César Ursin*, comédie en cinq actes, de Dom Pedro Calderon de la Barca. *tome* 8. *p.* 164. *& fuiv.*

La Trahison punie, en vers François, traduite & imitée de l'Espagnol de Dom Francisco Rojas, ou plutôt faite sur la traduction en prose de M. le Sage, par Florent CARTON, Sieur D'ANCOURT: *de.*

le Théâtre de celui-ci, tome 7. seconde édition, à Paris, 1711. in-12. *tome* 8. *page* 165.

Quelques Scenes détachées d'une Comédie Eſpagnole anonyme, traduites en François, par M. l'Abbé PREVOST : *dans ſon ouvrage périodique intitulé*, le Pour & Contre, *tome* XI. *nombre* 148. *t.* 8. *p.* 171.

Extraits de pluſieurs piéces du Théâtre Eſpagnol ; avec des réflexions, & la traduction des endroits les plus remarquables, par M. DU PERRON DE CASTERA, vol. in-12. en trois parties, *à Paris*, 1738. (La troiſiéme partie eſt intitulée : *Théâtre Eſpagnol. t.* 8. *p.* 167. *& ſuiv.*

La Luſiade du Camoëns, poëme héroïque, ſur la découverte des Indes Orientales, traduit du Portugais, par M. DU PERRON DE CASTERA, *à Amſterdam* (*Paris*,) 1735. 3. vol. in-12. *t.* 8. *p.* 172. 180. 183. *& ſuiv.*

Traductions des Poëtes Anglois.

DIſſertation ſur la Poëſie Angloiſe (où ſe trouve le caractere des plus célébres Poëtes Anglois, & leur comparaiſon avec nos Poëtes François les plus connus :) *dans le Journal littéraire imprimé à la Haye, tome* 9. *part.* 1. *art.* X. *t.* 8. *p.* 292. *& ſuiv.*

Réflexions ſur la poëſie des Anglois,

par M. SILHOUETTE : *dans ſes* Réflexions ſur le goût des traductions, au-devant de ſa traduction des Eſſais ſur la critique & ſur l'homme, *à Londres*, 1737. & 1741. in-4°. *tome* 8. *pages* 189. *& ſuiv.*

Le Paradis perdu de Milton, poëme héroïque, traduit de l'Anglois (par M. *Nicolas-François* DUPRE' DE SAINT MAUR, Maiſtre des Comptes, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe ;) avec les remarques de M. Addiſſon, (& la vie de Milton, par le Traducteur,) *à Paris*, 1729. 3. vol. in-12. *t.* 8. *p.* 196. 199. *& ſuiv.*

Diſſertation critique ſur le Paradis perdu, poëme héroïque de Milton, par M. *Conſtantin* DE MAGNY, Docteur aggrégé en Droit & Avocat, *à Paris*, 1729. in-12. *t.* 8. *p.* 213.

Le Paradis reconquis traduit de l'Anglois de Milton (par le pere *Pierre* DE MAREUIL, Jéſuite ;) avec quelques autres piéces de poëſies (traduites du même, par le même : ſçavoir, Lycidas, Idylle; l'Allegro, il penſiro, & un Cantique ſur la fête de Noël,) *à Paris*, 1730. in-12. *t.* 8. *p.* 213. *& ſuiv.* 219. *& ſuiv.*

Lettres critiques à M. le Comte *** ſur le Paradis perdu & reconquis de Milton, par R** (le P. Routh, Jéſ.) *à Paris*, 1731. in-12. *t.* 7. *p.* 205. *& ſuiv.* 216. *& ſ.*

Le Paradis Terreſtre imité de Milton, Poëte Anglois. Divertiſſement ſpirituel en

un acte (en vers) exécuté par l'Académie de Muſique de Poitiers, le 23. Mars 1736. par *Auguſtin* NADAL, de l'Académie des belles Lettres de Paris; *au tome ſecond (page 29.) du recueil des œuvres de l'Auteur, à Paris*, 1738. in-12. *tome 8, page 220.*

Adam & Eve, ou la chûte de l'homme, Tragédie nouvelle (en vers) imitée de Milton, dédiée à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, (par M. TANEVOT,) *à Paris*, 1741. in-8°. *tome 8. pages 220. & ſuiv.*

Léonidas. Poëme traduit de l'Anglois de M. Glover (en proſe) *en Hollande*, 1737. in-8°. Item, *à Paris*, (revû & corrigé) 1737. in-12. *t. 8. p. 222. & ſuiv.*

Eſſai ſur la critique, imité de l'Anglois de M. Pope (en vers François, par M. ROBETON, Conſeiller & Secrétaire privé de George I. Roi d'Angleterre,) *à Amſterdam*, 1717. in-4°. de 27. pages. Item, *à Londres*, 1717. in-4. *t. 8. p. 231. & ſuiv.*

Eſſai ſur la critique, poëme traduit de l'Anglois de M. Pope; avec un diſcours & des remarques. (par *Jean-François* DU BELLAY, ſieur DU RESNEL, depuis aſſocié de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe,) *à Paris*, 1730. in-8°. —— La même traduction avec celle de l'Eſſai ſur l'homme du même. *ibid.* 1737. in-8°. —— La même in-12. *ibid. tome 8. p. 233. & ſuiv.*

Eſſai ſur la critique, par M. Pope : ouvrage traduit de l'Anglois en François, par M. D. S. (M. DE SILHOUETTE,) *à Paris*, 1736. in-12. —— Item, *à Londres*, 1737. in-4. avec des réflexions préliminaires ſur le goût des traductions, des réflexions critiques contre les obſervations ſur les écrits des Modernes, & des remarques ſur la traduction de l'Eſſai ſur la critique, en vers François, par M. l'Abbé DU RESNEL. *tome 8. pages 236. & ſuiv.*

Les Principes de la Morale & du goût, en deux poëmes, traduits de l'Anglois de M. Pope (l'Eſſai ſur l'homme & l'Eſſai ſur la critique) par *Jean-François* DU RESNEL, Abbé de Sept Fontaines, de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, (& depuis l'un des quarante de l'Académie Françoiſe,) *à Paris*, 1737. in-8°. *t. 8. p. 239. & ſuiv.*

Eſſai ſur l'homme, par M. Pope, traduit de l'Anglois en François, par M. D. S. (DE SILHOUETTE) *à Paris*, 1736. in-12. —— Item, *à Londres*; avec la traduction de l'Eſſai ſur la critique, in-4°. 1737. —— Item, *à Lauſanne*; avec l'examen de cet ouvrage, par M. DE CROUSAZ, in-12. 1737. *t. 8. p. 241. & ſuiv.*

Eſſais ſur la critique & ſur l'homme, par M. (Alexandre) Pope : ouvrage traduit de l'Anglois en François, par M. SILHOUETTE ; (avec des réflexions préliminaires du Traducteur ſur le goût des traductions, des obſervations contre la critique de l'Abbé des Fontaines, & deux

préfaces,) *à Londres*, 1741. in-4°. (avec le texte Anglois à côté de la traduction.) *tome* 0. *pages* 238. 241. *& ſuiv.*

Traduction nouvelle en vers de l'Eſſai ſur l'homme de M. Pope, (par M. DE SERE') *à Londres* (*Paris*) 1739. in-8°. *à la ſuite des* Maximes & Réflexions morales traduites par le même de l'Anglois en proſe Françoiſe. *t.* 8. *p.* 243. 244.

Diſſertation où l'on examine les qualités que doit avoir un vrai Cenſeur, pourquoi il eſt ſi difficile de le trouver, les avantages qu'on peut en retirer, &c. à l'occaſion de deux vers de l'Eſſai de M. Pope ſur la critique, chant quatriéme: *dans le Mercure de France, mois de Décembre, tome premier. t.* 8. *p.* 235. 236.

Réflexions ſur le livre de M. Pope, intitulé: *Eſſai ſur l'homme*, Lettre 1. *dans les Mémoires de Trévoux du mois de Mars* 1737. *art.* 26. Lettre 2. *dans les mêmes Mémoires du mois d'Avril ſuivant, article* 46. *t.* 8. *p.* 247. 248.

Examen de l'Eſſai de M. Pope ſur l'homme, par M. DE CROUSAZ, Conſeiller des Ambaſſades de Sa Majeſté le Roi de Suede & Landgrave de Heſſe-Caſel, ci-devant Gouverneur de S. A. S. le Prince Frédéric de Heſſe, & Membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Bourdeaux, *à Lauſanne*, 1737. in-12. *t.* 8. *p.* 248. *& ſuiv.*

Commentaire ſur la traduction en vers

de M. l'Abbé du Reſnel de l'Eſſai de M. Pope ſur l'homme, par le même, *à Genève*, 1738. in-12. *tome* 8. *ibid.*

Lettres philoſophiques & morales, où l'on donne une explication raiſonnée du ſyſtême de M. Pope dans ſon Eſſai ſur l'homme, tirées d'une réponſe de M. Warburton au Commentaire de M. de Crouſaz, par M. DE SILHOUETTE; *à la ſuite de ſa* traduction des Eſſais ſur la critique & ſur l'homme, & des Epîtres morales de M. Pope, *à la Haye*, 1742. in-12. *t.* 8. *p.* 254. *& ſuiv.*

Lettre de M. le Chevalier de Ramſay à M. Racine (pour juſtifier le ſyſtême de l'Eſſai ſur l'homme, poëme de M. Pope) & réponſe de M. Racine à cette lettre; *à la ſuite du* Poëme de la Religion, par M. Racine, *ſeconde édition, à Paris*, 1742. in-8°. *t.* 8. *p.* 252. *& ſuiv.*

Priere univerſelle de M. Pope, en vers Anglois, traduite en vers François, par M. LE FRANC, Avocat général à Montauban, in-12. 1741.

Lettre du même ſur cette traduction, (pour en déſavoüer l'impreſſion;) *dans le Journal des Savans du mois de Septembre* 1741.

La même Priere traduite en proſe, par M. DE SILHOUETTE; *à la ſuite de ſes* ſept Lettres extraites de M. Warburton, citées plus haut, *tome* 8. *pages* 255. *& ſuivantes.*

Epîtres morales de M. Pope ſur le caractere des hommes, ſur celui des femmes, & ſur l'uſage des richeſſes, traduites en proſe, par M. DE SILHOUETTE, aujourd'hui Secrétaire des commandemens de M. le Duc de Chartres : *à la ſuite de ſa* traduction des Eſſais ſur la critique & ſur l'homme, du même Pope, *à la Haye*, 1742. in-12. *tome* 8. *pages* 257. *& ſuiv.*

La Boucle de cheveux enlevée, poëme héroïcomique en cinq chants, par M. Pope, traduit en proſe (& attribué à M. l'Abbé DES FONTAINES, *à Paris*, 1728. in-12. *t.* 8. *p.* 243. *& ſuiv.*

Le même Poëme traduit en vers, ſur la traduction en proſe (par M. DESPREAUX, de l'Académie d'Angers) *à Paris*, 1742. in-12. *t.* 8. *ibid. & p.* 264. *& ſ.*

Cléopatre, Tragédie de Dryden, traduite en proſe, par M. PREVOST D'EXILES, dans ſon *Pour & Contre*, *tome* V. VI. *&* VIII. *t.* 8. *p.* 274. *& ſuiv.*

Montezuma, ou Fernand Cortez, Tragédie du même, traduite en proſe, par M. l'Abbé D. B. *à Paris*, 1743. in-8°. *t.* 8. *p.* 277.

L'Amour confident de lui-même, Comédie de Richard Stéele, traduit de l'Anglois, par M. PREVOST D'EXILES, dans ſon *Pour & Contre*, *tome* VIII. *t.* 8. *p.* 277. *& ſuiv.*

Caton, Tragédie traduite en proſe, de

l'Anglois de M. (Joſeph) Addiſſon, par M. BOYER, *à Londres*, 1713. in-12. It. *à Amſterdam*, 1713. in-12. *tome* 8. *pages* 282. *& ſuiv.*

Les trois premieres Scenes de la même Tragédie, traduites en proſe, par *Jean-Baptiſte* DUBOS, de l'Académie Françoiſe : *dans les Nouvelles littéraires de la Haye du* 17. *Octobre* 1716. *t.* 8. *p.* 285.

Deux Lettres à M. B. (Boyer) ſur ſa traduction de la Tragédie de Caton : *dans les Nouvelles littéraires de la Haye des* 2. *&* 16. *Janvier* 1717. *t.* 8. *p.* 285. 286.

Le Caton mourant de Jean-Chriſtophe Gottſched, Tragédie (par analyſe ſeulement) avec une critique de cette piéce, & une réponſe de l'Auteur à cette critique : le tout traduit de l'Allemand en proſe Françoiſe : *dans les Recherches hiſtoriques de Louis Riccoboni ſur les Théâtres de l'Europe, à Paris*, 1738. in-8°. *t.* 8. *p.* 287. *& ſuiv.*

SEPTIEME PARTIE.

Poëſie Françoiſe.

Ouvrages concernant l'hiſtoire de la Poëſie Françoiſe.

LEs Vies des plus célébres & anciens Poëtes Provenſaux, qui ont fleury

du tems des Comtes de Provence, recueillies de divers Autheurs qui les ont eſcrites & rédigées premierement en langue Provenſale, & depuis miſes en langue Françoiſe, par *Jehan* DE NOSTRE-DAME, Procureur en la Cour de Parlement de Provence : par leſquelles eſt monſtrée l'ancienneté de pluſieurs nobles Maiſons tant de Provence, Languedoc, France, que d'Italie & d'ailleurs ; *Lyon*, 1575. in-12. *tome* 8. *pages* 295. *& ſuiv.*

Apologie des anciens Hiſtoriens & des Troubadours ou Poëtes Provençaux, *Avignon*, 1704. in-8°. *Nous n'avons pas vu cet ouvrage.*

Diſcours ſur les Arcs de triomphe dreſſés en la ville d'Aix, à l'arrivée des Ducs de Bourgogne & de Berri (où il eſt parlé des Troubadours) par *Pierre* GALAUP DE CHASTEUIL, *à Aix*, 1701. in-fol. *t.* 8. *p.* 301.

Lettre critique de Sextius le Salien (*Joſeph-Pierre* DE HAITZE) à Euxénus le Marſeillois (M. de Ruffi) touchant le diſcours ſur les Arcs de triomphe dreſſés en la ville d'Aix, &c. 1701. in-12. *ibid.* *p.* 301.

Réflexions ſur le Libelle intitulé : *Lettre critique de Sextius le Salien*, &c. (par *François* DE REMERVILLE DE SAINT QUENTIN) *à Cologne* (*Aix*) 1702. in-12. *ibid.* *p.* 301. 302.

Recueil de l'origine de la langue & poë-

lle Françoiſe, ryme & romans : plus les noms & ſommaires de cent vingt-ſept Poëtes François, vivans avant l'an 1300. par *Claude* FAUCHET, premier Préſident en la Cour des Monnoies, *Paris*, 1581. in-4°. *& dans le recueil des œuvres de l'Auteur, imprimé après ſa mort, à Paris*, 1610. in-4°. *tome* 8. *pages* 302. *& ſuiv.*

Diſcours ſur quelques anciens Poëtes, & ſur quelques Romans Gaulois peu connus, par M. (*Antoine*) GALLAND, de l'Académie Royale des Inſcriptions & belles Lettres : *dans les Mémoires de cette Académie in-4°. tome ſecond, p. 728. t. 8. p. 304.*

Mémoire concernant la vie de Jean de Venette, avec la notice de l'hiſtoire en vers des trois Maries, dont il eſt Auteur, par M. DE LA CURNE DE SAINTE PALAYE : *dans les Mémoires de l'Académie des belles Lettres, tome* XIII. *p.* 520.

Notice des poëſies de Froiſſart, par le même : *dans les mêmes Mém. tome* XIV. *p.* 219.

Obſervations ſur un recueil manuſcrit de poëſies de Charles d'Orléans, par M. l'Abbé SALLIER : *dans les mêmes Mémoires, tome* XIII. *p.* 580.

Notice de l'Archiloge-Sophie de Jacques le Grant, Religieux Auguſtin, par le même : *dans les mêmes Mém. tome* XIV. *p.* 795.

Extrait du Roman de Gautier de Metz,

composé en l'an 1245. &c. *dans les* Dissertations de M. l'Abbé LE BEUF sur l'Histoire Ecclésiastique & Civile de la ville de Paris, *tome* 2. *p.* 318. *tome* 3. *pages* 305. *& suiv. pour ces quatre articles.*

Le septiéme Livre des Recherches de la France (sur l'origine de la poësie Françoise, &c.) par *Etienne* PASQUIER : *dans toutes les éditions de ses Recherches. t.* 8. *p.* 308. *& suiv.*

Histoire de la poësie Françoise, (par *Joseph* MERVESIN, Prêtre, Religieux profés de l'Ordre de saint Benoît, Prieur de Barret) *Paris*, 1706. in-12. —— Item, *à Amsterdam*, 1717. in-12. avec un abrégé des regles de la versification Françoise. *t.* 8. *p.* 312. *& suiv. jusqu'à* 320.

Remarques critiques sur l'histoire de la poësie Françoise du sieur Mervesin (par *François* DE REMERVILLE DE S. QUENTIN) 1706. in-12.

Lettre de M. Mervesin sur l'histoire de la poësie Françoise, à M. **, *Paris*, 1707. in-12. *ibid. p.* 313.

Lettre à M. de ** servant de réponse à M. Mervesin, 1707. in-12. (par l'Auteur des Remarques.) *ibid.*

Histoire de la poësie Françoise; avec une Défense de la poësie, par feu M. l'Abbé (*Guillaume*) MASSIEU, de l'Académie Françoise (& de celle des Inscriptions & belles Lettres) *à Paris*, 1739.

in-12. *tome* 8. *pages* 320. *& ſuivantes.*

De l'ancienneté des Chanſons Françoiſes, par M. LEVESQUE DE LA RAVALLIERE, de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres: *au tome premier de l'édition qu'il a donnée des poëſies du Roi de Navarre, à Paris*, 1742. in-12. *t.* 8. *p.* 334. *& ſuiv.*

Deſcription du Parnaſſe François exécuté en bronze, ſuivie d'une liſte alphabétique des Poëtes & des Muſiciens raſſemblés ſur ce monument, dédiée au Roi, par (*Evrard*) TITON DU TILLET, Commiſſaire provincial des Guerres, ci-devant Capitaine de Dragons, & Maître d'Hôtel de feu Madame la Dauphine, mere du Roi, *à Paris*, 1726. in-12. *t.* 8. *p.* 338. 339.

Le Parnaſſe François, dédié au Roi, par le même (avec un ordre chronologique & hiſtorique des Poëtes & des Muſiciens raſſemblés ſur ce monument: des remarques ſur la Poëſie & la Muſique, &c. & pluſieurs piéces en proſe & en vers à la loüange de cet ouvrage) *à Paris*, 1732. in-folio. *t.* 8. *p.* 338. *& ſuiv. & p.* 357.

Supplément à l'ouvrage précédent, formant quarante-trois feuilles in-folio, par le même, 1744. *t.* 8. *p.* 339. *&* 379.

Eſſais ſur les honneurs & ſur les monumens accordés aux illuſtres Savans pendant la ſuite des ſiécles, (quatriéme diſcours) par M. *Evrard* TITON DU TIL-

LET, *à Paris*, 1734. in-12. *tome* 8. *page* 347.

Eſſais ſur l'hiſtoire des belles Lettres, des Sciences & des Arts, ſeconde partie, par M. JUVENEL DE CARLENCAS, *à Lyon*, 1744. in-12. *t.* 8. *p.* 347.

Idée des Spectacles anciens & nouveaux, par l'Abbé *Michel* DE PURE, *à Paris*, 1668. in-12. *t.* 8. *p.* 348. 349.

Le Théâtre François, en trois livres, où il eſt traité de l'uſage de la Comédie, des Auteurs qui ſoutiennent le Théâtre, & de la conduite des Comédiens, (par *Samuel* CHAPPUZEAU) *à Lyon*, 1674. in-12. *t.* 8. *p.* 349. *& ſuiv.*

Hiſtoire du Théâtre François juſqu'à M. Corneille, par M. (*Bernard*) DE FONTENELLE, de l'Académie Françoiſe & de celle des Sciences: *dans le tome troiſiéme de ſes œuvres, édition de Paris*, 1742. in-12. *t.* 8. *p.* 352. *& ſuiv.*

Vie de (Pierre) Corneille, par le même: & Réflexions ſur la Poëtique (principalement ſur les piéces de Corneille) par le même, *ibid. t.* 8. *ibid.*

Réflexions ſur les Spectacles François: *à la ſuite du* Parnaſſe François de M. Titon du Tillet, in-folio. *ibid.*

Hiſtoire du Théâtre François depuis ſon origine, juſqu'à préſent: avec la vie des plus célébres Poëtes Dramatiques, des

extraits exacts, & un catalogue raiſonné de leurs piéces, accompagnés de notes hiſtoriques & critiques ; par les ſieurs PARFAIT, freres) *t.* 1. *Paris*, 1734. in-12. *tome ſecond, ibid.* 1735. in-12. *tome* 8. *pages* 357. *& ſuiv.*

Almanach du Parnaſſe pour l'année 1727. par MM. PARFAIT, *à Paris*, 1727. in-24. —— Le même réimprimé avec quelques corrections & augmentations, dans le Journal imprimé à Amſterdam ſous le titre de *Bibliothéque Françoiſe*, ou *Hiſtoire littéraire de la France*, *tome* IX. *part.* 2. *t.* 8. *p.* 368. 369.

Almanach des Dames ſavantes Françoiſes (parmi leſquelles il y a beaucoup de Poëtes) pour l'année 1735. contenant un ordre alphabétique des Dames qui ſe ſont renduës recommandables par leur ſçavoir depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à préſent : avec l'abrégé de leurs vies, & le catalogue de leurs ouvrages, *à Paris*, 1735. in-24. *t.* 8. *p.* 369.

Almanach des Théâtres pour l'année biſſextille 1744. in-18. *à Paris*, 1744. *t.* 8. *p.* 369.

Bibliothéque des Théâtres, contenant le catalogue alphabétique des piéces Dramatiques, Opéra, Parodies & Opéra comiques ; & le tems de leurs repréſentations ; avec des anecdotes ſur la plûpart des piéces contenuës en ce recueil, & ſur la vie des Auteurs, Muſiciens & Acteurs, (par M. MAUPOINT, Avocat,) *à Paris*,

1733. in-8°. *tome* 8. *pages* 370. *& ſuiv.*

Recherches ſur les Théâtres de France, depuis l'année 1161. juſqu'à préſent, par M. *Godart* DE BEAUCHAMPS, *à Paris*, 1735. in-4°. *&* 3. *vol.* in-12. *t.* 8. *p.* 376. *& ſuiv.*

Hiſtoire de quelques Comédiens anciens & modernes de l'un & l'autre ſexe, & des Acteurs & Actrices de l'Opéra : dans les *Mercures* de l'année 1738. dans le *Pour & Contre* de M. PREVOST D'EXILES, tome XX. & dans le *Supplément du Parnaſſe François*, par M. TITON DU TILLET, *à Paris*, 1743. in-folio. *t.* 8. *p.* 379.

Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théâtres de l'Europe, par *Louis* RICCOBONI, *à Paris*, 1738. in-8°. *t.* 8. *p.* 380.

Lettre (de M. DUPUY) ſur l'origine & le progrès des Opéra en France ; avec l'établiſſement de l'Académie Royale de Muſique à Paris : dans le tome 6. des *Amuſemens du cœur & de l'eſprit*, *à la Haye*, (*Paris*) 1740. in-12. *t.* 8. *p.* 380. *& ſuiv.*

Requête ſervant de Factum pour Henri Guichard, Intendant général des Bâtimens de ſon Alteſſe Royale Monſieur, Appellant : contre Baptiſte Lully & Sébaſtien Aubry, intimés, &c. in-4°. de 73. pages. (*On y trouve l'hiſtoire des commencemens de l'Opéra.*) *t.* 8. *p.* 385. *& ſuiv.*

Projet pour le progrès de la poëſie Ly-

rique, (par M. DE MORAND) dans le tome 4. des *Amuſemens du cœur & de l'eſprit, à la Haye* (*Paris*) 1742. in-12. *tome* 8. *page* 385.

Réflexions d'un Peintre ſur l'Opéra, *à Paris*. 1743. in-12. de quarante-une pages. *t.* 8. *ibid.*

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Spectables de la Foire, , par un Acteur Forain, *à Paris*, (par MM. PARFAIT, 1743. deux vol. in-12. *t.* 8. *p.* 389. *& ſuiv.*

De la Réformation du Théâtre, par *Louis* RICCOBONI (*à Paris*) 1743. in-12. *t.* 8. *p.* 393. 394.

Fin du Catalogue.

ORDRE

Des diviſions du Catalogue.

BELLES LETTRES.

POESIE.

Traductions Françoiſes des Poëtes Latins Modernes.

Traductions de Juvencus, & des Poëtes Latins modernes. 396

Traductions Françoiſes des Poëtes Italiens. 417

Suite des Traductions Françoiſes des Poëtes Italiens. 437

Traductions Françoiſes des Poëtes Eſpagnols & Portugais 456

—— Des Poëtes Anglois 458

Ouvrages concernant l'Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe 465

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Tomes ſeptiéme & huitiéme *de la Bibliothéque Françoiſe*; je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion, & j'ai cru que l'ouvrage ſeroit très-utile, & feroit beaucoup d'honneur à nos Ecrivains François. De la Bibliothéque du Roi, le vingt Janvier 1744.

SALLIER.

PRIVILEGE DU ROI.

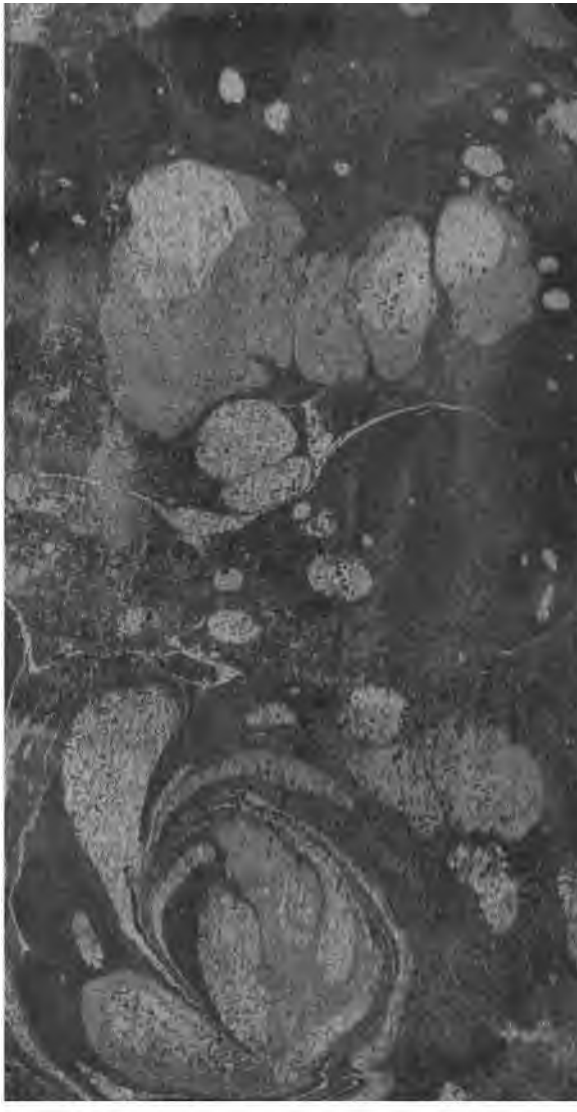
LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux: leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE-JEAN MARIETTE fils, Imprimeur & Libraire de Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous ayant fait remontrer, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer, & donner au public un ouvrage qui a pour titre, *Bibliothéque Françoiſe*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes. A ces cauſes, voulant favo-

tablement traiter ledit Exposant : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *douze années consécutives*, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impression de cet ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Li-

brairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept cens vingt-cinq, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, commandeur de nos ordres, le tout à peine de nullité des préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-quatriéme jour d'Avril, l'an de grace mil ſept cens trente-neuf, & de notre Regne le vingt-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil SAINSON.

Regiſtré, enſemble la ceſſion, ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 219. fol. 199. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris, ce deuxiéme Mai 1739.

Signé, LANGLOIS, *Syndic.*

Je reconnois que Monſieur Hyppolitte-Loüis Guerin a la moitié dans le préſent Privilege. A Paris, ce 28. Avril 1739.

Signé, MARIETTE.